Louis Nolet

AUCUN REGRET

LOUIS NOLET

AUCUN REGRET

ROMAN

Édité par l'auteur

Illustration de la couverture : Louis Nolet

Mille remerciements à Claire Bhérer pour la
correction de texte et à Jacqueline Fortin pour
la normalisation et l'uniformisation typographique.
Leur aide fut essentielle.

© 2020 Louis Nolet

ISBN : 978-2-9818787-0-0
Dépôt légal :
Bibliothèque des Archives Nationales du Québec

Vous désirez une copie papier?
Contactez l'auteur : lnolet2020@outlook.com

AUCUN REGRET

Richard rangea ses haltères, glissa son banc d'exercices contre le mur. D'un dernier regard il s'assura que tout était bien à sa place, éteignit et rejoignit Louise. Il restait dans l'embrasure de la porte un moment, à la regarder. Elle lui jeta un œil indifférent, leva son verre de vin en sa direction et retourna à son émission. Il haussa les épaules : « Je vais prendre une douche. »

Après la douche, alors qu'il ouvrait la porte de la petite pharmacie, il vit un nouveau petit pot de pilules. Il le prit et le fit tourner entre ses doigts. Il n'y avait aucune indication sur le contenu. Trois petites pilules jaunes... Il revint vers Louise:

— Qu'est-ce que c'est?

Louise tourna la tête vers lui, plissant les yeux:

— Des somnifères.

— Depuis quand?

— Pour essayer. La patronne me trouve fatiguée…

— Et comment tu te les es procurés?

Elle ne répondit pas.

— J'ai lu que l'alcool et les somnifères ne faisaient pas bon ménage.

— Je sais.

— L'article disait aussi que chez certaines personnes l'alcool nuisait au sommeil.

— Pour moi, c’est le contraire.

Il eut envie de frapper le mur mais se contenta de soupirer. « Je vais me coucher. »

Il regardait la nuit froide par la fenêtre de la chambre d'hôtel. Des passants attardés se pressaient vers la chaleur de leur foyer. Quelques jeunes fêtards titubaient et lui criaient leur jeunesse au visage. Un néon rouge clignotait juste en face. Il referma les rideaux.

— Mon pauvre Lucien, tu as l'air bien déprimé ce soir.

— C'est ce fichu métier... Des querelles de couples, des querelles de voisins, et encore des querelles de couples.

Il passa rapidement sa main au-dessus de sa tête pour montrer qu'il en avait jusque-là.

— Oui, mais y'a quand même ta Julie.

Il s'assit sur le bord du lit et lui flatta une jambe, admirant ses formes familières: « Oui, heureusement. »

Elle lui souriait sans effort. Elle l'aimait bien, son vieux Lucien.

— Donc rien de spécial de la semaine?

— Si quand même, on a une prostituée qui reçoit chez-elle.

— Et ?

— Ce serait plus pratique pour moi.

Elle lui lança l'oreiller en riant: « Et? »

— J'ai été chargé de régler le problème. Tu me vois embarquer une fille!

— Qu'est-ce que t'as fait?

— Je lui ai demandé d'être plus discrète, de se louer une chambre au motel, comme vous faites toutes.

Julie se rhabillait: « On se voit la semaine prochaine? »

— Bien sûr, je te rappelle vendredi matin.

Avant de sortir elle se retourna: « Je te souhaite un bon petit meurtre cette semaine. »

1

À 4 h de l'après-midi, ce samedi 18 avril 1959, il y eut un appel téléphonique du service ambulancier de l'Hôpital de l'Enfant-Jésus. Un homme venait de les prévenir au téléphone: il avait trouvé son épouse étendue sur le sol en rentrant chez-lui. Elle était morte. Il habitait au 186 de la rue St-Victorien.

Le constable de faction cette journée-là fut soulagé d'avoir joint le chef.

— J'y vais, dis à Lucien de venir me rejoindre.

— Oui chef.

Gustave Donny, le chef de la police de la municipalité de Giffard arriva sur les lieux un peu après 4 h.

La porte était ouverte. Il sonna et entra. Sur sa droite, un homme assis sur un canapé, les coudes sur les genoux, les épaules lourdes, regardait fixement le plancher. Donny se présenta mais n'eut aucune réponse, qu'un vague signe de tête vers la porte en face. Le policier étira le cou. Il vit d'abord des pieds nus puis une robe de chambre verte. Une jeune femme était étendue sur le sol, juste à côté du lit. Il s'empressa de vérifier son pouls. Rien. Il insistait. Rien. Elle était bien morte.

Lucien arrivait. Il entra aussitôt dans la chambre où la femme gisait. C'était une femme jeune, les cheveux bruns coupés courts, le teint pâle, qui lui sembla jolie, un peu maigre à son goût mais quand même, une belle jeune femme. Quel dommage. Il s'accroupit près du corps. Il remarqua le bleu sur le bras gauche à la hauteur du biceps. Les deux poignets étaient rougis, d'avoir été serrés sans

doute. Il se tourna vers le mari, qui n'avait pas bougé du canapé, les yeux toujours au plancher. Une dispute suivie d'une mauvaise chute... peut-être. Il fit signe à son chef de s'approcher, lui indiqua le bleu au bras, les rougeurs aux deux poignets. Puis, s'assurant que le mari ne regardait pas dans leur direction, il releva la robe sur les jambes. Pas d'autre marque visible. Il pensa que les coups de poing portaient presque toujours sur le haut du corps, rarement sur les jambes. Ou alors un coup de pied. Mais là on était dans la sauvagerie. Il haussa les épaules pour lui-même: coup de poing ou coup de pied, qu'est-ce que ça change?

Les ambulanciers arrivaient. Gus et Lucien eurent la même pensée: il fallait prendre des photographies avant que le corps ne soit emporté. À force de partager un travail avec la même personne, on finit par se deviner. Comme un vieux couple, quoi. Gus et Lucien ne s'aimaient pas d'amour, mais ils s'enduraient et il leur suffisait souvent de se regarder pour se comprendre. Comme un vieux couple.

— Thérault?… Samedi...

— Ouais, peu de chances... Il y aurait un éléphant à photographier devant le bureau que Thérault ne se bougerait pas, un samedi.

Lucien sortit. Il se fraya un chemin jusqu'à sa vieille Volkswagen contournant quelques curieux qui s'étaient assemblés autour de l'ambulance et du véhicule de police.

En récupérant sa caméra sous une pile de revues sur le siège arrière, il marmonna pour lui-même: *« Mon vieux Gus, le Polaroid, ça n'est pas dans le manuel du parfait policier. Le manuel, il n'est pas écrit pour les fins de semaine. »*

Le premier éclair sortit le mari de sa torpeur. Il regarda Lucien avec étonnement, puis haussa les épaules, l'air de dire: « vous faites ce que vous voulez, moi je m'en fous. »

Lucien photographia le cadavre d'angles différents, prit

un plan rapproché de la marque au bras, des poignets, puis à la dérobée il photographia le mari prostré. Ils donnèrent aux ambulanciers l'autorisation d'emporter le corps. Lucien s'adressa au mari: « Pourriez-vous nous accompagner au poste? » Cela n'était pas une demande, mais plutôt un ordre. Le mari protesta légèrement mais se leva pour les suivre. Sur leur passage, Lucien entendit une femme dire à voix basse: « Il a fini par la tuer... » Il se tourna vers la femme qui avait parlé. Elle continuait à chuchoter à l'oreille de sa voisine. Ni Gus ni le mari qui marchaient devant n'avaient pu entendre.

Il prit Gus à part: « Le légiste, n'oublie pas... »

— Ouais, je l'appelle en arrivant.

Lucien s'assit dans sa Volks et observa la femme au manteau jaune qui continuait à discuter avec une autre dame. Les curieux commençaient à se disperser. Puis la femme qu'il observait traversa la rue juste derrière lui et rentra dans la maison qui faisait face à celle qu'il venait tout juste de quitter.

Il alla rejoindre Gus et le mari au poste.

Donny demanda au mari de remplir une fiche d'identité. L'homme sembla écrire avec quelque difficulté mais il se rendit finalement au bout de toutes les questions. Le chef consulta la fiche rapidement: « Bon monsieur Richard Decluze, racontez-nous ce qui s'est passé. »

Richard Decluze se contenta de répéter qu'il l'avait trouvée telle qu'eux l'avaient vue, en rentrant de son entraînement.

— le nom de votre épouse?

— Louise.

— Louise?...

— Verraud.

— Vous vous entraînez à?...

— À la boxe.

— Où?

— Au Palestron.

Lucien, qui arrivait tout juste, connaissait bien: un gymnase sur le boulevard Industriel, dans St-Pascal. Quelque chose de récent. Il avait entendu dire qu'on y pariait et s'était déjà promis d'aller vérifier. Parier, il aimait bien...

— Vous revenez chez-vous à quelle heure?

Richard Decluze s'énerva: « Pourquoi ces questions? »

— On a un rapport détaillé à écrire. Vous revenez à quelle heure?

— Ça dépend...

— Aujourd'hui?

— Vers quatre heures.

— Elle avait de la famille?

— Ses parents vivent à Ste-Thérèse.

— Personne d'autre?

— Un frère aussi.

— Vous avez leur numéro de téléphone, leur adresse, aux parents?

— …, non. À Ste-Thérèse, c'est tout ce que je sais.

— Mais vous connaissez tout de même leur nom!

— Anselme Verraud.

— Et le frère?

— François.

Lucien se levait au moment où Marthe entra dans leurs bureaux.

Un chef en uniforme, un lieutenant allergique aux uniformes, un sergent imposant, un constable et une assistante. C'était l'équipe complète du corps policier de Giffard. Mais le samedi habituellement, tout ce beau monde restait chez-lui, sauf le constable de faction. Alors cette histoire n'arrangeait personne. Les enfants, la pelouse, la grillade, il y avait mieux à faire. Grognon, il ordonna: « Tu

tombes bien, trouve-moi le numéro de téléphone d'Anselme Verraud, Verraud avec un d, à Ste-Thérèse, et vite. »

— Bonjour Lucien, s'il-vous-plaît, merci, tout de suite.

Lucien ignora la raillerie et retourna s'asseoir devant le mari. Un beau bonhomme, c'est sûr. Un visage carré, sévère. Une chemise noire qui mettait bien en évidence son bronzage et sa carrure, des yeux vifs et sombres, légèrement bridés, des cheveux noirs lustrés au Vitalis, un collier et un bracelet dorés. Deux bagues aussi. Une personne qui soignait son apparence. Pas un géant, mais quelque chose de solide, à n'en pas douter. Et comme ça, à première vue, pas très affecté.

— Je peux partir maintenant?

— Non.

Marthe revenait avec un papier qu'elle présenta à Lucien: *ai trouvé Anselme Verraud à Ste-Thérèse* et elle avait inscrit le numéro de téléphone. Il se contenta d'un bref sourire pour la remercier et se dirigea vers le bureau voisin. Gus allait retenir Lucien: *« Tu ne vas tout de même pas annoncer la mort de leur enfant à ces pauvres gens au téléphone. »* Mais il ne dit rien. Ce n'était pas le temps d'avoir une autre discussion avec son lieutenant devant un témoin. Gus, immobile à son bureau, prêtait l'oreille. Il n'entendait pas la voix de Lucien. Celui-ci revint au bout de cinq ou six minutes et regardant Decluze dans les yeux: « Vous la battiez souvent? »

Gus et Decluze furent aussi surpris l'un que l'autre de la question.

— Je ne la battais pas.

— Elle avait un bleu au bras, vous l'aviez serrée aux poignets, et un voisin m'a dit que vous la battiez régulièrement.

Gus était stupéfait: ils n'avaient parlé à personne. Lucien, faisant fi des états d'âme de son chef, continuait en

fixant Richard Decluze: « Je suis resté quelques minutes assis dans mon automobile après votre départ et un type est venu me voir. Il m'a dit ceci: *Je savais qu'il finirait par la tuer. »*

Il y eut un long silence.

Gus, convaincu que Lucien inventait, hochait la tête. Les demi-vérités et les coups de poker de son enquêteur l'avaient toujours mis mal à l'aise. Et tout ce qu'il avait pu lui dire pour l'amener à un comportement digne de leur fonction n'avait jamais rien donné. Lucien lui répondait invariablement avec une maxime de son invention qui aujourd'hui aurait été quelque chose comme: « À menteur, il faut savoir mentir. »

Il se retourna vers Decluze. Celui-ci regardait Lucien avec des yeux mauvais, les lèvres serrées.

Indifférent, Lucien reprenait: « Le père, il a confirmé : vous la battiez. »

Gus savait qu'il n'avait parlé à personne au téléphone. Marthe aussi qui s'était assise à son bureau et qui sténographiait la conversation. Ils se regardèrent. Elle eut un geste qui semblait dire qu'elle n'y était pour rien. En tout cas, ils allaient se retrouver dans une belle merde.

— Je ne la battais pas. Elle se saoulait et elle tombait.

Gus poussa un soupir de soulagement. La réponse du bonhomme pouvait confirmer un peu les soupçons de son lieutenant: la jeune femme pouvait donc avoir été battue et on pouvait bien légitimement faire un lien avec le mari, même si lui prétendait qu'elle tombait toute seule.

Lucien prit son patron à part: « il faut absolument que je retourne là-bas. Essaie de le garder au moins une heure. »

— Mais... tu vas entrer comment dans la maison?

— T'inquiètes pas...

… et à haute voix, pour être bien entendu de Decluze: « Bon, faut que je rentre chez-moi, ma femme m'attend. »

Il y avait belle lurette que sa femme ne l'attendait plus. Il quitta sans autre explication. Gus le regarda s'éloigner de sa démarche nerveuse, entouré d'un halo de fumée de cigarette, vêtu de son éternelle et trop grande veste brune élimée aux coudes... Il pensa: *« Il en a de bonnes, lui, le retenir pendant une heure! »*

Il se stationna à quelques maisons de là. Tous les curieux étaient partis. Comme il avait été le dernier à sortir de chez Decluze et qu'il n'avait pas barré les portes il put entrer facilement, sans se faire remarquer, du moins l'espérait-t-il.

Il fait le tour de la maison et photographie chaque pièce, chaque objet qui lui semble d'importance. Les meubles ne sont pas neufs mais en bon état. Quelques outils de cuisine et quelques contenants sur le comptoir en *arborite* et au-dessus du lavabo, un crucifix en verre bleu avec un christ en plastique blanc. Sa femme à l'époque avait mis le même dans leur chambre sur le mur face à leur lit et il se souvient que le christ phosphorescent qui s'éteignait lentement était devenu la mesure de ses insomnies. Mauvais souvenir pour lui, pas le christ mais sa femme. Sous l'évier, une poubelle dans laquelle il repère un petit flacon de rhum. Il reste encore un peu de liquide dans la bouteille. Il l'ouvre et hume. Cela lui rappelle aussitôt quelques bons souvenirs: c'était sa boisson préférée, il n'y a pas encore si longtemps. Il allait remettre le flacon dans la poubelle, quand il interrompt son geste, songeur, et le glisse finalement dans une poche de sa veste. Dans le garde-manger, au sol, deux bouteilles de vin, dont l'une entamée. Il cherche dans les tiroirs un contenant. Un pot de verre fera l'affaire. Il verse une petit quantité du vin dans le pot et le fourre lui aussi dans ses poches. Un téléphone mural sur la gauche, au bout du comptoir. Sur un mur de l'étroit corridor qui mène à la salle de bain deux photographies sous verre

encadrées de bois, l'une représentant une fillette et un garçon rieurs assis sur une balançoire. Impeccable partout. Au sous-sol aussi. Plancher en béton, murs en béton, quatre petites fenêtres qui n'apportaient que peu d'éclairage. Deux ampoules nues au plafond, des haltères empilés dans un coin, un banc d'exercice en cuir, deux paires de gants de boxe sur une tablette, une vieille bicyclette rouge et blanche. Quelques pages jaunies de journaux sur un mur: des articles qui parlent d'un boxeur prometteur... Une photographie d'un Decluze plus jeune, peut-être dix-huit ans, les biceps fièrement gonflés... Quelques pages de journal chiffonnées dans une petite poubelle.

Dans la chambre, comme ailleurs, tout est propre, bien rangé, sauf le couvre-lit froissé qui pend en partie jusqu'au sol. On peut supposer qu'en tombant, la jeune femme s'est agrippée au tissu. Il l'imagine faisant face à son mari, au pied du lit. Celui-ci l'empoigne aux bras, la secoue, la pousse... Elle tombe..., se frappe la tête. Sûr que demain le médecin-légiste va leur confirmer le coup à la tête, peut-être même le crâne enfoncé par le coin du meuble. Il effleure d'un doigt hésitant le coin bien carré du meuble de chevet: *« pauvre fille!. »* Il regarde sous le lit: rien. Dans les tiroirs de la commode surmontée d'un large miroir inclinable, des vêtements bien alignés, dans les tiroirs de gauche, ceux de la femme, à droite ceux du mari. Dans le meuble-penderie, quelques robes aux couleurs ensoleillées pour elle, et à droite quelques paires de pantalons bien pressés et quelques chemises qui lui semblent de bonne qualité. Trois paires de chaussures pour elle, six pour lui. Un sac à main est suspendu sur un crochet au dos de la porte de la penderie. Il étale son contenu sur le lit. Rien de signifiant. Il remet tout en place.

La salle de bain est toute petite, comme toutes les pièces. Le bain est vieux, dépoli, mais propre. Dans la petite

pharmacie un petit contenant de pilules sans identification et un deuxième contenant, d'aspirines celui-là. Il subtilise une pilule dans chacun des contenants et les place dans un papier-mouchoir dans sa poche. Il allait refermer la porte de la petite pharmacie quand il remarque un pot de pommade dont l'étiquette vante la capacité à camoufler même les plus petits défauts. *« peut-être les plus gros... »* songe-t-il. La pommade qu'il y trouve est plutôt de couleur claire... comme le teint de la jeune femme, en tout cas pas celui de Decluze.

Dans le séjour, rien de remarquable. Un grand miroir tout aussi propre que le reste. Toute cette perfection commence à l'agacer souverainement, lui rejetant en pleine face le désordre de sa propre vie. Le bottin de téléphone resté ouvert sur la table basse: au moins une chose qui ne soit pas à sa place! Une causeuse et un fauteuil mal assortis. Un vieux téléviseur Dumont dans un coin de la pièce avec des laines d'acier aux bouts de l'antenne. Un petit secrétaire en bois teint en rouge. Il fouille rapidement les tiroirs: une tablette de feuilles lignées mais pas de carnet d'adresses. Il retourne à la cuisine et fouille l'armoire et les tiroirs près du téléphone. Aucun carnet..

Il revient au salon et s'assied sur la causeuse devant le bottin de téléphone ouvert sur la table basse, le numéro de téléphone de l'hôpital encerclé. Il plisse le front. Marthe, moqueuse, lui dirait: *«* Vous réfléchissez, Lucien. » Oui, car quelque chose le chicote: le seul téléphone de la maison se trouve dans la cuisine et l'annuaire, lui, au salon.

Il essaie d'imaginer un Decluze qui entre chez-lui, voit sa femme au plancher, se rend compte qu'elle est morte, va chercher l'annuaire près du téléphone, revient au salon, s'assied sur la causeuse, cherche le numéro de téléphone de l'hôpital, va prendre un crayon dans le tiroir du secrétaire, revient s'asseoir, encercle le numéro, retourne au téléphone,

parle au téléphoniste, s'assoit à nouveau devant l'annuaire pour réfléchir... Et Lucien plisse encore plus le front. Ce qu'il imagine maintenant est encore moins joli. : Decluze trouve sa femme saoule. Ils s'engueulent. Il la prend aux poignets, la secoue violemment, la pousse. Elle tombe lourdement, se frappe la tête. Peut-être même qu'elle n'est pas morte sur le coup. Et pendant qu'elle agonise, il feuillette calmement l'annuaire téléphonique tout en écoutant un match de hockey à la télé, ou un combat de boxe...

Il aimerait passer la maison au peigne fin, mais il s'énerve car il a peur de voir le mari apparaître.

Une dernière photo du séjour, – ce polaroid est décidément trop lent – du bottin de téléphone ouvert sur la table et il sort. Il était temps. Decluze s'approche d'un pas rapide. Concentré dans ses pensées, il fait peu de cas de la vieille Volkswagen stationnée tout près. Lucien, les deux mains accrochées au volant, tremble un peu et démarre sans avoir retrouvé son calme. Il ne saura jamais s'il a évité la raclée de sa vie.

— Je n'ai pas été capable de le retenir plus longtemps.

— Et un petit coup de fil pour prévenir, ça t'aurait brûlé les doigts?

— Son numéro n'est pas dans l'annuaire.

— T'aurais pu le lui demander!

Il se calma et poursuivit:

— Pas grand chose à signaler. C'est un peu comme chez-moi, d'une propreté impeccable.

Marthe sourit. Gus aussi, avec condescendance. Le désordre de Lucien est bien connu ici.

— J'ai rapporté ceci:

Il sort de sa veste le papier-mouchoir qui contient les deux pilules, le flasque vide et le petit pot avec un échantillon de vin. « Il reste quelques gouttes dans le fond de la bouteille de rhum. »

— Et dans le pot?

— Un peu de vin. Il y avait une autre bouteille encore scellée dans le garde-manger.

— Les pilules?

— Je ne sais pas. Une aspirine peut-être et l'autre... Le doc nous dira...

— Où on va, avec ça?

— Aucune idée.

— Donc rien à tirer de ta visite.

— …, pour le moment, non. De votre côté?

Gus lève les yeux au ciel: « pas facile le bonhomme!... oui, non, non, oui c'est à peu près tout ce qu'il sait dire. Heureusement il aime le café. On a étiré autant qu'on a pu. Il semblait souvent distrait, comme absent... ou indifférent. J'arrivais mal à m'imaginer que ce type venait de perdre sa femme. »

Il y eut un silence et Gus poursuivit:

— J'ai quand même appris qu'ils étaient ensemble depuis trois ou quatre ans, – il n'est même pas sûr – qu'elle travaillait à la Dominion Corset, qu'elle était un genre de couturière – il n'avait pas l'air de trop savoir – qu'elle n'aimait pas trop son travail et qu'elle buvait. Il n'aimait pas cela, mais elle n'en faisait toujours qu'à sa tête. Lui, il travaillait à assembler des vélos chez Frigon depuis qu'il s'est installé à Québec.

Voilà que Lucien se trouve conforté dans ses suppositions: elle buvait et lui, il détestait...

— Où était-il avant?

Gus haussa les épaules. On l'avait sollicité au téléphone juste au moment où il posait la question; ensuite il avait

oublié d'en reparler. « Je n'ai pas appris grand-chose, sauf qu'il m'a l'air d'en avoir contre à peu près tout le monde, ses parents, les curés, ses professeurs... Il sait très bien éluder les questions. C'est un enragé, un colérique, un violent, j'en suis sûr... il arrive difficilement à se contenir. Marthe? »

— Oui, je crois aussi.

— Et ses parents à votre épouse, vous les connaissez bien?

Non, il ne les connaissait pas bien.

— Même après trois ans?

— Oh moi, la famille... alors celle des autres.

— Et elle, vous l'avez connue comment?

— En quoi cela vous regarde?

Gus réfléchit quelques instants:

— Écoutez-moi bien: votre femme est trouvée morte sur le sol. Elle a des marques de coup au bras. On doit savoir ce qui s'est passé. Et si vous ne coopérez pas, on va peut-être penser que vous avez quelque chose à cacher. Vous comprenez?...

— …, c'était une voisine.

— Une voisine?

— Oui, une voisine.

Decluze poussa un long soupir. Tout cela avait l'air de l'ennuyer profondément.

— Vous me feriez un autre café…

D'un signe de tête, Donny confia la tâche des cafés à Marthe. Quand elle fut partie, Donny s'approcha de Decluze et, sur le ton de la confidence:

— Vous savez, moi aussi, ma femme, des fois, elle m'énerve. Et je ne sais pas ce qui me retient... Mais vous savez, je vous comprendrais, surtout si elle buvait. Elle vous saute dessus, vous la repoussez, juste un accident...

Decluze se rapprocha encore plus du visage de Donny

et adoptant lui aussi le ton de la confidence: « Monsieur l'agent, je ne l'ai pas poussée. »

Et il a décidé que c'était fini, qu'il partait. Je lui ai dit de se rasseoir. Il m'a envoyé promener: « Vous m'accusez de quelque chose? »

— …, euh…, non bien sûr,… pas encore.

— Alors je m'en vais. Vous pouvez avoir tous les soupçons que vous voulez, je m'en fous. Ma femme est morte, alors vos histoires!...

Lucien reste perplexe. Que peut-on faire quand quelqu'un refuse de parler! L'enquête sera laborieuse, il en a la certitude.

Gustave Donny et Lucien se sont tout de suite rendus au domicile des Verraud, à Ste-Thérèse. Donny, il faut bien lui donner ce qu'il a: il sait s'y prendre avec le malheur. Bien sûr, il n'a pas pu empêcher la mère d'éclater en sanglots, le père défait de s'effondrer près de sa femme. Mais il leur a parlé doucement, il a même évoqué le ciel et les anges, le temps qui répare, les souvenirs qui restent. Il est resté près d'eux plus longtemps, beaucoup plus longtemps que son seul devoir l'exigeait. Patiemment il les a consolés, la main sur l'épaule.

Il a fini par connaître le numéro de téléphone de leur fils François: « Vous voulez que je l'appelle? » Non, non, ils vont le prévenir eux-mêmes: « Il faut le préparer, vous comprenez…, il aimait tellement sa sœur. Oui, ça va aller, nous vous remercions… Non, non, n'ayez crainte, vous pouvez partir maintenant. » Lui, Lucien, n'arrive pas à un tel niveau d'empathie. Pour lui, en gros, l'humanité se divise en deux catégories: les forts et les faibles, les agresseurs et les victimes. Tous les agresseurs ne sont pas violents, mais tous

profitent des faibles. Et pourquoi les faibles les laissent-ils faire? Paresse, naïveté, facilité, bonté, bêtise... un malheureux mélange de tout cela peut-être... Mais lui, il peine à les prendre en pitié. Tendre l'autre joue... Qui avait bien pu inventer cela? Quelqu'un de la première catégorie c'est sûr. Donny lui dirait: « Mais qu'est-ce que tu fais ici, si ce n'est protéger les victimes? » Il serait bien obligé de dire que c'est plus le hasard qu'un choix qui l'avait conduit à ce métier, qu'il n'avait pas envie de protéger des gens qui ne faisaient rien pour se protéger eux-mêmes. Les autres n'avaient pas besoin d'eux, ou si rarement. « Là, t'exagères... » Et Gustave hocherait la tête, découragé.

Les parents demandèrent s'ils pouvaient voir leur fille.

— Bien sûr, je vous emmène si vous voulez...

— Non, merci, François va venir.

Le légiste appela au poste de police le lundi matin: il allait venir les rencontrer à leur bureau à 2 h cet après-midi là : « Non, non, je vous dirai tout cela tantôt. »

Lucien soupire. Tout le dimanche il a revu Decluze bousculer la frêle jeune femme, la pousser contre le meuble. Cette vision s'est incrustée en lui et a fini par l'obséder. Il y a des détails qui restent à préciser, mais pour l'essentiel il sait ce qui s'est passé. Si bien qu'il ne peut plus imaginer un autre scénario. Et cela l'énerve. Il se méfie toujours de l'intuition, par principe, surtout quand elle devient certitude. Mais là, malgré sa méfiance, il n'arrive pas à décrocher de la sienne aujourd'hui. Et tout le dimanche il s'est imaginé se présentant au domicile Decluze avec le chef et le constable et procédant personnellement à l'arrestation, la honte de Decluze devant ses voisins, menottes et tout le tralala; les journalistes un peu plus tard, Gus, modeste – un peu trop –

et toujours photogénique, le maire qui parle d'un accident de parcours dans sa municipalité, qui par ailleurs est toujours sûre et protégée par un corps policier compétent...

Le médecin ne prit pas la peine de s'asseoir: « Elle ne s'est vraisemblablement pas cogné la tête en tombant, en tout cas pas assez pour laisser une marque et sûrement pas assez pour en mourir. » Lucien s'était arrêté, interdit: « Et alors? »

— Alors elle est décédée d'un infarctus. Le labo a relevé des traces d'alcool dans le sang ainsi que la présence d'un médicament qui pourrait être un tranquillisant. On n'a pas réussi encore à l'identifier. Les tranquillisants et l'alcool ne font jamais bon ménage. Le médecin étire le plaisir en gardant un long silence, que Donny finit par rompre: « Comme cela, il s'agirait d'un suicide? »

— M'en a tout l'air.

— Accidentel?

— Si c'est accidentel, ce n'est pas un suicide!

Lucien sourit. Exactement ce que Gus adore. Ce docteur Pascal ne ferait pas long feu au 47.

— Mais les ecchymoses?

Le médecin corrigea: « L'ecchymose. Une seule. Et les poignets rougis. Il l'a serrée aux poignets, ou il l'a attachée, quelques jours avant, difficile à dire. Je pense qu'il lui a plutôt serré les poignets. Une corde aurait laissé une marque plus nette. »

Lucien se refusait à croire à un suicide. Il sortit les pilules toujours dans un papier-mouchoir d'un tiroir de son bureau: « Est-ce de l'aspirine? »

Le médecin fit rouler la pilule entre ses doigts: « c'est possible... »

— La pilule jaune?...

— Aucune idée. Je vous laisserai savoir.

Lucien lui présenta la bouteille d'alcool:

— Cela vient de chez-lui?

Il huma lui aussi le flacon: « Vous me permettez de le faire analyser? »

— J'allais vous le demander. Il faudrait analyser ce vin aussi...

Le médecin prit congé: « Je vous rappelle dans quelques jours. »

Lucien soupira. Sa visite de la maison de Decluze avait été beaucoup trop courte. Il n'était pas venu là officiellement et cela l'avait rendu nerveux. Il craignait à tout moment de voir surgir un Decluze furieux. Déconcentré, il n'avait peut-être pas vu tout ce qu'il aurait dû voir. Il étale les photos prises chez Decluze sur son bureau et les étudie attentivement. Gus et Marthe se sont placés derrière lui et regardent par-dessus son épaule. Lucien pose un doigt sur une photographie de la jeune femme étendue sur le sol. Il se saisit du téléphone:

— Le docteur Pascal, s'il-vous-plaît.

— Un moment...

Cinq minutes, est-ce qu'on peut appeler cela un moment? Il est sur le point de raccrocher quand finalement le légiste répond.

— Un tranquillisant mélangé à l'alcool agit en combien de temps?

Le médecin surpris par le peu de préambule hésite: « Tout dépend...cinq minutes, trente minutes peut-être... tout dépend de la dose. »

— Merci, doc, tenez-moi au courant pour l'analyse.

Et il raccroche. Il regarde à nouveau la photographie. Puis s'adressant à Marthe: « Si vous aviez avalé des médicaments pour vous suicider, est-ce que vous resteriez debout à attendre que le médicament agisse ou vous iriez vous étendre sur votre lit pour attendre la mort? »

— J'imagine que j'irais m'étendre sur mon lit.

— Moi aussi; et toi Gus?...

Gus réfléchit. Le médecin a conclu à un suicide. Pourquoi mettre en doute son opinion, d'autant plus que cela fait l'affaire de tout le monde. Peut-être même des parents. Une enquête pour meurtre n'arrangera personne: « Beaucoup trop léger. Tout cela n'est que spéculation, intuition. Tu es toujours le premier à me dire qu'il faut se méfier des intuitions. Non, non, suicide et l'affaire est close, à moins d'avoir quelque chose de vraiment solide. »

Lucien ne répond pas. Tant mieux. Même s'il est convaincu que Gus se trompe, il n'a pas envie de le contredire ni de s'opposer. C'est à ce moment qu'il se rappelle sa Julie qui lui souhaitait un bon petit meurtre. « *Il faut savoir ce que tu veux mon vieux! »*

— Et les parents, ils savaient qu'il la battait?

C'est Marthe qui a posé la question. Lucien la regarde, un peu agacé.

Gus soupire: « Ça n'était vraiment pas le temps de leur demander. Bon, écoute Lucien. Nous allons les rencontrer toi et moi. Mais après, si on n'a rien, ça s'arrête. D'accord? »

— … D'accord. Le frère aussi, tant qu'à y être.

Gus demanda à Marthe d'organiser la visite chez les Verraud et d'y convoquer leur fils François.

Pendant qu'il conduit distraitement sa Volks, provoquant sans les entendre un ou deux klaxons rageurs, une nouvelle histoire prend forme peu à peu dans son imagination. La jeune femme a consommé un alcool dans lequel son mari avait dissout un tranquillisant qu'il s'est procuré on ne sait trop comment encore. Quand elle a commencé à avoir des vertiges, ou quelque chose dans le genre, elle a voulu aller s'étendre sur son lit. Mais elle a perdu conscience avant. Cela se tient. En tombant, elle s'est accrochée au couvre-lit qu'elle a tiré au sol dans sa chute. Sa

tête n'a pas frappé le coin du meuble, comme il l'avait d'abord cru. Le doc a dit qu'elle n'avait pas de marque fatale à la tête. Chute en douceur en quelque sorte. Decluze avait pu verser le médicament dans la bouteille d'alcool, celle qu'il a retrouvée dans la poubelle de la cuisine, avant de se rendre à son entraînement. Il savait que sa femme boirait l'alcool pendant son absence. Et, quand il revient, il la trouve morte. Simple! Hâte de voir ce que va donner l'analyse!

La rencontre avec les parents et le frère de Louise eut lieu le lendemain soir à la résidence familiale. Gus malheureusement ne put s'y présenter, retenu par un décès du côté de la famille de son épouse. Lucien, en s'y rendant, confondit le rang St-Michel et le rang Ste-Thérèse – *Tous ces saints finiront par me rendre fou!* – et arriva avec une bonne vingtaine de minutes de retard. La maison des Verraud, une ancienne ferme, était une demeure cossue, la plus belle et la plus importante du rang sûrement. La terre qui s'étendait derrière jusqu'au pied des premiers contreforts des Laurentides avait été abandonnée aux aulnes et aux écureuils il y avait belle lurette. Une grosse Dodge rouge et crème encombrait l'entrée de la cour et une autre, noire celle-là, plus ancienne, était stationnée devant la maison.

Il frappa. Une dame vêtue de noir vint lui ouvrir. Elle regarda par-dessus son épaule, cherchant sans doute Gus des yeux.

— Le chef Donny n'a pu venir. Il s'excuse.

— Vous êtes policier aussi?

Il était là avec son chef trois jours plus tôt et elle ne se souvenait même pas de lui.

— Bien sûr, mais ils n'ont jamais pu trouver d'uniforme à mon gabarit.

Et il accompagna sa plaisanterie habituelle d'un semblant de sourire. Il se présenta et serra machinalement

la main à chacun d'eux. La mère avait les yeux rougis d'avoir trop pleuré. François, assis à côté d'elle, avait posé une main sur son épaule. Le père, un bonhomme délicat et totalement chauve, était assis dans une berceuse près du foyer et le regardait sans expression.

Lucien savait que Gus aurait abordé la question avec plus de délicatesse, qu'il s'informerait de leur santé, qu'il trouverait des paroles bienveillantes. Il n'allait même pas s'y essayer, sachant qu'il n'arriverait jamais à trouver le ton juste.

— Voilà, nous pensons que Richard Decluze frappait régulièrement votre fille et que cela pourrait avoir un lien avec son décès. Mais nous ne pouvons le prouver. Et si nous voulons que justice soit ...

— La justice, faites-moi rire.

C'est François qui l'avait interrompu: « S'il y avait une justice, il y a longtemps que ce type serait en prison et ma sœur serait encore vivante. »

Saisissant la balle au bond, Lucien continua: « Justement, je le crois coupable, alors aidez-moi. »

— ...

— Il me manque trop d'informations.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir?

— Tout ce que vous savez. Depuis quand la frappait-il?

— Depuis le début. Je l'avais prévenue, ma sœur, qu'il était violent, que ça finirait mal. Mais elle ne m'écoutait pas. Elle l'aimait…, c'est un malade.

— Elle vous laissait savoir, quand il la battait?

— Non. Je le sais. Je sais qu'il est violent. Chez Frigon tout le monde a peur de lui.

— Et comment vous le savez, ça?

— Je travaille chez Frigon.

L'inspecteur cacha mal sa surprise. « Eh ben! Vous travaillez ensemble? »

— Ensemble, non. Pour la même entreprise, oui.

— Et depuis quand vous y travaillez?

— Un peu plus d'une année.

— Et lui?

— Presque pareil.

— Et c'est par vous qu'ils se sont connus?

— Vous êtes fou!

— Par qui alors?

François marqua une pause. Il regardait son père, comme s'il avait voulu qu'il prenne la suite. Il hésitait: « Louise avait une copine au travail. Je pense que c'est elle. »

— Cette copine, elle se nomme?

Il hésitait encore: « … Sylvie »

Le père se leva et revint avec une enveloppe chiffonnée qu'il présenta à Lucien. Il y trouva une feuille jaune pliée en deux qu'il déplia. Il put y lire difficilement: *Il a frapé votre fille je l'ai vu.* Il n'y avait aucune signature. Il regarda le père, attendant une explication.

— On a reçu cela cet hiver.

— Et vous savez de qui cela vient?

— Non.

François prit le papier des mains de Lucien. Il hurla aussitôt: « Je vais le tuer ce sale chien. »

La mère, dans un geste d'apaisement, mit la main sur le poignet de son garçon.

— Et pourquoi n'avez-vous pas prévenu la police?

Le père murmura presque: « Elle ne voulait pas. Elle a dit que c'était faux, que les choses allaient bien entre eux. »

— Elle vous a dit cela au téléphone?

— Oui. Elle ne vient…, – il s'arrêta, accablé, et prit une grande respiration – elle ne venait jamais nous voir. Il ne voulait pas...

— Quand avez-vous eu cette conversation?

— Cet hiver, en mars peut-être.

— Et quand avez-vous reçu cette lettre?

Il regarda sa femme: « Février?... »

Elle approuva.

De toute évidence, ils n'en avaient pas parlé à François. Peut-être avaient-ils peur de sa réaction. Et ils avaient probablement raison. Il observa le garçon quelques instants. Il serrait les poings et les lèvres, prêt à exploser.

Le père était retourné à sa tristesse et ne parla plus. La mère pleurait à nouveau. Peut-être se disaient-ils qu'ils auraient dû faire quelque chose quand il était encore temps, malgré leur fille, qu'elle serait toujours vivante. Et c'était sans doute ce que pensait François à ce moment, un regard furieux accroché sur son père, qui silencieusement implorait sa pitié. Il serait bien parti à ce moment pour fuir cette atmosphère plombée mais il se dit qu'il valait mieux attendre que la tempête se calme. Sa présence empêchait probablement François d'éclater et de s'en prendre à ses parents. Il ne put s'empêcher de penser à Gus: *« T'aurais pas mieux fait... »*

Il prit congé finalement, gauchement. Il sortit en faisant signe à François de le suivre: « Tantôt, je n'ai pas entendu les menaces de mort, mais évitez à l'avenir. »

François se contenta de hocher la tête.

— Si vous avez quoi que ce soit qui puisse m'aider, donnez-moi un coup de fil.

Et il lui tendit une carte chiffonnée sur laquelle il avait écrit à la main les deux numéros de téléphone. « au poste ou chez-moi, n'importe quand. Vous pouvez me laisser un numéro où vous joindre? » Il tendit un carnet et un crayon à François sans lui laisser le temps de répondre. « Bon, je vous tiens au courant s'il y a du nouveau. C'est à vous, cela? » Il désignait la Dodge noire. François hocha affirmativement la tête. Avant de démarrer, il nota le numéro.

L'enquête allait devenir officielle. Il ne pourrait plus l'éviter. Demain il irait voir cette Sylvie. Il réfléchit à la meilleure manière de l'approcher. Il avait le sentiment qu'elle était sa meilleure carte. Il ne devait pas la perdre.

Le lendemain matin il prévint Marthe qu'il n'allait pas rentrer au bureau.

— Qu'est-ce que je dis à Monsieur Donny?

— Ce que vous voulez, que je dois rencontrer quelqu'un.

Au milieu de l'après-midi, il se rendit à la Dominion Corset. L'immeuble est imposant, tout de briques rouges et percé d'immenses fenêtres aux boiseries vertes. Cet immeuble était la fierté de la ville mais il n'avait pas de porte. Il dut le contourner deux fois pour trouver une porte débarrée. Une secrétaire taciturne et terne l'accueillit sèchement. Il dut expliquer la raison de sa visite deux fois. Elle faisait celle qui ne comprenait pas bien le français. Elle consentit finalement à frapper à la porte entr'ouverte du bureau de son patron: « A policeman about Louise Verra. »

Elle referma la porte et il dut attendre debout une bonne dizaine de minutes. Il allait allumer une cigarette mais elle l'en empêcha sèchement: « No smoking in this building! » Il rangea sa cigarette mais marcha jusqu'au cendrier sur pied dans un coin de la pièce qu'il regarda longuement, histoire de bien faire comprendre à la gentille dame à quel point il la trouvait gentille.

La porte du patron s'ouvrit finalement sur un grand homme gris et élégant qui lui fit signe d'entrer tout en regardant sa montre. Aussi accueillants l'un que l'autre...

— Tu es policière?

Le type au fort accent anglais le regardait de haut.

— Louise Verraud travaillait ici?

— Louise Verraud? Elle est morte...

— Oui, précisément. Qu'est-ce que vous pouvez

m'apprendre à son sujet?

Il sembla surpris de la question: « Je la connaissais même pas. Nous avons mille employees here. Si tu penses que je les connais... »

— Elle avait des amies, une amie peut-être?

Il feuilleta un cahier défraîchi: « Au troisième, la porte Quatre. Demande Pauline. She's the boss. Mais pas question que tu parles à un employee sur le job. No way. Tu l'attends dehors. Elles sortent à 4 h 30. »

Dans le bruit et la poussière, il se faufila jusqu'au troisième, trouva la porte 4, entra sans frapper.

Toutes les machines s'arrêtèrent et toutes les têtes se tournèrent vers lui. Une vingtaine de têtes. La Pauline s'approcha; une femme menue et sévère: « Qu'est-ce-que c'est? »

Il lui fit signe de sortir à sa suite.

Il se présenta et demanda: « Louise Verraud, elle avait une amie ici? »

Méfiante, la chef d'atelier le toisait. Elle répondit finalement: « Sylvie, peut-être. Elle ne parlait pas beaucoup aux autres filles. Donc les amies... »

— Laquelle est-ce?

Elle entrouvrit la porte: « La robe verte au col blanc »

Il voyait la jeune femme de dos et il remarqua qu'il y avait une machine à coudre libre près du poste de travail de la demoiselle Sylvie.

Lucien observa soigneusement la jeune femme quelques secondes et prit congé avant que l'autre ne s'impatiente.

Il flâna dans le quartier de la manufacture jusqu'à l'heure de sortie des employées, regardant les vitrines des grands magasins pour la première fois de sa vie. À 4 h 30 il était revenu devant la porte de la Dominion Corset. Il crut un moment s'être trompé de porte car à 4 h 35 personne n'était encore sorti. Puis un employé vint ouvrir et caler les

deux portes de l'immeuble. Des dizaines et des centaines de femmes, libérées de leur prison, s'engouffrèrent dans l'ouverture. La cohorte des travailleuses partait dans toutes les directions dans un fourmillement de conversations joyeuses. Le flot ralentissait pourtant sans qu'il n'eut repéré la robe verte au col blanc. Il s'inquiéta de l'avoir laissé filer.

Mais il la vit sortir enfin, le front soucieux, regardant dans toutes les directions; prévenue sans doute par la chef. D'un geste de la main il attira son attention et elle se dirigea vers lui d'un pas mal assuré. Elle regarda autour d'elle comme si elle craignait d'être observée.

— Je vais manquer mon autobus.

— Marchons ensemble. Vous étiez amie avec Louise.

Ce n'était pas une question. Il ne voulait pas lui laisser la chance de nier et de mettre ainsi fin à leur rencontre. Il reprenait: « J'ai besoin de votre aide. Nous pensons que son mari la battait et qu'il y aurait un lien avec son décès. Que pouvez-vous me dire à ce sujet? » Il avait préparé ses questions mais déjà il s'écartait. Au lieu d'amadouer la jeune femme, il y allait trop crûment et il sentait qu'il l'inquiétait. Il ajouta d'un ton pressant: « J'ai besoin de votre aide. »

Elle hésita: « Je ne sais rien... » Il l'observait pendant qu'ils marchaient rapidement vers l'arrêt d'autobus. Ses lèvres tremblaient légèrement.

— Je ne pense pas que ce soit un suicide. Vous avez peur?

Elle regarda autour d'elle avant de baisser les yeux.

— De qui avez-vous peur? Decluze?

Elle n'eut aucune réaction.

— Il la battait et il sait que vous savez. Louise vous a raconté, n'est-ce pas?

Elle se contenta de répéter qu'elle ne savait rien.

— Si ceux qui aimaient Louise ne disent rien, il ne sera

jamais condamné sacrament! Dites-moi au moins quelque chose qui pourrait m'aider. Pensez à votre amie, bon sang!

— Je ne sais rien...

Il reprit : « Cet hiver, il lui aurait donné un coup de poing au visage. Vous le saviez? Elle a manqué quelques journées de travail... Vous vous en souvenez? »

— Elle était grippée.

— C'est ce qu'elle vous a dit?

— Oui.

— C'était quand?

Elle marchait rapidement et il peinait à la suivre.

— Vous pourriez ralentir!

— Je vais manquer mon autobus.

Et elle traversa la rue en courant, le laissant pantois derrière. Il la regarda s'éloigner en reprenant son souffle. Sa meilleure carte venait de lui glisser bêtement entre les doigts.

— Vous savez que la Dominion Corset n'engage pas de femme mariée? Que des célibataires. L'histoire de Louise leur donne presque raison. Les célibataires ne se font pas battre par leur mari et s'absentent moins.

— Cette Louise était mariée, non?

— Non, il nous a dit qu'ils n'étaient pas mariés.

Gus et Lucien écoutaient Marthe avec attention. Suite à la déconvenue de Lucien la veille, Gus menaçait à nouveau de mettre fin à l'enquête et Lucien ne disait rien pour l'en dissuader. C'est Marthe qui, tant bien que mal, tentait de la remettre sur les rails. Elle poursuivait: « Un coup de poing au visage, on ne peut pas laisser passer cela. Imaginez que ce serait votre fille... »

Gus haussa les sourcils. L'idée du visage tuméfié le

troublait lui aussi. « Oui, oui, j'imagine... Mais qu'est-ce qu'on peut faire? »

Lucien avait bien une idée mais la garda pour lui. C'est Gus qui l'énonça:

— Il faut connaître les dates précises de son absence, pour commencer. Ensuite, trouver celui, ou celle qui a envoyé ce mot. Marthe, vérifie avec la Corset pour les dates.

— Vous croyez qu'ils sont syndiqués chez Corset?

Lucien haussa les épaules:

— Tu veux rire... Pourquoi n'emploient-ils que des femmes?...

Gus n'aimait pas trop qu'on aborde le problème sous cet angle: « Écoutez, on ne va pas profiter de cette enquête pour faire le procès de la société! »

Mais ce qui se passait présentement dans sa belle société l'inquiétait profondément. Il avait l'impression que tous les jeunes rejetaient tout ce qui leur importait à eux, enfin à lui et Marthe, pas Lucien: l'ordre, la religion, la famille... Elvis Presley! un dieu!

Lucien poursuivait son idée: « cela ne t'étonne pas, en supposant qu'elle se soit absentée une semaine plus ou moins, qu'elle ait retrouvé sa place à la Corset? »

— Un billet de médecin peut-être...

— Sûrement, sinon ces bons messieurs de la Corset l'auraient vite remplacée. Il faut retrouver ce médecin...

Lucien se leva: « Je suis vanné. Je vais me coucher et réfléchir. »

Marthe lui avait pris ce rendez-vous pour10 h. Il stoppe son moteur, allume sa nième cigarette de la journée. La rue est paisible en cette belle matinée plutôt chaude pour la

saison. Quelques bambins jouent sur le trottoir sous le regard bienveillant d'une maman en train de tricoter dans sa chaise berçante. Le quartier n'est pas riche et les maisons y sont modestes, la maison en briques rouges des Decluze comme les autres, qui ne diffère de ses quatre voisines que par la couleur de son revêtement, avec des fenêtres bien blanches, et l'absence totale de fleurs et d'arbustes... De toutes petites maisons qui n'étaient vraisemblablement pas destinées à recevoir bien des enfants. La maison d'en face, là où il se rend, par contre, fait plus bourgeois: deux étages, deux colonnes près de la porte. En s'approchant il voit un rideau bouger à la fenêtre. Il jette négligemment sa cigarette sur la pelouse et sonne deux coups. La femme au manteau jaune lui ouvre aussitôt. Elle porte une robe bleue aujourd'hui. Du rouge aux lèvres et aux joues.

— Vous savez pourquoi je suis là? Madame?...

— Buisson, Suzanne Buisson. Oui, oui, pour cette pauvre Louise. Le beau policier n'est pas avec vous?

— Euh! non, un empêchement.

C'était donc pour lui ce rouge au visage.

— Vous voulez un café?

Elle lui présente son mari, Robert. Pas plus grand et pas plus beau que lui, un peu bedonnant même, mais de toute évidence plus chanceux. Il la regarde s'éloigner. Vraiment plus chanceux, oui. Il tourne le dos au bonhomme et se place devant la fenêtre qui donne sur la rue. Bien installée pour observer les voisins, la madame Buisson…, ou qui sait, le monsieur Buisson. Une chaise rembourrée au dos droit faisait face à la fenêtre. Sur un petit meuble de couture joliment ouvragé dans le coin de la pièce était posée une paire de jumelles.

Elle sourit, un peu gênée: « Combien de sucres? »

— Trois. Vous avez vu quelque chose le jour du meurtre?

Il se disait qu'en parlant de meurtre plutôt que de décès la dame et son mari seraient peut-être plus enclins à se confier, leur témoignage n'étant plus après tout qu'une vague confirmation, et non plus une accusation.

— Non, on n'a rien vu ce jour-là, juste l'ambulance et les policiers...

— Vous les entendiez se chamailler?

— Une fois, l'été dernier.

Il évaluait la distance entre les deux maisons. Les fenêtres des deux maisons ouvertes, oui on pouvait entendre crier.

— Et qu'est-ce que vous avez entendu?

— Rien de bien précis... il criait après elle.

— Je vous ai entendue dire que vous saviez qu'il allait la tuer.

Surprise, elle ne répondait pas.

— Quand je suis sorti de la maison, la journée du meurtre, je vous ai entendue dire à votre voisine: *« Il a fini par la tuer »* Si, si, j'étais tout près.

Elle se retourna vers son Robert, ne sachant trop que répondre. Celui-ci eut un geste qui avait l'air de dire: *tu vois, je t'avais prévenue.*

Lucien reprenait: « Y a-t-il quelque chose en particulier dont vous ayez été témoin qui vous amène à penser cela? »

— ... L'été dernier, sa tondeuse...

Elle cherchait l'approbation de son mari et pensa sans doute l'avoir car elle continua: « Un soir, elle ne démarrait pas, et il s'est fâché, démesurément. Il hurlait des jurons comme c'est pas permis, puis il est allé chercher une masse et il a démantibulé sa tondeuse, à coups de masse. Il s'est acharné sur la pauvre tondeuse. Ça faisait peur à voir. Ce soir-là, on a eu peur pour elle. Un type qui perd les pédales comme cela est dangereux. »

On ne pouvait que lui donner raison.

— Et vous n'avez pas pensé à prévenir quelqu'un? Ses parents, son frère?... Et si vous pensiez qu'elle était en danger, fallait nous appeler...

— Il aurait deviné de qui venait l'appel. Nous, on ne veut pas d'histoire; cet homme est dangereux. Tout le monde ici a peur de lui. Nous, en tout cas, on a peur.

Bien sûr, pas d'histoire, mais pendant ce temps une pauvre fille se fait battre. Il eut envie de dire une méchanceté mais s'en abstint. Il imaginait à quel point ces confidences pouvaient leur coûter. Gus l'accusait de ne jamais donner le bénéfice du doute à quiconque. Lui, il appelait plutôt cela de la prudence, ou de la précaution, c'est comme vous voulez. Il aimait mieux être surpris agréablement que l'inverse. Et là il y avait place à beaucoup de surprise.

Lucien se força à retrouver son calme en pensant à autre chose. Il fit des yeux le tour de la pièce. Les murs étaient lourdement décorés de photographies qui peinaient à sourire sur le papier peint fleuri où s'entremêlaient couleurs vives et couleurs sombres. Si quelques photographies faisaient mariage et famille, la plupart d'entre elles dénotaient plutôt une recherche esthétique singulière à laquelle même un ignare comme lui n'était pas insensible.

Madame Buisson, qui avait deviné la curiosité de l'inspecteur, déclara fièrement: « Mon mari est photographe. »

— Où est-ce?

Lucien regardait une image d'un lac couvert de brume d'où émergeaient les têtes des épinettes lointaines.

— Le Lac des Roches, à l'aube, en juin. C'est le meilleur moment pour la brume...

Le Lac des Roches, il connaissait, et il admira le monsieur Robert d'avoir la détermination nécessaire pour aller si loin de si bon matin, pour cueillir un simple cliché.

C'est à lui qu'il s'adressait maintenant:

— Bon, maintenant que le mal est fait, ne croyez-vous pas qu'il faut m'aider, qu'il faut débarrasser le quartier d'un assassin?

Les époux se consultèrent du regard.

— N'ayez crainte, tout restera entre nous.

Ni l'un ni l'autre ne répondirent. D'un geste de la tête et des mains, il leur fit comprendre qu'il attendait quelque chose de mieux que leur mutisme.

— Une fois, par la fenêtre, je l'ai vu la saisir aux épaules...

— …, et?

— C'est tout. Il a dû penser qu'on pouvait le voir. Il a descendu la toile.

Le mari se leva, quitta la pièce et revint bientôt une photographie à la main, qu'il présenta à l'inspecteur. On y voyait Richard Decluze frapper à la masse une tondeuse passablement déjà mal en point.

— Vous avez d'autres photographies aussi éloquentes?

— Non.

Même s'il était sûr du contraire, Lucien décida de ne pas insister: il ne voulait pas les braquer contre lui.

— Je peux garder celle-ci?

— Non. D'après l'angle de prise de vue, il saurait d'où ça vient.

— Si jamais vous en retrouvez, d'autres photographies, faites-moi signe. Tout ce qui peut aider à monter une preuve est bienvenu. En tout cas, si vous voyez quelque chose qui pourrait m'intéresser, clic, une photo.

Tourné vers la fenêtre, les deux mains dans le dos, il demanda: « les autres voisins, vous les connaissez bien, est-ce qu'il y en aurait parmi eux qui pourraient m'aider? »

— Surtout pas madame Postri. C'est une chipie. Je ne suis pas sûre qu'elle ne se soit pas réjouie de la mort de

Louise. Une vraie chipie. Elle et Decluze, ça vous arrange un quartier. Ses enfants, une vraie peste. Elle lui désignait du menton la maison à la gauche de celle des Decluze.

Lucien montra l'autre voisin.

— Monsieur Tardivel? Lui, il est gentil. Il nous salue toujours. Vous devriez aller le voir. Les autres, je ne sais pas...

— Bon, je vous remercie. Je vais aller le voir. Et les autres aussi, on ne sait jamais.

Il prit congé des Buisson.

Il serait bien allé frapper tout de go à la porte de la chipie ou de Tardivel, mais il savait qu'il valait mieux prendre rendez-vous. Et encore mieux, faire prendre rendez-vous par une secrétaire. « La secrétaire du policier m'a donné rendez-vous, vous imaginez... Le policier Untel va venir me rencontrer.. » Un rendez-vous, ça fait de vous quelqu'un d'important, et un peu plus complice. Il retourna donc au bureau et confia les rendez-vous à Marthe. « Demain, oui c'est parfait ». Il se dit qu'en attendant, il allait rendre une autre visite à la demoiselle Sylvie à la sortie d'usine, à l'improviste cette fois, et que là, il allait frapper fort. Il demanda aussi à Marthe d'essayer de voir auprès de la direction de la Corset quel médecin avait fourni un billet de maladie pour justifier l'absence de Louise, la durée de l'absence, les dates et tout le tralala.

Lucien avait quelques heures à tuer. Il n'arrivait plus à s'intéresser aux autres dossiers en cours. Ce meurtre occupait son esprit à temps plein. Qu'était un vol à l'étalage à côté de cela! Il avait été nommé inspecteur par le chef Donny, vu sa totale incapacité à distribuer la moindre contravention pour excès de vitesse, ou toute autre infraction, alors qu'il était agent sur le terrain. Il disait sans honte aucune qu'il n'allait tout de même pas se faire tirer par un jeune fou pour une simple contravention. Et quand il

devait se présenter quelque part à la suite d'une plainte, il se faisait invariablement accompagner par Fernand le costaud, ce qui retardait bien souvent l'intervention et risquait de mal finir, pour la victime d'abord, pour eux ensuite d'avoir été si lents à répondre à l'appel. On pouvait s'en plaindre, il s'en foutait. Devant une telle inefficacité, Gus Donny avait décidé de l'essayer comme inspecteur. Avec un certain succès. Lucien avait l'esprit et l'intelligence qu'il fallait pour ce travail, quand il s'en donnait la peine, ce qui n'était pas toujours le cas. Un vol à l'étalage! Il écoutait soigneusement le plaignant, prenait des notes et les jetait à la poubelle avant même d'être assis à son bureau. Gus l'avait même surpris une fois. Inutile de dire que cela n'avait pas arrangé leurs relations. Par contre devant un problème plus important, il lui arrivait de se creuser la tête. Il fallait alors être un bon menteur pour réussir à le tromper. Fin observateur, autant des faits que de la nature humaine, il avait le don de voir ce qu'on voulait lui cacher. S'il y avait quelque chose à trouver, il le trouvait. Donc tout le monde était à peu près content. Sauf Lucien, quand il devait rédiger un rapport. Il allait au plus court, classait promptement l'affaire, se fiant généralement plus à sa mémoire qu'à ses notes. C'est là que Gus, à son tour, était moins content. Il rêvait d'archives bien structurées, nettes, complètes, classées. Mais Lucien n'en faisait qu'à sa tête. Il commença quand même à rédiger un dossier sur ce meurtre. Après vingt-deux cafés et quelques feuilles gribouillées, 4 h sonna et il partit pour la Dominion Corset.

Il dut stationner dans un endroit interdit pour n'être pas en retard après avoir été bloqué au passage à niveau rue Dorchester. Mais à 4 h 30 il était devant la porte de sortie des employées. Un déferlement de couleur et de jeunesse. Fallait être jeune pour sortir de son lieu d'esclavage jour après jour en gardant le sourire. Ou être capable de regarder

devant plutôt que derrière. Sylvie ne souriait pas, elle. Et quand elle l'aperçut, son visage se renfrogna un peu plus.

— Je vous attendais.

— Mon autobus...

— Écoutez-moi bien, je ne le répéterai pas. J'ai besoin de votre aide, je vous l'ai dit. Si vous refusez de me parler, si vous vous sauvez encore, je reviens vous attendre et cette fois je serai en uniforme. Tout le monde saura que vous parlez à la police... Decluze...

Elle s'arrêta net: « Je vous en prie, ne faites pas cela. »

— Alors, parlez-moi maintenant.

— Je ne peux pas... je...

Elle ne termina pas sa phrase, de peur peut-être de dire quelque chose qu'elle ne voulait pas dire.

— Je vais revenir en uniforme.

Il peinait à la suivre.

— Non, je vous en prie, ne faites pas cela s'il-vous-plaît!

Il lut un tel désarroi dans les yeux de la jeune femme qu'il ne put s'empêcher de la rassurer:

— D'accord, je ne le ferai pas, mais prenez au moins mon numéro de téléphone. Et appelez-moi si vous voulez me dire quelque chose. Louise n'a pas parlé non plus et voyez le résultat.

Elle prit la carte qu'il lui tendait et s'éloigna en courant.

Pourquoi tant de crainte dans ces beaux yeux? Pourquoi toute cette nervosité, cette inquiétude? Il n'arrivait pas à comprendre, les yeux fixant sans la voir la contravention qu'il venait d'arracher à son pare-brise. Elle avait peur de Decluze. C'était la seule explication.

Il se devait de mettre fin officiellement à l'enquête, pour rassurer la jeune femme et qu'elle accepte finalement de parler. Elle ne lui parlerait pas tant qu'elle se sentirait menacée par Decluze. Si la tenue d'une enquête qui n'avait pas

encore été officiellement lancée était officiellement close, la jeune femme n'aurait plus rien à craindre, cesserait peut-être d'avoir peur et pourrait peut-être à ce moment accepter de lui parler. Il n'y croyait pas vraiment, mais il pensait que c'était sa seule chance. Il se dirigea vers les locaux du quotidien *Le Soleil* tout près. Une journaliste de ses connaissances allait accepter sans problème d'informer ses lecteurs que le décès de Louise Decluze, survenu quelques jours plus tôt, dans la petite municipalité de Giffard, était dû à un infarctus, qu'il n'y aurait donc pas enquête. Il demande aussi que l'article paraisse le mardi suivant. « Je dois rencontrer quelques personnes encore avant... »

Il regarde à nouveau sa contravention: au moins il avait quelque chose à rapporter à Gus.

En rentrant au bureau, le lundi midi, il trouva une note sur son bureau lui demandant de téléphoner au légiste, ce qu'il fit aussitôt. Il l'entendit répondre: « Vous en mettez du temps, je vous ai appelé ce matin... »

— Alors ne perdons pas de temps, qu'avez-vous pour moi?

La petite pilule jaune: Exterol. C'est un nouveau médicament. Très puissant. Des traces aussi dans la bouteille vide. À éviter de mélanger à l'alcool.

— Et c'est ce qu'elle a consommé?

— Ça se pourrait bien.

— Et ça sert?...

— À combattre l'anxiété, la dépression, la paranoïa et toute cette sorte de choses... L'autopsie a aussi révélé une anomalie au cœur, malformation de naissance. Ce médicament n'était pas pour elle, ça ne fait aucun doute.

Lucien raccrocha. Il plissait le front. Les questions, contrairement aux réponses, s'accumulaient. Comment ce médicament s'était-il retrouvé dans cette maison? La victime connaissait-elle son problème au cœur? La jeune femme avait-elle avalé un médicament sans savoir qu'il était

dangereux pour elle, ou l'avait-elle fait à dessein? Non, il avait déjà écarté la possibilité d'un suicide. Decluze connaissait-il l'état de santé de sa femme? Le risque qu'il lui faisait courir en mélangeant le médicament à sa boisson? C'était encore cette hypothèse qui s'imposait à lui. Cette bouteille de rhum dans la poubelle était incriminante à souhait. Pas très futé le boxeur, de l'avoir jetée là. Il n'avait sans doute pas prévu une fouille de la maison.

Il chercha dans toutes ses poches le bout de papier sur lequel il avait griffonné les heures de ses rendez-vous: 9h 30 Postri, 10 h Tardivel. Il sourit en se rappelant les propos de Marthe, qui lui relatait ses démarches à la Corset. « Pire que des fonctionnaires. J'ai dû parler à trois secrétaires... » Elle ajoutait en riant: « Je les ai menacées de vous envoyer en personne. » Elle avait finalement appris que Louise avait été absente du lundi 15 au vendredi 19 décembre : « Non, il n'y avait pas de billet de médecin. Oui, c'était normal, on préfère qu'une personne grippée ne vienne pas contaminer tout le monde... non, c'était le mari qui avait prévenu. »

C'était plausible en décembre. Va pour la grippe, comme excuse officielle. Et le père de Louise avait reçu le billet anonyme en février. Son auteur avait pu hésiter avant de poster sa lettre.

Comme à son habitude, il s'est stationné un peu plus loin et comme à son habitude, il avait une quinzaine de minutes de retard.

Il sent bien que Madame Buisson le surveille de ses jumelles. Il a envie de lui faire un petit salut mais s'en empêche juste à temps. Vaut mieux ne pas indisposer ceux qui peuvent l'aider. Il sonne deux coups. La porte s'ouvre sur un bonhomme en chemise blanche et salopette de travail, début quarantaine, les cheveux coupés en brosse, qui le toise de haut en bas en rejetant la tête vers l'arrière: « C'est vous l'inspecteur? » Il sent une pointe de mépris

dans le ton. « Françoise, le policier est là.. »

Françoise s'amène dans le salon d'entrée. Elle ne semble pas plus amène que son mari. Elle a un pinceau à la main, qui n'a pas encore servi, porte un chemisier et un pantalon tachés de peinture, sans doute pour qu'il comprenne bien qu'il dérange. Elle le salue d'un léger, très léger signe de tête. Cette froideur l'indispose un moment.

— Faites vite, je suis pressée...

Il retrouve très vite ses moyens: « préférez-vous que je vous convoque au poste? »

— … Bon, que voulez-vous?

— Votre voisin, Monsieur Decluze, battait-il sa femme régulièrement?

Cette entrée en matière les surprend, de toute évidence.

— Comment pourrait-on savoir?

C'est elle qui a posé la question.

— Vos fenêtres donnent sur les leurs. C'est ce qu'il y a de bien avec toutes ces maisons jumelles...

— Et bien sûr, quand il la bat, il se place devant sa fenêtre... Vous êtes ridicule.

— Ce qui est ridicule, c'est de protéger un assassin.

— Un assassin?

Elle semble vraiment surprise.

— On pense que c'est un meurtre. Et on veut le prouver.

— Cette fille était une pleurnicharde.

— Vous l'entendiez pleurer souvent?

— Au moins maintenant, on ne l'entendra plus brailler.

Bravo, madame Buisson, vous aviez vu juste. Il ignore cependant la remarque et poursuit: « Et elle pleurait parce qu'il la frappait? »

— Elle pleurait parce que c'était une pleurnicharde. Point.

Il regarde le mari, qui baisse les yeux. Il ne tirera rien de lui, pas devant sa bonne femme en tout cas. Il a envie de

partir, tout de suite. Avant de sortir, il ne peut s'empêcher de railler un coup: « En tout cas, vous devez être des voisins très appréciés. Vous pouvez aller remettre votre belle robe » Avant de refermer la porte il se retourne: « Oh! S'il vous menace, ne vous donnez pas la peine de nous appeler: il n'est pas dangereux. »

Il s'arrête sur le trottoir pour s'allumer une cigarette et secoue ostensiblement la tête, de manière à montrer à tous ceux qui l'observent, les Buisson et les Postri, à quel point il a apprécié sa courte visite.

10 h 05. Pas trop mal comme planification. En s'approchant de la maison de Tardivel, il note que là aussi une fenêtre donne chez Decluze. Des fenêtres qui se regardent. Une autre maison presque identique à celle des Decluze, mais en briques brunes plutôt. Quelques arbustes abîmés par l'hiver, mal taillés, même d'après lui qui n'y connaissait rien en arbustes.

Il frappe deux coups à la porte.

Il frappe à nouveau, avec plus de conviction.

Un vieux en camisole finit par entr'ouvrir: « ...Oh, y'a pas le feu! » Si un peu quand même. Lucien se présente, montre sa carte. Tardivel ouvre. Le bonhomme ne semble pas se souvenir qu'il avait rendez-vous avec un policier. Adieu la théorie des rendez-vous. « Louise, ah oui! La pauvre! Elle était bien gentille,… mais souvent triste. Beaucoup trop jeune pour mourir. »

— Que pouvez-vous me dire sur le couple?

— ...

— Que pouvez-vous me dire sur le couple?

— Parlez plus fort, je vous entends mal.

— EST-CE QU'IL ÉTAIT GENTIL AVEC ELLE?

— Pas toujours, je pense... Mais vous savez, je ne me mêlais pas de leurs affaires.

— IL LA FRAPPAIT PARFOIS?

Le vieux fait l'air surpris: « Vous croyez? »

Lucien dut insister :

— JE VOUS LE DEMANDE. VOUS AVEZ ENTENDU DES MENACES?...

— Euh...non.

C'est vrai qu'il était sourd. Un autre essai: « VOUS VOUS SOUVENEZ DU COUP DE LA TONDEUSE? »

— … Quoi, quelle tondeuse?

Il le regarde bien en face: « TOUS LES VOISINS CONNAISSENT LEURS QUERELLES, ET VOUS, VOUS PRÉTENDEZ NE RIEN SAVOIR. JE NE VOUS CROIS PAS. VOUS AVEZ PEUR DE LUI? »

Le bonhomme semble ébranlé: ce monsieur qui ne le croit pas est quand même un policier.

Lucien se campe devant la fenêtre qui donne sur celle du voisin, histoire de bien faire comprendre au Tardivel qu'il ne peut nier avoir une vue privilégiée chez Decluze et répète: « JE NE VOUS CROIS PAS. VOUS L'AVEZ VU LA FRAPPER? »

— Il m'a déjà engueulé parce que je ne coupe pas ma pelouse assez souvent. Il n'aime pas les pissenlits et j'en ai beaucoup...

Le vieux dodeline de la tête. « Je l'ai vu la frapper une fois. Elle était pourtant si gentille. Les gens sont méchants. »

— QUAND ÉTAIT-CE?

— Je ne sais plus. au début de l'hiver...

— EN DÉCEMBRE?

— Peut-être... C'était un dimanche en tout cas, car ma fille était ici. Habituellement c'est moi qui vais chez-elle. Mais pas ce dimanche-là. Son mari ne voulait pas être dérangé. De toute façon il est déjà dérangé.

Il rit largement de son jeu de mots. Lucien rit aussi. Voilà qui n'était pas mauvais du tout. Il allait devoir

rencontrer la descendante Tardivel. Elle aura peut-être plus à dire que son papa. En tout cas il se la souhaite moins sourde, et avec plus de dents. Le papa hésitait à donner le numéro de téléphone de sa progéniture.

— N'AYEZ PAS PEUR, TOUT CELA RESTE ENTRE NOUS.

Il lit ce que le vieux a difficilement écrit sur une page de carnet: *Lucienne Tardivel,* son numéro de téléphone et son adresse. En tout cas, voilà un prénom qui lui plaît. Et de mémoire, comme cela, il trouve une ressemblance entre les lettres dessinées sur le papier qu'il a en main et le papier qu'il a emprunté chez monsieur Verraud, qui rapportait le coup de poing de Decluze au visage de son épouse. Il verra plus tard. Il prend congé de Tardivel en lui remettant sa carte.

Le silence est pesant dans le poste. Chacun réalise l'impasse dans laquelle l'enquête Decluze est rendue. « Tu as fait ce que tu as pu. »

— Au moins on sait qui a envoyé la lettre aux Verraud.

Lucien compare les deux billets posés devant lui et remonte nerveusement une couette rebelle: « Peux-tu comprendre que ces gens préfèrent vivre près d'un assassin plutôt que de se tenir debout? Moi, cela me dépasse. » Gus se contente de hocher la tête. Il n'est pas fâché que Lucien ait décidé de lui-même de tout arrêter. Personne ne pourra jamais lui en faire le reproche, à lui. Cette Louise aurait pu appeler au secours lorsqu'il en était encore temps. Et elle a eu tout le temps. C'est un peu triste à dire, mais elle aussi est un peu coupable, même s'il s'agit d'un meurtre, ce dont on est loin, très loin d'être sûr. Mais il ne va pas dire cela. Il voit déjà Lucien suffisamment maussade.

Il désigne sur son bureau le journal ouvert: « T'aurais quand même pu m'en parler avant de clore l'enquête »

Lucien se contente de hausser les épaules: « Cela complique mon enquête, c'est sûr. Tout faire en cachette de Decluze... Demain, je dois parler à la fille de Tardivel. »

Gus sursaute: « ...Mais…, euh…, je ne comprends pas. Je croyais... »

— Je n'avais pas le choix, pour Sylvie. Le vieux Tardivel était à la fenêtre. Il a vu Decluze frapper Louise au visage. Eh oui, un coup de poing en pleine face. Un boxeur! Tu imagines. Il ne sait pas trop quel dimanche c'était, mais il sait que c'était un dimanche car sa fille était chez-lui, et ce serait en décembre. Et j'espère que la fille Tardivel me confirmera que c'était le dimanche 14 décembre, juste avant la grippe de Louise.

Devinant l'objection que Gus allait soulever: « Juste devant la fenêtre. C'est possible, car Tardivel n'est jamais chez-lui, le dimanche. Il va chez sa fille, toujours. Et le voisin Decluze le sait sûrement. Mais ce dimanche-là, il y a eu un changement. »

Gus comprend que Lucien n'a jamais mis fin à l'enquête. Que de la frime. Il objecte, pour la forme: « Ce coup de poing, s'il a vraiment été donné, n'est quand même pas la cause du décès. »

— Bien sûr que non, mais de coup de poing en coup de poing, on va finir par avoir quelque chose. Ça devrait, en tout cas...

Marthe lève son stylo: « Vous voulez que je lui donne un rendez-vous, à la fille de Tardivel? »

Lucien réfléchit: « Je ne sais pas…, non finalement. »

Il était vrai qu'il hésitait à prévenir Lucienne Tardivel de sa venue. Il craignait que le mari, qu'il devinait en froid avec son beau-père, la dissuade de lui parler. Il ne voulait pas risquer cela. Il opta donc pour une visite-surprise.

Il s'est stationné à quelques pas de l'adresse indiquée sur

le feuillet. Elle habite Limoilou, un 2ème sur la l2ième Rue.

Il a fait une première visite en après-midi. Il n'y avait personne à la maison. Une voisine, assurément trop contente d'être indiscrète, l'a informé qu'ils n'arriveraient pas avant 5 h. Il aurait préféré rencontrer Lucienne seule, sans le dérangé, mais il fera avec. À 7 h 30 il sonne à nouveau à la porte de Lucienne: « Entrez! ». Elle semble l'attendre. La voisine peut-être. Le mari est assis devant son téléviseur, une bière à la main, et ne se donne même pas la peine de le saluer. Lucienne semble lasse. Elle a déjà eu un beau visage, il en est presque sûr, mais c'était il y a longtemps. L'embonpoint et la couperose ont fait du ravage. Elle n'est pas sourde et a toutes ses dents.

— Vous savez que j'ai vu votre père...

— Oui, il m'a dit.

— Vous savez aussi pour Louise?

— Oui.

— Vous la connaissiez?

— Non.

Son ton était neutre. Pas de « pauvre fille », pas de « quel monstre! » Elle regardait son mari avachi sur le canapé comme pour dire: « moi, personne ne me prend en pitié et voyez pourtant ce que je dois supporter... »

Elle a dû démissionner il y a de cela déjà un bon moment. Le désordre est bien installé dans le salon et dans la chambre qu'une porte entrouverte laisse deviner. Aucun siège libre. Elle le conduit à la cuisine. La table est encore pleine de restes de repas, et le comptoir couvert de chaudrons sales et d'assiettes à moitié vides. Le plancher aussi est sale. Il se demande si finalement sa visite à l'improviste était le bon choix. Prise en flagrant délit! Elle pourrait lui en vouloir. Tant pis: « J'ai besoin de votre aide. » Elle se contente de hocher la tête légèrement.

— Vous vous rappelez ce dimanche quand vous étiez

chez votre père, en décembre?

— Oui.

— Votre père l'a vu frapper sa femme.

— C'est ce qu'il m'a dit. Moi, je ne l'ai pas vu.

— Vous pouvez me dire la date exacte?

Elle hésite. Il se demande si elle hésite à lui répondre ou si elle hésite sur la date. Il se force à faire un sourire engageant. Elle crie à l'intention de son mari: « Jeannot, c'était quelle date tes copains de quilles ici? » Il n'a pas entendu ou n'a pas voulu entendre. Elle se lève difficilement et traîne les pieds jusqu'au salon: « Tes copains de quilles, c'était quand?... Hé je te parle! » Elle revient à la cuisine, toujours traînant les pieds, et hausse les épaules à son intention: « Il écoute son programme…, et si j'insiste, ça va être la pagaille. J'ai déjà eu mon lot aujourd'hui. »

Il comprend que la rencontre est finie. Il hésite un peu, aimerait bien trouver un moyen de rafraîchir la mémoire de la dame, mais ne trouve rien. Il sort une de ses cartes, écrit son numéro personnel à l'arrière: « si ça vous revient, téléphonez-moi. C'est important... » Lucienne se contente de grogner et jette la carte sur la table.

« Eh merde! » Il réfléchit, les yeux fermés. Décidément, rien ne vient facilement dans cette enquête. Bien sûr, comme Gus l'a dit, ce coup de poing ne l'a pas tuée. Mais ça prouverait quand même à quel point Decluze pouvait être dangereux pour sa femme. Une première accusation pour coups et blessures, et de fil en aiguille, une accusation pour meurtre. C'est comme cela qu'il voit l'affaire.

Mais d'abord, il doit absolument dater le coup de poing. Ceux qui pourraient le mieux l'aider sont absents soit le samedi, soit le dimanche et comme par hasard, tout

se passe toujours le samedi et le dimanche. Et les autres ont peur ou sont indifférents. Il stationne machinalement dans son entrée. Toujours assis derrière son volant, il ouvre grand les yeux, comme pour mieux voir une petite lumière qui vient de poindre au loin: « Bien sûr... J'aurais pu y penser plus tôt. » Il rentre droit chez-lui et téléphone immédiatement chez les Buisson. C'est le Robert qui répond. Tant mieux. Même s'il attribue, à tort peut-être, les dons de voyance à la dame Buisson, il préfère s'adresser au mari, à cause des photos. Ce type est sûrement quelqu'un de bien.

— Voilà, pourriez-vous me dire si le dimanche 14 décembre, vous ou votre épouse auriez eu connaissance que monsieur Tardivel recevait sa fille chez-lui?

— Le 14 décembre, vous dites…, c'est loin!

Le monsieur Robert se donne le temps de réfléchir. Il l'imagine en train d'expliquer à son épouse à forces mimiques le but de l'appel de l'inspecteur: « ...un moment, s'il-vous-plaît. » Lucien est prêt à leur laisser tout le temps qu'ils veulent. Il est même prêt à oublier ses premières impressions.

— Monsieur l'inspecteur!

— Je vous écoute!

— Oui, sa fille était là le 14 décembre.

Lucien l'aurait embrassé. Il savait qu'il pouvait compter sur ce bonhomme. Il essaie quand même de garder un ton calme: « Merci beaucoup et mes hommages à votre dame. »

Enfin, quelque chose de solide pour travailler.

2

Louise lança ses deux poings devant elle fort maladroitement. Elle essayait de donner à son visage un air menaçant. Richard le visage derrière les deux bras évitait les coups tout en reculant. Louise, poursuivant son avancée, se mit à commenter ses coups, tel un analyste durant un combat: « La lionne marche vers une victoire certaine, repoussant le champion dans ses derniers retranchements. Le champion, martelé de coups depuis le début du combat, incapable d'initier une méthode de défense, est sur le point d'abandonner la partie, mettant ainsi fin à une longue et belle carrière. »

Richard, le dos appuyé à la cloison, jeta ses bras autour de son adversaire, l'attira contre lui et l'embrassa partout sur les joues, le front et dans le cou. Elle rit comme une enfant heureuse et, lui, la souleva comme une poupée et l'entraîna vers le lit.

Ce jeu était devenu leur jeu. Richard avait même rapporté un jour du gymnase une paire de gants de boxe et les avait offerts à Louise. Ils étaient d'une belle couleur marron et Louise lui avait sauté au cou. Après le déjeuner, le dimanche, ils enfilaient leurs gants et reprenaient leur combat sans fin, que Louise, la lionne championne, gagnait toujours, puisque c'est elle qui commentait. Et lorsqu'elle prétendait avoir porté à son adversaire un coup fatal, celui-ci tombait au sol, gémissant. Il se relevait pourtant et poursuivait la lutte: « Le vieux champion, courageusement, se relève, mais il n'est plus que l'ombre de ce qu'il fût »

— Une ombre, tu vas voir!

Il s'avançait vers Louise en esquissant des coups qui ne la touchaient jamais et la repoussait de tout son poids jusqu'à ce qu'elle tombe à la renverse sur le lit: « le vieux champion a montré à tous qu'il n'a rien perdu de sa force malgré ses soixante-deux ans. »

Et tous les deux éclataient de rire et passaient le reste de la matinée au lit.

Decluze ne manquait pas de détermination. À chaque jour, après son travail, beau temps mauvais temps, il courait. Son parcours était toujours le même. Il descendait la rue Saint-Victorien vers l'est jusqu'à la rue de la Station, suivait la voie ferrée vers l'ouest, en sautillant habilement d'un dormant à l'autre, empruntait un sentier qui s'enfonçait dans les aulnes sur la berge du fleuve où parfois il croisait quelques gamins armés d'épées de bois qui se nommaient l'un Radisson, l'autre Robin des Bois, puis quittait la berge tout près de l'usine Frigon avant de rentrer à la maison. L'hiver le forçait à modifier son parcours mais n'arrivait pas à l'immobiliser. Il était venu un peu tard à la boxe. Il avait commencé à boxer à 18 ans, pour se défouler d'abord, puis par goût peu à peu. Il trouvait génial de pouvoir frapper sur quelqu'un sans reproche. Au contraire, il devait toujours frapper de plus en plus et de plus en plus fort. Louise avait vite compris qu'il avait besoin de cet exutoire pour faire passer la rage qu'elle savait bien ancrée au fond de lui et l'encouragea. Quand ils vinrent s'installer dans la région de Québec, et que la boxe devint une affaire sérieuse, elle assistait à l'entraînement, dès qu'elle pouvait. Alors, elle ne voyait que lui, ses muscles durs recouverts de sueur, son regard dur fixé sur l'adversaire et la détermination qu'il

mettait dans chacun des coups qu'il portait. Quand il rentrait à la maison où elle l'avait précédé, elle se jetait sur lui farouchement et ils partageaient alors les moments les plus intenses que des amoureux puissent vivre.

Au gymnase, n'ayant d'yeux que pour son champion, elle ne voyait pas les sourires moqueurs que son admiration béate provoquait. « T'as au moins une admiratrice! » Cette moquerie sans méchanceté d'un autre boxeur qui venait d'assister à la fin de son exercice, piqua vivement sa susceptibilité: il ne supportait pas l'ombre d'une moquerie. Il interdit dès lors à Louise de venir assister à ses entraînements. Elle ne comprit pas que son bonheur fut ainsi balayé: « Mais je t'aime... » Il répondit d'un haussement d'épaules sans appel.

Au fil des mois et des combats, la boxe en vint à prendre toute la place. La boxe était désormais sa vie. C'était un monde qui convenait parfaitement à son personnage solitaire. Il n'avait pas à parler, il pouvait frapper, il était admiré, il devenait quelqu'un. Même à l'usine, il sentait le regard des autres, curieux au début, puis de plus en plus admiratifs. Et il jouait à s'en délecter, son personnage de chef indien, imperturbable, froid, fermé. Et puisque la boxe avait pris toute la place, il en restait de moins en moins pour Louise. Elle avait laissé courir, pendant un certain temps. Il allait lui revenir, elle en était persuadée, au début. Elle s'était confiée à Sylvie, sa bonne copine, qui lui avait conseillé d'abord de patienter, puis ensuite de faire la grève au lit – elle avait dit cela en baissant la voix car elles parlaient rarement ensemble de ces choses – Mais cette solution arrivait trop tard. Il ne lui faisait plus l'amour depuis des semaines.

Quelques jours avant Noël, il livra un combat. Il ne permit même pas à Louise d'y assister. Le combat était prévu en cinq rounds. Il y mit fin au deuxième. Quand il rentra chez

lui, il trouva Louise à moitié ivre. Il avait acheté une bouteille de vin pour le réveillon. Elle l'avait presque toute bue. Les restes du repas et la vaisselle sale traînaient autour de l'évier, des vêtements encombraient le lit. Rageur, il la prit aux épaules, la soulevant presque du sol, et la repoussa violemment dans un fauteuil. Sa tête frappa sèchement le mur derrière. Elle se recroquevilla sur elle-même, se tenant la tête, et se mit à pleurer en gémissant. Elle avait ramené son visage contre ses genoux et elle ne le vit pas qu'il se tenait au-dessus d'elle, un poing levé, tremblant de rage, prêt à la frapper. Il se retint pourtant et quitta la maison en claquant la porte. Quand il rentra une heure plus tard, et qu'il vit la cuisine toujours en désordre, il se contenta de lui dire: « Tu ranges tout avant de te coucher. » Et il descendit dormir sur le sofa du sous-sol. Elle se retrouva seule avec sa peine. Elle l'aimait toujours pourtant, mais il lui semblait que plus elle le lui disait, plus il s'éloignait. Et plus il s'éloignait, plus elle devenait chicanière. C'était plus fort qu'elle: au lieu de le calmer par la douceur, elle le narguait, plus elle le narguait, plus il devenait mauvais. Comment avaient-ils pu en si peu de temps en venir là? Puis elle arrêta de lui dire son amour et peu à peu, elle finissait de l'aimer. Durant la semaine elle arrivait à force de fatigue à oublier son malheur, mais les fins de semaine, il la rattrapait. Depuis le tout début elle craignait les colères de Richard. Il se choquait pour un rien et perdait facilement tout contrôle. Elle avait appris que la meilleure chose à faire était de laisser passer la tempête. La moindre parole dans ces moments détournait la colère contre elle. Maintenant, qu'elle se taise ou non, il s'en prenait à elle. La peur s'était installée. Il se choquait pour la moindre assiette non rangée, la moindre saleté qu'il pouvait trouver au plancher. Il levait parfois la main comme s'il allait la frapper, puis ne le faisait pas. Il tournait alors les talons et sortait, la

laissant tremblante. Il l'avait une fois saisie par les bras, vigoureusement, si vigoureusement qu'elle en eut des marques pendant des jours. Il s'en était voulu lui aussi pendant des jours. Il avait peur de lui, peur de perdre le contrôle. Toutes ses colères naissaient spontanément, sans raison presque. Il n'arrivait plus à se maîtriser. Quand elle prenait un verre de trop, il lui semblait qu'elle le provoquait exprès, comme si elle aimait le faire sortir de ses gonds. Et elle savait s'y prendre. Elle savait quelle moquerie, quel mot allait l'atteindre et elle les disait. Il lui rappelait alors qu'elle lui avait promis d'arrêter de boire. Il frappait la table et sortait en courant. Il ne savait plus s'il l'aimait encore, s'il allait finir par l'aimer encore. C'est ce qu'il souhaitait pourtant. Mais là, elle le dérangeait dans sa carrière. Il aurait voulu qu'elle parte quelque temps, le temps qu'il conquiert sa couronne, car c'était bien son but maintenant, son unique but et il savait que la seule façon d'y parvenir était de s'y consacrer entièrement. Avoir l'esprit et l'âme entièrement et constamment fixés sur ce but. Cela, elle ne le comprenait pas. Alors qu'elle aurait dû le supporter. Et comme toujours il avait envie de frapper. Grâce au ciel, il ne l'avait jamais frappée, et il s'en félicitait. Sauf ce jour-là, – il sourit à ce souvenir – pauvre Louise! C'était au cours de ce jeu qu'ils jouaient avant, il n'y a pas si longtemps encore. Elle bougeait de gauche à droite, lui faisant semblant de lui porter des coups. Elle se jeta si soudainement sur le côté que son poing lui frappa la joue. Elle chancela quelques instants. Il la rattrapa, la fit asseoir, se précipita au frigo et lui appliqua vivement des glaçons sur la joue, qui commençait à rougir. Elle hésitait entre les sanglots et les rires et lui la prenait dans ses bras, se confondant en excuses et en baisers. Le lendemain et les jours qui suivirent elle ne voulut pas se présenter au travail: « Ils vont croire que tu me bats! »

— On s'en fout. Tu leur diras que c'était un accident.

— Ils ne me croiront pas.

Il appela donc ses patrons et la déclara grippée; elle allait rentrer aussitôt que possible. La joue fonça encore un peu plus mais elle put retourner au travail la semaine suivante, les joues couvertes de crème colorée.

Ce fut leur dernier combat du dimanche.

Dans l'entreprise Frigon, Decluze ne s'était pas construit un grand cercle d'amis. Il communiquait peu, pour ainsi dire pas du tout, se contentant souvent de hocher la tête. Pour plusieurs cette attitude ressemblait à du mépris et la plupart de ses confrères de travail avaient fini par l'ignorer. Même dans son équipe immédiate. Comme il était un travailleur habile et rapide et qu'il faisait bien ce qu'il avait à faire, il ne ralentissait jamais la cadence de l'équipe. Mais il ne prêtait jamais main forte à ses coéquipiers lorsque ceux-ci en auraient eu besoin, se contentant d'attendre la pièce suivante en croisant les bras et regardant du coin de l'œil le travailleur empêtré dans ses outils.

Puis il y avait eu un incident qui n'avait rien arrangé. Un travailleur de son groupe, pas particulièrement efficace, avait échappé en le prenant des mains de Decluze un cadre de vélo, qui en tombant avait labouré un mollet de Decluze, traçant une longue marque ensanglantée. Enragé, Decluze avait ramassé le vélo, l'avait projeté aussi loin qu'il pouvait dans l'allée et s'était avancé, furieux, sur le garçon qui se confondait en excuses, l'avait saisi à la gorge et avait failli l'étouffer. Il l'avait finalement repoussé violemment et le pauvre garçon était tombé sur la carcasse du vélo, se blessant à un bras et cherchant péniblement à reprendre son souffle. Ce jeune homme, même s'il n'était pas le plus

compétent des compagnons de travail était apprécié des autres justement parce qu'il était toujours prêt à aider, lui. Le chef d'équipe, un gros bonhomme habituellement jovial, s'était placé face à Decluze et pointant sur lui un doigt menaçant: « Si tu le touches encore une fois... » Decluze, les poings toujours serrés, n'avait pas bronché.

À la surprise de tous les autres employés, Decluze ne fut pas embêté. Il fut muté sur une autre équipe tout simplement. Par contre sa victime ne remit plus les pieds dans l'usine, congédiée purement et simplement.

C'est là qu'on apprit que Decluze boxait dans l'équipe du patron. On le sût donc protégé d'en haut. Cela expliquait, en partie du moins, la totale indifférence de Decluze envers l'opinion des autres, indifférence que certains considérèrent comme une force et admirèrent secrètement. Le bruit courut qu'il avait gagné tous ses combats, dont plusieurs au premier round par K.O. Et comme il n'en avait jamais lui-même parlé, qu'il ne s'en était pas vanté, il se gagna quelques admirateurs. Puis il remporta plusieurs autres combats de manière toute aussi convaincante. Certains employés prirent l'habitude d'assister aux combats. Petit à petit ils firent naître une réputation de champion à Decluze à l'intérieur de l'usine. Certains d'entre eux essayèrent à l'heure du repas d'engager la conversation avec leur champion mais Decluze resta inaccessible même pour ses admirateurs, ne se donnant pas la peine de retourner même un sourire. Decluze restait seul à sa table, à manger son sandwich, face au mur.

François pestait. Il observait Decluze du coin de l'œil. Il rageait de voir la réputation que le boxeur était en train d'acquérir à l'usine. Il éprouvait de la peine et de la colère envers sa sœur, qui se laissait manipuler par Decluze, comme tous ces idiots à l'usine. Il croyait bien la connaître mais il se rendait compte qu'il n'en était rien. Dès qu'il avait

connu le début de leur relation, il l'avait prévenue. Plutôt que de lui en être reconnaissante, elle l'avait prié sèchement de se mêler de ses affaires. Il s'en voulait de n'avoir pas su trouver les bons mots, la bonne manière de la mettre en garde. Leur relation avait toujours été compliquée. Il l'aimait tendrement et elle l'aimait aussi, il n'en doutait pas, mais ils arrivaient difficilement à se parler, à se comprendre. Et là il avait un sentiment d'urgence qui le tenaillait. L'attaque de Decluze sur son compagnon le persuadait qu'il devait faire quelque chose pour Louise avant qu'il ne soit trop tard. Mais à part asséner un coup de marteau sur la tête de Decluze, il ne voyait pas... Il prit une grande respiration: il ne pouvait quand même pas le tuer. Pourtant ce coup de marteau, il l'imaginait très bien...

— Paraît que c'est ton beau-frère?

François sursauta. Comment avaient-ils pu savoir? Il n'en avait jamais parlé. Decluze sûrement. Il croyait que Decluze éviterait de le dire, pas pour les mêmes raisons bien sûr: avoir un beau-frère dans la maison le rendait un peu plus accessible, donc plus vulnérable. En tout cas, c'est ce que François pensait jusqu'alors. Mais Decluze était imprévisible.

— …, Ouais.

— Et?...

— Et je ne l'ai pas choisi.

— Mais un champion dans la famille, c'est pas banal.

— Il n'est pas encore champion.

— On dit qu'il va le devenir.

François ne voulait pas trop montrer son dégoût face au beau-frère. Il craignait d'avoir l'air mesquin, ou jaloux, quelque chose du genre. Pourtant il aurait bien aimé. Il aurait surtout aimé attaquer sa réputation, le faire tomber. Mais il hésitait à déclarer ouvertement la guerre. Decluze était en pleine ascension, et lui n'était rien. Même pas un

chef d'atelier. Il n'en avait jamais voulu de cette responsabilité, et on ne la lui avait pas offerte, mais là il comprenait qu'elle lui aurait valu une certaine crédibilité, suffisamment d'importance peut-être pour influencer au moins ses compagnons immédiats, comme ces trois crétins avec qui il partageait sa table. Il préféra se taire.

— Tu peux nous avoir des billets pas chers pour le combat du 15, la semaine prochaine?

Il faillit s'étouffer dans son verre d'eau. On lui demandait de réclamer des faveurs à Decluze maintenant!

Decluze s'était retourné vers lui en souriant, comme s'il avait entendu. Puis il s'était levé, s'était dirigé vers eux, avait frôlé leur table sans même les regarder, son visage à nouveau fermé.

— Ben dis donc, pas très amical le beau-frère!

Le bourdon vint mettre fin à cette pénible conversation, laissant François encore plus irrité qu'en début de repas.

Il apprit le lundi au matin en rentrant au travail que Decluze avait perdu son combat de la veille.

Il fut sans doute le seul à s'en réjouir, mais il préféra éviter de le montrer. Il voyait à la mine déconvenue des autres que leur déception était grande. Decluze ne revint au travail que le mercredi après-midi. Il portait encore les traces de son combat: une arcade sourcilière cachée par un pansement, une joue enflée. Quand il rentra dans l'usine, le silence se fit. On n'entendit plus que le cliquetis des outils pendant un moment puis plus rien. Après son combat précédent, ce silence avait été suivi d'applaudissements nourris qui avaient finalement arraché un bref sourire au héros. Pas aujourd'hui. Puis le cliquetis et les bruits de voix reprirent.

Decluze marcha directement sur François. Il s'immobilisa devant lui, le fixant méchamment dans les yeux. François

qui ne s'attendait à rien de tel soutint le regard de l'autre et esquissa même un sourire moqueur. Il sentit que Decluze était à un cheveu de le frapper. Mais il ne le fit pas et rejoignit son poste. François savait qu'un coup de poing de l'autre l'aurait assommé mais il savait aussi qu'il venait de manquer une belle chance de pouvoir traîner son beau-frère devant les tribunaux. Pour Louise il aurait bien encaissé ce coup.

Ses voisins, qui avaient assisté à la scène, le regardaient sans comprendre. Il se contenta de hausser les épaules. Lui non plus ne comprenait pas. C'était un peu comme si Decluze le rendait responsable de sa défaite. Il aurait bien aimé, c'est vrai... Le restant de la journée lui fut léger. Il subit cependant le contrecoup de cet évènement. Les autres, qui n'avaient pourtant rien compris à la séquence, pas plus que lui d'ailleurs, le boudèrent pendant quelque temps, ayant bien compris que Decluze lui en voulait. On avait semblé l'apprécier un moment parce qu'il était le beau-frère du champion. Là on le boudait parce que le champion le boudait. Il décida d'agir un peu comme Decluze, c'est-à-dire se mettre hors de portée de tous leurs jugements. Même s'il n'avait pas la carapace du beau-frère, il fit semblant et y arriva finalement assez bien. Puis le temps étant ce qu'il est, les crétins finirent par oublier. Le seul changement qui resta par rapport au temps d'avant le combat vint de Decluze lui-même. Avant, il l'ignorait totalement. Maintenant, souvent leurs regards se croisaient et Decluze y mettait toute la haine qu'il pouvait. François pensa que sa sœur avait dû dire à son mari quelque chose le concernant, qu'il n'avait pas aimé. Oui, ce ne pouvait être que cela. Et son sourire moqueur n'avait rien arrangé. François n'avait pas peur mais maintenant il traînait toujours un canif. On ne sait jamais...

Le boxeur prit une semaine de repos sans entraînement.

Cette défaite avait bien sûr affecté son moral un moment mais son orgueil l'avait vite rattrapé. Il se savait épié à l'usine et il devait réagir pour recréer l'ambiance d'avant le combat. Il n'était pas indifférent à la popularité, même s'il voulait qu'on pense le contraire.

Le samedi suivant il était de retour au Palestron. Il put prouver facilement que sa défaite ne l'avait pas détruit, pas plus qu'elle n'avait laissé de trace à son visage. Pendant une heure, il frappa, sauta, dansa, souleva des poids, sous l'œil attentif de Rosbif. Frigon, prévenu de la venue de Decluze, vint aussitôt qu'il pût, assez tôt pour assister aux derniers moments de l'exercice. Ce qu'il vit lui plût. Comme cela avait l'air de plaire à tous ceux qui s'étaient approchés du boxeur.

La défaite de Decluze avait jeté une douche d'eau froide sur tous les habitués du Palestron. Decluze était l'espoir de la boîte. L'espoir avait peut-être encore sa place.

— Après la douche, viens nous rejoindre au bureau.

Decluze entra sans frapper. Frigon lui désigna une chaise: « Bon, dis-nous ce qui s'est passé dimanche. »

— Il a été le meilleur.

Foutaises! Tu aurais pu le battre facilement. Tu étais à vingt contre un. C'est simple, tu ne t'es pas présenté au combat. T'étais ailleurs. Où?... T'avais consommé?...

Decluze écarquilla les yeux: « Vous êtes malades!.. » Frigon ne le pensait pas mais il voulait l'entendre de la bouche de Decluze.

— Alors, où t'étais?... Si on n'a pas la réponse, on arrête tout. Je veux bien miser sur toi, mais je dois être sûr que tu vaux le coup. Alors, réponds.

Decluze hésita un long moment. Puis il prit une grande respiration: « C'est Louise. »

— Louise?

— Oui, on s'est querellé le matin du combat.

Les yeux de Frigon et Rosbif se rencontrèrent un court moment. Frigon se tapota le bout des doigts, songeur. Il avait entendu quelques rumeurs à propos du couple Decluze mais il n'y avait pas prêté attention.

— Et pourquoi ne la quittes-tu pas?

— Je ne la quitterai pas.

— La belle affaire! Fous-la à la porte.

— Non.

— ... Comme cela une simple querelle d'amoureux suffit à te faire perdre un combat. On ne peut pas investir sur toi, c'est trop risqué…, trop compliqué...

Decluze serrait les lèvres: « Cela ne se produira plus. Je vous le promets. Et vous savez que je suis votre meilleur chance. Vous ne pouvez pas me lâcher. »

Frigon hésita un moment.

— On va y réfléchir. Tu peux aller te reposer maintenant. Ferme la porte en sortant.

Frigon et Rosbif poursuivirent leur conversation deux bonnes heures durant. Quand ils se quittèrent ce soir-là, leur décision était prise.

Le samedi suivant ils annoncèrent à Decluze le nom de son prochain adversaire: Garrett, le tenant du titre québécois, qui était de plus anglophone et Montréalais. La recette parfaite pour un combat payant.

— Vraiment, le titre québécois?

— C'est lui qui t'a choisi, et il a choisi de venir te battre devant tes supporters. C'est tout dire...

Decluze ne s'y attendait vraiment pas, surtout après sa dernière performance.

— Si tu perds, adieu la carrière... Tu le connais bien?

— Évidemment!

— Coriace, le Garrett. Là on va voir ce que tu as vraiment dans le ventre. Le combat aura lieu au Petit Colisée, samedi le 12 juin. Et d'ici là Rosbif te lâchera pas. Le jeudi,

tu n'entres pas à l'usine. Tu passes ta journée ici. Même chose le samedi. Et avec ta bonne femme tu y vas mollo.

Il y avait déjà la signature de Garrett au bas du contrat. Il apposa fièrement la sienne à côté de celle de Frigon.

Decluze n'était pas un nom dans le monde de la boxe. Celui qui commençait à faire jaser, c'était Riko Champion, nom qu'un gamin avait donné à Decluze après sa première victoire. RiKO comme KO. Aussi quand Riko Champion connut sa première défaite, la déception chez ses supporteurs fut grande. Mais étrangement, au Palestron, il y eut peu de pleurs. De la déception, oui, mais des pleurs, pas du tout. Là comme ailleurs Decluze n'avait rien fait pour attirer la sympathie. Les autres boxeurs admiraient ses talents pugilistiques mais ne l'aimaient pas. Jalousie, envie? Pas seulement. On comprenait que Frigon mise beaucoup sur lui: il avait toutes les habiletés et la hargne qu'il fallait pour réussir. Mais il ne connaissait pas l'esprit d'équipe, ne parlait à personne, ne répondait pas aux saluts. Et, surtout, il n'était pas beau joueur.

Un partenaire d'entraînement est votre partenaire, pas votre ennemi. À l'entraînement, on porte des casques pour se protéger. Il n'y a pas d'arbitre. Decluze, lui, considérait l'entraînement comme un combat: il essayait d'envoyer son adversaire au plancher. Il avait un jour repoussé son partenaire dans les câbles. Celui-ci, à moitié groggy, restait pourtant debout, retenu par les cordages. Decluze continua à le marteler de coups de poings au corps. Il fallut l'intervention musclée de Rosbif pour l'arrêter. Decluze venait de perdre définitivement le peu de capital de sympathie qu'il pouvait encore avoir au Palestron.

Après cet évènement, plus personne du groupe ne voulut servir de partenaire d'entraînement à Decluze. Il fallut donc recruter un partenaire en dehors du Palestron et le choisir dans une catégorie de poids nettement supérieure.

À l'extérieur du gymnase on ne retint de ces évènements qu'une chose: personne ne voulait affronter Decluze à l'entraînement. Sa légende se construisait lentement.

On établit un programme d'entraînement serré pour Riko Champion. Une défaite à la boxe, ça passe. Deux, non. Votre carrière est finie. Plus personne ne mise sur vous. On martela ces phrases sans arrêt au boxeur. De façon générale, il répondit bien mais connut quand même quelques ratés qui n'échappèrent pas à son entraîneur.

— Qu'est-ce qu'il y avait aujourd'hui?... C'est Louise encore.

Rosbif vint à savoir exactement les jours où le couple s'était querellé rien qu'au comportement de Decluze durant l'entraînement. Malheureusement, plutôt que de s'espacer, leurs querelles devenaient plus fréquentes. Decluze était d'un seul bloc. Il ne pouvait se compartimenter, laisser Louise à la maison pendant que lui, il était à l'entraînement. Il emportait les querelles avec lui et enrageait en frappant le sac. Il se vidait de toute son énergie et réagissait mal par la suite contre son partenaire d'entraînement qui devait le ménager.

Il restait à peine deux mois avant le combat. Rosbif et Frigon convoquèrent Decluze au bureau après l'entraînement.

— Tu sais pourquoi tu es là?

— …, non.

— Ne joue pas à l'imbécile avec nous. Si tu ne règles pas les choses avec ta femme, on arrête tout. Le combat n'aura pas lieu. On te donne une semaine. Et ce sera la dernière de ta carrière. T'as compris?

Decluze fit oui de la tête et sortit aussitôt, la rage au cœur.

3

Cela devenait une habitude. Lucien s'appuya à un poteau et attendit d'apercevoir Sylvie. Il la rattrapa. Elle eut un air excédé: « L'enquête est close, c'était écrit. »

— C'est pour vous que j'ai fait écrire cet article, pour que vous n'ayez plus peur. Vous pouvez me parler maintenant, Decluze va vous laisser tranquille.

Elle s'arrêta un moment, le regarda dans les yeux. Il eut le sentiment que tout se jouait à l'instant même: si elle refusait encore de lui parler, il n'aurait plus qu'à abandonner. Personne d'autre qu'elle ne pouvait l'aider.

Elle prit une grande respiration: « L'Enfant-Jésus. »

— … Quoi, l'hôpital?

— Le village.

— Qu'est-ce que vous voulez dire?

Elle se contenta de répéter: « L'Enfant-Jésus. » Puis elle tourna les talons et courut vers son autobus.

Lucien resta immobile quelques instants à la regarder s'éloigner, une main en l'air. Les idées se bousculaient dans sa tête. Il s'attendait à mieux. Il espérait mieux, mais il devrait sans doute se contenter du peu qu'elle venait de lui confier. Au moins il avait une piste à suivre.

Revenu au poste, il fit quelques recherches. Village de l'Enfant-Jésus était un village sur la bord de la Chaudière entre Ste-Marie et St-Joseph, cela allait de soi. Il soupira bruyamment. L'idée de devoir s'exiler pour une enquête l'emmerdait au plus haut point. Puis il décida de faire contre

mauvais sort bon courage et d'essayer de profiter de la sortie. Il demanda à Marthe de lui prendre un rendez-vous avec le chef de police du village en question.

— Vous êtes venu de Québec pour cela!

— Ben oui!

Le gros bonhomme court et rougeaud s'accroupit difficilement devant le tiroir du bas, feuilleta quelques dossiers, se releva encore plus difficilement, un dossier à la main. En soufflant comme s'il venait de courir le marathon, il regagna sa chaise qui grinça dangereusement: « Rien qui concerne Richard. Quatre contraventions de vitesse pour Laurier, son cousin, et il aurait pu en avoir le double. J'étais simple agent à l'époque, à Ste-Marie. Richard, j'en ai entendu parler un peu. Une histoire bien triste, croyez-moi. Des parents alcooliques, un garçon livré à lui-même très tôt, qui quêtait sur les routes par tous les temps. Batailleur. Ils l'ont mis au pensionnat dans votre coin justement, pour le calmer. Puis quand il est revenu, il a travaillé comme mécanicien pendant quelques temps, a commencé à boxer à Ste-Marie justement, a séduit la petite Verraud et ils se sont enfuis à Québec. Je ne connais pas la suite. »

— La petite Verraud vous dites, Louise, elle est d'ici?

— Son père faisait épicerie et quincaillerie. Un peu plus loin... Il a vendu il y a quelque temps et est parti retrouver ses enfants à Québec.

Lucien tombait des nues. Ni les Verraud ni Decluze ne lui avaient parlé de L'Enfant-Jésus. Ils se connaissaient donc depuis bien plus longtemps qu'ils n'avaient dit, ou laissé entendre. Il est vrai qu'il n'avait pas demandé à Decluze depuis quand il la connaissait, sa Louise. Par contre François lui avait carrément menti: « Louise avait une copine au

travail. Je pense que c'est comme ça... » Il se souvenait textuellement des mots prononcés par François. Celui-là allait devoir s'expliquer.

— Laurier, il est toujours dans le coin?

— Il a une entreprise de camionnage pas loin en bas. Vous êtes passé devant.

— Et Richard, il habitait le village aussi?

— Ses parents avaient une maison sur le rang St-Gabriel. Après la mort de ses parents, Richard y a habité jusqu'à ce qu'il parte pour Québec.

— Les deux cousins, ils s'entendaient bien?

— Personne ne s'entendait bien avec Richard. C'est ce qu'on m'a dit.

Il y avait au moins Louise, mais Lucien retint sa remarque et remercia le policier. Il roula un peu plus loin vers le sud et s'immobilisa sur le stationnement de l'épicerie, qui s'appelait toujours *Marché Verraud*. L'Enfant-Jésus était un joli village resplendissant sous ce soleil. Les dernières glaces glissaient mollement au fil du courant de La Chaudière. Mais il savait que comme pour tous les villages et toutes les agglomérations de cette foutue planète, si on creusait le moindrement, on découvrait toujours des choses pas trop gentilles... qui vous faisaient regretter d'avoir creusé.

Il trouva facilement le hangar de tôle identifié au nom de *DECLUZE – TERRE – GRAVIÉ – PIERRE*. Les lettres blanches sur un panneau noir avaient été peintes à la main de façon malhabile et les lettres du dernier mot avaient été rapprochées l'une de l'autre faute d'espace. Il resta quelques minutes derrière son volant à réfléchir: Laurier Decluze pourrait peut-être ajouter quelques informations utiles à son enquête, lui ouvrir une nouvelle piste. Par contre, s'il informait son cousin de sa visite, adieu la promesse à Sylvie. Il n'avait pas la compassion facile, mais là, Sylvie, il n'aurait pas voulu la mettre en trouble. D'autre part, si les deux cousins

ne s'entendaient pas bien, comme l'autre gros semblait le penser, il était possible qu'ils n'aient gardé aucun lien et que le cousin d'ici n'ait aucunement l'intention de partager des informations sensibles avec le cousin de là-bas. Sans plus de certitude, c'était une carte très risquée à jouer.

La porte du hangar s'ouvrit et un homme marchait vers lui: « Vous désirez? »

Trop tard. Il lui trouva une certaine ressemblance avec le boxeur.

— Monsieur Decluze?

L'autre le jaugeait sans répondre.

— Votre pancarte, elle n'est pas très belle. Et de plus il y a une faute. J'espère que vous n'avez pas dû la payer une fortune.

L'homme regarda sa pancarte: « Quelle faute? »

— Gravié. Gravié s'écrit avec un *R* à la fin, et pas d'accent sur le *E*.

Il haussa les épaules: « Elle ne m'a rien coûté. Un employé... »

— Richard?

— Pourquoi vous me parlez de Richard?

— Vous le voyez souvent, Richard?

— Jamais, qui êtes-vous?

Lucien se présenta et expliqua en partie la raison de sa venue.

— Il aurait frappé Louise! Eh ben, le Richard!

— Cela vous surprend?

— Oui et non. Richard était violent. Il a toujours été violent. Comme son père. Et l'alcool en plus. Mais frapper sa femme!

— Richard était alcoolique?

— Non, ses parents. Richard, je ne sais pas.

— Vous les avez bien connus, ses parents?

— Non. Ma mère refusait qu'on les voie. Elle avait

peur de la mauvaise influence. Il n'a pas eu une enfance facile, Richard. Mais je croyais qu'il s'en était sorti. Il avait un bon boulot ici. Peut-être que cet accident...

— Quel accident?

— Celui du maire. Il travaillait sur l'automobile du maire. Quand le maire est passé au garage, Richard était aux toilettes. Le maire a dû croire que son auto était prête, en tout cas il est parti tout de suite. Les freins n'étaient pas prêts. Et comme le garage est tout en haut de la côte... Il a perdu le contrôle. Il est mort sur le coup. C'est ce qu'on a dit.

Lucien se demanda un instant s'il ne venait pas de creuser un premier trou.

— Et Louise, vous l'avez bien connue?

— On se connaît tous au village, mais sans plus. C'était une gentille fille...

Puis Laurier réfléchit quelques instants: « Il y a eu quelque chose de pas clair à propos d'un certain Léo, une histoire à laquelle Richard aurait été mêlé. En tout cas, c'est l'impression que j'ai eue à l'époque. »

— Et c'était quelle époque?

— Je dirais le début des années 50.

Laurier n'avait plus rien à dire, et là, il fallait qu'il travaille. Lucien remercia et prit congé. Mais au lieu de reprendre la route de Québec, il retourna vers le village: *« Quelque chose de pas clair... »*

Il lui fallait éclaircir. N'était-il pas là pour cela? Il réserva une chambre dans l'unique hôtel de la place et se mit à flâner à gauche et à droite, attendant l'inspiration. Il s'arrêta devant l'école du village. À peu près identique à toutes les écoles primaires du Québec. Il entra. Une secrétaire qui pianotait sa machine s'interrompit: « Je peux vous aider? »

Il lui fit son plus beau sourire: « Richard Decluze, ça

vous dit quelque chose? »

Elle réfléchit, rejetant la tête vers l'arrière, dévoilant un cou charmant dans lequel il aurait volontiers plongé les dents: « Non, pas du tout. »

— Moi, ça me dit quelque chose.

Il se retourna vers la femme qui venait de parler et qui enchaînait: « Qu'est-ce que vous cherchez? »

Il allait s'expliquer quand il pensa qu'il valait mieux qu'ils soient seuls tous les deux: « Vous pouvez m'accompagner à l'extérieur quelques instants? »

Elle le suivit. Il se présenta. Elle prit une grande inspiration mais restait silencieuse. Elle avait un visage grave et beau, des cheveux courts et noirs qui contrastaient avec la blancheur de sa peau. Il était troublé par la beauté de cette femme, par ce regard sombre qui semblait plonger en lui. Il détourna les yeux un moment, décontenancé: « Je termine dans quinze minutes, attendez-moi ici. » Il aurait attendu des heures pour revoir ces yeux.

Ils marchèrent quelques instants en silence, côte à côte. Il y avait un banc de parc d'où on pouvait admirer la Chaudière mais ils convinrent qu'il faisait trop frais pour s'y attarder: « Venez chez-moi. »

Il essaya de rester calme. Ce n'était pas une invitation, vieux con, qu'est-ce que tu t'imagines? Elle veut bien te parler, c'est tout. Réveille-toi! Elle lui offrit tout de même un café, qu'il but lentement. Il l'observait dès qu'elle lui tournait le dos. Il voulut lui trouver des défauts. Elle était trop maigre et lui, il préférait depuis toujours les femmes bien en chair. Elle était trop grande aussi, au moins aussi grande que lui, et cela, c'était impardonnable. Quel con je suis! Elle n'était pas si jolie. Non, elle était belle. Il abandonna. Il était conquis.

Elle s'était assise face à lui, devant la fenêtre, de sorte

qu'il ne voyait plus très bien son visage.

— J'ai enseigné à Richard, quelques années. C'était un enfant doué, mais terriblement buté. Malheureusement il ne se présentait pas souvent aux cours. Pourquoi enquêtez-vous sur lui?

Il hésitait à dire toute la vérité. « Je ne vous vois pas très bien, je peux plutôt m'asseoir ici? »

Elle rit: « Bien sûr, faites... » Il ne voulait pas mentir, pas à elle: « On pense qu'il a empoisonné sa femme. »

Elle resta un moment sans voix, la bouche ouverte: « Louise!… oh mon dieu! Louise!... Richard était un bon garçon. C'était un garçon au cœur noble. Il n'a pas fait cela, ce n'est pas possible. »

Il voyait tout son désarroi et aurait bien aimé s'approcher d'elle, lui prendre la main pour la consoler, alors qu'il causait sa peine.

— C'est leur faute tout ça.

— Qu'est-ce que vous voulez dire?

Elle semblait vraiment troublée.

— Je vous prierais de me laisser maintenant.

Le rêve était trop beau. Heureusement qu'il n'avait pas duré. Il aurait souffert. Il le savait. Il était seul au salon-bar de l'hôtel et il en était à son troisième verre. L'hôtelier, Monsieur Barnabé, Paul, – on m'appelle Paulo aussi – désœuvré, lui parlait de la pluie et du beau temps, de l'hiver, des glaces, de la rivière qui avait menacé...

— Léo, ça vous dit quelque chose?

— Léo. Ben oui! Pauvre type! Un pédophile, c'est comme ça qu'on dit, non? Il a disparu un jour...

Comme cela, songeait difficilement Lucien, Richard aurait été victime d'un pédophile. Cela expliquerait peut-être toute cette rage. L'esprit trop embrumé par l'alcool, il décida de remettre ses réflexions au lendemain et

alla se coucher.

Il avait mal dormi. Le lit craquait. La maison craquait. Le matelas était mou. Il s'était réveillé à toutes les heures. Le vent dans les grands saules l'empêchait de se rendormir. Et là il devrait attendre le déjeuner pour avoir du café. Encore deux heures, encore une heure... Il lui fallait reparler à la belle dame de la veille, Solange qu'elle se prénommait. *« C'est leur faute tout ça! »* Il avait d'abord pensé qu'elle songeait aux parents de Richard en disant cela, mais il y avait maintenant ce pédophile...

Puis il eut l'idée d'aller visiter le cimetière du village. Un cimetière, ça raconte beaucoup d'histoires. Il s'habilla en vitesse, ramassa son paletot dans la Volks et marcha rapidement vers l'église. Le vent était glacial et il dut remonter son collet.

ALMA AYOTTE
MAIRE DE L'ENFANT-JÉSUS - (1941- 1956)
2 SEPTEMBRE 1906 - 17 MAI 1956

C'était la plus grosse croix de la place, en marbre s'il-vous-plaît! Il ne trouva aucun Decluze parmi les morts du cimetière. Il y avait quelques croix de bois délavées par la pluie et les années tout au fond, contre la clôture. Il s'y attarda quelques instants, mais les noms avaient été peints plutôt que gravés et il n'en restait à peu près rien. Il était en train de prendre froid et préféra retourner à l'hôtel, en espérant y trouver du café.

L'hôtelier l'accueillit joyeusement: « Vous êtes bien matinal au cimetière, vous. Vous connaissiez Ayotte? »

Il se rendit compte qu'on l'épiait. Un peu normal dans un village où les étrangers ne s'arrêtaient pas souvent. Mais tout de même! Il rit intérieurement d'une telle candeur.

— Ce Ayotte, il a été maire un bon bout de temps!

— Toute sa vie!

Et l'hôtelier rit de bon cœur de sa plaisanterie. Il reprit: « Lui et le curé faisaient une belle paire! »

— T'oublies Verraud!

L'hôtelière venait de les rejoindre.

— C'est vrai, Verraud. Toujours à comploter ces trois-là. Je suis sûr que le maire n'a pas pris une seule décision sans consulter les deux autres.

— Et Léo?

— Ils ont dit qu'il invitait des enfants chez-lui. Ils se sont arrangés pour qu'il prenne peur et disparaisse.

Sa femme s'interposa: « Quelle bêtise! Inviter des enfants chez-lui. Il demeurait au diable vert et ne venait jamais au village. Comment qu'il aurait pu les attirer, ces enfants? En brandissant un bonbon au bout de son bras? Vous voulez que je vous dise! Un vagabond dans un village, ça fait mauvaise parure. Ils se sont arrangés pour qu'il parte. Et c'était leur idée à tous les trois. »

Les hôteliers parlaient de bon cœur. Lucien n'hésitait plus: « Et le jeune Decluze, Richard, il allait chez Léo? »

— On ne sait pas s'il y allait, mais c'est ce qu'ils ont prétendu. De toute façon, ce petit gars était déjà fort comme un homme. Je ne vois pas comment Léo aurait pu l'embêter. Non, non, c'est comme je vous ai dit: ils voulaient se débarrasser d'un quêteux. J'espère qu'il a trouvé un village plus accueillant. C'était pas un mauvais bonhomme...

Le mari prit la suite: « En tout cas, cela ne leur a pas porté chance. Ayotte s'est tué en auto, le curé a perdu sa maison et Verraud…, ben Verraud a vu sa fille partir avec ce Decluze, une honte pour lui. »

Lucien était surpris par l'abondance d'informations qu'il récoltait tout d'un coup, sans aucun effort alors que jusque-là...

— Perdu sa maison, ça veut dire quoi?

— En vous rendant au cimetière tantôt, vous êtes passé dessus, exactement là où il y avait le presbytère. Un incendie, en pleine nuit en plein mois de juillet! Le curé est sorti juste à temps. Les pompiers de Ste-Marie et de St-Joseph sont venus mais quand ils sont arrivés, c'était déjà trop tard. Une vieille maison de bois! Un beau feu d'artifice! On n'a jamais su ce qui avait mis le feu. Le nouveau maire n'a pas voulu mettre un sou dans un nouveau presbytère. On a relogé le curé au centre du village. Mais faut croire qu'il n'aimait pas. Il est parti après deux semaines. Mais de toute façon, il devenait gaga. Des sermons interminables qui ne voulaient rien dire.

— Et le maire?

— Le maire, il était toujours pressé. Comme s'il avait beaucoup à faire, alors que... Il est parti du garage sans frein. Et bang! Finie la belle Cadillac décapotable. Et fini le bonhomme.

— Toujours pressé de retrouver sa bouteille, oui.

Lucien se retourna vers la dame: « Vous ne l'aimiez pas beaucoup... »

— Bah! lui ou un autre.

— Ce Decluze, vous disiez que c'était une honte pour l'épicier?

— Vous êtes l'homme le plus riche du village et vous voyez votre fille partir avec le garçon de la famille la plus pauvre... Des soûlons de surcroît. Alors...

Il poursuivit après un temps d'arrêt: « Richard, on ne l'a jamais trop bien connu. Il n'avait pas trop bonne réputation. Un genre de fier-à-bras. Un bon boxeur qu'on disait, et un bon mécanicien. Puis y'a eu l'accident. Les gens se sont mis à supposer toutes sortes de choses. Lui, il s'en foutait. »

— Vous savez – c'était la dame qui prenait la parole – dans un petit village comme L'Enfant-Jésus, une réputation, ça se fait et se défait en une journée. Alors faut pas trop se

fier à ce qu'on entend. Richard, il était vaillant. À dix ans, c'est déjà lui qui nourrissait ses parents. Trouvez-en d'autres enfants de dix ans...

Elle ne termina pas sa phrase. Lucien se demanda alors si la bonne dame ne pensait pas à ce moment à ses propres enfants. Peut-être là aussi un autre trou qu'il valait mieux ne pas creuser.

Le déjeuner fut copieux. Le café excellent. Décidément la journée s'annonçait bonne. Il remercia, paya et sortit. Le soleil, encore frileux, promettait bien pourtant. Il marcha jusqu'à l'hôtel de ville. Évidemment vide de tout policier. Mais dans le fond, c'était ce qu'il souhaitait: une bonne raison d'aller frapper à la porte de la demoiselle Solange: « *Le policier n'était pas là, j'ai pensé à vous pour compléter mes informations.* »

Il monta les deux marches et son cœur se mit à battre comme s'il en avait monté cent. Il n'eut pas le temps de frapper, la porte s'ouvrit. Elle lui sourit et il dut s'appuyer au cadre de la porte: « Vous ne vous sentez pas bien? Venez boire un café. » Il en avait déjà bu vingt mais avec elle, il en boirait facilement vingt autres. « Vous voulez de la confiture sur votre rôtie? » Il avait déjà trop mangé. Cela il ne pouvait vraiment pas: « Oui, oui, un peu... » Il la regarda préparer les rôties, verser le café. Ces mains... Il la suivit sur le balcon arrière baigné de soleil, où ils s'assirent côte à côte sur la balancelle. Le rêve de toute une vie! Il comprit à ce moment tout ce qu'il avait manqué jusque-là, tout ce qu'il n'aurait jamais. Il se pinça. « Mais qu'est-ce que vous faites? »

— Un moustique.

— Vous avez une drôle de façon de tuer les moustiques en ville.

Et elle rit à nouveau.

— Bon, dites-moi ce que vous voulez savoir.

— Tout!

Il la regarda à la dérobée. Elle portait un jean d'un bleu presque blanc replié aux chevilles, de menues espadrilles blanches, une chemise à carreaux blancs et rouges trop grande pour elle dont elle avait replié les manches. *« Seigneur, il aurait dû y penser avant! Bien sûr, la chemise de son mari, ou encore pire, de son petit ami. »* Il imagina l'homme en haut, grand, fort, doux, amoureux. Elle avait eu l'embarras du choix. Tous ses élèves devaient être amoureux d'elle. Lui en tout cas l'aurait été. Tous ses anciens élèves, qui la voyaient encore, devaient encore la désirer en secret. Se doutait-elle seulement de l'émoi qu'elle provoquait? Non, elle ne le voyait sans doute plus, trop habituée aux hommages silencieux.

— Votre mari, il dort encore?

Elle rit: « Mon mari! Quel mari? »

Il se leva et s'appuya sur la rampe, les yeux fermés. Il devait se ressaisir avant qu'elle ne lui demande de le faire. Il se rassit: « Parlez-moi de Richard »

Elle marqua une pause. Prit une grande respiration: « Dites-moi d'abord où vous en êtes avec votre enquête. »

— Voilà, – il se gratta le crâne – avant de venir, j'étais convaincu de sa culpabilité. Mais là... je ne sais plus. Il y a beaucoup de zones grises. Alors, si vous pouviez m'aider... Vous l'aimiez, ce garçon... je veux dire comme élève?

— Richard était un garçon attachant, pourvu qu'on prenne la peine et le temps. Il semblait indifférent à tout. Mais il avait beaucoup de rancœur, beaucoup de colère qu'il n'arrivait pas toujours à contenir. Les autres enfants le savaient et ne se mettaient jamais en travers de son chemin. J'ai essayé de l'approcher. Mais il n'a jamais voulu. Je crois qu'à cause de ses parents, il avait perdu toute confiance dans les adultes. Un jour il a frappé un autre enfant. Oh! C'était bien mérité, croyez-moi. Les parents se sont plaints. Ils ont

envoyé Richard en pensionnat à Québec.

— Qui ça, ils?

— Le maire, le curé.

— Et Verraud?

— Dites-donc, vous en savez des choses! Oui, Monsieur Verraud aussi.

— Les parents de Richard?

— Ils ont laissé faire. Mais je pense finalement que ce n'était pas une si mauvaise affaire pour Richard. Puis il y a eu cette histoire.

— Quelle histoire? Léo?

Elle le regarda, surprise: « Qui vous en a parlé? »

— L'hôtelier.

Elle sembla rassurée: « Il s'est dit beaucoup de choses sur Léo. Mais peu sont soucieux de la vérité. Chaque village a ses secrets qu'on préfère oublier. Léo est l'un d'eux, – elle marqua une pause – Ils l'ont tué! »

Lucien arrêta de respirer un moment. Il la regarda de côté et il eut l'impression qu'elle essuyait une larme.

— Qui l'a tué?

— Ceux qui l'ont fait interner. On avait dit qu'il était mort de froid sur les routes. C'était faux. Il est mort de froid en s'enfuyant d'un hôpital psychiatrique. Je l'ai appris plus tard, un peu par hasard, parce que je connais quelqu'un qui travaille à St-Michel-Archange. Eux, les responsables, n'en ont jamais parlé.

— Léo était interné à St-Michel-Archange? et Richard dans tout ça?

— Léo était l'ami de Richard, son seul ami je dirais.

— Il n'était pas pédophile comme on a dit?

— Mais non! Richard le considérait un peu comme un père, un peu comme un ami.

— Et qu'est-ce que vous savez de la mort de Léo?

— Il s'est enfui en pleine tempête de neige, en février.

Il est mort de froid durant la nuit.

Un voile de tristesse venait de brouiller ses beaux yeux. Il s'était à demi-retourné sur le côté, prêt à lui saisir la main, à la bercer. Elle poursuivait, les yeux fermés: « Ce jour-là, quand j'ai informé Richard du décès de Léo, pour la seule fois de toute ma vie j'ai vu le désespoir. Pauvre Richard. Pauvre garçon... Son seul ami était mort! »

— Mais c'est criminel!

— Personne d'autre ici ne savait que Léo était interné à l'hospice. Il y a eu ces rumeurs de pédophilie et tout le monde a cru qu'il avait tout simplement fui le village. Moi-même je croyais que Léo était parti vers d'autres soleils. Moi aussi j'ai trahi Richard…, j'aurais dû faire quelque chose pour lui...

Ses yeux se mouillèrent. Il en était renversé. Il aurait voulu prendre sa main. Puis il finit par dire :

— Vous n'avez rien à vous reprocher.

Elle renifla et se moucha bruyamment, se leva, revint avec deux cafés: « Parlez-moi de Richard, qu'est-ce qu'il devient? »

— Champion.

Elle le regardait, les yeux interrogateurs.

Oui, champion, champion de boxe. On dit qu'il a un avenir prometteur.

Elle avait retrouvé le sourire. De penser à un Richard heureux la rendait heureuse. Il eut tout à coup un nœud dans l'estomac: il était en train de tout faire pour prouver la culpabilité de Richard, et donc de tout faire pour la rendre malheureuse, elle.

— Vous allez tout faire pour prouver son innocence, n'est-ce pas?

Il mentit misérablement: « Oui, tout ce que je peux. »

— Et l'accusation, elle est sérieuse?

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux; malheureusement

les apparences sont contre lui.

— Mais ce sont des apparences, justement.

Combien de fois s'était-il laissé tromper par les apparences. Mais là son intuition lui soufflait fort que les apparences étaient aussi vraies que la réalité.

Jusque-là, il se proposait de l'inviter à dîner, à souper ou n'importe quoi. Mais il eut trop honte de lui: « Je vais vous laisser. Je dois rentrer. »

— Dites-moi encore avant de partir. Comment est-ce qu'il aurait... agi?

— Vous voulez dire pour la tuer? Des médicaments mêlés à de l'alcool.

— Je me souviens qu'elle aimait bien l'alcool, la petite Louise. Comme son père... comme tout le monde ici, ou presque.

Elle lui serra la main chaleureusement et lui fit promettre de donner des nouvelles de Richard. Il dut s'immobiliser à la sortie du village, tellement il avait mal. Mal dans ses amours, mal de son métier, mal de ce Richard qui lui avait volé le cœur de sa belle il y avait déjà bien longtemps. *« Allez mon vieux, cela ne te ressemble pas. Ressaisis-toi! Julie est là... »*

Il y avait cette pensée qui s'était installé petit à petit dans sa vieille tête. Richard avait été le dernier à travailler sur la Cadillac du maire. Et le maire s'était tué. On n'avait jamais trouvé la cause de l'incendie du presbytère, survenu en plein été alors qu'il n'y avait aucun chauffage en marche. Et il avait volé à son père une fille bien-aimée. Comme vengeance, c'était pas mal. Non, c'aurait été pas mal. Il se forçait à penser au conditionnel, même si dans sa tête il y avait de moins en moins place pour le doute. Il décida d'aller dîner à l'hôtel, dans l'espoir de recueillir quelques autres confidences. Il consulta sa montre; il avait le temps

d'une petite visite dans les rangs St-Gabriel et Trois avant l'heure du repas. Il se fit expliquer la route et trouva facilement la maison des Decluze. Assez bien entretenue dans l'ensemble. Aucun voisin à moins d'un mille. Rien pour enjoyeuser la vie d'un enfant. Tout ce qu'il fallait par contre pour en faire un solitaire. La cabane de Léo fut plus difficile à repérer. Heureusement l'hôtelier lui avait fourni toutes les indications voulues. Les arbustes gagnaient sur les marches, les vitres avaient été cassées. Il y avait un placard de peinture blanche sur un mur extérieur à travers lequel le mot violeur peint en noir était réapparu, comme si on ne pouvait effacer un mensonge. Il entendait une rivière couler derrière les frondaisons et seules les mésanges joyeuses lui disputaient le silence. Fallait-il être fou pour vouloir vivre là? Fou, non, mais fort, oui. Peu de gens auraient pu affronter sereinement cette solitude, été comme hiver. Peu de gens auraient pu l'apprivoiser. Léo l'avait fait pendant des années et serait probablement toujours là si...

À son grand regret, il n'était pas seul dans la salle à dîner. Deux enfants braillards et capricieux malmenaient à qui mieux mieux leurs parents, qui répétaient sans conviction les mêmes défenses, sans que jamais les enfants n'obéissent. Il n'avait jamais trop aimé les enfants, mais là il avait envie de gifler, les parents surtout. Il demanda à l'hôtelier de lui donner une place plus éloignée, puis finalement, non, dit qu'il allait revenir un peu plus tard, de lui garder tout juste un bol de soupe, qu'il allait d'abord boire une bière sur le balcon, au soleil. Il regardait l'église, puis l'espace vide du presbytère. L'hôtelier revenait lui offrir une autre bière.

— Dites-moi, le curé de l'époque, il avait une automobile?

— Oui, bien sûr. Prêcher la pauvreté est une chose, la pratiquer...

Lucien rit. Il lui plaisait bien, l'hôtelier. Celui qui avait allumé l'incendie cette nuit-là savait donc que le curé était dans sa demeure. Richard savait donc que le curé était là. Cette pensée, même si elle clarifiait les choses, l'attrista. Car plus il en apprenait sur Richard, et plus, comment dire, d'une certaine manière, il l'admirait. C'était déjà, malgré son jeune âge, quelqu'un d'unique à cette époque. Puis il se demanda si Solange aussi croyait Richard être l'auteur de cet incendie. Ils n'en avaient pas parlé et c'était aussi bien. Il aurait peut-être mal raisonné, sur le coup, dit la mauvaise parole qu'il aurait regrettée. Il se demanda un moment si ce trou-là, il devait le creuser.

Les marmots finirent par sortir, la chemise et le pantalon tachés de ketchup.

La soupe était succulente.

— Le jour de l'accident du maire, Richard était seul au garage?

Il eut l'impression que l'hôtelier aurait préféré qu'il ne lui pose pas cette question.

— Oui, il était seul.

Et il se dépêcha d'ajouter: « Ça vous prouve à quel point Ephrem lui faisait confiance. Pas voleur pour deux sous, le Richard. Qu'est-ce que vous allez croire! Qu'il aurait tué le maire! Oh... »

— Je veux juste comprendre pourquoi le maire n'a pas attendu que sa limousine soit prête.

— Ce que Richard avait expliqué à l'époque, c'est que lorsque le maire est arrivé au garage, lui, il était aux toilettes. Quand il est sorti de là, l'automobile était partie. C'était l'autre qui était trop pressé.

— Mais y'a bien quelqu'un qui est venu conduire le maire. Il n'a tout de même pas monté la côte à pied.

— On n'a jamais su qui était allé le reconduire. Cette route est plutôt déserte.

Oui, tout cela était logique. Un accident était toujours possible. Mais il éprouvait quelque difficulté à y croire malgré tout le bon sens de l'hôtelier. Il savait comment les choses se passaient dans la tête d'un policier. Vous n'avez pas de preuve et vous savez que vous n'en aurez jamais. Le plus simple est alors de laisser faire…, classer l'affaire. C'est d'ailleurs ce qu'il avait envie de faire de plus en plus, un peu pour Solange, surtout pour Solange. Il pensait quand même que si Richard s'était absenté quelques instants, le temps d'aller aux toilettes, il n'aurait pas refermé le capot de la voiture sur laquelle il besognait et son propriétaire ne serait pas parti avec. Il imagina plutôt que Decluze avait abaissé intentionnellement le capot de la Cadillac, qu'il attendait l'arrivée du maire, qu'il s'était rendu aux toilettes lorsque celui-ci s'était approché du garage et n'en était sorti que lorsque l'autre était parti.

Il remercia l'hôtelier et repartit vers Québec le cœur lourd, malgré Solange, ou peut-être à cause d'elle.

Tout au long de la route les pensées se bousculèrent en lui. Il commençait à comprendre la peur de Sylvie. Par Louise, Sylvie connaissait sûrement l'histoire de Léo et Richard, la mort du maire, l'incendie. Comme lui maintenant elle croyait Richard capable et coupable de vengeance, probablement parce que Louise le lui avait confirmé. Il imagina aussi mille romans entre les deux jeunes gens. Peut-être Louise avait-elle accepté de suivre Richard pour sauver son père: « Si tu ne viens pas avec moi, je le tue, comme le maire! » Ou peut-être plus simplement approuvait-elle les actions de Richard.

— Et ton père alors?

— Mon bel amoureux, sauvons-nous ensemble loin de ce monstre et de ce village. Je serai ta meilleure vengeance contre mon père.

Richard complétait sa vengeance et du coup elle sauvait

la vie de son père. Oui, cela était une belle possibilité et il la préférait aux autres. Ça faisait quand même beaucoup de *peut-être!*

L'important à garder en mémoire, c'est que pour Sylvie, ces histoires signifiaient que Richard était capable de tout. Il avait éliminé le maire, avait incendié un presbytère, avait peut-être eu l'intention d'éliminer le père de Louise. Avec ou sans raison, Sylvie avait peur de Richard. Cela lui apparaissait plus que probable.

Au bout de toutes ces réflexions, il n'était pas plus avancé dans ses certitudes, mais au moins la route lui avait paru courte. Vivement la nuit qu'il oublie tout ça.

Lucien massait ses tempes douloureuses. Comme tous les dimanches – c'était sa façon à lui de célébrer le dimanche – il avait joué tard, avait fumé cigarette sur cigarette, avait bu et pour couronner le tout, n'avait presque pas dormi. Il allait prendre ses deux cachets d'aspirine, même s'ils n'avaient plus aucun effet. Il eut envie de doubler la dose. Il arrêta son geste. Serait-il possible que Louise n'ait pas été suffisamment mise en garde contre l'interaction du médicament et de l'alcool et qu'elle les ait combinés accidentellement? On hésitait jusqu'alors entre le meurtre et le suicide. Il n'avait pas envisagé l'accident. Évidemment Richard était le coupable idéal qui les arrangeait. « Eh batinse, comme si cela n'était pas déjà assez compliqué! » Après son troisième café, il téléphona au 47 pour prévenir qu'il ne rentrerait qu'en après-midi, qu'il devait aller rencontrer quelqu'un. Marthe qui était habituée au téléphone du lundi matin eut envie de lui dire qu'il n'avait pas à se donner la peine d'appeler, qu'ils ne l'attendaient jamais avant une heure de l'après-midi. Mais

pourquoi le priver du plaisir de ce petit mensonge?

Sa Volks refusa de démarrer. Il se rendit compte qu'il avait laissé les phares allumés en rentrant le soir précédent. Il retéléphona au poste et demanda qu'on vienne le prendre pour le conduire au Manoir de la Butte. « Oui, maintenant. » Le constable étant déjà parti ailleurs, Marthe se proposa de l'y emmener. Elle conduisait terriblement mal. Lucien se cramponnait au tableau de bord et freinait avec elle.

— Vous avez vraiment quelqu'un à rencontrer là-bas?

— Là-haut, tu veux dire. Oui, tout à fait. Decluze est un habitué de la maison. Il y a vécu quelques années.

— Et moi qui croyais...

— Qu'est-ce que tu croyais?

Lucien rit en lui-même. Il savait bien ce que Marthe croyait et la panne de la batterie tombait pile pour lui faire ce petit pied de nez, sans méchanceté tout de même.

La maison en question était un bâtiment en briques rouges sur quatre étages, admirablement situé sur les hauteurs de Giffard avec vue imprenable sur le Saint-Laurent et l'île d'Orléans. Un petit homme grassouillet aux cheveux blancs et au visage encore rose les accueillit avec un sourire: « On ne vous attendait pas si tôt. »

Il les conduisit à son bureau et s'enquit de la raison de leur visite.

— Richard Decluze.

— Richard Decluze! Là vous me rappelez de mauvais souvenirs! Non, non, je plaisante. Mais c'est vrai qu'on a eu passablement de difficultés avec ce petit bonhomme. On l'a eu comme pensionnaire quelques années. Il nous a quittés lorsqu'il avait 14 ou 15 ans.

— Bon élément ou mauvais élément?

— … Dites-moi d'abord ce qu'il a fait.

— Je ne sais pas encore, mais c'est sérieux.

— Oh! Mon dieu!

Le religieux sortit un cartable de sa bibliothèque et le feuilleta un moment. « 1949 - octobre 1951. Refus de l'autorité, indiscipliné, mauvaise influence, assez brillant. »

Lucien demanda: « bagarreur, voleur? »

— Voleur, non, en tout cas pas que je me souvienne, et ce serait écrit ici.

Le prêtre rejetait la tête en arrière, plissait les yeux, cherchant dans sa mémoire: « Je me rappelle cependant un évènement le concernant. Il y avait eu justement un vol de pâtisseries à la cuisine. On a su qu'il était allé à la cuisine ce jour-là et il a été accusé. Il n'a rien dit pour se disculper. Pourtant ce n'était pas lui car on a pris le vrai coupable par la suite. C'était plutôt troublant. »

— Comment avez-vous expliqué son attitude?

— Orgueil! Je crois que cette façon de faire le glorifiait à ses propres yeux, et probablement aux yeux de certains autres. C'était un voyou, un vrai. On a tout essayé. Rien. Vous avez demandé s'il était bagarreur. La chose qu'il faisait le mieux, c'était se battre. Pourtant il n'était pas fou. Mais ses parents... Il avait frappé des camarades. Il nous a quitté en septembre 51. On n'a pas eu à l'expulser.

— Ces camarades qu'il a frappés, vous avez su pourquoi?

L'homme prit le temps de lire dans le cartable: « Il est seulement écrit que Richard n'a pas voulu s'expliquer. » Lucien l'aurait parié.

— Vous savez où il est allé?

— Non.

— Et avant, où était-il?

Le curé tournait les pages de son cartable: « Ce n’est pas écrit. En Beauce, je crois me souvenir. »

Ils prirent congé de l'homme en soutane. Sur le chemin

du retour, Marthe observa Lucien à la dérobée: « Vous êtes pâle, Lucien. Vous êtes malade? »

Il y avait longtemps que personne ne s'était soucié de sa santé. Il sourit: « Seulement un peu fatigué. L'Enfant-Jésus, un curé! c'est pour Gus cette enquête, pas pour moi! »

Gus hochait la tête d'incrédulité: « Ben ton enquête progresse plutôt fort. Bagarreur, voleur, incendiaire, assassin! »

— Bagarreur, oui, incendiaire, peut-être, voleur, non, assassin... je ne sais plus.

Marthe et Gus regardaient Lucien sans comprendre.

— Qu'est-ce que ça te prend de plus! Pour moi, il n'y a pas l'ombre d'un doute.

Il se tourna vers Marthe, qui éluda la question: « Oh! moi, je ne sais pas. C'est vous, les enquêteurs. »

Lucien en sourit: « Mauvaise volonté, va! Voudrais-tu m'appeler l'hôtel de ville de L'Enfant-Jésus et demander le chef Bérard. »

Il n'était pas là, bien sûr: « Demande-lui de me rappeler. »

Gus voulut savoir pourquoi tout cela.

— Y'a une chose que je comprends mal. Ils n'ont aucun dossier sur Richard. Un cas comme celui-là exigeait sinon une enquête, du moins un rapport. Un peu comme si on avait voulu enterrer l'affaire. Pour protéger un ami, je veux bien, mais Richard...

La réponse de Lucien ne plaisait pas à Gus, qui n'aimait pas qu'on mette en doute l'intégrité des corps policiers: « Ça t'amuse toujours de nous trouver des torts! Enterrer l'affaire, ça ne se fait pas. »

— Ça ne m'amuse pas du tout! Mais si j'ai raison!

En fait, cela l'amusait. Il riait pour lui-même devant les états d'âme de son chef.

— Oui, bonjour chef Bérard, merci de me rappeler.

Vous m'avez dit n'avoir aucun dossier sur Richard Decluze. Pourriez-vous vérifier si vous auriez quelque chose, un rapport par exemple, sur l'accident qui a coûté la vie au maire... D'accord, j'attends.

— …, non, désolé, je ne trouve aucun rapport... Oui, je vous rappelle si j'ai quelque chose là-dessus.

Lucien remercia et ils raccrochèrent. Puis il regarda Gus, l'air triomphant: « Rien sur un accident mortel! »

— Peut-être un dossier mal classé, une secrétaire négligente.

Ce fut Marthe qui protesta: « Elles ont le dos large, les secrétaires! »

Lucien continuait à réfléchir à voix haute: « Y'a une parole de l'hôtelière qui me revient: *toujours pressé de retrouver sa bouteille*. Elle parlait du maire. Si le maire était ivre quand il est allé récupérer son automobile, la personne qui lui avait fait taxi s'en était bien rendu compte. Et si cette personne était le chef lui-même. N'étaient-ils pas comme cul et chemise! Et il l'aurait quand même laissé prendre le volant. Et ça, il ne voulait pas que cela se sache. Ce n'est pas Richard qu'il voulait protéger en enterrant l'affaire mais lui-même! »

Gus hochait la tête de découragement: « Toutes les occasions sont bonnes, n'est-ce pas. Tu l'as rencontré ce policier? »

— Non, il est mort lui aussi.

— Ben dis donc, les morts s'accumulent autour de ce Richard!

— Là, t'exagères! Richard n'habitait plus au village.

— Ivre ou pas, sans frein dans cette côte, il allait se péter la gueule de toutes façons. Qu'il fût ivre n'innocente pas Decluze.

Là Gus marquait un point.

En agissant ainsi le chef Garnet avait tout de même

sauvé la mise à Richard. Celui-ci était le seul désormais à savoir la vérité concernant la mort du maire et il ne fallait pas compter sur un aveu. Il pouvait donc déclarer le jeune homme hors de cause. Il eut envie de téléphoner tout de suite à Solange pour lui faire part de sa conclusion. Peut-être qu'au téléphone, il la verrait sourire, tellement il l'imaginait bien. Puis il décida de n'en rien faire. Il devait absolument tirer au clair l'affaire du dossier manquant. S'il devait découvrir par la suite que le dossier avait juste été mal classé, tout lui reviendrait alors en pleine face. Mais pour cela il devait retourner au village. Juste à cette pensée, son cœur s'emballa. Dire qu'avant sa première sortie en Beauce, il voyait cela comme une corvée.

— Demain, je retourne au village.

Il arriva sur l'heure du dîner. Il ne put s'empêcher de regarder longuement l'école tout en roulant et faillit emboutir un camion. Il s'arrêta à l'hôtel de ville. Le policier était absent, bien sûr. Il serait de retour à 2 h: « Dites-lui de m'attendre, je vais repasser. » Et il se dirigea à pied vers l'hôtel. L'hôtelier sembla vraiment content de le revoir. Le dîner fut excellent: « Votre épouse, vraiment, quelle cuisinière! » Et comme elle s'approchait, souriante du compliment, il leur demanda: « Le curé, vous m'avez dit qu'il devenait gaga, c'était une façon de parler, ou c'était vrai? »

— C'était vrai, j'en ai bien peur. Au début on se contentait de sourire. Mais là, ses sermons, c'était tout mélangé. Ça faisait un peu pitié.

— Vous savez ce qu'il est devenu?

— Ils l'ont mis dans leur maison de retraite, à Québec ou Ste-Foy, je pense.

— Le nouveau curé, St-Victor aussi?

— Non, un petit jeune, un séculier comme ils disent.

Au moins, lui, il se tient loin du maire. Faut dire que le nouveau maire veut faire changer le nom du village. Il dit que le village n'est ni un hôpital ni une communauté religieuse. Il veut un vrai nom de village bien joli. Alors le curé peut bien l'attendre, son presbytère. En tout cas, cela soulève les passions.

Lucien souriait. Que de problèmes dans ce village! Alors que chez-lui on se battait contre les gangs, les proxénètes, les meurtres, les bouchons de circulation, le bruit et tout le reste qui fait le charme des villes, ici le problème, c'était le nom du village.

— Quel serait le nouveau nom?

— On demande des suggestions à la mairie.

Décidément, il commençait à aimer ce village.

Lucien expliqua au chef de police qu'il devait absolument savoir hors de tout doute s'il y avait ou non un dossier qui traînait quelque part sur l'accident mortel du maire.

— Après votre appel, j'ai fouillé un peu. Moi aussi, cela m'intriguait. Mais je n'ai rien trouvé. Et je ne comprends pas plus que vous. J'en ai parlé à Madeleine. Tout ce dont elle se rappelle – n'oubliez pas que cela s'est passé il y a trois ans – c'est que chef Garnet avait voulu s'occuper personnellement de l'affaire.

Lucien réfléchissait. Il avait envie de soumettre son hypothèse sur les causes de l'absence de tout dossier concernant cet accident mais il craignait de partir une rumeur, et il savait le pouvoir des rumeurs dans ce village. Il préféra donc s'en abstenir. Madeleine peut-être. Il se tourna vers elle: « Vous, vous avez bien connu Ayotte et Garnet. Vous pouvez m'en dire un peu plus? »

— Non, pas vraiment.

Lucien se disait que sa visite au village ne lui avait

absolument rien appris, comme prévu. Mais il n'était pas vraiment déçu. Car, sans se l'avouer, il était plutôt venu avec l'espoir secret que ses pas rencontrent ceux de Solange, par hasard. Il serra les mains de Bérard et de Madeleine, qui lui glissa rapidement un papier dans la pochette de sa veste, à l'insu du chef.

Dès qu'il fut sur le trottoir, il lut : *Attendez-moi à 4 h.*

Il était doublement content. Il aurait peut-être de nouvelles informations mais il avait surtout une bonne raison de flâner dans le village. Et comme par hasard il alla flâner du côté de l'école.

Il l'aperçut dans la cour de recréation. Son cœur s'arrêta un moment. Elle était belle; il n'avait rien imaginé. Elle portait une robe blanche à fleurs rouges qui dansait sur ses hanches alors qu'elle jouait et riait avec les enfants. Il s'était immobilisé, subjugué, et elle l'aperçut. Elle arrêta le jeu des enfants, leur adressa quelques mots, sans le quitter du regard puis marcha dans sa direction: « Bien le bonjour, inspecteur Delmire. Vous vous ennuyiez déjà! »

Elle n'aurait pu mieux dire!

— Des bonnes nouvelles pour Richard?

— Non, pas encore, malheureusement. Les enfants ont l'air de bien vous aimer.

— Je les aime bien aussi. Ils sont attachants, bien souvent… Et quelle est la raison de votre visite?

Il n'allait tout de même pas lui dire la vérité: *« Je voulais vous revoir, je rêve à vous, toutes les nuits…, et même le jour. »*

— Il fallait que je parle au chef Bérard. Et là j'attends Madeleine. Je pense qu'elle a quelque chose à me dire sans témoin. On verra...

— Donc vous serez encore là à l'heure du souper. Venez chez-moi. Vous me raconterez. Là, je dois retourner auprès des enfants. Vous viendrez?

S'il viendrait! Il se força au calme: « Oui, je serai là. »

Merde qu'il allait souffrir. Il y avait au moins deux mille ans qu'il n'était tombé amoureux. Et là il ne pouvait plus prétendre le contraire, il était amoureux, à fond. Il allait souper en tête à tête avec elle, parler de tout et de rien, ne pouvoir rien dire de son cœur, ne devoir rien laisser paraître. Pourquoi ne rien laisser paraître, pourquoi ne pas lui dire? Parce que tu es trop vieux, qu'elle est trop belle! Il souffrait déjà.

Il resta un peu à l'écart de l'hôtel de ville, histoire de permettre un peu de liberté de mouvement à Madeleine, qui souhaitait peut-être que le chef ne les vît pas ensemble. Quand elle l'aperçut, elle lui fit signe de la main: « Le chef! Vous voulez rire. Il y a longtemps qu'il est rentré chez-lui. Je n'ai pas voulu parler devant lui tout simplement parce que je ne suis sûre de rien. Vous jugerez par vous-même. Et il faut quand même dire que tout cela est fort lointain. J'en ai oublié des bouts. À l'époque, cet accident avait perturbé considérablement chef Garnet. Je ne l'avais jamais vu aussi troublé. Et si on n'a pas trouvé de rapport, c'est qu'il n'y en a jamais eu. Il n'a pas voulu que j'en rédige un et il m'a tout simplement répondu que cela valait mieux pour tout le monde. Le maire conduisait souvent son automobile une bière à la main. Impunément vous vous en doutez bien. Le curé, en chaire, a laissé entendre qu'Ayotte avait probablement délibérément choisi de quitter la route avant de percuter une maison en bas de la côte Jacob et de faire des victimes innocentes. Il a voulu en faire un héros. Remarquez, c'était peut-être vrai. Mais ce qui me semble le plus plausible, c'est que le maire était complètement ivre. »

— Il n'y a pas eu d'analyse sanguine après le décès d'Ayotte?

— Même pas.

— Et vous savez qui est allé le reconduire au garage, en

haut de la côte?

— Non, personne ne s'en est vanté, et c'est compréhensible s'il est vrai que le maire était ivre, et le maire, lui, n'était plus là pour nous le dire.

— Votre opinion?

— Mon opinion à moi: c'est le chef Garnet qui est allé le reconduire. Quand l'accident s'est produit il patrouillait aux Saint-Anges. C'est juste à côté.

— Et comme Ayotte était saoul, il n'a pas voulu être blâmé!

— C'est ce que je pense, oui.

— Comment a réagi l'épouse du maire dans tout cela? Elle devait savoir pour Garnet! Elle n'a rien dit?

— Non, pas que je sache. Garnet était le parrain de leur fille… ou elle ne savait pas.

— Je vous remercie beaucoup. Cela va m'aider.

Son intuition était donc juste. Mais, comme Gus l'avait si bien précisé, cela n'innocentait pas Richard. Comme on ne pourrait jamais prouver sa culpabilité, autant laisser faire. Allait-il parler de cela avec Solange? Lui donner un espoir qu'il devrait peut-être réduire à néant plus tard? Il était partagé entre le désir de la rendre heureuse là, tout de suite, et la crainte de la rendre malheureuse plus tard. Puis il se demanda un instant s'il n'accordait pas trop d'importance à tout cela. Si Richard était déclaré coupable – même si c'était improbable, – elle serait bien forcée de l'accepter, comme tout le monde. Il décida qu'il valait mieux ne rien décider. La conversation les amènerait bien là où elle voudrait les amener.

Il lui restait une heure à perdre. Il marcha jusqu'à la rue Jacob, celle où le maire s'était tué. La rue étroite descendait en droite ligne des hauteurs des collines avoisinantes jusqu'à la rue Principale. Vraiment pas la meilleure place pour

manquer de freins. Il n'avait pu manquer une courbe: la rue était tout à fait droite, aussi loin que le regard portait. S'était-il jeté volontairement hors de la route pour éviter de tuer quelqu'un d'autre, comme l'avait suggéré le curé? Il n'était peut-être pas si ivre que cela. Et si Richard avait délibérément trafiqué les freins, ce n'est pas seulement la vie du maire qu'il mettait en danger, mais aussi celle de tous ceux que l'automobile aurait pu happer sur son passage. Cela aurait été impardonnable. Si la grosse Cadillac s'était rendue jusqu'à la rue Principale, qui sait l'hécatombe qu'elle aurait pu provoquer. Il ne pouvait pas croire que Richard ait pu risquer la vie d'innocents. Ou peut-être qu'il n'y avait personne d'innocent à ses yeux. Alors... Non, il n'allait pas parler de tout cela avec Solange. Toutes ces suppositions qui allaient dans toutes les directions étaient en train de lui gâcher son plaisir. Il n'allait pas gaspiller le souper à cause d'elles.

Il avait apporté une petite boîtes de friandises.

— Fallait pas vous donner cette peine. Mais c'est gentil!

Elle lui servit une bière: « Malheureusement, le repas ne sera peut-être pas à la hauteur du dessert. Je suis meilleure enseignante que cuisinière. Je vous préviens. »

Ils blaguèrent un moment.

— Vous me parliez l'autre jour des commérages. Vous n'avez pas peur que ma présence ici…, comment dire?...

Elle rit: « Non, non, aucun danger, j'ai dit à ma voisine que je recevais mon oncle de Québec. »

Il figea une seconde. Son oncle de Québec! Le coup lui alla droit au cœur. Elle poursuivait: « Qu'est-ce que vous vouliez que je lui dise, que je recevais mon amant? » Et elle rit de toutes ses belles dents. Il se força à sourire et changea vite de conversation.

Pendant qu'elle préparait une salade, il lui demanda de

lui parler de Richard, du Richard de ces années-là au village.

— Il ne se mêlait pas à la vie du village, donc on le voyait très peu. Mais c'est plutôt normal pour quelqu'un de son âge qui vivait à l'extérieur du village. Il a travaillé quelques années chez Ephrem. Un jour, quelques mois après s'être installé chez son père, il est revenu frapper à ma porte. Il avait découvert que Léo avait été interné et était mort en s'enfuyant de l'hôpital. Comment il l'a su, il ne l'a pas dit. Je vous l'ai dit qu'il était brillant. Il voulait savoir qui l'avait fait interner. Vous vous rappelez que c'est moi qui lui avait appris la mort de Léo. Il se souvenait que j'avais dit: *oh mon dieu qu'est-ce qu'ils ont fait!* Et il voulait savoir qui étaient ce *ils*.

Elle remplit leurs coupes, plaça le bol à salade au centre de la table et s'assit en face de lui. Elle reprit: « Il s'en doutait bien: Il savait déjà pour le curé Tessier. C'était facile de faire le lien avec Ayotte et Verraud. Tessier, Ayotte, Verraud. Je n'ai pas nié. Il voulait surtout comprendre pourquoi ils avaient fait cela. J'ai dit comme cela, sans trop réfléchir: *C'est à eux qu'il faudrait le demander.* »

— Et pourquoi selon vous ont-ils fait cela?

Elle soupira: « Le curé, c'est par bêtise. Les deux autres le menaient par le bout du nez. Le maire, lui, croyait peut-être vraiment que Léo abusait des enfants…, peut-être. J'imagine que c'est ce que monsieur Verraud lui avait fait croire. Je pense que c'était lui le vrai responsable. Sa fille était déjà amoureuse de Richard. Et cela pour lui, c'était inacceptable. Il s'est arrangé pour éloigner Richard du village. Et il a dû se dire que Léo parti, Richard ne reviendrait jamais. Ils l'ont fait interner. Ils ne pouvaient tout de même pas l'assassiner. »

— Ce qu'ils ont fait est encore pire. Richard et Louise, cela se passait comment?

— Bien, je crois. Des tourtereaux. Richard est beau garçon. Toutes les jeunes filles du village lui tournaient autour. Il avait des sous, des beaux vêtements, une maison, une automobile et une mauvaise réputation. Tout ce qu'il fallait pour séduire les filles. Elle a coupé les ponts assez tôt avec ses parents. Ils ont vécu ensemble.

— Bien fait pour le bonhomme Verraud!

— Il a commencé la boxe à ce moment. Quand il avait un combat, Louise plaçait des affiches partout au village. On ne pouvait pas les manquer! Elle avait même créé un fanclub!

— Vous avez déjà assisté à un combat?

— Vous voulez rire! Voir mon beau Richard se faire défigurer!

— Vous êtes amoureuse de lui!

Elle s'esclaffa: « On a plus de quinze ans d'écart! »

Cela pour lui était bien le dernier des arguments à invoquer. Elle poursuivait: « Je l'aime bien, c'est vrai, il a... il est attachant. Il est fort. C'est un guerrier. Il est beau. Tout le contraire de moi. Mais il est enclin à la violence. »

— Mais vous êtes belle!

C'était sorti sans prévenir. Il l'avait dit. Et il s'en voulait déjà. Ils se regardèrent quelques instants en silence. Il se sentait un peu comme un gamin pris en faute. Puis elle rit: « Oui, oui, et c'est pour cela que je suis toujours célibataire! Allez, mangez, cessez de dire des bêtises! »

Comme tous les vendredis après-midi, Gus, Lucien, Fernand et Marthe faisaient le point.

— Et ce voyage?

— Tous ceux qui ont un peu connu Decluze s'entendent pour dire qu'il est impulsif et violent. Louise serait morte de

la suite d'un coup donné par son mari à la suite d'une dispute que je ne serais pas surpris. Mais je ne le vois pas empoisonner sa femme. Ce n'est pas son style. Cela ne lui ressemble pas.

— Tu veux dire que tu le penses incapable d'empoisonner sa femme?

— Je veux dire qu'ils auraient très bien pu se séparer, tout simplement, comme tous ceux qui ne s'endurent plus. Je n'ai pas empoisonné ma femme…, même si elle m'empoisonnait l'existence. Je pense que le couple traversait un moment difficile, sûrement, mais de là à la tuer... Il a fort bien pu trafiquer les freins, allumer l'incendie, mais tuer sa femme, je ne pense pas.

— Mais c'aurait été le summum de sa vengeance!

Lucien sourit en regardant Gus, lui qui voulait toujours trouver des excuses à tout le monde, le voilà qu'il s'acharnait sur Decluze.

Il se tourna vers Marthe: « Sylvie refuse de me parler. Peut-être qu'elle accepterait de te parler, à toi. Entre femmes... »

— Pas de problème, si ça peut vous aider.

— Bien sûr que tu peux m'aider.

Aussi le lundi suivant, à la sortie de l'usine, Marthe s'approcha de Sylvie et se présenta. Sylvie n'eût pas un air trop surpris. Marthe lui parla sans ambages, comme Lucien l'aurait fait. Sylvie s'immobilisa sur le trottoir et l'écouta. Elles convinrent qu'elles se rencontreraient le samedi suivant, à 2 h, devant les portes de la Librairie canadienne, tout à côté de chez-elle.

Lucien hochait la tête d'étonnement: « Moi, en trois tentatives, je n'ai pas eu trois mots. »

— Je pense que vous lui avez inspiré confiance, sinon elle n'aurait pas accepté de me rencontrer.

— Puisses-tu avoir raison!

Le samedi arriva enfin. À deux heures tapant, Marthe était devant l'entrée principale de la librairie.

Lucien s'était stationné un peu plus loin et observait. Sylvie arriva avec quelques minutes de retard. Marthe proposa de faire quelques pas.

— Le lieutenant aimerait bien savoir ce que vous pensez de la mort de Louise.

— C'est triste...

— Oui, bien sûr, mais ce n'est pas ce que je veux dire. Richard, il la frappait souvent?

— Richard avait beaucoup de difficultés à contrôler ses impulsions. Je pense, oui, qu'il l'avait déjà frappée. Souvent, je ne pense pas.

Marthe observait Sylvie à la dérobée. Elle était aussi tendue et nerveuse que Lucien le disait. Sa tête, ses mains, ses yeux bougeaient sans arrêt.

— Elle vous confiait tout, Louise?

— Pas vraiment. Elle était plutôt secrète.

— S'il l'avait battue, elle vous l'aurait dit?

— Je ne pense pas, mais je l'aurais deviné. Elle ne ment, pardon, elle ne mentait pas bien.

— Et vous croyez qu'il l'a tuée?

Elle hésitait avant chaque réponse.

— Là, ils traversaient quelques moments difficiles... je ne sais pas.

Sylvie se mit alors à pleurer. Elles s'immobilisèrent et Marthe lui mit la main sur un bras pour la consoler.

— Je voudrais tellement qu'elle soit encore là...

— Nous le voudrions tous.

— C'est la faute à la boxe. C'est eux qui l'ont tuée.

— Que voulez-vous dire?

— Ils le poussaient sans arrêt.

— Mais Richard voulait gagner, non?

Sylvie se contenta d'approuver de la tête. Marthe demanda:

— Est-ce que vous vous blâmez pour la mort de Louise?

Sylvie la regarda avec des yeux effarés et balbutia:

— Pourquoi je me blâmerais?

Elle décida alors de mettre fin à la conversation. Elle tendit la main à Marthe: « Je dois partir maintenant. »

— Raconte!

— Je n'ai pu la retenir.

Marthe s'assoyait péniblement dans la Volks. Puis elle lui rapporta leur conversation, mot pour mot.

— Elle a vraiment dit: c'est eux qui l'ont tuée?

— Oui. Elle a aussi paniqué quand je lui ai demandé si elle se blâmait pour la mort de Louise.

— Elle est compliquée la petite! J'aurais plutôt tendance à croire qu'elle ne sait rien de rien mais qu'elle s'imagine bien des choses.

— Je pense que vous avez raison.

— Allez! on rentre au 47.

Lucien, le front soucieux, essayait de mettre de l'ordre dans ses idées:

1) Comme Marthe l'avait suggéré, Sylvie se blâmait peut-être pour la mort de son amie, n'ayant pas su prévenir, l'aider quand elle aurait pu. Cela n'expliquerait pas cette crainte dans ses yeux.

2) Elle sait jusqu'où Richard peut aller. Ayotte, le presbytère… Si Sylvie, contrairement à lui, avait la certitude que Richard avait tué Louise, elle aurait alors de bonnes raisons de le craindre.

3) Et il y a la famille Verraud, le père et le fils. Pourquoi lui a-t-on menti? Il se souvenait de l'hésitation de François avant de dire que Louise avait connu Richard par le soin d'une amie, du regard hésitant vers le père. Celui-ci n'avait rien ajouté, participant au mensonge. Ces gens pouvaient-ils avoir menacé Sylvie, de peur qu'elle ne révèle trop de choses sur leur passé? François avait probablement menti pour protéger son père, qu'il savait impliqué dans l'histoire de l'internement de Léo. Il y avait la réputation de la famille à protéger. Mais de là à commettre un crime! Il savait pourtant d'Histoire et d'observations de la nature humaine que bien des crimes ont été commis avec des motifs qui, pour la plupart des gens honnêtes, n'en étaient pas. Anselme Verraud n'avait pas hésité une première fois à commettre le pire. Alors Sylvie, à leurs yeux, ne pesait pas lourd. Dans ce cas, la meilleure chose à faire était de leur laisser savoir qu'il était déjà au courant pour Léo et tout le reste, que le silence de Sylvie ne les protégerait pas.

3) Lucien, tu es un imbécile et vaudrait mieux que tu ailles te coucher. Plus tu creuses, moins tu sais et il vaudrait donc mieux que t'arrêtes de creuser avant de t'enterrer dans ton trou. Pour le moment, c'était sa meilleure idée

---

— MARTHE!

Elle arriva en courant: « Quoi, y'a le feu? »

— Non, non, je te croyais à l'autre bout.

— Vous m'avez fait peur!

Elle rit.

— Marthe, pourrais-tu me trouver la résidence de retraite des Victor et me prendre un rendez-vous avec le patron, cet après-midi, ou demain?

Elle revint une quinzaine de minutes plus tard, lui remit une note avec une adresse sur son bureau: « Vous avez rendez-vous à 3 h cet après-midi. Le patron comme vous dites s'appelle Antoine Béland. »

Il sonna. Une femme vêtue en infirmière vint lui ouvrir. Elle le précéda jusqu'au bureau du Supérieur, qui le pria de s'asseoir: « Vous m'intriguez, on n'a pas la visite d'un policier tous les jours. »

— Voilà, c'est bien simple. J'aimerais rencontrer Tessier, pardon le Père Tessier. Il y aurait eu un incendie dans son ancien presbytère et j'aimerais bien qu'il m'en parle.

— Et vous le soupçonnez d'avoir mis le feu lui-même?

La question du Supérieur le surprenait un peu. Cela rendait la chose encore plus possible.

— J'essaie de comprendre...

— J'ai bien peur que vous ne puissiez tirer grand chose du Père Tessier. Il est devenu, disons, sénile, depuis quelque temps.

— Depuis quand au juste?

— Au moins depuis qu'il est ici, et même avant. Le changement n'a rien arrangé. Certaines personnes âgées ne le tolèrent pas.

Il prit le téléphone: « Frère Ludovic, vous savez où se trouve Hervé en ce moment? »

Il raccrocha: « Vous allez le trouver au jardin. » Il se leva et marcha jusqu'à la fenêtre: « Venez voir, c'est l'homme assis sur le banc dans l'allée. Vous allez sur la droite, la sortie est au bout du corridor. Mais je ne pense pas que vous puissiez en tirer grand chose. Bonne chance quand même. »

Lucien marcha lentement jusqu'au banc de parc. Il s'arrêta devant l'homme qui le regardait sans expression.

Cet homme qui parlait de Jésus et qui avait fait enfermer un innocent. Il se força à sourire: « Je peux m'asseoir? » Il prit place à côté du prêtre, de manière à avoir une vue sur la résidence, derrière. Il vit le Supérieur toujours à sa fenêtre qui les observait: « Vous vous souvenez de l'incendie de votre presbytère? » L'autre dodelina de la tête. Était-ce un oui? il n'en était pas sûr. « Est-ce que c'est vous qui avez mis le feu? » L'autre n'eut aucune réaction. Lucien sortit une cigarette et une allumette, la craqua, mais la laissa brûler entre ses doigts. Il l'éteignit, en craqua une autre qu'il laissa se consumer également. Le prêtre regardait fixement la flamme: « Vous me les donnez les allumettes? »

— Pourquoi?

— Pour les cierges. Il faut que je fasse brûler beaucoup de cierges. Pour sauver mon âme. Beaucoup de cierges.

— c'est ce que vous faisiez au presbytère? Vous faisiez brûler des cierges la nuit?

— Beaucoup de cierges, pour sauver mon âme. Jésus ne me laissera pas brûler en enfer…

— C'est à cause de Léo que vous avez peur de brûler en enfer, que vous devez faire brûler des cierges? Léo, vous vous souvenez, celui que vous avez fait interner... vous vous rappelez?

Le vieil homme eut l'air effrayé: « Léo, les cierges, non, il ne faut pas le dire...il faut pardonner. »

Lucien aperçut à ce moment le Supérieur qui marchait dans leur direction. Il mit la main sur l'épaule du Père Tessier, comme s'il prenait congé d'un ami et marcha à la rencontre du Supérieur.

— Et?...

— Rien, comme vous aviez dit.

— Il vous a demandé des allumettes? Il ne faut pas lui en donner.

Et sur un ton badin: « C'est qu'il brûlerait toute notre

réserve de cierges! »

— Donc, vous pensez qu'il aurait pu mettre le feu au presbytère accidentellement?

— J'y ai pensé. Il est vrai qu'il n'avait plus toute sa tête depuis un moment. On aurait peut-être dû l'installer ici avant. Lui, en tout cas, il prétend, ou prétendait que c'était un certain Léo. Le seul Léo du village était déjà mort. Alors je pense que l'on ne saura jamais.

Lucien remercia et prit congé. Lui, il avait tendance à croire Richard coupable depuis le début. Cette conversation pouvait tout à la fois confirmer et infirmer cette idée: Tessier confondait Léo et Richard dans son esprit embrumé, mais il semblait l'accuser d'avoir mis le feu. Cependant, pour tout le monde, même pour son Supérieur, ce bonhomme à l'esprit troublé qui faisait brûler des cierges avait mis le feu lui-même au presbytère.

Revenu chez-lui, il déplia la carte routière de la Beauce sur la table. Entre la maison des Decluze et le village, il y avait bien quatre milles. Quelle que soit la manière dont Richard aurait pu s'approcher du presbytère, la nuit de l'incendie, il aurait eu besoin au minimum de deux heures, peut-être trois pour venir à bout de cette tâche. Il ne pouvait pas aller stationner son camion près de l'église, allumer le feu et s'en retourner tout simplement. Il avait dû venir soit à vélo, soit à pied, et utiliser des sentiers détournés pour s'approcher finalement du presbytère par la voie ferrée qui longeait la rivière. Louise aurait à coup sûr été consciente d'une absence de plus de deux heures en pleine nuit. Va donc prétendre que tu étais sorti prendre une marche de santé au milieu de la nuit, la nuit où justement le presbytère brûlait. Donc, à moins qu'elle ne fut complice, ce qui lui semblait impossible, ce n'était pas Richard. Ou alors, sans être complice, elle approuvait... Possible, mais impossible à prouver. En tout cas il savait que personne ne pourrait

jamais prouver la culpabilité de Richard et qu'il pouvait fermer le dossier. Restait l'accident de la Cadillac. Il n'avait plus de doute qu'il réglerait ce cas-là comme il venait de régler ce cas-ci: *« Solange! tu vas me trouver génial.' »*

4

Le cas de la famille Decluze est troublant. La pauvreté est bien installée dans les campagnes et l'alcool lui sert de compagnon de route. Malgré toute la générosité de Duplessis, les campagnes n'arrivent pas à nourrir toutes ses bouches et comme le répète monsieur le curé à chaque dimanche, lui qui reçoit les confessions des gens, l'alcool est l'ennemi numéro un de nos bons paysans. Seule la prière pourra en venir à bout. Mais malgré toutes leurs bonnes intentions, les Dames de la Tempérance ne font pas le poids contre les hivers longs et rigoureux, le chômage systémique et la misère. Monsieur le curé a généreusement organisé une quête spéciale pour les pauvres du rang St-Gabriel, quête dont le fruit a vite été transformé en liquide par les parents Decluze. Noël Decluze ne travaille pas. Sa femme et lui ont sombré dangereusement dans l'alcool, abandonnant littéralement leur gamin de dix ans à son sort, se servant de lui pour aller quémander des victuailles auprès des fermiers des environs. Mais les alcooliques attirent plus le mépris que la pitié. Ceux qui connaissent l'enfant lui ferment bien souvent la porte au nez. Il ravale alors ses larmes et poursuit sa quête. Le gamin, pour rapporter suffisamment de nourriture doit parcourir à pied des rangs éloignés où bien souvent les gens qu'il sollicite sont aussi pauvres que lui. Mais l'un donne quand même un bout de pain, l'autre une betterave et une patate, qu'il doit lui-même faire bouillir quand il rentre à la maison, tellement ses parents sont ivres et incapables de se tenir. Le gamin ne

peut donc fréquenter l'école. Cependant il s'en réjouit. L'école, il n'aime pas. Quand il y va, ses camarades se moquent de sa pauvreté, de ses godasses usées, de son unique pantalon qu'il a lui-même patiemment rapiécé. Mademoiselle Solange, sa maîtresse, est intervenue auprès de ces bonnes dames pour qu'elles oublient un moment leur chapelet et cousent un manteau pour le garçon. Le manteau trop long et d'un mauvais jaune verdâtre est devenu lui-même objet de raillerie. Le garçon Richard n'a plus jamais porté le vêtement et ces bonnes dames, outrées, ont juré qu'on ne les y reprendrait plus. La semaine suivante, las de toutes ces méchancetés, il a frappé un autre garçon et s'est enfui. Mademoiselle Solange, qui l'aime bien, prend sa défense, voudrait bien trouver un moyen de l'aider. « Il n'est pas bête du tout. » Mais la situation a trop duré. Monsieur le maire de répondre: « Justement, le garçon aura une bonne instruction et une bonne éducation s'il est placé. » Il a donc décidé qu'on allait placer l'enfant en institution. Monsieur le curé lui a justement fait part d'une offre très généreuse d'une institution de Québec administrée par ces Messieurs de St-Victor, dont il fait lui-même partie. Les parents? Ils n'ont pas l'air de comprendre quand on leur explique tous les bienfaits que Richard retirera de ce séjour. Un grognement de la part de la mère est interprété aussitôt par Messieurs le maire et le curé comme une approbation. On lui guide la main pour qu'elle signe au bas de la feuille, le mari signe à son tour, le maire et le curé signent comme témoins et l'affaire est conclue.

Il aura fallu trois jours pour retrouver le garçon. Il connaît les détours, les champs et la forêt par cœur. Mais les adultes ont toujours le dernier mot. Il s'est réfugié chez Léo, le quêteux du rang Trois, qu'il croise souvent sur les routes et qui vit dans une cabane, au milieu du bois. Le soir venu,

Richard quittait Léo mais au lieu de retourner chez ses parents, il s'abritait dans un bâtiment abandonné pas très loin de là et revenait chez Léo au lever du jour. Celui-ci a montré à l'enfant comment attraper des truites dans la rivière voisine. Deux jours durant, ils se sont régalés de ces poissons agrémentés d'une patate et même d'un morceau de fromage. Le petit Richard a vécu là les moments les plus joyeux de sa courte existence. Et puis quelqu'un a eu l'idée de venir flâner autour de chez Léo. Fini le bonheur.

Malgré tous les efforts et les encouragements de Mademoiselle Solange, le garçon n'a plus prononcé un mot. Il a pris place à l'arrière de la voiture et a quitté le village sans un regard derrière, emportant avec lui le souvenir heureux de ces trois dernières journées. Monsieur le curé et Monsieur le maire se félicitèrent abondamment de la réussite de cette entreprise. Seule Mademoiselle Solange eut l'impression que le village venait de s'appauvrir encore un peu plus.

Richard ne fut pas long à se faire remarquer dans sa nouvelle demeure qu'il partageait avec une centaine d'autres enfants. Il ne participait ni aux cris, ni aux jeux, ne remplissait aucun cahier de devoir et accumulait les zéros de tous ses professeurs. Puis il avait commencé à donner des coups de poing, faisant petit à petit le vide autour de lui. Aucune remontrance ni punition n'avait d'effet. La manière douce fut essayée et vite abandonnée. Les coups sur les doigts, la spécialité du Père Fortunat, qui suivirent semblèrent plutôt rendre l'enfant encore plus dur, plus fermé. Il fallut bien se rendre à l'évidence: cet enfant était une cause perdue. On décida qu'il serait expulsé à la fin de l'année scolaire et, en attendant on décida de proposer un marché à l'enfant : on l'oubliait dans son coin et lui se faisait oublier. À leur surprise, le garçon s'empressa d'accepter et à

leur surprise, il respecta le marché. Les conflits devenant moins importants, la décision de l'exclure fut remise en cause. Forcé quand même d'assister à tous les cours, de participer à tous les sports, il sembla se laisser amadouer peu à peu. Il est difficile pour un enfant de treize ans, même s'il s'appelle Richard Decluze, de tenir tête au monde entier.

Le retour au rang St-Gabriel pour les grandes vacances fut un grand moment de joie pour le garçon. À peine déposés ses bagages, il courut au rang Trois directement à la cabane de Léo. Le visage de celui-ci, en voyant apparaître l'enfant, s'éclaira d'un large sourire. Léo prit l'enfant contre lui et l'enveloppa d'un longue étreinte: « Tu me fais mal! » Léo desserra son étreinte et Richard, un sourire énorme accroché au visage, le vit essuyer furtivement une larme. Il n'y eut pas beaucoup de paroles. Cela n'était pas nécessaire. Tous les deux aimaient le silence. Richard s'était assis sur la grande bûche tout contre Léo et ils restèrent des heures à profiter de ce moment en pensant au bel été qui s'en venait, à toutes ces truites et ces lièvres qui les attendaient. Léo prit la main de Richard et l'entraîna derrière sa cabane, dans un appentis de tôle qu'il avait lui-même construit et là il lui présenta fièrement une vieille bicyclette rouge et blanche: « C'est à toi! » Richard, figé, regardait la merveille, incapable de prononcer un mot. Il se jeta contre Léo et l'entoura de ses bras longuement, le visage dans le manteau rugueux de son ami.

Grâce à son nouvel engin, Richard put parcourir tous les rangs des environs. Il offrait ses services dans chaque ferme, partout où il pensait qu'on pût avoir besoin de lui. Le garagiste du haut du village, Ephrem, l'engagea pour quelques heures les jeudi et vendredi. Un fermier sur la route de St-Joseph lui fit nettoyer son étable. Le garçon se montra dur à l'ouvrage, ponctuel et honnête. Il se trouva

quelques autres petits boulots si bien qu'il gagna suffisamment d'argent pour nourrir ses parents et apporter des gâteries à son ami, qui les acceptait de bon cœur, tellement le garçon était fier de ses offrandes. Il passait tous ses moments libres chez Léo. Quand il arrivait, il saluait Martine, la maman-merle avec laquelle Léo conversait régulièrement. Martine semblait l'avoir accepté, et elle lui répondait d'une belle sérénade. Martine était une belle histoire. Elle s'était installée au printemps dans l'épinette près de l'unique porte de la masure et Léo l'avait apprivoisée de sa voix calme. Il lui parlait doucement, lui confiait ses peines et ses joies, lui avait parlé de Richard, qu'il n'allait pas manquer de lui présenter: « Tu verras, c'est un gentil garçon. Faut juste être patient avec lui. » Un soir, alors que Léo buvait sa tisane assis sur sa bûche, elle se mit à piailler comme une pie, volant sans répit de l'arbre à Léo, de Léo à l'arbre. Devinant qu'il se passait quelque chose d'anormal, il alla jeter un coup d'œil sur le nid et vit qu'il manquait un bébé. Il le trouva dans l'herbe sous le nid, battant ses petits bouts d'ailes et poussant de faibles cris . Il le recueillit délicatement et le déposa tout doucement dans le nid, que Martine s'empressa de rejoindre. Il l'entendit morigéner son petit, puis finalement se calmer. Elle vint alors se poser devant lui et le regarda de ses beaux yeux sombres. Elle lui roucoula quelques notes, s'approcha encore un peu puis rejoignit ses petits.

Avec Léo, des heures durant, ils cueillaient les abondantes fraises sauvages et s'empiffraient sans honte. L'été, doucement, coulait avec la rivière et Richard était enfin heureux. Peu avant son départ pour la grande ville, Léo le fit parler du pensionnat. Il l'écoutait énumérer toutes ses rancœurs, ses peines et ses colères contre tel curé, tel autre enfant, telle obligation... Léo ne fit aucune critique, se contentant de dire: « J'aurais bien aimé, moi, avoir cette

chance! »

Au Marché Verraud, il y avait Louise, la timide fillette qui souriait à Richard, chaque fois qu'il venait chercher un gâteau. Il lui rendait son sourire et sans s'attarder courait chez Léo. Quand il parla à Léo du sourire de Louise, le regard du vagabond s'assombrit.

— Qu'est ce qu'il y a?

Léo ne répondit pas tout de suite: « …, les femmes… on ne sait jamais... »

— Tu as eu une femme?

— Tu es bien curieux, toi.

Le vagabond garda le silence quelques instants: « Oui, j'ai eu une femme... On s'est beaucoup aimé. Puis elle est partie. »

Richard devina que ce souvenir attristait son ami et c'était bien la dernière chose qu'il voulait faire, rendre son ami triste: « Allons pêcher! »

Il se leva, prit le bras de Léo, et l'entraîna vers la rivière.

La fin de l'été arriva trop vite. Entre ses différents emplois et ses visites chez Léo, Richard n'avait pas vu le temps passer. Il repartit au pensionnat, courbé de tristesse. Léo, qui ne mettait presque jamais les pieds au village, était là, attendant l'autobus avec lui, l'encourageant de son seul sourire. Face à l'arrêt d'autobus, il y avait l'épicerie de Louise. Elle et son père, du porche de la bâtisse, les regardaient. Elle fit un léger salut de la main à Richard, auquel il répondit de son plus beau sourire. L'échange entre les enfants n'avait échappé ni au père ni à Léo. Avant de monter dans l'autobus, Richard entoura Léo de ses bras, puis l'énorme véhicule disparut dans un nuage de poussière. Léo jeta un dernier coup d'œil vers l'épicerie. Louise n'était plus là mais le père le regardait fixement et ce regard lui fit froid dans le dos. En s'éloignant, il se retourna une fois et vit que

l'autre, toujours immobile devant sa porte, ne l'avait pas quitté des yeux.

Le lundi suivant Anselme Verraud, l'épicier, alla frapper à la maison de monsieur le Maire: « Je dois vous entretenir d'un grave sujet. » La soirée de ce début de septembre était douce et les deux hommes déambulèrent lentement dans les ruelles du village.

— Je t'écoute.

— Voilà, c'est délicat. Il s'agit de Léo... Vous n'êtes pas sans savoir qu'il reçoit des enfants chez-lui.

Le maire s'immobilisa, figé de stupeur. Il déglutit difficilement et finit par demander: « Mais quels enfants? »

— J'en connais au moins un, le jeune Decluze.

— T'es sûr de cela?

— Tout à fait.

— Pauvre garçon, comme s'il n'avait pas déjà suffisamment sa peine.

Verraud renchérit : « Justement, chez-lui il ne reçoit pas beaucoup d'affection »

Il n'était pas nécessaire d'en dire plus. Monsieur le maire avait bien compris. Il fallait agir vite. Ils se dirigèrent tout de go au presbytère, où monsieur le curé, dérangé dans sa sieste, les accueillit en bougonnant. Lui aussi, en apprenant la chose, écarquilla les yeux, épouvanté. C'est Anselme qui le premier parla de St-Michel-Archange, la maison de fous de Québec. La suggestion fut discutée et vite acceptée par monsieur le curé. Il en faisait son affaire: « Les Pères de St-Victor et ces bonnes Sœurs des Anges sont en très bons termes. Il n'y aura aucun problème. » Seul le maire fit quelque objection: « Mais il n'est pas fou! »

— Il faut être fou pour faire ce qu'il a fait. Et ça vaut mieux que la prison, croyez-moi!

Monsieur le curé venait de clore le débat.

Verraud et le maire avaient préféré s'occuper en personne de l'affaire. Le moins de témoins possible. Le dimanche matin suivant, ils se présentèrent à la cabane de Léo. Se présentèrent n'est pas le mot le mieux adapté. Ils s'introduisirent sans frapper dans la misérable cabane. Léo, surpris dans son sommeil, regardait à gauche et à droite, effrayé.

— Tu t'habilles, on s'en va faire une balade en Cadillac. Il fut poussé sur le siège arrière de la voiture et de tout le trajet de près de deux heures, il n'eut aucune explication: « Ta gueule, le vieux. Tu y repenseras avant de faire d'autres bêtises. »

Ils firent descendre le vagabond devant l'entrée principale de l'institution où une religieuse accompagnée d'un géant l'accueillit. Il fut conduit dans une chambre tapissée de tissu capitonné avec pour tout ameublement un matelas directement posé au sol. Il y resta trois jours sans que personne ne lui parle ni lui explique ce qu'il faisait là. On lui apportait deux fois par jour une bouillie grise qu'il n'avalait qu'à moitié. Quand il sortit, hagard et affamé, deux hommes en blouse blanche lui expliquèrent clairement qu'il allait finir ses jours là, qu'il n'avait qu'à coopérer s'il voulait que son séjour soit supportable. Quand il voulut répondre, l'un d'eux, le doigt pointé, le menaça: « Si tu dis un mot, un seul, tu retournes dans la chambre. Ton ignoble maladie, nous on va te la faire passer, tu peux nous croire. » Léo se tut.

Pendant des jours il resta accroché aux barreaux d'une fenêtre de la salle-dortoir qu'il partageait avec une vingtaine d'autres patients, les yeux rivés au champ voisin où paissaient des vaches grasses, lui rappelant sa campagne. Une rivière, semblable à la sienne, y coulait. Il y menait son âme et se laissait porter au loin par le courant, et la nuit venue, les mains accrochés aux barreaux, les yeux au ciel, il

voyait des millions de lucioles qui se perdaient dans l'immensité noire. Ici, toutes les fenêtres étaient barrées, toutes les portes cadenassées. Les cœurs également. Les religieuses étaient débordées et devaient s'occuper des cas plus difficiles, l'oubliant presque totalement. Il ne comprenait plus rien au monde. Personne ne lui expliqua ce qu'on attendait de lui, ce qu'on ferait de lui. Son seul ami était trop petit pour pouvoir l'aider. Il espéra un moment quand même, puis arrêta d'espérer et se mura dans un silence infini.

Le Père directeur du pensionnat s'était rangé derrière le Père Maximien, qui s'était battu pour Richard: « Il s'en vient lentement, mais il s'en vient. Vous l'avez tous vu relever le nez quand vous dites une bêtise en cours. Moi je le fais à dessein, et il n'en manque pas une. Il écoute, et il apprend, j'en suis sûr. » Mais les autres enseignants n'aimaient pas. Ils avaient l'impression d'être espionnés, jugés. « Il n'a rien à faire ici. » Il faut dire que la situation était particulière. Le garçon, les bras croisés, la tête baissée semblait parfois totalement absent, réfugié dans un autre monde, que son imagination avait créé sur mesure sans doute. S'il ouvrait les yeux, c'était pour suivre le vol des outardes, l'ombre d'un sourire à la bouche. Lui seul savait vers quel paysage, quelle rivière, son rêve l'emportait. Le Père Étienne surtout prônait l'exclusion. Il enseignait la religion, les indulgences, les miracles et toutes les autres belles choses qui viennent avec et Richard n'écoutait pas. Bien pire, parfois:

« Menteur! » Tous les yeux s'étaient tournés vers Richard. Le Père Étienne s'était approché du garçon, menaçant, sa règle à la main: « Tu veux répéter! » Richard, les bras croisés, n'avait pas bronché, se contentant de répéter

« Menteur », soutenant le regard du Père. Celui-ci, décontenancé, avait préféré tourner les talons: « Dieu a la mémoire longue et le courroux sévère. Sa justice est infaillible. » Tous les enfants devinèrent bien que cette justice allait punir terriblement Richard. Richard, lui, sembla indifférent à cette menace.

Richard fut autorisé à séjourner au pensionnat une deuxième année. On lui rappela le marché conclu l'année précédente et on lui proposa de le reconduire, ce qu'il s'empressa à nouveau d'accepter.

Richard s'était habitué à la vie au pensionnat. On y mangeait bien, il faisait chaud même l'hiver, et on le laissait tranquille. Il fit ce qu'il fallait pour se faire oublier et pour conserver sa place. Les autres enfants avaient appris à vivre avec cet étrange garçon. Certains prétendaient qu'il n'avait pas toute sa tête. Il avait entendu cette rumeur, en avait d'abord souri, puis profité pour s'isoler encore davantage.

Sur ses cahiers d'exercice il dessinait des voiliers, des nuages, des arbres. Un jour en ouvrant son pupitre, il trouva un vrai cahier à dessin avec des pages toutes blanches et quelques crayons de couleur. Les yeux du garçon s'illuminèrent et il ne put s'empêcher de sourire. Il n'avait pas l'habitude des gâteries.

« J'aurais bien aimé, moi, avoir cette chance! » Cette phrase le hantait. Comme elle était de Léo, elle ne pouvait qu'être juste. Il essaya. Il savait qu'il n'était pas plus bête que les autres, que ses résultats scolaires ne lui rendaient pas justice. Il se mit à écouter, pas seulement le professeur de géographie dont il adorait le cours, mais tous les autres. Latin, histoire, religion, littérature, algèbre. Il écoutait, étudiait et remettait des devoirs. Un jour dans le cours de latin de Maximien, alors qu'il bûchait sur Virgile, il leva les yeux et surprit le regard du prêtre posé sur lui, qui souriait.

Léo avait raison : apprendre pouvait être plaisant. Il se

laissa prendre à ce plaisir petit à petit. Il se rendit compte également qu'il était beaucoup plus facile de se laisser porter par le courant que l'inverse. Auparavant il mettait tellement d'énergie à se différencier des autres, à être Richard Decluze. Alors qu'il n'avait qu'à laisser aller. Tout n'était pas parfait, loin de là. Une bête sauvage ne se change pas en agneau du jour au lendemain. Mais avec le temps...

Comme l'année précédente, il ne put retourner dans son village pour les vacances de Noël. Chez-lui, les choses ne s'arrangeaient pas. Le curé du village avait fortement recommandé de le garder au pensionnat, où il dut rester, en compagnie de quelques autres enfants orphelins. Il regrettait de ne pas voir Léo mais il faut dire qu'en hiver, les visites à la cabane perdue dans le bois étaient moins faciles et le temps passé dans la maison avec ses parents plus long. Donc, pour tout dire, il ne regrettait pas vraiment. Au pensionnat il ne manquait de rien. La bibliothèque regorgeait de livres d'aventures, de héros indiens, de cow-boys téméraires et comme il lisait plutôt lentement, il en avait pour des années à se délecter.

Puis un jour, en février, le Père directeur le fit venir à son bureau: « On a eu une bien triste nouvelle. Ta maman, elle est allé rejoindre Jésus au ciel. » Il ne pleura pas. Sa maman, il l'avait perdue il y a bien longtemps. Il ne pouvait se rappeler la dernière fois qu'elle l'avait embrassé. Noyée dans les vapeurs de l'alcool, elle l'avait complètement oublié. Et lui maintenant allait s'efforcer de faire de même. Il ne demanda pas à aller chez-lui, pas plus qu'on ne le lui proposât. Les choses étaient mieux ainsi pour tout le monde. Le soir, quand même, au fond de son lit, la tête sous les draps, il pleura. Il revit son enfance, avant la guerre. Son père, fort comme un taureau, qui le prenait sur ses épaules

et le cajolait, sa mère heureuse de son mari heureux. La petite ferme qu'ils construisaient ensemble, pierre par pierre, planche par planche, et lui, au milieu de tout cela, heureux. Puis vint la guerre. Son père en revint vivant – il se rappelle très bien la journée de son retour – mais triste. Triste à jamais. Si triste, si brisé qu'il se mit à boire de l'alcool du matin au soir. Et sa maman se brisa du chagrin de son mari. Et elle se mit à boire elle aussi. La guerre l'avait rendu orphelin.

Les mois d'hiver se traînaient douloureusement...

Il n'avait pas compris d'abord. Il n'était pas violeur d'enfants. Puis il avait deviné, à peu près, ce qui avait dû se passer. Richard. On l'accusait d'actes infâmes sur Richard. Ce ne pouvait être que cela. Il ne faisait jamais de méchanceté à personne. Alors, comment aurait-il pu faire du mal à son ami. Il savait au contraire qu'il lui faisait du bien. Alors pourquoi? Et qu'est-ce que deviendrait son ami, sans lui. Malgré ses airs, ce petit bonhomme était bien fragile. Il aurait aimé expliquer tout cela à quelqu'un, parler de la bicyclette, de la pêche, des collets qu'ils tendaient ensemble, de tout ce qu'il lui apprenait, de tout ce qui restait à faire. Personne ne l'écoutait.

Plus le temps allait, et plus son courage s'étiolait. Il se sentait abandonné. Et la vie parmi tous ces pauvres éclopés de la tête n'arrangeait rien. Il n'allait pas pouvoir supporter longtemps. L'occasion se présenta, l'occasion qu'il attendait et qu'il s'était juré de ne pas manquer si jamais elle se présentait. Il ne parlait jamais, ne protestait pas, ne criait pas. Les infirmiers – il n'avait jamais su s'ils étaient infirmiers ou geôliers – débordés et indifférents l'oubliaient peu à peu. L'un d'eux, alors qu'il était seul avec lui dans une

salle commune, sortit sans barrer la porte derrière lui. Léo descendit en courant malgré ses jambes flageolantes, le cœur bourdonnant, vers la porte de la buanderie, la porte de la liberté, ramassa une couverture au passage et sortit dans la neige. La noirceur était déjà tombée; il longea le mur gris et put s'éloigner de l'immeuble sans difficulté. Il marcha rapidement, d'autant plus que le froid mordant commençait à l'engourdir. Il savait qu'il devait marcher vers le sud d'abord, jusqu'au fleuve, et ensuite vers l'ouest. La neige tombait maintenant, abondante, et il se perdit bientôt. Il croisa une voix ferrée et la suivit. Son esprit s'embrouillait dans le froid. Cette voie ferrée, c'était celle de son village. Il n'avait plus qu'à la suivre. Il la voyait, sa cabane, il voyait sa rivière, il entendait les oiseaux, et marchait, heureux, vers la liberté. Il aurait bien aimé cependant trouver une paire de bottes. Il ne sentait plus ses pieds. Il s'arrêta sur le bord du rail pour reprendre ses forces, s'enveloppant du mieux qu'il put dans la couverture, cherchant des yeux un abri. Mais la neige masquait tout au-delà de vingt pieds.

Le lendemain, on le trouva mort, à moitié couvert de neige, recroquevillé sur lui-même. Il n'avait pas fait deux milles. Dans la poche de son pantalon blanc, il y avait un petit bateau en bois maladroitement sculpté sous lequel était écrit : *Richard.*

Les vacances, enfin. Richard tendit la main à Maximien, souhaita du bon temps à quelques copains, en ignora plusieurs, et le cœur léger marcha vers l'autobus qui le conduirait au bonheur. La balade même dans cette grosse machine bruyante fut plaisante. Il faisait beau, l'air chaud entrait de toutes les fenêtres, l'air sentait bon. Il sentait déjà ses champs, sa rivière, les labours et il raconterait à Léo

toute l'année qu'il venait de passer, fier d'avoir suivi son conseil, heureux de sa nouvelle vie.

Il se fit descendre au milieu de nulle part, quelques milles avant le village. Jetant son maigre bagage sur son épaule, il coupa à travers champs et rentra directement chez- lui, sauvant près de la moitié du trajet. Son père n'était pas là. Les abords de la maison étaient terriblement négligés. Il en aurait pour des heures à tout remettre en ordre. L'intérieur de la demeure était encore pire. Il ferma les yeux un moment. Il ne voulait pas gâcher sa joie. Il courut à la remise. Les pneus de sa bicyclette étaient dégonflés. Il mit quinze minutes à trouver la pompe et partit finalement à fond de train, les cailloux roulant sous ses pneus. Mais il arriva enfin.

Il s'immobilisa, à quelques mètres de la cabane de Léo, glacé. La porte pendait dans l'embrasure, ne tenant que par un gond. Les fenêtres étaient crevées? Il murmura: « Léo... Léo » Puis courut à la maison, poussa la porte. À l'intérieur il n'y avait rien, que les meubles renversés, défoncés, quelques vêtements déchirés qu'il reconnut. Il sortit, courut à la rivière en hurlant le nom de Léo. Il cria de toutes ses forces, dans toutes les directions. Il revint à la maison, affolé. Martine elle-même avait déserté son nid. Il s'assit sur la bûche, leur bûche, le cœur complètement retourné. Puis il aperçut le mot *VIOLEUR* écrit en lettres noires sur un mur. Il ressentit alors une étrange peur s'installer au plus profond de lui et fut incapable de la raisonner. Il resta assis là, de longues minutes, complètement effaré. Il essayait de deviner ce qui se passait, ce qui s'était passé. Léo ne pouvait pas être parti sans avoir laissé une explication pour lui, mais à qui? Il resta une heure, deux heures à réfléchir, puis à bout d'incertitudes, il reprit la route de sa maison.

Il passait devant la ferme des Marcoux. Monsieur

Marcoux l'avait déjà engagé pour les récoltes et il le connaissait bien. Le fermier était à transporter du fumier dans une brouette. Richard s'approcha.

— Désolé, mon gars, je n'ai pas de travail pour toi.

— Je ne cherche pas du travail Monsieur Marcoux. Léo... qu'est-ce qui s'est passé?

— Léo! Mais il a levé les pattes il y a belle lurette.

— Quand?

Le Monsieur Marcoux se gratta la tête, cherchant dans sa mémoire: « À l'automne, je dirais, septembre, je pense. »

Richard n'en revenait pas. Il y avait près de dix mois que Léo était parti et on ne lui avait rien dit. En dix mois, il peut s'en passer des choses. C'est pas comme s'il était disparu depuis hier. L'inquiétude crut encore en lui.

Marcoux regarda Richard droit dans les yeux: « Dis-moi, bonhomme, elle est vraie cette histoire? »

— Quelle histoire?

— Ben... – il balançait les épaules d'un côté à l'autre – ben... que Léo faisait... avait un comportement pas normal avec toi?

— Qu'est-ce que vous voulez dire?

— Ben... un adulte avec un enfant des fois...

Richard ne comprenait toujours pas. Puis il comprit, il comprit tout, d'un seul coup: « Mais c'est affreux, c'est totalement faux. C'était mon ami. C'était mon ami. »

— Eh ben! quelle histoire! quelle histoire!

— et c'est à cause de cela qu'il est parti? Mais qui a dit cela?

— Je ne sais pas. Tout le monde.

Richard dut s'appuyer sur le clayon tout proche. Des larmes lui venaient aux yeux.

— Ça ne va pas?

À la pensée de tout ce malheur, de toute cette détresse qui avait dû ravager son ami, il tomba à genoux et se mit à

gémir gauchement, en frappant le sol de ses poings. Madame Marcoux, alertée, accourut, le prit aux épaules, tenta de le consoler, interrogeant son mari du regard. Celui-ci se contentait de hocher la tête, sans comprendre: « C'est Léo, il ne savait pas... » Ils voulurent le garder pour souper. Il refusa, accepta une pomme et un morceau de fromage, remercia et partit sur sa bicyclette, la rage au cœur. Il allait trouver qui avait inventé ce mensonge et il allait le faire payer, je vous le jure.

Il retourna lentement jusqu'à la cabane de Léo. Il lui était venu un espoir qui avait chassé sa peine. Léo allait revenir là, très bientôt. Son ami reviendrait à sa cabane pour le début des vacances, aujourd'hui même peut-être, sachant qu'il l'y trouverait. Il décida de l'attendre. La nuit tomba sans que Léo n'apparaisse. Tant pis, il serait là demain. Il mit ce qui restait de la paillasse de Léo sur le sol et s'y recroquevilla pour la nuit. Il eut froid, dormit peu, fit des cauchemars et se leva courbaturé. Les nuages bouchaient le ciel. Il s'assit sur la bûche et pleura. Las, sans espoir, il partit à pied, marchant à côté de sa bicyclette, lançant de colère des cailloux aux oiseaux, aux arbres, à tout ce qui faisait son bonheur avant. Il ne pouvait comprendre que Léo l'ait abandonné comme cela, sans un mot. Il se mit à lui en vouloir, à lui faire des reproches à haute voix: « Je t'avais écouté, j'ai étudié, j'ai lu, j'ai fait tout ce que tu m'as dit de faire... Reviens, je t'en prie. »

Il n'avait pas envie de retourner chez son père. Il pédala lentement en direction du village et pensa à aller offrir ses services à Ephrem. S'il n'avait pas de travail pour lui, il trouverait au moins quelque chose à se mettre sous la dent. Il avait affreusement faim. Il regretta presque le pensionnat.

Ephrem était assis sur un vieux fauteuil de cuir tout déglingué à fumer une cigarette avant de commencer sa

journée. Il sourit en voyant apparaître le garçon. Richard l'aimait bien. Il avait l'impression que c'était réciproque. Il est vrai qu'il ne ménageait pas sa peine et qu'il était doué pour la mécanique. Ephrem n'avait pas besoin de lui expliquer la même chose deux fois. Et comme Ephrem n'était pas le plus vaillant des bonshommes, il aimait bien déléguer.

— Vous savez, Monsieur Ephrem, j'ai tout l'été libre. Je peux venir aussi souvent que vous voulez.

— Demain, si tu veux, j'aurais de l'ouvrage pour toi.

Il y avait un cabanon derrière le garage qui ne servait à rien qu'à entreposer des bricoles plus ou moins inutiles. Richard s'était déjà dit que ce cabanon lui ferait un beau logis, une fois vidé de tout son barda. L'idée lui revint. Il était un peu gêné de faire cette proposition mais il devait s'y résoudre. Il savait qu'il ne pourrait pas supporter son père plus de vingt-quatre heures, alors tout un été!

— Le cabanon, derrière, vous pourriez me le louer pour l'été?

— ... Mais c'est un cabanon!

— Ça ne fait rien, je vais l'arranger. Je vais emprunter vos outils. Un lit, j'ai pas besoin d'autre chose. Peut-être une chaise aussi. Il y en a une dans la cabane de Léo que je pourrais réparer. J'utiliserais la toilette du garage.

Ephrem hésitait: « Et tout ce qui s'y trouve présentement, on en ferait quoi? ...et ton père, il en pensera quoi? »

Richard haussa les épaules: « Mon père!... C'était Léo mon père, et il n'est plus là. » Richard vit à l'expression d'Ephrem qu'il brûlait de lui poser la question. Il répondit avant: « Il ne s'est jamais rien passé entre Léo et moi. On était amis, c'est tout. C'était mon ami. »

— Mais alors ce n'était pas vrai?

— Qui?

Ephrem comprit qu'ils s'engageaient sur un terrain glissant: « On en reparlera si tu veux bien... et pour le cabanon, c'est

d'accord. Je retiendrai le loyer sur ton salaire. Ça te va? » Richard avait retrouvé le sourire : « Si ça me va! » C'est le cœur presque léger qu'il se mit aussitôt à vider le cabanon. Il y mit deux bonnes heures. Ephrem lui prêta un vieux matelas qu'il posa à même le sol et il put passer la nuit dans son nouveau logis.

Étendu sur le dos, les mains derrière la tête, il regardait les étoiles par l'unique fenêtre de sa maison, presque heureux. Il croyait fermement que Léo allait revenir. Il allait l'attendre le temps qu'il faudrait. Il essaya de deviner la route qu'avait prise Léo. Il le suivait sur un sentier des bois, près d'un lac où il avait déjà repéré une cabane qui pourrait lui convenir, dans un rang que tous deux avaient arpenté ensemble... Puis à bout de fatigue, confiant, souriant, il s'endormit.

Tous les jours au début, après son travail, il se rendait chez Léo, y arrivait le cœur serré, plein d'espoir. Jour après jour son espoir s'estompait. Jour après jour aussi sa colère montait. Il y avait quelqu'un au village qui avait causé le malheur de Léo et le sien. Cette personne allait payer. Il n'était encore qu'un enfant. Tant pis, il prendrait le temps qu'il faudrait. Il était fort. Il gonflait le torse, durcissait son visage. Il scrutait le visage de chaque client, de chaque homme, femme, enfant qu'il rencontrait. Quand il l'aurait identifiée, il s'approcherait d'elle, et lui mettrait un coup de poing en plein visage. Il frapperait cette personne jusqu'à la mort.

Ephrem lui demanda: « À quoi penses-tu? tu sembles furieux... » Il ne répondit pas mais il eut l'impression que l'autre avait lu dans ses pensées. Il allait mieux se contrôler à l'avenir. Il devait apprendre à cacher ses émotions devant les autres. Il y arriverait. Il savait qu'il pouvait réussir tout ce qu'il décidait de faire.

L'été achevait. Il avait mis quelques sous de côté,

qu'Ephrem gardait pour lui. Et il devenait un bon mécanicien. Les clients semblaient satisfaits, Ephrem aussi. Certains clients demandaient même que leur automobile lui soit confiée. Il en était fier, mais ne pavoisait pas. Au contraire, il se murait dans le silence, se contentant d'observer les autres. Monsieur Marcoux avait dit: *« Tout le monde »*. Tous étaient donc coupables. Mais l'un plus que d'autres, et il allait le trouver.

À la mi-août il reçut un appel de Mademoiselle Solange, qui le pria de passer la voir. Il y serait en soirée vers 7h.

Elle ouvrit la porte avant qu'il n'ait eu le temps de frapper. Il était heureux de la revoir, mais son sourire se figea dès qu'il vit son visage. Il eut un mauvais pressentiment. Elle lui désigna un siège: « Mon pauvre Richard, il y a une bien mauvaise nouvelle pour ton ami... » Elle hésitait, ne savait trop comment s'y prendre, puis le dit d'un trait, très rapidement: « Léo est mort, en février, mort de froid sur la route. » Le monde s'arrêta d'un coup. Richard, la bouche ouverte, figé, ne semblait pas croire ce qu'il venait d'entendre. Puis il hochait la tête d'un côté à l'autre. Il tomba sur les genoux, rejeta la tête vers l'arrière et se mit à pousser un hurlement de bête blessée. Surprise, effrayée, Mademoiselle Solange recula jusqu'au mur. Richard se tenait la tête et continuait à crier. Peu à peu son cri devint une longue plainte entrecoupée de sanglots. Cet enfant n'avait peut-être jamais pleuré. Et là il pleurait, maladroitement, en criant, en gémissant. Mademoiselle Solange s'approcha, s'agenouilla près de lui, le prit contre elle et pleura avec lui, répétant entre deux sanglots: « Oh mon dieu qu'est-ce qu'ils ont fait!... oh mon dieu qu'est-ce qu'ils ont fait!... »

Elle le garda contre elle jusqu'à ce que son gémissement s'éteigne d'épuisement, qu'il ne lui restât plus aucune larme.

Il se releva finalement, les yeux perdus au loin. Mademoiselle Solange proposa de l'accompagner chez-lui. Il refusa et sortit sans un mot.

Le lendemain et les jours qui suivirent il avait déserté son cabanon. Ephrem était bien embêté et quelques clients aussi. Il se faisait vieux et ne pouvait abattre toute la besogne à lui seul. Il se souvint de l'appel de Mademoiselle Solange. Il chercha et trouva finalement son numéro sous son carnet de factures. C'est ainsi qu'il apprit lui aussi le décès de Léo: « Vous saviez, Mademoiselle Solange, qu'il ne s'était rien passé entre Léo et lui, enfin rien de mal, enfin vous voyez ce que je veux dire. »

— Je le savais.

Après quelques jours et pour quelques jours encore, Richard revint au garage. Il ne dit plus jusqu'à son départ pour Québec que ce qu'il fallait dire pour son travail. Ephrem respecta son silence. Parfois il l'observait à la dérobée et la dureté des traits de Richard l'inquiétait, lui faisait presque peur. Il ne restait plus rien de l'enfant chez ce garçon.

Richard était assis à son pupitre mais son esprit était ailleurs. Et c'était ainsi depuis le début. Après la peine, la colère s'était installée, violente, pleine de rancœur. Il n'y avait plus de place dans son cœur pour rien d'autre. Il ne parlait plus à Léo, à sa mémoire, Léo qui aurait trouvé les mots pour le ramener à la raison. Il ne pensait plus à sa bonté, à ses sourires bienveillants. Il n'était plus que colère. Contre lui d'abord, de n'avoir pas été là; contre la vie qui l'avait éloigné de Léo, contre son père, sa mère, contre tous les gens du village aussi.

Maximien s'inquiétait. Il lui demanda ce qui s'était

passé au village durant l'été.

Richard serrait les lèvres. Maximien était de la même confrérie que le curé du village. Cela faisait de lui un coupable, comme les autres.

— Tu sais Richard que je suis avec toi, que je t'ai toujours défendu, que je suis prêt à te défendre encore, mais là il faudrait que tu y mettes du tien. Tu es à deux doigts de l'expulsion. Il n'y a plus que moi à prendre ta part. L'année dernière, le Directeur était derrière moi, mais plus maintenant. Il n'y a pas un mois d'écoulé et tu as déjà frappé deux camarades. Tu t'isoles, tu n'étudies plus. Explique-moi ce qui s'est passé, ce qui se passe.

— Demain je vais partir.

Maximien resta bouche bée: « Mais cela n'est pas ce que je veux Richard, ce n'est pas non plus ce qui est le mieux pour toi. Pourquoi ne pas reprendre où tu as laissé l'année dernière. On efface le mois qui vient de passer et on recommence à zéro. »

— Demain je vais partir.

Maximien parla encore un peu, de sagesse et d'émotion. Mais Richard durcissait ses traits et sa parole. Maximien poussa un long soupir et abandonna.

Le lendemain, après le déjeuner, Richard alla ramasser ses effets dans sa case et dans la malle qu'on lui avait prêtée, ne parla à personne et partit, sac au dos, vers son nouveau destin incertain.

Le voyage précédent vers le village à bord de ce même autobus était rempli de promesses et de bonheur. Aujourd'hui il se sentait bien seul et bien triste. Le ciel le savait, lui qui charriait de lourds nuages gris. Il aurait pu rentrer chez son père mais il s'y refusa. Sa colère contre lui était trop grande. Il avait amassé quelques sous de son travail chez Ephrem. Il décida qu'il s'arrêterait à Ste-Marie et qu'il s'y trouverait un

logis de rien, le temps peut-être de dénicher un travail. L'idée lui sembla bonne et il s'y accrocha comme à une bouée. Il connaissait bien Ste-Marie.

Le patron de l'hôtel Central le regardait, l'œil soupçonneux, étudiait le harnachement: « Ce sera 5.50$ pour la nuit. » La chambre était vieille et poussiéreuse mais la vue sur la rivière rachetait cette misère. Le ciel se dégageait lentement. Il alla flâner en ville, retrouvant avec plaisir les paysages familiers de la grande ville, enfin de celle qu'il appelait la grande ville avant d'avoir connu Québec, aperçut quelques visages aussi qu'il reconnaissait vaguement. Il mangea un hot-dog-frites au Curb. Le ciel maintenant à grands coups de brosse remplaçait le gris par le bleu, allégeant son cœur et ses pas. Il emprunta la voie ferrée. Il en oubliait sa peine un moment et scrutait les rails devant lui comme avant dans l'espoir d'y apercevoir la silhouette de Léo. Puis la réalité le rattrapait aussitôt et il imaginait alors la détresse et la peur de son ami si doux et si paisible. Comme mille fois déjà, il regrettait tellement de n'avoir pas été là pour lui. Il aurait su le protéger contre ces ragots cruels, il aurait crié à tous qu'ils se trompaient. Il s'arrêtait un moment, fermait les yeux pour chasser le sanglot qui nouait sa gorge, puis reprenait sa route. Il ne voyait plus les champs que le chemin de fer traversait. Il n'entendait pas les meuglements lointains des vaches auxquels les aboiements des chiens faisaient écho. Il ne vivait plus que colère, il n'était plus que rage. Il marcha jusqu'à la rivière et resta de longues minutes à regarder l'eau couler à ses pieds. Il eut envie un moment d'y entrer et d'aller rejoindre Léo. Il pleura longuement, seul, si seul et si triste.

Quand il se releva, sa décision était prise. En premier, demain, il retournerait chez Ephrem.

Il y avait maintenant deux mois qu'il était revenu. Ephrem n'avait pas posé de question, trop heureux de retrouver son mécanicien. Richard, forcé par le froid de l'automne à déserter le cabanon derrière le garage, avait pu trouver un tout petit logement au village, d'une seule pièce, chez madame Rémiel. Quand il avait frappé à sa porte, il avait tout de suite perçu sa réticence. Car maintenant au village tous avaient entendu cette rumeur qui les concernait, lui et Léo. Et même si selon cette rumeur, il n'était qu'une victime, on le regardait de travers. Les rumeurs, une fois lancées ont leur propre vie que plus personne ne contrôle. Les sous-entendus qu'elles charrient font des victimes des coupables. Et s'il arrive que vous ayez participé vous-même à propager une fausseté et que cette rumeur par la suite, disons, perde de son panache, vous trouvez facilement les arguments qui vous excusent. N'avez-vous pas répété que ce que vous avez entendu, sans aucune malice bien sûr! Et puis ce Richard Decluze n'est-il pas le fils de ce soûlon, de cette soûlonne! Ainsi va la sagesse populaire, bien souvent. Malgré cela, devant madame Rémiel, Richard s'était efforcé de rester souriant et patient. Cela n'était pas son habitude: il n'aurait voulu faire aucune concession, jamais. Mais la vie lui enseignait d'autres chemins. Depuis deux mois il s'efforçait de rester souriant et patient, même quand il n'en avait pas envie. Pour Léo. Il devait laver sa mémoire. Pour y arriver, il allait faire ce qu'il fallait. Ses sourires n'allaient en rien altérer son désir de vengeance. Madame Rémiel l'avait fait asseoir au salon. Elle désirait savoir s'il pourrait payer son loyer sans problème, le premier de chaque mois: « Ah bon! Ephrem t'a engagé à temps plein, c'est bien. », s'il était propre ou bruyant, parce que « tu vois, c'est une vieille maison et l'insonorisation laisse à désirer. » Mais il n'y avait pas tant de candidats à la location dans ce petit village et madame

Rémiel accepta de le prendre à l'essai pour un mois.

Le logement avait été aménagé dans le grenier de la maison. Il était d'une seule pièce, assez vaste quand même si on le comparait au cabanon, complété par une minuscule salle de bain. On y avait accès par un escalier extérieur à l'arrière de la maison qui donnait d'abord sur un portique vitré que le soleil couchant remplissait d'une lumière rosée. Il vit du premier coup d'œil que les lieux nécessitaient quelques réparations. Cela lui parut sans importance, le plaisir d'être chez-soi reléguant tout le reste au deuxième plan. Dès que la dame fut redescendue chez-elle, il se laissa tomber sur le lit, ferma les yeux pour bien savourer ce moment. Quand il oubliait Léo, même s'il s'en empêchait, il arrivait presque à être heureux.

Il prit le temps qu'il fallait pour boucher toutes les fissures, ajouter quelques clous, fixer une marche branlante. Il ne demandait rien à la propriétaire et effectuait ces travaux pendant son absence, pour ne pas la déranger.

Le travail de mécanicien exige beaucoup de patience. Un boulon huileux vous glisse des mains, vous échappez une deuxième fois la clef que vous tenez du bout des doigts, vous vous brûlez sur une pièce encore chaude, vous vous déchirez la peau sur une tôle brisée. La patience, il n'avait jamais connu avant. Et au début il se choquait souvent pour un rien d'une colère noire. À quatorze ans il jurait déjà Dieu sur tous les tons. Après quelques jours Ephrem lui avait parlé: « Écoute mon grand, tu as un beau talent comme mécanicien, mais il te manque l'essentiel. Dans ce métier, en plus de l'habileté et de l'intelligence, il faut la patience. Et tu n'en as pas. Si tu n'apprends pas, tu ne pourras jamais être mécanicien. Jamais. »

Richard s'était efforcé d'apprendre la patience. Cela ne lui fut pas facile. Les vieilles habitudes sont tenaces.

— Tu veux rire, des vieilles habitudes! mais tu n'as pas quinze ans. Au contraire, c'est facile. Il suffit de le décider.

Il le décida, et cela réussit. Lorsque avant il aurait juré, lancé l'outil, maintenant il fermait les yeux, prenait une grande respiration, et se forçait à bouger lentement. Il eut droit à quelques sourires approbateurs d'Ephrem.

Tout cela c'était bien beau avec la mécanique. Mais le travail de charpentier, c'était autre chose. Il voulut solidifier une tablette qui courbait un peu plus sous le poids de chaque objet qu'il y déposait. Mais au lieu de frapper le clou, il se frappa un doigt. Il lança le marteau au sol de toutes ses forces, qui rebondit sur le plancher de bois et alla déchirer un panneau de gypse de l'autre côté de la pièce. Il fit couler l'eau froide sur son doigt mais n'arrêta pas de jurer pendant des minutes. Il croyait la propriétaire absente mais il la vit apparaître, affolée. Elle regardait le trou au mur, le manche du marteau qui en sortait, et n'eut aucune pitié pour son doigt: « Tu es un voyou, rien qu'un voyou. Va-t-en. Sors de chez-moi. »

Il ne bougeait pas.

— Tu m'entends, sors de chez-moi!

Il prit son manteau, encore vert de rage, et sortit en claquant la porte, déboula les escaliers bruyamment à dessein. Là, il se trouvait bien avancé, en colère contre sa logeuse et contre lui-même, surtout contre lui-même, et sans place pour dormir. Juste au moment où la vie se faisait presque agréable. Il n'avait pas suffisamment d'argent sur lui pour se payer une chambre à l'hôtel et de toute façon il n'avait pas envie de conter sa vie. Il décida donc, malgré la fraîcheur qui s'était installée, d'aller dormir dans son cabanon. Ahanant et maudissant, il retourna au garage. Pour comble de malchance, Ephrem avait repris son matelas. Il ne vit d'autre solution que de s'installer pour la nuit sur le siège arrière d'une grosse Chevrolet en réparation.

C'est là qu' Ephrem le trouva au matin, recroquevillé sur lui-même.

— Mais qu'est-ce qui se passe bonhomme?

Richard ne voulut rien expliquer et se contenta de hausser les épaules: « Je vous fais du café? »
Ephrem ne posa pas d'autre question mais semblait avoir deviné: « Pourquoi ne vas-tu pas chez ton père? »

— Je ne veux pas le voir.

— Mais il n'est pas là. Il est à l'hôpital de Ste-Marie, depuis au moins… une semaine.

Et devant l'air étonné de Richard: « Je me disais aussi... »

— Et qu'est-ce qu'il a?

Ephrem avait entendu dire que le Decluze était mourant mais il préféra n'en rien dire: « Si tu veux, tu peux prendre ton avant-midi pour y aller. À part nettoyer le siège arrière, je ne serai pas trop occupé. »

Richard sourit: « Non, j'irai ce soir. Vous me prêterez le camion? »

— Oui, bien sûr.

Richard n'avait pas seize ans ni son permis de conduire. Mais il conduisait la dépanneuse d'Ephrem depuis un bon bout déjà. Et comme personne n'avait à s'en plaindre, on laissait faire. Après le travail, il passa chez madame Rémiel ramasser ses affaires. Tout tenait sur le siège passager. Il descendit remettre la clef à la propriétaire. Elle ouvrait la bouche pour parler. Il ne lui en laissa pas le temps. Il sautait les trois marches d'une seule enjambée et roulait déjà sur la route.

Il se sentait intimidé un peu et s'arrêta à l'entrée de la grande salle que son père partageait avec plusieurs autres patients. Il n'avait ni vu ni parlé à son père depuis plus d'un an. Il s'approcha sur la pointe des pieds. Il ne reconnut pas tout de suite cet homme naguère si fort et puissant. Il avait

maigri, terriblement vieilli. Il resta un moment à le regarder. Il semblait dormir et respirait par à-coups. Son bras était rattaché par un tube à un sac rempli d'un liquide clair.

— Papa…, papa, c'est moi, c'est Richard.

Il n'y eut aucune réaction. À ce moment une infirmière entra. Elle le dévisagea: « Il ne vous entend pas, il est en coma. Vous êtes Richard, peut-être! Cela est pour vous. »

Elle ouvrit le tiroir du petit meuble de tôle à la peinture écaillée et en tira une enveloppe. Il l'ouvrit: « Ce n'est pas l'écriture de mon père. »

— Non, c'est la mienne. Il n'avait plus la force d'écrire.

Il lut:

Richard, mon garçon, je regrette de n'avoir pas été un bon père. Je regrette beaucoup. Et pourtant je t'aime. Je vais mourir bientôt et je n'ai rien d'autre à te donner que ma maison. Mais si tu te rappelles bien, ta maman et moi l'avons construite en y mettant tout notre cœur. Puisses-tu y être heureux. Ton papa qui t'aime.

Richard avait la gorge serrée. Il finit par demander à l'infirmière: « Est-ce que je vais pouvoir lui parler? »

— J'ai bien peur que non. Il va mourir bientôt... très bientôt.

Elle s'approcha de lui et mit la main sur son épaule: « Vous savez, quand il m'a dicté la lettre, il pleurait. Il aurait tellement voulu vous revoir. »

Richard s'assit près du lit: « Moi aussi je t'aime, tu te rappelles quand tu me faisais voler comme un avion... toutes ces années avant la guerre, elles étaient tellement belles. Ce n'est pas ta faute, c'est la vie, c'est la guerre, c'est la maudite guerre. »

Son père mourut une heure plus tard, paisiblement. Ses respirations s'espacèrent, puis s'arrêtèrent. Richard lui prit la

main et la garda un long moment.

La nuit était tombée. Il s'arrêta au garage, laissa une note à Ephrem qu'il gardait la dépanneuse jusqu'au matin, qu'il allait dormir chez lui, sur le rang St-Gabriel.

5

Mademoiselle Solange avait une bonne amie, Florence, du temps de leurs études. Elles s'étaient perdues de vue mais s'étaient retrouvées par hasard, presque côte à côte, au Palais Montcalm. Elles se dirent après coup que cela devait fatalement se produire puisqu'elles partageaient l'amour du théâtre, ce qui déjà à l'époque les avait rapprochées.

Florence présenta son mari à Solange, dit qu'elle avait un charmant garçon de huit ans. Solange répondait non, qu'elle n'était pas mariée, qu'il y avait quand même eu ce copain, Jean-Pierre, oui celui que tu as connu, non, ne ris pas, il était très timide c'est vrai, mais très gentil aussi, que finalement ça n'avait pas fonctionné, que son métier compensait largement, non pas le mari mais les enfants. Et toutes deux s'esclaffèrent comme les adolescentes qu'elles avaient été. Elles avaient trop à dire, le spectacle allait reprendre, il faut qu'on se revoie, donne-moi ton numéro, je te rappelle demain.

Solange ne doutait pas que Flo la rappelle. Flo, c'était une fidèle. Fidèle à son âme et son cœur. Fidèle à sa parole, à ses amies et sans doute maintenant à son mari. À cette époque, celle de leurs études supérieures, Solange croyait en la bonté de l'homme. Et Flo la fidèle y était pour beaucoup. Ce n'est qu'avec le temps qu'elle se rendit compte qu'elle était une exception. La vie avait fait ce qu'il fallait ensuite et les avait séparées.

Elle ne fut pas surprise quand le téléphone sonna à l'heure dite. Elles convinrent qu'elles devaient se rencontrer,

chez-moi, chez-toi, peu importe. « D'accord, je t'attends samedi pour le dîner. Tu vas voir, L'Enfant-Jésus est un charmant petit village. »

Leurs vraies retrouvailles furent joyeuses. Elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre. Puis Flo se pencha vers l'arrière, sans laisser les mains de Solange: « Mais tu es tellement belle! » Solange rougit.

— Et tellement maigre!

— Mais non, tu es parfaite. T'as dû repousser des tonnes de Jean-Pierre!

Solange chassa rapidement une pensée triste.

— Tu veux rire! Il n'y a aucun Jean-Pierre au village.

Et elles se racontèrent tout ce qu'elles n'avaient pu se dire pendant ces dix dernières années, leurs joies, leurs déceptions, leur vie. Solange présenta son village à Flo et celle-ci, avant de repartir, fit promettre à Solange qu'elle lui rendrait sa visite. Deux fois par année depuis, sans exception, elles s'échangeaient les visites, au printemps ou en début d'été et à la Noël.

Le nouveau printemps était bien installé. Déjà une année que Flo n'était venue chez-elle. Elles s'embrassèrent, souriantes et heureuses. À l'époque, elles marchaient bien souvent la main dans la main, mais ce n'était pas la chose à faire dans un village: « Les ragots, tu comprends! Un village, ça n'a pas que du bon. Je ne t'ai jamais parlé du petit Richard. Il était devenu ami d'un bonhomme, un genre de vagabond, qui vivait seul dans une cabane à l'écart. Il y a eu une rumeur inventée de toutes pièces qui laissait entendre que Léo, c'était son nom, abusait des enfants. Richard était le seul enfant qui le visitait et ils étaient amis, rien d'autre, et même de grands amis. À cause de cette rumeur, le pauvre Léo a dû fuir la région, à l'automne. Eh bien, imagine-toi qu'on l'a retrouvé mort de froid sur le bord

de la route, en février dernier. Et le pauvre Richard est désespéré depuis. Un village, c'est aussi ça. »

— Comme c'est triste! Nous aussi, à l'hôpital, on a eu un patient qui est mort de froid, sur la voie ferrée, lui, en février aussi. Il s'était sauvé en pleine tempête, le pauvre...

Solange s'était immobilisée du coup: « Il se nommait comment votre patient? »

— Oh! je n'en sais rien. Il y a quatre mille patients à St-Michel. Il y en a quelques-uns dont j'oublie le nom!

Elles rirent toutes les deux. Puis redevenant sérieuse, Flo reprit: « Tu crois qu'il peut s'agir du même bon-homme? »

— Cela m'a effleuré l'esprit. Pourrais-tu vérifier l'identité de votre patient quand tu auras une minute?

— Je n'y manquerai pas. Je te téléphone lundi soir.

Solange s'efforça d'oublier Léo pour le reste de la journée, pour profiter au mieux de la présence de son amie.

La journée du lundi fut, disons, laborieuse. De Léo, avant, elle connaissait l'existence, c'est à peu près tout. Elle l'avait peut-être croisé une fois à l'épicerie, elle n'en était pas sûre. On le disait *quêteux* mais il n'avait jamais frappé à sa porte. Cela aussi était peut-être une rumeur. Maintenant qu'il était mort, il lui revenait à l'esprit sans arrêt. Même les élèves s'inquiétèrent: « Mademoiselle, est-ce que vous êtes malade? » Elle rit: « non, non, distraite, c'est tout. Allez on se concentre tous sur les problèmes. »

— Bonjour Solange. J'ai fait quelques recherches sur le patient dont nous avons parlé. Bien figure-toi qu'il se prénommait Léo!… Tu es toujours là?

— …, oui, oui, je t'écoute. Je... je suis... je suis un peu abasourdie, tu comprends. Et son nom de famille?

— Xavier. Et il n'y a rien sur sa famille et son lieu d'origine. Ça, c'est assez rare.

— Et la date de son arrivée chez-vous?

— Là au moins je sais: le 9 septembre 1951, 10 h du matin.

— …, écoute Flo, j'ai besoin de réfléchir un peu. Je te rappelle demain, d'accord?

— Bien sûr, demain à la même heure.

Les dates et le nom concordaient. Ce ne pouvait être une coïncidence. Plus elle y réfléchissait, plus elle en était convaincue. Elle imaginait Léo errant sur les routes, perdu, hagard, pris en charge par des policiers prévenus par des bonnes gens, ou encore un Léo furieux qui criait à tous sa colère, et ceux-ci, apeurés, qui réclamaient son arrestation. « Mademoiselle, vous êtes encore distraite? » Elle rit: « Allez, je suis toute à vous maintenant. »

— C'est moi, Flo, ça va toujours?...

— Oui, oui. Et toi?...Voilà, j'ai réussi à savoir qui était de service à l'accueil, le 9 septembre. Je lui ai parlé. Il se souvient de l'arrivée de Léo: *« Les violeurs d'enfants on ne les oublie pas. »*

Solange ferma les yeux. Flo enchaîna : « Il se souvient qu'il est arrivé dans une grosse Cadillac blanche avec un toit noir décapotable et qu'il y avait deux types qui l'accompagnaient. L'un d'eux était petit et complètement chauve. C'est tout ce qu'il a pu me dire. Il n'a jamais revu Léo. »

— ...

— Solange? tu m'écoutes?

— C'est affreux. C'est affreux!

— Tu les connais?

— Je pense, oui. Je te rappelle demain.

Solange ne dormit à peu près pas. Ce qu'elle venait de découvrir la bouleversait complètement. C'était absolument

criminel, d'avoir fait enfermer un pauvre bougre sans défense dans un asile psychiatrique et elle, elle connaissait les coupables. Non, il ne fallait pas que Richard le sache. Qui sait ce qu'il ferait? Elle ne voulut même pas y penser.

Le lendemain midi elle se rendit à l'hôtel de ville avec sa caméra. L'automobile du maire, la grosse Cadillac blanche, trônait bien en vue. Elle fit à la sauvette une couple de clichés et entra dans le petit bâtiment. Il y avait quelques revues sur une étagère dont celle qu'elle cherchait: la publication produite lors du cinquantième anniversaire du village. Elle la feuilleta rapidement et vit qu'il y avait ce dont elle avait besoin. Le maire passa près d'elle: « Tiens! de la grande visite. Qu'est-ce qui nous vaut cet honneur? »

— … Euh!... J'avais un moment libre... Bon je dois retourner.

Et elle sortit rapidement, le cœur battant. Elle dut s'appuyer au muret un moment, pour chasser un vertige et alla tout de suite porter le film à développer: « Dans trois jours, c'est bien, merci. »

Revenue chez-elle, pendant qu'elle grignotait un sandwich pour souper, elle feuilleta l'*ALBUM-SOUVENIR DU CINQUANTENAIRE DE L'ENFANT-JÉSUS, VILLAGE BÉNI.* Elle y trouva plusieurs photos du maire comme il se doit et aussi plusieurs photos du curé ainsi que de monsieur Verraud, le généreux donateur, bien chauve celui-là. Elle découpa les plus nettes des photographies et les mit dans une enveloppe dans son sac. Il y avait aussi la photographie d'un autre chauve du village, boulanger celui-là. Elle eut l'idée de l'ajouter aux autres, voire si le gardien saurait identifier sans hésiter la bonne personne. Elle se trouva géniale.

Après le souper, elle rappela Flo: « Le type à l'accueil, celui qui se souvient de la Cadillac, crois-tu que je pourrais lui montrer quelques photos, samedi peut-être? »

— Je lui en parle demain et je te rappelle. Tu aurais une photographie de ton Léo?... Non, d'accord. Moi j'ai retrouvé une photo d'un groupe parmi lequel il se trouve. On ne le distingue pas très bien mais je pense que quelqu'un qui le connaît bien pourrait le reconnaître. Ton Richard, par exemple.

— J'aimerais si c'est possible que tu me procures un double de cette photo. Mais je ne parlerai pas à Richard de ce que j'ai découvert. Il ne s'en remettrait pas. Je vais trouver une photo ailleurs. Flo, tu es précieuse. Merci.

— Je t'adore, chérie.

Que c'était bon d'avoir une amie sur qui compter, qui ne ménageait pas ses efforts, qui essayait par tous les moyens à sa disposition de vous aider. Merci Flo.

Et comme prévu, à 7 h pile le lendemain soir, elle rappelait: « On pourrait aller chez-lui vers 11 h samedi matin. Cela te convient? Bon, c'est entendu. Ton autobus arrive à 10 h 15. Je t'attends à la Gare Centrale et on se rend directement chez-lui. On aura peut-être le temps de prendre un café ensemble. »

Solange dormit mieux cette nuit-là. Peut-être simplement parce qu'elle avait quelqu'un sur qui compter.

Le samedi matin, le cœur battant, elle montait dans l'autobus pour Québec et y arrivait à l'heure prévue. Les deux jeunes femmes prirent tout de suite la route de Château-Richer. Pendant le trajet, Solange étudia la photographie que Flo venait de lui remettre. Une flèche dessinée à la main sur la photographie identifiait le Léo de l'hôpital. Il avait l'air absent, un peu comme tous les autres. Elle ne le reconnaissait pas. Elles trouvèrent sans trop de difficulté la maison d'Étienne, « c'est son nom, tu vas voir, un beau bonhomme et un costaud. » Les présentations faites, Solange sortit les photographies de l'enveloppe. Il les regarda l'une après l'autre: « C'est bien la Cadillac que j'ai

vue et les deux bonhommes, ce sont ces deux-là. » Il tenait les photographies du maire et de Verraud dans une main et les montrait à Solange. « L'autre, je ne l'ai jamais vu. »

Solange remercia et elles prirent congé. « Qu'est-ce que tu en dis? »

— C'est affreux, vraiment affreux!

— Non, je te parle du bonhomme!

Elles rirent de bon cœur.

— Pas mal, pas mal, mais pas tout à fait mon genre.

— Et quel est ton genre? Jean-Pierre?

— Non plus, en fait, je ne le sais pas. Je ne l'ai jamais rencontré. Tu imagines! Ils ont fait enfermer dans cet enfer un innocent. Cela arrive souvent, tu crois?

— Souvent non, mais ça arrive. Parfois des familles veulent se débarrasser de quelqu'un d'encombrant et elles connaissent un médecin accommodant.

— Mais deux types comme le maire et Verraud ne peuvent pas se présenter comme cela à la porte de cet hôpital avec un inconnu et dire: voilà, prenez-le en charge, c'est un malade.

— Non bien sûr. L'hôpital est une institution religieuse. Et là on tombe dans un univers secret. Tu sais que cet hôpital a un statut de municipalité, que la Directrice est aussi maire, que ses conseillères, d'autres bonnes Sœurs, sont échevins. Ces gens-là ont leurs propres règlements et ne rendent de compte à personne. Et comme ils libèrent les gouvernements d'un lourd fardeau, ce n'est pas Duplessis qui va s'en plaindre. Faut pas trop fouiller. On pourrait trouver des choses surprenantes.

— Peut-être des pressions du curé de L'Enfant-Jésus? Il est proche de ces deux-là.

— C'est probable alors. Allons prendre notre café maintenant!

L'été avançait et Richard ne voyait pas le temps passer. Entre le garage, où il travaillait parfois jusqu'à trente heures la semaine et le grand ménage, il ne lui restait plus beaucoup de temps pour autre chose. Il allait toujours faire ses courses en soirée dans l'espoir de rencontrer Louise et quand elle était au magasin, il s'y attardait avec le désir de lui parler un peu, et peut-être de la frôler. Elle le servait avec un sourire gêné et des yeux qui le dévoraient et lui en rêvait toute la nuit.

Il avait rempli des sacs d'ordures et brûlé tout ce qu'il pouvait comme si cela lui permettait d'effacer tous les mauvais souvenirs rattachés à la maison; il avait repeint en blanc les boiseries intérieures et les portes extérieures, réparé les volets et les carreaux brisés. Il pouvait enfin souffler un peu. Dans le salon, il y avait un meuble à quatre tiroirs de fabrication plutôt grossière dont il avait l'intention de se débarrasser aussitôt qu'il lui trouverait un remplaçant. Il y avait une pile de journaux dans le tiroir inférieur qu'il sortit et plaça sur le sol. Il se rappela avec plaisir les bandes dessinées à suivre de la page 7 composées de trois ou quatre images qu'il lisait religieusement tous les jours en pestant contre le fait qu'elles fussent si courtes. Le Fantôme, c'était son préféré. Il déplia le journal du dessus et une enveloppe en tomba. Il la ramassa et lut avec surprise qu'elle lui était adressée:

Monsieur Richard Decluse
Rang St-Gabriel
Village de l'Enfant-Jésus, Beauce,
Province de Québec.

Il la retourna dans ses mains. L'enveloppe n'avait pas été ouverte et n'indiquait pas le nom de l'expéditeur. Il chercha un couteau et en déchira la tranche, avec un peu d'appréhension.

Monsieur Decluse, je me permets de vous écrire même

si je ne suis pas supposé. Un des patients de mon hôpital, Monsieur Léo Xavier, demande à vous voir. Il occupe la salle 428 dans l'aile B. Hôpital St-Michel-Archange.

La lettre n'était pas signée. Richard retourna à son fauteuil, perplexe. Il relut une deuxième fois et une troisième fois. Xavier, cela ne lui rappelait rien. Se pourrait-il?... Il n'avait jamais su le nom de famille de Léo. Il connaissait très bien St-Michel-Archange. C'était tout près de son pensionnat. Mais c'était une maison de fous. Peut-être avaient-ils, dans cet hôpital, une section de soins pour les gens normaux. Il chercha à déchiffrer la date de l'oblitération. Rien à faire; l'encre était trop pâle. Les idées s'embrouillaient dans son esprit. *Xavier, St-Michel-Archange, je ne suis pas supposé*. Il ne comprenait pas. Si c'était bien son Léo... « J'aurais pu aller le visiter à pied, on était voisin! » Il en voulut à son père de ne pas lui avoir fait suivre la lettre. Tous les regrets qu'il avait pu avoir de ne pas lui avoir parlé une dernière fois s'évanouirent. Il se leva et donna un coup de pied dans le meuble. « Merde de soûlon! » Il se calma enfin. Il est vrai qu'il n'était pas venu chez-lui à Noël. Mais quand même! Il savait où le joindre. Lui, il n'aurait pas permis qu'on le laisse sortir de l'hôpital avant qu'il fût complètement guéri! Et Léo serait peut-être encore vivant. Il avait fini par oublier sa peine, pas toujours mais souvent. Et là elle lui retombait dessus. Les larmes revenaient. Il s'essuya vite les yeux et résolut de se rendre à l'hôpital. C'était la seule façon de savoir ce qui s'était vraiment passé.

Il sortit prendre une grande bouffée d'air sur son balcon et se mit à contempler le vieux pick-up bleu de son père qui était devenu le royaume des araignées et des herbes folles. Il allait devoir s'y mettre et le réparer. Il y avait bien cinq ou six ans que ce camion n'avait pas roulé. Une des roues avait

été retirée et une bûche soutenait le véhicule. Il balaya les fils d'araignée et souleva le capot. À première vue il ne manquait rien. La clef était dans le contact. Il la fit tourner. Rien, bien sûr. Le levier de vitesse bougeait bien, le frein par contre n'offrait aucune résistance. Il détacha la batterie et la plaça délicatement dans le porte-bagages à deux roues qu'il s'était fabriqué et qu'il traînait derrière son vélo. Il allait sans doute devoir la remplacer. Il vérifia ensuite l'état des tubulures, des différentes connexions électriques. Tout semblait en ordre. Il entreprit de dégager le véhicule de ses encombrements, s'éloigna de quelques pas, et l'admira. « Quelle beauté! » Mais ce n'est pas le véhicule qui l'emmènerait à Québec samedi!

Il avait toujours vu l'édifice d'assez loin lorsqu'il se rendait à la Butte. Mais là, du perron, l'immeuble était gigantesque. Il fut surpris de constater que toutes les ouvertures étaient maquillées de barreaux, comme une prison. L'aile B devait donc donner sur le côté. Il voulut entrer. La porte était verrouillée. Il sonna. Une religieuse vint entrebâiller la porte. Là il était un peu embêté. Il pensait qu'il n'aurait qu'à entrer et se rendre tout droit dans l'aile B. sans avoir à parler à qui que ce fut.

— Oui?

— Euh,... j'avais un parent ici, il y a quelque temps. Dans l'aile B m'a-t-on dit, celle des gens normaux... J'aimerais rencontrer quelqu'un qui l'aurait soigné, j'ai su qu'il était mort en février dernier et j'aimerais savoir de quelle maladie il avait souffert... euh... ce genre de choses.

La religieuse garda le silence quelques instants cherchant sans doute à comprendre le sens de ce qu'elle venait d'entendre. Puis elle haussa les épaules: « Ici, qu'on soit dans l'aile B ou C, on souffre tous de la même maladie. » En disant cela elle se toucha deux fois la tempe

avec l'index : « C’est là qu’on est malade. »

— Mais ce n'est pas possible! Alors ce n'est pas lui.

— Quel était son nom?

— Léo, Léo Xavier.

Le visage de la religieuse changea: « Nous avons eu un Léo Xavier. Moi, je peux vous le dire de quelle maladie il souffrait: il violait les enfants. C'est lui qui s'est sauvé en plein hiver à peine vêtu et qui est mort gelé. Pas trop brillant non! » Elle allait sans doute rajouter quelque autre amabilité mais elle se tut en voyant la réaction de Richard. Elle eut peur qu'il s'évanouisse. La porte s'ouvrit toute grande et un colosse vêtu de blanc la bloqua presque en entier: « Y'a un problème ma Sœur? »

Richard était trop bouleversé pour faire ou dire quoi que ce fut. Il recula d'un pas, fit demi-tour et s'enfuit rapidement. Il resta ensuite un long moment immobile, assis sur un muret, à essayer de comprendre. Il n'arriverait pas à rentrer tout seul dans l'hôpital. Il pensa à Maximien. Lui, il pourrait l'aider. Un curé, ça entre partout.

Il marcha rapidement vers La Butte. C'était l'affaire d'une trentaine de minutes. Il regarda sa montre. À cette heure-ci le dîner se terminait. Il alla directement au réfectoire et marcha droit vers la table des Pères. L'étudiant qui faisait la lecture s'arrêta en le voyant passer devant lui. Le bruit des ustensiles se tut et tous le suivirent des yeux. Il marcha directement vers Maximien, qui ne cacha pas son étonnement en le voyant. Il lui dit quelques mots à l'oreille et Maximien se leva et le suivit vers la sortie. Derrière eux les bruits du réfectoire reprirent. Richard sortit de sa poche la lettre anonyme et la fit lire à Maximien. Il lui expliqua aussi succinctement qu'il put ce qu'il était venu chercher à Québec, l'importance pour lui de connaître l'identité de ce Léo Xavier, son incapacité à s'introduire dans l'hôpital.

— Il n'y a pas de section normale comme tu dis dans

cet hôpital. Tous les patients sont des cas psychiatriques. Tu dis que ton Léo n'aurait pas dû être là?

— Jamais. C'est l'homme le plus sensé que je connaisse.

— Ce n'est donc probablement pas lui. Ton histoire me rappelle quelque chose. Je me souviens d'avoir lu dans le journal un article à propos d'un patient évadé de cet hôpital qui serait mort de froid.

— Pouvez-vous venir avec moi et me faire entrer?

Maximien hésitait: « Je n'ai pas beaucoup de temps... Je suis surveillant à l'extérieur cet après-midi. Et je ne sais pas si on me laissera entrer là-bas. »

— Vous les curés vous pouvez entrer partout.

Devant la nervosité évidente de Richard, il ajouta en souriant: « toi, bonhomme, tu ne peux rien faire comme les autres. Attends-moi ici deux minutes, je reviens. »

Il revint aussitôt toujours souriant: « Voilà, c'est arrangé. Le Père Cyprien va me remplacer. Mais on va devoir y aller à pied. Il n'y a pas de chauffeur disponible. »

— Je peux conduire, moi.

— Tu sais conduire, toi, et tu as un permis?

— Bien sûr que j'ai un permis. Je suis mécanicien à plein temps au village et un mécanicien doit pouvoir conduire!

— Eh ben mon bonhomme, mécanicien! Et tu aimes cela?

— Oui. Beaucoup. Et je suis bon.

Là Maximien rit: « Je suis content pour toi. » Il alla chercher les clefs d'une des deux automobiles de la communauté et la donna à Richard: « J'espère que je ne fais pas une bêtise! »

Richard sonna à nouveau. La religieuse entrebâilla à nouveau la porte et le reconnut: « Vous ne pourrez pas

entrer, inutile d'insister. »

— Hum hum, je me présente: Père Maximien, des Pères de St-Victor, je suis avec ce jeune homme et j'aimerais rencontrer votre Directrice.

La bonne Sœur s'étira le cou et dévisagea le prêtre d'un air soupçonneux: « Je ne vous connais pas. » Elle le toisait de haut en bas.

— Non, le Père André n'a pu venir, je crois qu'il est en face aujourd'hui –il désignait l'Hôpital Civique –.

— Suivez-moi.

Ils longèrent quelques corridors déserts et impeccablement propres. On entendait par moments des gémissements et des rires étouffés venant de nulle part. Ils grimpèrent quelques marches et la bonne Sœur s'arrêta finalement devant la porte du bureau de la Directrice. Elle frappa discrètement et ils entrèrent. Richard était un peu surpris. Il s'attendait à voir... il ne savait pas trop ce qu'il s'attendait à voir, mais pas cette petite dame délicate et souriante. C'était cette petite femme qui était Directrice de cet immense hôpital.

Maximien expliqua la raison de leur présence sans parler de la lettre anonyme. La religieuse l'écoutait attentivement, le visage appuyé sur ses deux mains jointes. « Donc Richard, c'est vous. Vous avez quel âge? » Elle prit une grande respiration: « Vous avez été une de ses victimes? »

Maximien qui sentait la colère de Richard venir lui mit la main sur le bras. Richard à son tour prit une grande inspiration : « Il n'y a jamais eu de victime. C'était mon ami. C'est parce que j'allais souvent chez-lui qu'ils l'ont accusé. C'était un homme bon et c'était mon ami. Il n'y a jamais eu de victime. C'est lui, la victime, victime de la méchanceté des gens du village. »

Maximien reprit la parole: « Comment a-t-il été... introduit ici? » La religieuse ne répondit pas tout de suite. Elle

tournait quelques pages du dossier qui se trouvait devant elle mais sans le lire. Finalement elle se décida: « C'est un prêtre de chez-vous, le Père Tessier. »

— C'est notre curé!

Richard regardait Maximien et la religieuse à tour de rôle sans comprendre: « Mais pourquoi, pourquoi aurait-il fait cela? Léo n'était pas fou. Il n'avait pas le droit... »

La religieuse avait décroché le combiné du téléphone: « Sœur Marie-de-Saint-Paul, pourriez-vous m'apporter les boîtes bleues de Léo Xavier,… il n'y en a qu'une? bon, apportez-la moi. »

Quelques coups discrets à la porte et Sœur Marie-de-Saint-Paul entra, déposa une boîte de carton sur le bureau et repartit sans un mot. La directrice souleva le couvert. Dans la boîte il n'y avait qu'un petit bateau de bois et une photographie. Elle tendit le bateau à Richard. Il le prit délicatement. C'était un petit voilier dont le mât avait été cassé. Et il vit alors son nom gravé sous le bateau. Ses yeux se mouillèrent: « Léo rêvait toujours de la mer et il ne savait pas nager! » Il rit à ce souvenir. Il riait et pleurait tout à la fois. Personne ne parlait. Maximien lui avait mis la main sur l'épaule. La religieuse tendit la photographie au prêtre. Elle avait été prise après le décès de Léo. Le visage était calme, presque souriant. Il la montra à Richard qui s'essuya les yeux pour la regarder. Puis les traits du garçon se durcirent. Alors qu'il fixait la photographie, ses mâchoires se contractaient. Il regarda fixement la Directrice, qui baissa les yeux sur son cahier. Maximien, inquiet, finit par se lever. Il vint derrière Richard et lui mit les deux mains sur les épaules: « Viens mon grand, on s'en va ». Richard sortit et entendit Maximien demander: « Vous êtes sûre pour le Père Tessier? »

— Tout à fait. Nous avons conservé sa lettre.

— Et je pourrais la lire?

— J'ai bien peur que non.

Ils ne reparlèrent qu'une fois revenus à La Butte. Il y avait un kiosque réservé aux religieux qui dominait la carrière voisine et qui offrait une vue superbe sur le fleuve. Ils s'y assirent. Ni l'un ni l'autre n'admirait le paysage.

— Il faut faire quelque chose pour faire condamner le Père Tessier.

— ... J'ai bien peur qu'il n'y ait rien à faire. Ces gens-là vont se protéger entre eux, car ils sont aussi coupables les uns que les autres. Ils n'auront qu'à dire que Léo était vraiment dérangé. La seule preuve que nous aurions pu avoir du contraire, c'était Léo lui-même. Je ne devrais pas parler en mal d'un confrère mais je vais le faire. Tessier c'est un imbécile. Il n'a pas inventé la roue, tu peux me croire, et rien d'autre d'ailleurs. Le petit jésus par-ci, le petit jésus par-là, c'est tout ce qu'il sait dire. Je plains les paroissiens de votre village, s'il en reste. Je n'ai jamais compris que notre communauté ait accepté dans ses rangs un homme de si peu de lumière. Tu vois, ce qui est arrivé ne me surprend pas. Un imbécile je te dis.

Richard observait Maximien avec surprise: « Merci Maximien. »

Maximien sourit: « Tu sais que tu es le seul à ne nous avoir jamais nommé par nos prénoms! Moi, j'aime bien. Est-ce que tu veux me parler de ta vie, là-bas? »

Richard raconta. La mort de son père, la maison qu'il habitait maintenant tout seul comme un grand, son travail. Le camion bleu aussi, qu'il viendrait lui montrer plus tard. Ils se serrèrent la main. Avant de le laisser partir, Maximien regarda Richard droit dans les yeux: « Richard, tu ne vas pas faire une bêtise, n'est-ce pas?...ne gâche pas ce que tu es en train de construire. C'est ce que Léo t'aurait dit. »

— … Quelle bêtise?... Merci encore.

Maximien le regarda s'éloigner, saisi d'une vague

inquiétude qu'il se forçait à repousser. Il n'aimait pas la lueur qu'il avait perçue dans ses yeux.

6

Il tourna la clef, le cœur un peu serré. Il y eut un toussotement puis le moteur cala. Il attendit quelques secondes et recommença. Et là il y eut une pétarade hésitante suivie d'un nuage de fumée noire. Le moteur s'emballa un peu, il le ralentit et l'écouta attentivement. Il tournait rondement. Il ne put s'empêcher de sourire largement. Le vieux pick-up International 1946 bleu était prêt pour une autre vie.

Dans les mois et les années qui suivirent, Richard s'isola toujours plus. Dans son cœur il ne pardonnait pas. Il ne pardonnerait jamais. Il ne voulut plus revoir Louise, devinant le rôle joué par son père dans l'internement de Léo. Il ne se voyait pas saluer et sourire à Anselme Verraud à chaque fois qu'il rendrait visite à Louise. Il fut peiné de tout cela car Louise lui plaisait toujours. Elle vint chez-lui un samedi. Il n'ouvrit pas la porte. À cause du camion dans l'allée, elle se doutait bien qu'il était là. Elle repartit sur sa bicyclette le cœur gros. Lui aussi en la voyant s'éloigner fut triste. Il eut envie de la rattraper et de la prendre dans ses bras. Mais il s'abstint.

Comme il n'était pas aussi bon menuisier que mécanicien, les nombreux travaux qu'il avait entrepris sur sa demeure lui prirent un temps immense, d'autant plus qu'il piquait par moments des colères épouvantables qui le forçaient par prudence à remettre à plus tard les travaux en cours. Il préparait aussi son bois de chauffage pour l'hiver. Entre ces travaux et son emploi au garage, le temps s'écoulait, pansant peu à peu ses blessures. Mais le désir de

vengeance, lui, restait, intact.

Il se rendit un jour à Giffard pour présenter son camion au Père Maximien, comme il le lui avait promis. Il apprit avec stupeur que Maximien était décédé d'un cancer quelques mois plus tôt. Ce nouveau coup du sort le toucha droit au cœur. Il avait perdu son ami Léo et là il perdait son protecteur. Il regretta de ne lui avoir mieux exprimé sa gratitude pour toutes les attentions et les bontés qu'il avait été le seul à lui prodiguer pendant ces deux années de pensionnat. Puis sur la route du retour, il pensa à Mademoiselle Solange. Elle aussi l'avait aidé, peut-être même aimé un peu. Il décida d'aller la saluer au retour, de peur de ne pouvoir jamais la remercier elle aussi.

— Richard! je suis contente de te voir. Entre un moment.

— Non, merci, je ne veux pas vous déranger.

Il restait sur le balcon, un peu gauche: « Vous savez, mon ami Léo est parti. Et là je viens d'apprendre que Maximien, c'était mon professeur de latin à La Butte, il était un peu mon ami, je pense, il est mort aussi. Je…, je voudrais vous remercier. » Puis tout d'un trait il ajouta: « Vous n'allez pas me laisser aussi! »

Solange était émue: « Bien sûr que non Richard, je ne te laisserai pas. Et tu peux venir me visiter aussi souvent que tu voudras. » Il lui sourit, rassuré, et repartit aussitôt vers sa camionnette. Elle le regarda s'éloigner et ajouta sans qu'il puisse entendre: « Puisses-tu être heureux un jour! »

Un chien errant s'amena un jour chez-lui. Il n'était pas beau, trop maigre, un œil cerné de noir, des taches grises, des taches jaunes, une blessure ancienne sur les côtes où le poil n'avait pas repoussé. Il se tenait peureusement dans son allée, prêt à fuir. « Ben dis donc! La vie t'a pas gâté, toi. » Il rentra et fouilla dans sa poubelle. Il trouva l'os qu'il y avait

mis la veille et le lança au chien. Le chien s'approcha pas à pas, toujours craintif, s'empara de l'os et retourna au bout de l'allée. Il s'y coucha et se mit à gruger l'os bruyamment.

Richard se rendit dans son hangar à bois pour y fendre quelques bûches. Il adorait ce faire. C'était pour lui la façon parfaite de se défouler. Quand il sentait la colère venir, il allait fendre du bois. Là il le faisait sans colère, juste par plaisir, et par nécessité. L'hiver précédent il avait failli manquer de bois de chauffage et il s'était promis que cela n'arriverait plus. Il avait déjà engrangé ce qu'il fallait, mais un peu plus ne peut pas être mal. Il se lava et se coucha tôt, fourbu.

Le matin il sortit comme à son habitude sur son balcon pour s'étirer et saluer le soleil.

Le chien était toujours là, à la même place, qui le regardait. Richard ne put s'empêcher de rire: « Salut le chien, mais je n'ai plus d'os, moi! Il va falloir que tu trouves ailleurs. »

Il alla faire son déjeuner et sortit avec son assiette bien garnie. Le chien le regardait en penchant la tête sur le côté: « D'accord, d'accord, approche, c'est vrai que j'en ai un peu trop pour moi. »

Et le chien approcha, comme s'il avait compris. Il s'arrêta aux pieds de Richard, qui vida la moitié de son assiette sur la marche. En deux secondes il ne restait plus rien. Puis il se coucha, les yeux toujours rivés sur Richard: « T'es pas beau, le chien, mais tu as de beaux yeux. C'est au moins ça! Là je m'en vais travailler. Tu peux m'attendre, si tu veux. »

Le chien était là à son retour. Il avait même pris un peu d'assurance: il était assis sur le balcon, pas trop inquiet, sembla-t-il à Richard: «T'as du toupet, le chien. » Il lui passa la main sur la tête: « Allez, suis-moi. Ici la règle numéro Un, c'est la propreté. » Il le lava à grande eau. Le

chien, craintif, hésitait entre la fuite et l'abandon mais Richard lui parlait doucement tout en le savonnant et finalement parvint au bout de sa tâche. Le chien s'ébroua: « Bon, d'accord, tu peux rester. On fait un essai. »

Richard passa une bonne partie de la fin de semaine suivante à la fabrication d'un abri pour le chien. Il le plaça sur son balcon avant: « comme cela, si quelqu'un vient, tu pourras le surprendre et le dévorer! ». Il regarda le chien un moment qui le regardait de ses grands yeux tristes: « Ouais, y'a pas grand risque que cela arrive! Et quel nom je vais te donner? Téo, voilà, ce sera Téo. Pourquoi? Tu veux savoir pourquoi? » Le chien bougeait la tête, désirant connaître la suite. « Ben parce que mon ami s'appelait Léo. » Le chien sembla satisfait de l'explication car il vint se frotter contre Richard.

— Voilà, ton premier repas dans ta nouvelle maison.

Téo hésita à rentrer dans son abri mais la faim fut plus forte que sa crainte. Puis le repas englouti, il se coucha moitié dans sa niche, moitié en dehors et s'endormit sur son bonheur.

L'hiver passa. Puis un deuxième, puis un troisième. Richard commençait à trouver la solitude pesante: « Bien sûr Téo, tu es là, mais une fille, c'est pas pareil. Elle me parlerait, elle. Oui, t'as raison, ce serait peut-être compliqué. D'accord, si j'en emmène une un jour, t'auras ton mot à dire. Mais je suis sûr qu'elle va te plaire. C'est son père que tu risques de détester. Ce qui serait bien, c'est qu'elle n'ait pas de père! » Il y rêvait souvent, à Louise, mais le visage d'Anselme Verraud venait tout de suite derrière, et lui laissait entrevoir l'absurdité d'une telle relation. Il soupirait et s'efforçait de penser à autre chose: « Trop

compliqué, mon Téo, toi et moi, tout seuls, c'est bien mieux! Tu me vois frapper son père, et ça arriverait, c'est sûr. Je pourrais même le tuer, cela ne me ferait ni chaud ni froid. » Téo le regardait en penchant la tête, peu convaincu. « Tu sais quoi, mon Téo, je vais me mettre à la boxe. »

Ephrem était un amateur de boxe. C'est lui qui avait mis Richard sur cette voie: « Ça te ferait du bien, et m'est avis que tu serais bon. » Richard avait d'abord souri: «Tu crois? » Puis il y avait pensé sérieusement. Pourquoi pas? L'idée de se défouler sur un sac de sable n'était pas mauvaise. Il se présenta au club de Ste-Marie, après son travail. Sur un tapis matelassé près de l'entrée, deux jeunes hommes en tenue blanche essayaient de se projeter au sol. Mais ce qui l'intéressait était au fond de la salle. Deux jeunes boxeurs sur un ring écoutaient attentivement les conseils d'un instructeur.

— On ne dit pas instructeur, on dit entraîneur. Tu as déjà boxé?

— Non.

— Quand serais-tu prêt à commencer?

— Maintenant.

L'entraîneur sourit: « L'enthousiasme du débutant! » Il alla chercher une paire de gants: « Frappe sur le sac. Stop…, stop. Place tes pieds comme ceci. C'est bon. Tu es gaucher. C'est bien. Cela peut être un avantage. »

Richard ne vit pas l'heure passer. Il avait les bras et les jambes endoloris et peinait à reprendre son souffle.

— Tu as le souffle court. Si le cœur t'en dit, la course à pied. Une demi-heure par jour. À toi de voir.

Il ne fit pas une demi-heure. Il fit une heure, tous les jours: une demi-heure pour se rendre au garage, une demi-heure pour en revenir le soir. Ephrem le taquinait: « Ça ne valait pas la peine de réparer ton camion! »

Il y avait maintenant trois semaines qu'il avait mis les

pieds au club de boxe pour la première fois. Roméo, son entraîneur, agréablement surpris par sa force et sa détermination lui proposa un premier entraînement avec partenaire. Il se retrouva dans le ring devant un type d'une trentaine d'années, plus lourd que lui d'une bonne dizaine de livres, qui avait connu une courte carrière de quatre combats, tous perdus. Il était devenu le partenaire d'entraînement maison et gagnait quelques sous de cette façon.

Roméo leur fit à tous deux les conseils d'usage. Richard maladroitement se porta tout de suite en attaque et reçut un coup douloureux aux côtes. Roméo les arrêta, rappela à Richard quelques conseils de base, lui réexpliqua comment se protéger efficacement et relança le combat. Ils firent un premier round sans qu'aucun autre coup ne touche l'adversaire. Au deuxième round, Richard laissa l'initiative à son adversaire. Puis sans prévenir il se mit à le marteler des deux poings l'acculant aux câbles. L'autre semblait débordé. Roméo arrêta immédiatement le combat: « Viens me voir après ta douche. »

— Je pense que tu as du talent, je pense que tu devrais t'entraîner sérieusement. Cela t'intéresse?

— Et comment!

Ils discutèrent ensemble et convinrent des honoraires et des heures d'entraînement: deux soirs semaine, plus une heure le samedi si son travail au garage le lui permettait.

Pour ne pas manquer sa séance du samedi, Richard proposa à Ephrem de venir travailler le dimanche.

— Travailler le dimanche, je ne suis pas sûr que le curé soit d'accord.

Le visage de Richard changea: « Le curé, si jamais il a quelque chose à dire, il viendra me le dire en personne. Moi aussi j'aurais quelque chose à lui dire. »

Ephrem exceptionnellement ferma le garage à 3 h cet après-midi-là. Il tenait à être sur place et il tenait à conduire lui-même Richard à St-Georges: « Un boxeur qui se rend à son combat sans son équipe et un chauffeur, ça ne fait pas sérieux! »

Richard était bien content car il aurait eu du mal à se concentrer sur la route. Toutes ses pensées allaient vers son combat, son premier vrai combat, avec un vrai adversaire, un arbitre, des spectateurs. Ephrem, qui sentait l'inquiétude de Richard, l'entretenait de tout et de rien. Richard ne l'entendait pas. Il fermait les yeux, serrait les poings.

— Tu le connais, ton adversaire?

— Euh…, pardon?

— Tu le connais ton adversaire?

— Je l'ai croisé au club. On m'a dit qu'il avait gagné les deux combats qu'il avait livrés.

Son adversaire était quelqu'un de la place tandis que Richard était l'étranger. Il fut donc hué comme il se doit. Il était immobile sur le ring tandis que l'autre, les bras en l'air, saluait son public. Ils faisaient à peu près le même poids, mais l'autre était plus grand. Roméo, qui était leur entraîneur à tous deux avait choisi le coin de Richard. Il lui prodiguait ses derniers conseils. Le gong sonna. Richard, les coudes bien serrés, le corps penché en avant, à gauche, à droite évitait tous les coups de son adversaire. Après deux minutes il n'avait pas encore tenté un seul coup. L'autre devenait confiant, se protégeait moins bien. Alors la gauche de Richard partit, sèche et courte, directement à la tête de son adversaire, qui, malgré le casque de protection, tomba lourdement au plancher. Les quelques centaines de spectateurs présents qui criaient tous ensemble se turent

tous ensemble. L'arbitre mit quelques secondes avant d'entreprendre le décompte de dix mais il aurait attendu une minute et cela n'aurait rien changé. Le boxeur au sol recommençait à bouger mais de toute évidence, il n'allait pas pouvoir poursuivre.

Quand il regagna le vestiaire, il perçut chez les spectateurs qu'il croisait une sorte de curiosité et d'admiration qui lui procurèrent un intense sentiment d'ivresse et de puissance. Puis, surpris, il aperçut Louise. Elle le regardait approcher, incapable de cacher son enthousiasme. Qu'elle était belle! Elle était venu avec des copains qui tous le regardaient avec étonnement. Il gonfla le torse et lui sourit. Elle s'approcha: « Téléphone-moi, je t'en prie. » Il répondit par un léger signe de tête. Déjà l'annonceur-maison présentait le combat suivant.

Ephrem avait découpé dans *Le Progrès* l'article qui soulignait la performance étonnante d'un boxeur de L'enfant-Jésus et l'avait fièrement épinglé sur un mur, *un boxeur peut-être prometteur* y lisait-on.

Quelques clients avaient eu vent de l'évènement et avaient voulu féliciter Richard personnellement. Celui-ci, fidèle à lui-même, ne se donnait même pas la peine de leur répondre. Ephrem, qui se faisait vieux, aurait bien aimé céder son garage à Richard. Il lui aurait fait d'excellentes conditions. Aussi, il lui répéta pour la énième fois: « En affaires, la courtoisie est essentielle. Il faut que les clients se sentent bienvenus. Sinon ils ne reviennent pas. Et comme mon garage n'est pas facile d'accès, il faut être doublement poli avec eux! »

— Mais ils reviennent tous!

— Ce n'est pas à cause de ton sourire, crois-moi.

Ephrem ne dit pas à Richard que certains de ses clients, même s'ils appréciaient son travail de mécanicien, s'arrangeaient pour venir reprendre leur véhicule le samedi,

quand il était absent.

— Dis-moi donc, pourquoi n'es-tu pas capable de dire bonjour et merci?

— Ils ont tué Léo. Et tous ceux-là, ils ont laissé faire.

Peu de gens connaissaient encore la vraie histoire autour de la mort de Léo. Mademoiselle Solange, qui l'avait apprise par une amie, et Ephrem, la seule personne à qui il en avait parlé, qui se contenta de soupirer: « Ce que tu peux être têtu, quand tu t'y mets! »

Il était plus nerveux en téléphonant à Louise qu'à la veille de son combat.

— On peut se voir?

— Enfin! je croyais que tu ne m'appellerais jamais.

Il passa au magasin de son père en soirée du mercredi. Comme elle lui remettait sa monnaie, il l'invita: « demain soir, je passe te prendre à 7 h. » Le père de Louise s'était approché. Richard le regarda froidement et répéta sans le quitter des yeux: « demain à 7 h. » Et il sortit.

Le lendemain soir, à 7 h pile il se présentait au domicile Verraud. C'est le père qui l'accueillit: « Louise ne pourra pas sortir avec toi, elle est occupée. »

Richard s'approcha du bonhomme, menaçant, le doigt pointé: « Si vous vous mettez en travers de mon chemin, tout le village va savoir à propos de Léo. Vous m'entendez? Tout le monde va savoir ce que vous avez fait. Moi je le sais! »

Anselme Verraud devint blanc. Son épouse s'était approchée et regardait alternativement Richard et son mari, cherchant à comprendre. Louise descendait l'escalier et s'arrêtait sur la dernière marche.

— Viens, Louise, on sort.

La jeune fille, incertaine, marcha vers la sortie, s'attendant à une interdiction qui ne vint pas.

La soirée fut parfaite. Richard ne voulut pas dire à Louise ce qu'il savait à propos de Léo et de son père: « Un jour, je te le dirai, je te promets. » Elle accepta sa réponse et ils n'en parlèrent plus.

Quand il la ramena chez-elle autour de minuit, le père et la mère étaient sur leur balcon, à l'attendre, morts d'inquiétude. Il ne les salua même pas: « Je passe te prendre samedi, 7 h ». Il l'embrassa sur la joue et repartit.

Entre ses séances d'entraînement, son travail, les rénovations de sa demeure, ses sorties de plus en plus nombreuses avec Louise, ses longues promenades avec Téo, ses combats, l'automne et l'hiver passèrent en coup de vent. Il était heureux. Il avait mis la mémoire de Léo en sourdine: « Je ne t'oublie pas Léo, tu peux me croire. Je vais te venger, je te le promets. Mais ne sois pas pressé. » Il n'y avait qu'une ombre au tableau: le goût prononcé de Louise pour l'alcool. Elle se moquait de lui parce qu'il n'y touchait pas du tout. Il lui répondait: « L'alcool a brisé mes parents, il ne me brisera pas. » Mais il était amoureux. Il soupirait et la serrait contre lui: « Aie, tu me fais mal! » Et ils s'embrassaient à n'en plus finir.

Il eut deux autres combats cet automne-là, qu'il remporta presque aussi facilement que le premier, si bien qu'il fut décidé que son prochain combat en serait un de six rounds. Il n'y voyait aucune objection. Il eut trois mois pour s'y préparer.

Pour la première fois, la foule était derrière lui. Son adversaire n'était pas Beauceron et c'est lui qui reçut les huées qui étaient réservées à Richard jusque-là. Il put constater tout de suite qu'il n'aurait pas la partie aussi facile. L'autre bougeait bien et cognait dur. Au deuxième round, il

avait déjà encaissé deux crochets au côté qui l'avaient forcé à resserrer sa garde. Les occasions de toucher l'adversaire se faisaient rares. L'autre cependant s'essoufflait. Roméo, entre les rounds, l'incitait à être patient. La cloche annonça le dernier round. La foule, plus nombreuse qu'à l'accoutumée, s'impatientait et s'inquiétait. À la dernière minute, Richard réussit à placer un solide crochet au foie de son adversaire, qui tomba à genoux au sol grimaçant de douleur. Dès qu'il se releva, il lui refit le même coup, et là l'autre mit un genoux à terre, incapable de poursuivre.

Petit à petit, sa réputation grandissait. Même à l'Enfant-Jésus maintenant on savait. D'autant plus qu'il avait une supporter indéfectible. À l'approche de ses combats, Louise placardait tous les poteaux de téléphone du village. Il voyait que le regard des gens sur lui changeait. On le saluait discrètement.

Elle voulut savoir pour Léo, son père et Léo. Le mois d'août allait céder sa place. Louise venait d'avoir dix-huit ans. La perspective d'un nouvel automne en solitaire effrayait un peu Richard. Il prit une grande respiration: « Ce que je vais te dire ne te plaira pas. »

Elle eut un air inquiet. Il lui raconta tout, son amitié avec Léo, sa disparition, la lettre anonyme, l'internement à St-Michel-Archange, la vérité sur son décès et finalement les preuves qu'il avait sur la responsabilité de son père dans l'internement de Léo. « C'est lui qui a convaincu le curé et le maire. »

— Ce n'est pas possible! Ils l'ont tué.

— Moi aussi ils m'ont tué.

Elle hésitait entre la colère et les larmes.

— C'est à cause de cela que je ne voulais plus te voir. C'est ton père que je ne voulais plus voir. Mais là, tu viens d'avoir dix-huit ans. Viens habiter chez-moi... C'est Téo qui me l'a demandé…, et moi aussi j'aimerais bien.

Elle rit. La proposition était inattendue. Elle resta sans parler pendant une minute. Il y avait trop de choses qui se bousculaient dans sa tête.

— Je ne veux pas que tu précipites ta décision.

— C'est décidé. Amène-moi chez-toi.

Elle allait passer la nuit avec lui, sans prévenir ses parents qu'elle ne rentrerait pas. C'est ce qu'elle avait décidé.

Comme ils s'apprêtaient à retourner au lit, un aboiement de Téo les prévint d'une visite. Le chef Garnet se tenait sur le seuil, observant Téo du coin de l'œil, un peu gêné aussi: « Voilà, mademoiselle Louise, vos parents s'inquiètent... Est-ce que vous voulez que je vous ramène? »

— Non. Dorénavant je vis ici.

La réponse était sans appel.

Louise était peu habituée à la solitude. Le sentiment d'ivresse de sa nouvelle indépendance et l'inquiétude face à l'isolement se partagèrent son cœur toute la journée du lendemain. Au souper elle en fit part à Richard.

— Viens, on va faire une balade.

Elle allait s'asseoir sur le siège passager: « Non, de l'autre côté. » Elle fut une élève attentive et apprit rapidement. Il y eut quelques couinements qui arrachèrent une grimace à Richard. Mais après une heure elle maîtrisait les démarrages et les changements de vitesse.

— Où vas-tu?

Elle souriait. Elle descendit la côte vers le village et se dirigea droit vers la maison de ses parents.

Sa mère qui avait reconnu le camion bleu sortit sur le balcon, bientôt suivie de son mari.

— Bonjour maman. Je viens chercher mes affaires. Viens, Richard.

Ils montèrent tous deux à la chambre de Louise. Elle

trouva quelques valises qu'elle emplit de vêtements et de quelques autres effets. Richard plaça les boîtes dans le camion sans un regard pour les parents. Sa mère protesta.

— Maman, demain je vais te téléphoner.

Richard avait déjà choisi le siège passager. Elle s'installa au volant, démarra et ils s'éloignèrent.

— Et toi, tu ne dis rien, tu laisses ta fille partir avec ce voyou et tu ne dis rien.

Anselme Verraud baissa la tête et rentra sans répondre.

L'hiver fuyait à grands coups de blocs de glace sur la rivière. Au village tout le monde maintenant savait pour Louise, qu'elle habitait chez Richard, et qu'ils n'étaient pas mariés. On devinait la gêne des Verraud: « Si c'est pas honteux de faire cela à ses parents.Vous êtes bien courageux, et vous avez bien fait de couper les ponts! C'est ce qu'elle mérite. » Sa mère, quand Louise lui avait raconté l'histoire de Léo, avait tout simplement refusé de la croire: « Ce ne sont que pures inventions. Jamais ton père... Tu imagines que je le saurais! » Louise n'avait pas insisté. Sa vie maintenant était ailleurs. Et il n'était pas question de revenir en arrière. Elle travaillait dans un magasin de chaussures à Ste-Marie, s'y rendait au volant de son camion. Ses copines l'enviaient, Richard l'aimait. Son frère François lui rendait visite à l'occasion en l'absence de Richard et lui donnait des nouvelles de leur mère. À lui aussi elle avait révélé l'histoire de Léo et lui non plus ne l'avait pas cru: « Ton Richard c'est un voyou, c'est un violent. Tout le monde le sait et toi tu préfères le croire, lui, plutôt que notre père. Tu vas le regretter un jour. »

Richard, lui était plutôt satisfait de la tournure des évènements: « Et de un, mon Léo. » Mais il se gardait bien

de pavoiser devant Louise. Il ne voulait pas qu'elle s'imagine qu'il vivait avec elle pour se venger de son père; il l'aimait. Le reste n'était qu'une circonstance heureuse. C'est elle qui un jour lui dit: « Si tu avais voulu te venger de mon père, t'aurais pas pu mieux faire! » Elle l'avait vu sourire. Il avait dû la rassurer tout de suite. « Au contraire s'il n'y avait pas eu cette histoire, je n'aurais pas attendu tant d'années avant de t'inviter. Mais tu comprends que je ne voulais pas me retrouver toujours devant lui. C'est moi que j'ai puni. Pas lui. Je n'ai pas cherché à me venger. » Pourtant quand il y eut l'accident du maire, elle eut des doutes.

Richard avait dû travailler ce samedi-là, car Ephrem était absent. Il devait fermer le garage à midi mais à 1 h il n'était toujours pas rentré. Elle avait encore attendu une demi-heure et avait téléphoné au garage, vaguement inquiète: « Il y a eu un accident. Ne m'attends pas pour dîner. Je te rappelle. »

Elle s'était plutôt rendue au garage: « C'est le maire. Il partait d'ici. Il est mort. Le chef Garnet m'a demandé de l'attendre ici. »

— Pourquoi, qu'est-ce que tu as à voir avec cet accident?

— ... Rien, bien sûr. C'est probablement pour le remorquage.

— Allons voir!

Ils descendirent la côte. Une foule de curieux tentait de s'approcher du véhicule accidenté immobilisé au milieu du champ et le chef Garnet, débordé, tentait de les maintenir à distance. L'ambulance arrivait dans un vacarme de sirène assourdissant. Le pare-brise de la Cadillac était complètement disparu, le capot et la valise arrière étaient cabossés. Richard comprit que la Cadillac avait effectué au moins un tonneau avant de s'immobiliser sur ses roues. Le conducteur avait été projeté à l'écart, là où la foule s'était attroupée. Richard s'approcha de la Cadillac et la

regarda longuement. Louise voulut s'approcher du groupe de curieux. Richard la retint: « Vaut mieux pas. » Le chef Garnet venait à sa rencontre: « Tu peux aller chercher la dépanneuse? »

Une heure plus tard la carcasse de la Cadillac était revenue sur le stationnement du garage. Le chef Garnet, nerveux, se grattait la tête: « Quelle histoire, quelle histoire! » Il donna à Richard la consigne de ne pas toucher au véhicule. Il allait mander un expert qui viendrait étudier l'état du véhicule, lundi sans doute: « C'est la procédure habituelle! »

— Qu'est-ce qui s'est passé?

Ephrem venait aux nouvelles. Ils lui offrirent un café.

— J'en sais trop rien. J'étais en train de travailler sur la Cadillac. J'ai dû m'absenter pour aller aux toilettes. Quand je suis revenu, la Cadillac était partie.

Ephrem était songeur: « Je ne t'ai jamais dit mais certains clients ne veulent pas avoir affaire à toi, à cause de ton foutu caractère. Le maire était de ceux-là. »

Richard eut envie de lui rappeler que le maire avait une autre bonne raison de ne pas vouloir se trouver face à lui, mais il ne dit rien.

Ephrem poursuivait: « Je lui avais dit que je serais absent hier matin. Il m'a dit qu'il viendrait quand même récupérer sa voiture, qu'il n'avait pas vraiment le choix. Il n'aurait tout de même pas attendu que tu t'absentes, caché derrière un arbre. » Il sourit à cette pensée. Richard reprenait: « Le problème, c'est que la voiture n'était pas prête. En rédigeant la facture, je me suis rendu compte qu'on devait également remplacer la batterie. J'avais déjà sorti la voiture. J'ai remplacé la batterie sur le stationnement. J'ai gaffé: en vissant les connecteurs aux bornes de la batterie j'ai touché le tuyau d'huile des freins avec la clef.

Pataf! T'aurais dû voir l'étincelle! Évidemment le tuyau était percé. » Il montra à Éphrem la clef qu'il utilisait. Une encoche importante dans l'outil témoignait de la puissance du choc électrique. « J'ai téléphoné chez le maire pour le prévenir qu'on ne pourrait pas lui remettre son auto aujourd'hui, qu'il fallait commander la pièce. Pas de réponse. Je suis allé quelques minutes aux toilettes et quand je suis ressorti, la Cadillac était partie... »

— C'est pas ta faute, t'en fais pas. Mauvais concours de circonstances.

Il avala une dernière gorgée de café: « Bon, bonne nuit les enfants. » Et regardant Téo à moitié couché dans sa cage: « Spécial ton cabot! »

Louise observait Richard. Il ne lui sembla pas trop nerveux: « Tu n'as pas peur qu'on t'accuse? »

— De quoi m'accuserait-on?

— D'avoir planifié tout cela?

Il la regarda avec un sourire en coin: « Tu me crois capable de faire une chose semblable! »

— Pour Léo, oui.

— Ma puce, t'as trop d'imagination. Mais je suis flatté que tu le penses. Vaut mieux cependant que tu gardes ce genre de réflexion pour toi. Il y en a qui pourraient vraiment le croire, si tu leur suggérais.

— Il n'a eu que ce qu'il méritait. Et ce n'est pas moi qui te condamnerais.

Ce fut à Richard maintenant d'observer Louise. Pensait-elle vraiment ce qu'elle disait ou voulait-elle plutôt avoir un aveu de sa part? Il préféra clore la discussion: « Je vais aller courir un peu. J'ai du rattrapage à faire. »

Ils mirent une bonne dizaine de minutes à ouvrir le

capot de la Cadillac. Il était passablement cabossé mais l'attache tenait. L'inspecteur dut enjamber maladroitement la portière pour prendre place derrière le volant. Il testa les freins, revint au moteur. Il repéra le tuyau percé: « Évidemment! inutile de chercher plus loin. »

Le chef Garnet se tourna vers Richard: « Peux-tu m'expliquer ce qui s'est passé? » Richard reprit son histoire, l'automobile placée sur le stationnement, la facture, la batterie, la maladresse qui avait percé le tuyau, l'appel sans réponse chez le maire, son passage aux toilettes et la Cadillac disparue à son retour. Le chef alla au véhicule, se pencha sur le moteur. La canalisation d'arrivée d'huile à freins passait effectivement à quelques pouces de la batterie. La batterie était neuve. Il revint à l'intérieur et demanda à voir la facture. Le remplacement de la batterie n'y figurait pas.

— La clef, tu l'avais laissée sur le contact?

Richard se retourna: « Non, elle est toujours là. »

Le chef réfléchissait, faisant tourner la clef nerveusement entre ses doigts:

— Et... tu... as vu qui était venu le reconduire?

— Non, je n'ai vu personne.

— Et tu avais abaissé le capot même si le travail n'était pas terminé?

— Bien sûr. Nous n'aurions pas la pièce avant lundi. Alors...

En revenant chez-lui ce soir-là, Richard parla à Léo: « Je te l'avais dit mon Léo que tu pouvais me faire confiance! » Richard et Louise ne parlèrent plus jamais de l'accident.

Cette année-là fut fertile en émotions au village de l'Enfant-Jésus. Après le décès du maire qui avait provoqué l'émoi, il y eut l'incendie du presbytère, survenu dans la nuit du 16 juillet. Le curé en pyjama, affolé et hagard, avait pu quitter le presbytère de justesse. Les sirènes des pompiers avaient rameuté tout le village autour de l'église. Quand leurs lances d'arrosage étaient entrées en action, c'était déjà trop tard. La vieille maison n'était plus qu'un immense brasier. Ils arrosèrent plutôt l'église voisine, par prévention.

Et comme il ne restait rien, les assureurs n'avaient même pas pu identifier le premier foyer d'incendie. Le curé, lui, était trop secoué pour qu'on en tire quelque chose. Avant l'incendie, on disait déjà qu'il n'avait plus toute sa tête. L'incendie lui avait pris le reste. « Ce pauvre homme, il a mis le feu avec sa manie de brûler des cierges. Dire qu'il aurait pu y passer! »

7

Louise, comme elle le faisait depuis quelques années en juillet, était allé visiter sa grande amie Sylvie. Les deux jeunes femmes s'entendaient comme des sœurs, ou mieux, car tout le monde sait comment des sœurs peuvent se haïr, comme des amies, les amies qu'elles étaient depuis les années où elles s'étaient connues en camp de vacances. Sylvie avait trouvé un travail à la Dominion Corset: « Si jamais vous veniez vivre à Québec, je suis sûre que tu pourrais te faire engager. » Louise protesta qu'elle ne connaissait rien en couture.

— Je vais te montrer!

Elles avaient passé quelques heures sur la machine de la mère de Sylvie et celle-ci avait conclu: « Tu as du talent, c'est sûr. »

Louise connaissait déjà les cafés à la mode, les grands magasins, les salles de danse de tout Québec. Tout ce qui horripile les citadins, le bruit, les bouchons de circulation, la puanteur, les travaux constants un peu partout la fascinaient. Elle aurait bien aimé venir vivre dans la grande ville: « Richard ne sera pas facile à convaincre. Il a un bon emploi, une maison... » Elle s'y ennuyait.

— Il pourrait boxer ici.

Louise sourit: « Ton idée n'est pas mauvaise du tout. » Elle réfléchit quelques secondes: « Voici ce que nous allons faire . »

Il y avait à une demi-heure de marche un gymnase dédié à la boxe. Quand elles entrèrent dans le Palestron,

tout le monde s'arrêta un moment pour les regarder. Il y eut quelques sifflements gênants. Louise retint Sylvie qui aurait voulu faire demi-tour. L'un des boxeurs vint à leur rencontre en boxant dans le vide: « Un petit entraînement avec le meilleur boxeur du Québec? » Elles rirent: « Dites-moi plutôt qui est le patron ici. » Louise frappa résolument à la porte que le garçon lui avait désignée.

La pièce climatisée était confortable et ne sentait pas la sueur comme la salle d'entraînement. Deux hommes assis de part et d'autre d'un bureau défraîchi les observaient. Louise, intimidée, se présenta gauchement puis parla de Richard.

— Pourquoi il n'est pas venu lui-même?

— Il n'aime pas se mettre de l'avant.

Elle sortit de son sac en denim qu'elle portait en bandoulière une affiche un peu chiffonnée et la tendit par-dessus le bureau. Le monsieur la déplia: « La merveille de L'Enfant-Jésus! Rien que cela! » Il souriait, moqueur. « Écoutez Mesdemoiselles, tout cela c'est bien gentil, mais maintenant mon partenaire et moi on doit travailler. »

Il lui remettait son affiche: Elle tourna le dos : »Vous pouvez la garder, j'en ai d'autres. » Et elles sortirent.

— Quel prétentieux!

— Du style et du chic quand même! On dit que la boxe et la pègre sont liées. Tu crois que ce sont des bandits? …, et Richard, tu crois qu'il apprécierait que tu manigances dans son dos?

— Je ne manigance pas, et Richard est un grand garçon. Il est capable de refuser. Si tu savais tout ce dont il est capable... De toute façon, cela n'ira pas plus loin.

De retour au village, elle perçut tout de suite l'étrange odeur. Et elle vit ce qui restait du presbytère, ou plutôt ce qui ne restait pas. C'était donc la cause de ce surprenant rassemblement.

Richard était négligemment appuyé sur sa camionnette et lui souriait. Ils s'embrassèrent. Elle jeta un regard vers le magasin de son père. Il était sur le porche et les regardait. Elle détourna la tête: « Rentrons vite, je suis vannée. »

Richard prit des nouvelles de Sylvie: « Et la grande énervée, comment elle va? »

— Elle n'est pas énervée, elle est malade. Ce n'est pas la même chose. Tu n'es pas gentil.

— Je te taquine. Je l'aime bien aussi.

Pendant qu'ils roulaient vers la maison, elle observait Richard à la dérobée.

— Et le curé? Il s'en est sorti?

— Je pense oui, c'est ce qu'on a dit.

— C'est dommage!

C'est Richard maintenant qui la regardait: « T'aurais quand même pas voulu qu'il meure brûlé vif? »

— Pourquoi pas? Léo est bien mort gelé vif.

Richard avait à nouveau l'impression qu'elle le testait.

— Tu ne vas tout de même pas croire que je suis responsable de l'incendie. Je ne suis pas plus responsable de l'incendie que de la mort du maire. Que d'heureux hasards!

Louise hocha la tête. Elle répéta, comme pour elle-même: « Que d'heureux hasards, bien sûr!.. »

L'occasion lui sembla propice: « Tu sais quoi! on devrait déménager à Québec. Sylvie dit que j'aurais un emploi dans sa boîte et toi, tu pourrais mieux développer ta carrière, c'est sûr. »

Il la regarda en souriant: « Et tu as tout planifié cela avec Sylvie. Et bien sûr on vendrait sans problème notre

maison, on s'en rachèterait une autre avec les deux ou trois mille dollars et tout irait comme sur des roulettes! »

— On pourrait toujours commencer par essayer de vendre.

Il ne répondit pas mais l'idée ne lui déplaisait pas tant: « On en reparlera après mon combat du 11. Là je dois me concentrer. Roméo m'a prévenu que le prochain adversaire allait se rendre au bout des six rounds. »

Frigon montra l'affiche à son entraîneur: « Tu le connais? »

— J'ai entendu parler de son adversaire. De lui, pas du tout! Tu veux que je m'informe?

— Réserve-nous deux places pour le combat du 11. Langlois, tu le connais! Si son boxeur est si bon, il ne va pas lâcher le morceau. Faudra être convainquant. Y'a longtemps que je n'ai pas rencontré Langlois. Si le combat est nul, j'aurai au moins le plaisir de le revoir. Prends les places à ton nom.

Il n'était pas nécessaire de tout expliquer à Rosbif. C'est ce que Frigon aimait chez lui. Tu fais ceci; il le faisait. Tu fermes ta gueule; il se taisait. Si Langlois avait un si bon boxeur, qu'il savait que lui, Frigon, s'y intéressait, peut-être magouillerait-il quelque chose: « Fichu monde! On ne peut pas se fier à quiconque. »

Leur table était au pied du ring. Langlois, comme il se devait, fit le tour des tables pour accueillir ses clients importants. En voyant Frigon, il figea un moment, la bouche ouverte, devinant sans difficulté la raison de sa présence. Ils s'échangèrent quelques civilités, parlèrent des affaires, qui n'étaient pas bien roses, que veux-tu, les jeunes

préfèrent le ciné-parc! Et la santé? c'est bien, ça va, on vieillit! Mais toi tu ne vieillis pas. Quelle est ta recette? Ils se serrèrent la main et Langlois poursuivit sa tournée. Puis il alla souffler quelques mots à Roméo, qui jeta un œil dans leur direction. Frigon l'avait suivi des yeux et il aurait pu dire mot à mot toute leur conversation.

— La petite, elle est là.

Frigon regarda dans la direction que lui indiquait Rosbif. La jeunette de l'affiche le regardait en souriant. Il la salua discrètement et revint à Langlois. Il ne pouvait plus rien faire. Les deux boxeurs montaient sur le ring.

L'opposant à Richard était Américain. Frigon le connaissait. Un bon boxeur, en pleine ascension. C'est à cause de lui qu'il était venu. « De deux choses: ou ils sont inconscients, ou ce Decluze a du potentiel. »

L'Américain ne s'était pas laissé déranger par les huées. Il attaqua en puissance et Richard fut aussitôt débordé. Il dut se replier dans les cordages, se protégeant de son mieux. Quand le premier gong retentit, il avait déjà une coupure à l'arcade sourcilière droite.

Rosbif jurait: « Il faut qu'il se déplace sur sa gauche, pas sur sa droite! »

— Il n'a pas dû affronter souvent un autre gaucher. Au deuxième engagement, Richard fut à nouveau dans les cordages, tout près de la table de Frigon.

— Va sur ta gauche, Decluze, sur ta gauche!

C'est Rosbif, qui, n'y tenant plus, lançait ses conseils au boxeur.

Richard dut entendre, ou en prendre conscience par lui-même. Il commença a s'esquiver par la gauche et plus aucun coup solide ne l'atteignit. Il perdit ce round aux points mais il sembla reprendre un peu confiance. Au troisième round il retrouva ses jambes et réussit à toucher le visage de son adversaire avec deux jabs au menton. Au gong, il

semblait avoir retrouvé ses moyens et la foule reprenait confiance.

Frigon observait Decluze sur le banc. Il fixait son adversaire avec violence. C'était cette détermination qu'il aimait voir chez un boxeur.

Richard, qui jusque-là avait gardé une bonne distance avec son adversaire, se colla sur lui et ne le lâcha pas d'un pouce. Il tenait ses deux gants devant son visage, frappait rapidement aux côtes et reprenait sa position de défense. L'autre n'arrivait plus à le toucher. Richard varia ensuite habilement ses attaques. Après deux jabs successifs, il s'éloignait, se mettant hors de portée, et revenait aussitôt en attaque pour se mettre tout de suite après à nouveau hors de portée. Dans le coin américain, on commença à s'inquiéter.

C'est au quatrième round que le vent tourna. Richard n'avait pas encore réussi à donner un seul coup en puissance. Le premier coup porta aux côtes. Son adversaire grimaça et recula. Richard chargea et porta un crochet à la mâchoire. L'autre bascula dans les cordages. Il se fit aussitôt marteler de coups au corps. Il voulut se protéger en repliant les bras. Un puissant crochet à la tête le projeta au sol. C'en était fini.

La foule était en délire.

La jeunette passa près de Frigon: « Je vous l'avais dit! »

Le calme revenu, Frigon s'approcha de Langlois: « Toi et moi, il faut qu'on cause! »

C'est deux jours plus tard qu'il téléphona chez Richard. Louise, qui avait cru reconnaître sa voix, alla chercher Richard et s'esquiva discrètement à l'étage. Elle commençait à connaître son Richard et ne fut pas surprise qu'il ne lui fasse aucun compte-rendu du téléphone. Il n'aimait pas le changement. Quitter sa belle maison allait être douloureux pour lui. Il ne le ferait pas sur un coup de tête.

Quand elle rentra du travail le lendemain un peu avant Richard, elle ne trouva pas Téo qui l'accueillait toujours joyeusement. Elle fit le tour de la maison en l'appelant. Il n'était pas dans ses habitudes de s'éloigner. Maintenant qu'il avait trouvé un foyer, il ne semblait pas prêt à l'abandonner facilement. Richard arriva et il partit à sa recherche sur le rang. D'un coup son sang se glaça: dans le fossé, le chien gisait, immobile. Il cria le nom du chien et se précipita. Il n'y avait plus rien à faire. Louise l'avait rejoint et pleurait, à genoux près de lui. Richard, le regard fixe, ne pleurait pas: « Je te jure que si je trouve celui qui a fait cela, il est mort! » Puis il monta sur la route, et levant les deux poings vers le village, il hurla: « Je vais brûler votre maudit village, bande d'assassins! »

Les jours suivants, après son travail, il alla faire systématiquement le tour de toutes les rues du village, regardant l'avant de tous les véhicules, allant bien souvent jusqu'au fond des entrées privées, qu'il y ait ou non quelqu'un qui s'y trouve, pour voir l'avant du véhicule stationné. Il n'aurait pas fallu que quiconque à ce moment s'interpose. Mais la démarche était si singulière que les gens qui voyaient cet intrus ne réagissaient pas ou savaient, à voir son air, qu'il valait mieux ne rien dire.

Mais la pauvre bête n'était pas bien grosse. L'impact n'avait sûrement pas abîmé les gros pare-chocs d'acier ni les lourdes carrosseries.

Il vit quand même une automobile avec un feu avant droit cassé. Il se pencha sur le véhicule dans l'espoir de voir quelques poils de Téo. À ce moment un gros bonhomme s'approcha, le visage sévère: « Eh toi! Qu'est-ce que tu fais là? »

— C'est vous qui avez tué mon chien?

Le type s'approcha en serrant les poings. Il devait faire

près de deux fois le poids de Richard. D'un élan, Richard fonça sur lui et le bouscula. Le bonhomme, surpris, n'eut pas le temps de réagir. Il recula en tentant de retrouver son équilibre, puis il tomba sur les fesses, puis sur le dos. Sa femme sortait à ce moment.

— Mais qu'est-ce que qui se passe?

Elle regardait Richard puis son mari qui essayait de se relever. Richard lui désigna le phare brisé: « Votre mari a tué mon chien! »

— Mais cela fait des mois que cette lumière est brisée!

Puis elle alla aider son mari à se remettre sur pied.

Richard les regarda un moment puis tourna les talons, sans regret et encore plus enragé. En rentrant à la maison, il dit à Louise: « Nous n'avons plus rien à faire ici. » Puis il appela Frigon, qui proposa de venir les rencontrer le lendemain soir, sur le rang St-Gabriel.

Richard présenta Louise à Frigon. Celui-ci allait dire quelque chose mais se ravisa et tendit la main à Louise, faisant celui qui ne la connaissait pas. Elle fit de même.

Frigon était un homme élégant, mince, les cheveux noirs et impeccablement coiffés, sûr de lui, fier d'exhiber son opulence, habitué sans doute à obtenir ce qu'il voulait.

— Tu es un bon boxeur. Je n'ai rien à dire contre Langlois, mais ce n'est pas pour toi. Ici tu n'as pas d'avenir. Avec moi, tu vas aller au sommet, je te le garantis.

— J'ai un bon emploi, un bon patron...

— J'ai un boulot pour toi, dans mon usine. Même salaire plus dix pourcent.

— Ma maison...

Frigon faisait des yeux le tour de la pièce: « Vraiment impeccable! J'ai un acheteur pour ta maison. Et je t'en trouve une à Giffard pour le même prix. »

Richard était flatté mais ne laissait rien paraître. Il

gardait le silence. Frigon se tournait vers Louise, sûr d'avoir une alliée. Elle faisait oui de la tête, ses beaux grands yeux suppliant Richard.

— Quand peut-on aller la voir, la maison?

La maison n'avait rien d'un palace. C'était convenable, pour le moment. C'est Rosbif qui leur servait de guide. Le patron était à l'extérieur. Louise se pendait au bras de Richard, heureuse. Après une rapide visite de l'usine de fabrication de vélos, ils se rendirent au Palestron. Là, il n'y avait ni judo ni karaté. Que de la boxe. Tous les jeunes semblaient contents de voir Rosbif et de le saluer. Il leur présenta ses assistants.

— Ici, pas de cigarette et jamais d'alcool. Quand tu as un entraînement prévu à 2 h, ce n'est pas 2 h 30. Je t'ai vu à St-Georges. Si tu me suis, on ira loin. Être champion, ce n'est pas une partie de plaisir. Tu vas suer. Tu es déjà vieux. Il va falloir rattraper le temps perdu.

Rosbif avait une voix grave et caverneuse qui devait fortement impressionner les jeunes.

— Je sais, ne vous inquiétez pas.

Richard s'attendait à boxer contre un adversaire dans la semaine, ou au pire dans le mois qui suivait. Il n'avait pas livré un seul combat depuis huit mois. Que de l'entraînement, des coups de poing sans discontinuer dans des sacs de frappe, des sauts à la corde, de la course à pied, de la musculation. Il ne disait rien, faisait ce qu'on lui demandait de faire. Mais en dehors du Palestron il devenait irascible. Et Louise subissait sa mauvaise humeur. Au début elle se

tut. Elle aussi était déçue par son emploi à la Dominion Corset. L'ivresse de la nouveauté avait rapidement cédé la place à l'ennui, ennui des gestes répétitifs, de la poussière des tissus qui bouchait les nez, des journées toutes pareilles à l'infini, des pauses-café calculées à la seconde, des trajets en autobus dans de vieilles guimbardes toutes brinquebalantes, fours en été, frigos en hiver. Mais heureusement il y avait Sylvie. Elles passaient le plus de temps possible ensemble, dînaient ensemble au comptoir de chez Paquet ou d'un sandwich sur un banc de parc dès que le soleil coopérait le moindrement. Sylvie l'enviait d'avoir un homme à elle: « Et ce n'est pas à l'usine que je risque d'en connaître un! »

— Mais il y a Constant!

Et elles pouffaient ensemble. Constant était ce garçon boulotte qui balayait les planchers de l'usine et qui ne brillait pas dans le noir.

— Et tu n'aurais plus besoin de nettoyer chez-toi.

Là Louise ne rit plus. Depuis qu'ils vivaient dans leur nouvelle demeure, peut-être à cause de l'exiguïté des lieux, Richard était devenu maniaque de l'ordre et de la propreté. Elle aurait su qu'elle aurait peut-être réfléchi davantage avant de le suivre dans la vie. Il ne tolérait aucun désordre, aucune poussière dans la maison. Et il exigeait que ce fût elle qui s'en charge. En cela il n'était pas tellement différent des autres hommes qu'elle connaissait. Elle aurait bien aimé pourtant qu'il fut différent. N'était-ce pas ce qui lui avait d'abord plu, cette façon qu'il avait d'aller son chemin sans se soucier des autres. Et surtout, il ne pouvait plus supporter de la voir boire quelque alcool. Elle buvait son vin en cachette. Quand il y avait des invités, il se montrait un peu moins intolérant. Politesse oblige. Elle avait pris l'habitude d'amener Sylvie à souper le vendredi soir, histoire de bien commencer la fin de semaine: « Le vendredi, Richard est

fatigué et ça finit toujours par une engueulade. Devant toi il va peut-être s'abstenir. »

Ce soir-là, il ne s'abstint pas. Quand Richard entra, les deux jeunes femmes avaient déjà vidé une bouteille de vin. Sans égard pour Sylvie, il eut un profond soupir en regardant la bouteille. Pour toute réponse, il n'eut qu'un: « Tu m'énerves! »

— Si tu savais ce que j'ai souffert à cause de l'alcool...

— Je sais, mais y'a quand même une différence. Tes parents buvaient du matin au soir et même la nuit!

— Ils ont commencé comme toi.

— Je ne serai jamais alcoolique.

— Tu l'es déjà!

— On sait bien, monsieur est parfait, monsieur est un saint!... même un assas...

Elle ne termina pas sa phrase. Elle se mit à pleurer. Voilà bien pourquoi il haïssait l'alcool: il vous faisait dire n'importe quoi n'importe quand. Il la regardait, l'œil mauvais. Comme à chaque fois qu'ils avaient cette discussion, elle pleura. Il la laissa pleurer. Avant il l'aurait consolée. Maintenant il la laissait pleurer. Il ne dit plus rien et il sortit: « Je vais souper ailleurs. » Elle sortit derrière lui, pleurant toujours, le suppliant de rester. La voisine d'en face était sur son perron qui les regardait. Elle vit que Louise pleurait. Richard haussa les épaules ostensiblement en la regardant, claqua fortement la portière de son camion et démarra bruyamment.

— Ma pauvre vieille..!

Sylvie avait mis son bras sur les épaules de Louise et la ramenait à l'intérieur.

— Finalement, je suis peut-être mieux toute seule! Mais pourquoi n'arrêtes-tu pas de boire? Cela réglerait tous vos problèmes.

— J'ai essayé mais c'est plus fort que moi. Je suis

tellement déçue de tout, tellement déçue...

Sylvie s'en voulait un peu d'avoir introduit Louise à la Corset. Elle non plus n'adorait pas mais c'était mieux que rien: « Je n'aurais pas dû t'emmener là. »

— Mais non, ça n'a rien à voir.

— On devrait lancer une petite entreprise toutes les deux, une pâtisserie. Ça te plairait?

— Bien sûr que ça me plairait. Tu as des sous?

— Ben non?

Elles rirent. Sylvie continua:

— Tu sais, moi aussi j'ai des problèmes...

Et devant l'air interrogateur de Louise:

— Tu sais, ma maladie... si je n'ai pas mes pilules, je ne me sens pas bien. Ça n'allait plus. Dépression, anxiété. J'étais tellement mal... J'ai vu un médecin. Depuis que j'ai ces pilules, tout est beau! Je dors et je ne suis plus anxieuse. Une merveille! Si tu veux le nom de mon médecin...

Les deux jeunes femmes se mettaient à table.

— Tantôt tu as presque dit *assassin*.

Louise ne se souvenait même pas: « J'ai dit cela?... » Elle regrettait un peu de s'être échappée. Elle n'aurait pas dû raconter tout cela, mais le vin altérait son jugement et elle n'y voyait plus de problème. Elle lui raconta l'histoire de Léo, de l'accident du maire et de l'incendie du presbytère.

— Et tu crois que c'est Richard?

— J'en suis sûre! Mais il a bien fait. Ces gens-là n'auraient jamais été punis. Tu me promets de ne jamais parler de cela à personne.

— Bien sûr, je te promets.

Quand Richard revint vers les neuf heures, il semblait avoir oublié sa colère. Il était même joyeux. Il proposa à Sylvie de la ramener tout de suite chez-elle, ce qu'elle accepta. Dans le pick-up elle eut une étrange sensation. Elle était assise auprès d'un meurtrier. Il ne savait pas qu'elle sa-

vait, mais elle savait. Elle essayait d'être naturelle mais n'y parvenait pas bien: « Qu'est-ce que tu as? C'est cette engueulade? T'en fais pas, ça nous arrive toujours et Louise s'en remet toujours. » Mais Richard se souvenait lui aussi de la parole de Louise et il eut un doute. Il observa Sylvie l'œil en coin. Elle le regarda au même moment et tous deux surent la pensée de l'autre. Tous deux détournèrent les yeux. Il la suivit des yeux un moment alors qu'elle montait chez-elle. Il n'aimait pas ce qui venait de se passer.

En sortant de la maison après l'engueulade, plutôt que d'aller souper, Richard s'était dirigé vers le Palestron, droit au bureau de Frigon, avait frappé et était entré sans attendre l'invitation. Tous deux l'avaient regardé entrer, un peu surpris. Frigon allait sans doute lui dire qu'on n'entrait pas chez-lui de cette façon, mais Richard ne lui en avait pas laissé le temps: « Vous m'aviez promis que j'irais tout en haut. En près d'un an je n'ai pas eu un seul combat. J'en ai ras le cul de taper sur un sac. Ou vous m'organisez un combat ou je retourne avec Langlois. »

Richard s'était tu. Les deux hommes souriaient. C'est Rosbif qui dit: « Il était temps... Nous on pensait que tu ne voulais pas te battre. Un combat en janvier, ça te va? »

Il ne plaisantait pas. Richard, surpris, n'avait su que dire.

Richard n'allait pas manquer sa chance. Il doubla ses temps d'exercice. À chaque entraînement contre partenaire, Rosbif devait l'arrêter avant qu'il n'amoche son adversaire. Il lui disait: « Apprends à contrôler tes coups, à les retenir. Des coups perdus te font dépenser inutilement ton énergie. Contre un partenaire, c'est le temps d'apprendre à t'économiser. Il faut que chacun de tes coups porte » Il apprit à

retenir ses coups, à mieux doser ses efforts. Rosbif semblait satisfait de lui. *« Si tout va bien, en janvier un combat... »* Et tout avait bien été.

Son adversaire était un boxeur d'un autre club de la région. Inconnu comme lui, peu expérimenté. Rosbif qui l'avait vu à l'œuvre ne semblait pas craindre pour Richard mais il lui conseilla la prudence. « Prends ton temps, laisse-le venir, attends l'ouverture. »

Son combat était le deuxième de la soirée. Les premiers combats réchauffaient la salle pour les combats plus importants qui allaient suivre. Pendant la présentation des boxeurs, les spectateurs peu intéressés poursuivaient leur discussion, allaient chercher quelque chose à boire, allaient parier ou discutaient le dos à l'arène. Le gong retentit. Les deux boxeurs s'approchaient lentement l'un de l'autre en tournant sur le ring. Richard lança de toutes ses forces un crochet de la gauche qui frappa le casque de son opposant qui tomba raide sur le sol. Il ne se releva pas. Le combat avait duré quatorze secondes.

Il n'y eut pas tout de suite de réaction dans la foule. Qu'un silence qui s'était installé graduellement. Les spectateurs qui avaient le dos tourné et qui n'avaient rien vu regardaient maintenant le ring, déçus. Le knock-out, le coup parfait, est une denrée rare. Ce que tous les amateurs veulent voir. Même Rosbif semblait étonné. Il souriait à Richard: « T'es pas trop fatigué mon grand? » Richard, lui, imperturbable, se contenta de répondre: « Et de un! » Il avait déjà goûté à l'ivresse de la victoire et elle venait de le rattraper tout d'un coup. Louise accueillit Richard au pied du ring et se pendit à son bras: « Tu es mon héros. »

Il aurait aimé livrer plus de combats mais Rosbif refusait:

« Tu as encore trop de choses à apprendre. Chaque chose en son temps. Il est important de trouver le bon adversaire. Celui qui te fera une bonne opposition mais qui n'arrivera pas à te battre. Ça, c'est mon boulot. Le tien, c'est d'apprendre. Pour le moment, on t'a trouvé un nom. Enfin mon gamin t'a trouvé un nom: Riko Champion. Richard sourit. « Ça me va. »

C'est à peu près à l'époque du premier combat qu'il aperçut François dans l'usine Frigon. Richard cacha son étonnement. Ils ne se saluèrent pas. Ils se regardèrent un moment, Richard tourna le dos et se rendit à son poste de travail.

Louise, qui était devenue une habituée du Palestron, s'était présentée seule quelque temps auparavant au bureau de Frigon et elle avait sollicité un emploi pour son frère dans son usine, se doutant bien que Frigon n'oublierait pas son rôle dans la présence de Richard au Palestron, ce qui se confirma effectivement.

— Mais ne les placez pas à côté l'un de l'autre. Cela vaut mieux.

Frigon, pourtant curieux, n'avait pas posé de question: « Pas de problème! » En se quittant il lui avait dit: « À charge de revanche. » Louise eut envie de lui dire que justement ils étaient quittes mais elle s'abstint et elle s'en voulut un peu par la suite. Elle était toujours étonnée de constater à quel point il était facile pour certaines personnes d'ambitionner sur le pain béni et à quel point elle se défendait mal, parfois.

L'année 58 s'annonçait bonne. On jugea que Riko Champion pouvait affronter un adversaire par mois. Des combats de quatre rounds qui n'en duraient qu'un ou deux en moyenne ne l'épuisaient pas et on voulait profiter de sa popularité naissante pour remplir le Palestron. Richard n'y

voyait pas d'inconvénient, bien au contraire.

Il gagnait sans trop de difficulté tous ses combats. Mais Frigon et Rosbif s'inquiétaient quand même. Ils se rendaient compte que Richard n'avait plus la même concentration ni la même détermination. Lui prétendait que rien n'avait changé. Mais certains signes montraient le contraire. Il lui arriva de manquer un entraînement. Il prévenait, mais quand même. L'année précédente, il n'avait jamais rien manqué. Il en redemandait plutôt. Parfois il était distrait et Rosbif devait lui répéter deux fois la leçon. Il leur fallait identifier le problème. Au cours des combats il devenait de plus en plus erratique dans ses coups. Les spectateurs n'y voyaient que du feu, l'important étant qu'il gagne. Mais Rosbif gueulait: « Concentre-toi, tu n'en fais qu'à ta tête, fais ce que je te dis. » Richard, excédé, fonçait sur son adversaire, pressé de mettre fin au combat. Vers le milieu de l'année on passa aux combats de six rounds, en les espaçant un peu plus. Les adversaires allaient devenir plus forts, plus aguerris. Frigon et Rosbif avaient hésité. Puis ils avaient décidé de jouer le tout pour le tout, espérant qu'une compétition plus forte allait ramener Richard dans le bon état d'esprit: « Et s'il ne se reprend pas en main, on le largue! »

Se reprit-il en main? Pas vraiment. Mais il gagna quand même tous ses combats, certains plus difficilement. Il se faisait frapper, ripostait, et gagnait. Rosbif ne savait plus comment le prendre. Il voyait toutes ses lacunes, le conseillait mais l'autre n'en faisait qu'à sa tête.

Certains entraîneurs incitent leurs boxeurs à détester leur adversaire, de manière à montrer plus de hargne au cours du combats. Ce n'était pas l'enseignement de Rosbif: « Un jour, et ce jour arrivera pour sûr, tu vas rencontrer quelqu'un de plus fort que toi, de plus talentueux. Et la seule façon de gagner ce jour-là sera d'éviter ses coups, de te

protéger. Ce n'est pas en fonçant tête première comme tu fais que tu vas y arriver. Quel que soit ton adversaire, tu dois le respecter, l'étudier, attendre l'occasion, et elle vient toujours, et ensuite attaquer. »

Richard comprenait, hochait la tête en signe d'acquiescement, mais dans l'arène oubliait. Rosbif s'impatientait.

— Si on discutait avec Louise, elle pourrait peut-être nous aider.

Frigon réfléchissait: « C'est elle le problème, j'en suis sûr! »

Depuis un certain temps Louise n'assistait plus aux combats de son mari. Frigon se souvenait de son enthousiasme aux séances d'entraînement et aux combats de Richard puis tout à coup plus rien. Elle ne venait plus au Palestron. Il en avait parlé à Richard, qui s'était contenté en guise de réponse d'un léger signe de tête qui pouvait signifier n'importe quoi, mais qui voulait sans doute dire que cela ne regardait personne que lui. « Tu te rappelles, elle était accompagnée d'une amie quand elles sont venues nous rencontrer la première fois. Et cette amie était à tous les combats de Decluze, avec Louise. Je l'ai vue aller discuter avec Royer. Je parie que c'est une de ses patientes, la pauvre. Appelle-le. »

Royer, le soigneur attitré du Palestron, médecin à l'occasion, répondit lui-même au téléphone. Frigon sourit. Il se rappela que Royer n'avait pas d'assistant: « Royer, c'est Frigon. Ça va? Écoute, tu te rappelles la copine de Louise Decluze, oui, oui, celle qui est allé te saluer il y a un moment... – Royer semblait éprouver quelques difficultés avec sa mémoire – ...oui, oui, c'est cela, avant un combat de Riko. Bon tu vois de qui je veux parler, pourrais-tu me dire son nom et son numéro de téléphone. »

Le médecin donna l'information sans aucun embarras.

Il attendit au samedi soir pour téléphoner chez Sylvie : « J'aimerais vous entretenir sérieusement d'un sujet qui nous tient à cœur, vous et moi. Pourriez-vous venir me voir à mon bureau demain en après-midi, vers 3 h. Prenez un taxi. Je paierai. Demain 3 h. » Après un court moment de réflexion, il ajouta: « Vaut peut-être mieux ne pas en parler à Louise. » Il lui souhaita une bonne nuit et raccrocha. Sylvie était flattée et inquiète, tout à la fois. Comment avait-il eu son numéro? Richard, peut-être…

Le lendemain Sylvie vint à 3 h pile. Frigon l'attendait à l'extérieur et demanda au chauffeur d'attendre sa cliente, qu'elle n'en avait pas pour longtemps. Il le paya et invita Sylvie à le suivre. Rosbif les attendait. Sylvie se sentait plutôt intimidée. Sa nervosité était évidente: « Non, non ma petite demoiselle, ne vous en faites pas. On veut tout simplement la même chose que vous, on veut voir Richard gagner. On aimerait comprendre ce qui distrait Richard. Oui, oui, d'accord, il gagne. Mais il peut faire mieux. La semaine dernière le combat s'est rendu au 4ème round. Il reçoit des coups qu'il ne devrait pas recevoir. Les coups qu'un boxeur reçoit s'additionnent et finissent par écourter sa carrière. Son dernier opposant lui tenait tête mais Richard a été chanceux. Il ne le sera pas toujours. Chose sûre, il n'a plus la même conviction qu'avant... Vous comprenez? Vous pouvez nous aider. Vous semblez très proche de Louise et Richard. »

Sylvie avait bien une petite idée de ce qui dérangeait Richard. Mais elle ne voulait pas se mêler des problèmes personnels de ses amis et surtout pas en discuter avec des étrangers: « Je ne sais pas, non vraiment. Richard me semble toujours aussi intéressé à devenir champion. »

Frigon la regarda un moment sans parler, hochant la tête, puis dit: « J'admire votre fidélité et votre discrétion, mais nous avons trop investi dans Richard, les sommes en

jeu sont trop importantes pour que nous laissions les choses se détériorer, beaucoup plus importantes que vous ne pouvez l'imaginer. Nous allons trouver, avec ou sans vous, la cause de son désengagement et nous allons faire ce qu'il faut pour y remédier. Pensez-y, nous vous offrons d'être notre alliée. Sinon... »

Il ne termina pas sa phrase et donna congé à Sylvie. Avant que celle-ci ne sorte, il ajouta: « … Et vous ne parlez de cette conversation à personne, jamais, vous m'avez bien compris? Sinon... » Sylvie sortit rapidement, effrayée, au bord des larmes.

— Qu'est-ce que tu en penses?

Rosbif réfléchit: « Elle est diablement nerveuse. Elle se droguerait que je ne serais pas surpris. Mais je pense que tu n'aurais pas dû l'effrayer. »

Frigon haussa les épaules. Il n'avait pas l'habitude de s'encombrer de ces délicatesses et ce n'est pas aujourd'hui qu'il allait commencer. Il avait d'autres préoccupations que les états d'âme de la jeune femme. « Comme tu dis, elle est diablement nerveuse, maladivement je dirais, et si c'est ce que je pense, Royer va pouvoir nous aider sur ce coup-là. »

Frigon prit le téléphone et appela Royer: « Tu peux venir nous rejoindre, on a besoin de tes lumières. Non, attend, Rosbif passe te prendre. » Et se tournant vers Rosbif: « il est saoul. Va le chercher. »

Royer n'eut aucun scrupule à parler de sa patiente, de ses problèmes psychologiques et de sa médication. Vue sa fragilité psychologique, il ne pensait pas qu'elle puisse leur être d'un grand secours.

— Ce médicament que tu me dis lui avoir prescrit, tu peux m'en procurer? Ma sœur et la Sylvie, c'est pareil. J'aimerais bien faire quelque chose pour ma sœur.

Royer eut une courte hésitation.

— Royer! C'est moi qui te le demande!

— D'accord, d'accord, je t'en apporte.

Louise avait laissé savoir à François qu'elle n'assistait plus aux entraînements de son mari au Palestron. Comme elle était seule une bonne partie du samedi, il prit l'habitude de venir boire un café chez-elle.

Ils n'avaient jamais parlé ensemble des évènements de L'Enfant-Jésus mais ce matin-là il y fit allusion. « Tu sais comme moi le rôle joué par Richard dans le décès d'Ayotte et dans l'incendie. Si les choses continuent à se détériorer entre vous, qui sait ce qu'il peut te faire. Il est violent et tu m'as dit qu'il n'arrive pas à se contrôler. J'ai peur pour toi. »

Louise défendait Richard mollement: « L'enquête n'a jamais incriminé Richard. » François haussa les épaules: « Quelle enquête? Si tu veux, tu peux venir habiter chez- moi, le temps de te reprendre. Chez-moi personne ne va t'emmerder avec ton vin. Et tu pourras continuer à faire le ménage... »

Ils rirent ensemble. François était l'opposé de Richard quand à l'ordre et la propreté, ce qui avait toujours causé le désespoir de leur mère.

— Et s'il voulait se venger de notre père... en te tuant, toi, ou en le tuant, lui, ou même tous les deux?

Louise y avait pensé mais avait tout de suite chassé l'idée.

— T'es fou!

— Qu'est-ce que tu en sais?

— Non, jamais il ne ferait cela. Quand il sera champion, il passera à autre chose, il me reviendra.

— C'est à voir! Un champion doit défendre son titre et la pression est encore plus grande sur lui que sur l'aspirant. Et comme il ne semble pas capable de supporter la

pression... Je te parie qu'il sera de plus en plus insupportable.

Devant l'air attristé de Louise, il changea de sujet: « Allez petite sœur, que dirais-tu d'aller chez les parents samedi prochain? Je passe te prendre et je te ramène avant le retour de Richard. Les parents seraient tellement heureux... C'est le deuxième Noël que tu manques. »

— Peut-être, je verrai.

Quand François laissa sa sœur ce jour-là il ressentait beaucoup de satisfaction: Louise se rapprochait petit à petit.

Malheureusement pour Louise les mois qui suivirent semblèrent donner raison à François.

8

Il y avait plus d'un mois que Louise était décédée et François, malgré le peu de résultats obtenus par l'enquête, ne s'était pas encore présenté à son bureau, contrairement à ce que Lucien avait prévu, pour lui reprocher son inefficacité. Il ne croyait pas vraiment que lui et son père soient une réelle menace pour Sylvie. Ils les voyait mal planifier un meurtre de sang-froid. Bien sûr le vieux n'avait pas hésité à faire interner Léo. Mais se débarrasser de Sylvie... Non. il n'y croyait pas.

Malgré tout il décida de ne prendre aucune chance: pour protéger Sylvie il allait leur laisser savoir qu'il connaissait déjà l'histoire de Léo. Comme le garçon ne venait pas à lui, il décida de lui rendre une visite.

Il regardait sans parler François assis devant lui. Il lui semblait un peu nerveux. Cela ne voulait probablement rien dire. Toutes les personnes qui s'étaient assises devant lui étaient nerveuses. Quand la police vous interroge...

— Où en êtes-vous avec l'enquête?

Sylvie refusait de lui parler. Le curé Tessier avait perdu la raison. Garnet était mort. Et les autres témoins n'avaient que des suppositions à lui offrir.

— Pas très loin, j'ai bien peur.

— Qu'est-ce que vous attendez pour l'arrêter?... Vous savez qu'il l'a tuée!

— Vous, vous semblez le savoir. Moi, non.

François sembla surpris. Il allait parler, hésita un moment et finit par dire:

— Mais il l'a tuée, comment pouvez-vous en douter?

— L'Enfant-Jésus.

François balbutia: « Q... quoi l'Enfant-Jésus? »

— Vous m'avez menti.

Lucien marqua une pause, se contentant d'observer son interlocuteur.

« Louise avait une copine au travail. Je pense que c'est elle. »

En disant cela, Lucien se touchait le crâne de l'index: *tu vois, mon bonhomme, c'est bien imprimé là.*

— Je sais tout sur l'Enfant-Jésus. Sur ton père, sur Léo. Et maintenant sur toi.

François fut décontenancé un moment. Il voulait parler, puis s'arrêtait, et s'arrêtait encore. Il se reprit finalement:

— Vous... vous savez donc pour le maire Ayotte? Pour le presbytère?

— Oui et je sais surtout que ton père a fait interner un innocent et que celui-ci en est mort. Je sais aussi que Louise ne voulait plus parler à ton père, que ce n'est pas Richard qui l'en empêchait, comme ton père l'a prétendu. Vous m'avez menti tous les deux. L'assassin pour le moment, c'est ton père. Au village, tout le monde le sait maintenant.

Là il y allait un peu fort. Mais il ne put s'en empêcher. Il n'y aurait jamais d'accusation, mais il fallait que le vieux Verraud sache qu'on savait. Et, lui, Lucien, y verrait personnellement.

François, s'il avait eu l'intention de faire une scène, s'en abstint. Passer d'accusateur à coupable vous enlève un peu de votre arrogance. Il se contenta de répéter que Richard avait tué sa sœur et que c'était à eux, les policiers, de le prouver.

Lucien prit congé et dès qu'il fut revenu au 47, il téléphona au père Verraud :

— Je voulais vous entretenir de l'Enfant-Jésus.

— ...

— Vous êtes toujours là?

— Oui, j'écoute.

Il sentait l'inquiétude de son interlocuteur.

— Léo! l'hôpital psychiatrique… Ça vous rappelle quelque chose?

— ...

— Au village maintenant, on sait, on sait que c'est vous qui avez fait enfermer Léo Xavier. Nous, ici, on va voir si on peut vous accuser, vous, le curé et le maire de l'époque…

— Le maire, il est mort…

— C'est vrai, mais vous vous ne l'êtes pas.

Verraud raccrocha sans répondre.

En rentrant chez lui, alors qu'il attendait le feu vert au croisement, il vit la camionnette de Decluze croiser sa route. Il reconnut Sylvie sur le siège passager. Elle riait. Comme il suivait des yeux le véhicule, surpris, il ne vit pas le feu passer au vert. Un klaxon le ramena brutalement à la réalité. Sans prévenir il tourna à droite pour suivre le camion bleu, juste au moment où le chauffeur impatient allait le doubler du même côté. Celui-ci freina d'urgence, évitant de peu l'impact. Lucien, ignorant le concert de klaxons, poursuivit sa route derrière la camionnette bleue et ne vit pas que l'autre véhicule s'engageait à sa suite. Decluze était arrivé chez-lui et se stationnait dans son entrée. Lucien ralentit en se rapprochant: il voulait être sûr que c'était bien Sylvie qu'il avait aperçue. C'est à ce moment qu'une grosse Chevrolet cabossée doubla la Volks, lui coupa le passage et s'immobilisa, forçant Lucien à faire de même, juste devant chez Decluze. Deux jeunes gens en descendirent rapidement et se dirigèrent vers Lucien, l'air menaçant. L'un d'eux ouvrit la portière: « Sors de là mon vieux c... »

Lucien, effrayé, ne bougeait pas. Le plus grand des

deux types le prit par le bras et le fit sortir de force du véhicule. C'est à ce moment que quelqu'un derrière eux dit: « Vous deux, ça vous dirait de vous en prendre à moi plutôt? » Le garçon qui avait repoussé Lucien contre son véhicule, se tourna rageur, prêt à frapper. Richard se tenait devant eux, prêt à frapper lui aussi. Il y eut un silence. Les deux garçons se regardèrent, puis choisirent de retourner dans leur véhicule, non sans avoir proféré une dernière insulte envers Lucien. Richard les regarda s'éloigner puis se tourna vers Lucien qui essayait de se calmer, massant son bras endolori.

— Vous, ça va?

— ...

— Sylvie, pourrais-tu aller chercher un verre d'eau, je pense que l'inspecteur en aurait bien besoin.

Lucien, encore secoué, essaya de sourire. Ses lèvres tremblaient toujours.

— Je croyais que vous, les policiers, vous aviez une arme.

— Je... oui... non. Je n'y ai pas pensé. Et d'ailleurs je ne l'ai pas...

Richard observait Lucien: « Vous me suiviez? » Sylvie arrivait avec le verre d'eau. Lucien but lentement. Il ne savait que répondre. Il dit plutôt: « Merci, je crois que vous m'avez sauvé la vie »

— Que leur aviez-vous fait?

— Je ne sais pas... Je leur ai peut-être coupé la route

Il fit un rapide salut à Sylvie, remercia à nouveau et reprit place derrière son volant.

— Vous êtes sûr que vous êtes en état de conduire?

Lucien était blanc comme l'hiver.

— Oui, oui, tout à fait.

Il tourna le coin de rue suivant et se rangea tout de suite sur le côté. Il s'appuya le front sur le volant. respirant

bruyamment. Il dut attendre une bonne dizaine de minutes avant d'avoir retrouvé son calme. Et là une idée s'imposa à lui comme une évidence: il y avait une romance entre Decluze et Sylvie.

Cinq jours après la conversation de Lucien avec François et son appel chez Verraud, Gus vint déposer devant Lucien un journal ouvert à la chronique nécrologique en disant: « Décidément ton boxeur est efficace. » On y annonçait la mort d'Anselme Verraud. On ne donnait aucun détail sur les circonstances du décès.

— Ouais, j'ai vu. Je m'apprêtais à téléphoner au poste de Beauport.

— Mais pourquoi donc?

— Parce qu'ils sont en charge de Ste-Thérèse.

— Je sais bien mais...

Lucien lui fit signe d'attendre un moment, qu'il avait quelqu'un au bout du fil: « Je pourrais parler à l'inspecteur qui est allé chez Anselme Verraud? » Comme on le faisait attendre au bout du fil, il sut ses soupçons fondés.

— Gauthier à l'appareil.

Lucien connaissait Gauthier. Mauvais caractère mais bon enquêteur.

— Salut, Lucien Delmire.

— Ah! le policier aux mille contraventions!

Lucien fit semblant de ne pas entendre: « Verraud, sur le rang Ste-Thérèse… Vous enquêtez? »

Il apprit que Verraud s'était pendu dans sa grange, qu'il avait laissé une note, que sa pauvre femme était tant secouée qu'elle ne s'en remettra sans doute pas, que le garçon s'était enfui dans la montagne.

— Le coroner est venu?

— Oui. Suicide. Enquête close. Mais j'ai un doute.

— C'est-à-dire?

— Je ne sais pas, j'ai un doute...

— Vous pourriez me tenir au courant. Il y a eu des évènements disons... troublants dans le passé de ce monsieur qu'une enquête en cours m'a fait découvrir. Alors j'aimerais bien savoir ce qui s'est passé.

Lucien raccrocha. *« Eh ben, si j'avais su... »* Il ne put s'empêcher de penser à Richard: *« C'est le diable ou quoi ce garçon! Voilà qu'il s'est servi de moi pour éliminer Verraud! »*

Évidemment Richard ne pouvait avoir planifié cela. Mais quand même, c'était troublant. « Chanceux en plus! » Gus le regardait perplexe, essayant de comprendre ce qu'il voulait dire. Lucien haussa les épaules.

En fin d'après-midi, il reçut un appel de Gauthier: « J'arrive de chez Verraud. Il semble que le suicide était un meurtre... Vous m'écoutez? »

— … Oui, oui, je vous écoute. Le coroner?...

Gauthier eut un soupir et dit plutôt: « Demain matin, 10 h, rejoignez-moi chez Verraud. »

Lucien revoyait le sourire de Decluze. Se pouvait-il qu'un meurtrier soit aussi décontracté, quelques heures avant de passer à l'action? Oui, c'était bien le diable.

En sirotant sa bière, les pieds appuyés sur un coussin, il réfléchissait, les yeux fermés. Richard était-il capable de commettre un meurtre de sang-froid. Dévisser un câble d'amenée d'huile ou allumer un incendie, peut-être bien. Mais étrangler quelqu'un de ses mains... Gauthier, lui, quand il connaîtrait les évènements de l'Enfant-Jésus, n'allait même pas se poser la question. Si maintenant Gauthier l'avait dans son collimateur, il n'allait pas lui faire

de quartier. Comme toujours quand quelque chose le contrariait, il dormit mal. Depuis l'autre jour, depuis que Richard avait pris sa défense, il ne sentait plus les choses de la même manière. Il n'avait plus la même conviction dans son travail. Heureusement cela ne changeait rien puisque ce n'était plus lui qui menait le bal.

Pour une fois il fut à l'heure. Ils se serrèrent la main. Lucien avait déjà rencontré Gauthier, il y avait de cela plusieurs années. Il était fidèle à son souvenir: un grand bonhomme osseux, sec et raide comme un vieux militaire. Gauthier retira le cadenas de la porte de la grange.

La corde coupée à environ huit pieds du sol était restée en place, juste au-dessus d'une caisse de bois renversée .

— On sait à quelle heure cela s'est produit?

— Tôt le matin, j'ai cru comprendre. La pauvre femme était trop confuse.

— Qui a coupé la corde?

— Nous, avec les ambulanciers. C'est le garçon qui nous a prévenus, après que sa mère l'eût appelé. Vous imaginez le spectacle!

— Et qu'est-ce qui vous fait croire que c'est un meurtre?

— Ce qui m'a étonné en premier, c'est cette note.

Il referma la porte du bâtiment dévoilant une feuille blanche épinglée sur l'arrière de la porte. Lucien put y lire, tapé à la machine: Je vous aime. Il devinait ce qui avait intrigué l'autre. Dans un état de désespoir, est-ce qu'on s'installe devant une machine à écrire ou on griffonne sur un bout de papier? Par contre, quand on ne veut pas être identifié par son écriture, on ne risque pas, on tape à la machine.

— Et d'après vous, il est impossible que Verraud ait écrit cela?

Gauthier eut un sourire entendu, heureux que son interlocuteur saisisse cette subtilité. Ils allaient bien s'entendre.

— Impossible non, mais très surprenant. Il me semble qu'un crayon fait l'affaire quand on est sur le point de se suicider.

« … sauf si c'est planifié. » Mais Lucien se garda cette réflexion. Il avait peur que l'autre ne le soupçonne de partialité et il ne voulait pas perdre la confiance que Gauthier semblait lui porter. Il demanda plutôt:

— Une machine à écrire, il y en avait une à l'intérieur?

— Non.

— L'épouse, vous lui avez parlé?

— Impossible. Elle est à l'hôpital et on craint qu'elle ne s'en remette pas. Maintenant jetez un coup d'œil ici.

Il l'entraîna dans un coin de la grange vers une petite porte. Avec sa torche il éclaira le sol devant la porte: « Cette porte ne devait pas servir bien souvent. Le sol est littéralement couvert de poussière, suffisamment pour que des pas s'y impriment. Le meurtrier est sorti par là et a pris soin de lisser la poussière derrière lui pour effacer ses traces. On voit très bien que le sol a été balayé. Cette porte était ouverte. »

— Et pourquoi le meurtrier serait-il sorti par là?

— Parce qu'il faisait jour maintenant.

— Pour aller où?

— Je vais vous montrer tantôt.

Lucien poursuivait son inspection. Il regarda un moment l'échelle de bois appuyée contre la poutre près de la corde. Il s'approcha ensuite d'un tonneau de bois d'où pendait un bout de corde. Gauthier précisa: « C'est la même qui a servi à la pendaison. Cela pourrait signifier qu'il savait qu'il trouverait cette corde sur place, ce qui laisserait supposer qu'il était déjà venu en reconnaissance des lieux. »

Lucien restait perplexe. Tout cela était possible. Gauthier poursuivait, complétant la réflexion de Lucien: « Decluze est suffisamment fort pour avoir hissé le cadavre et noué l'autre extrémité de la corde autour de la poutre. Verraud n'était pas très lourd: 138 livres. »

— Pour pouvoir le pendre il a dû d'abord le neutraliser, non? Verraud avait des traces de coup?

— Non, je pense qu'il l'a surpris par derrière, lui a rapidement passé la corde autour du cou, a serré jusqu'à ce que l'autre ne respire plus et l'a tranquillement hissé à un pied du sol.

Gauthier marqua une pause puis poursuivit: « Voilà mon hypothèse: Il est venu à la faveur de la nuit et a attendu sa victime à l'intérieur. Il est probablement venu par l'arrière, dans les broussailles qui s'étendent tout autour de la grange. Il n'y a aucun voisin immédiat. Il a pu facilement s'introduire par la porte arrière, qui ne ferme pas bien, ou même par la porte avant, qui d'après le garçon reste toujours ouverte. Comme il n'y a pas grand chose à voler ici... Il a ensuite attendu que Verraud s'amène. De l'intérieur, on peut facilement voir le jour par les interstices des planches. Il lui était donc facile de se dissimuler et de voir venir. Quand Verraud est entré, il a agi aussitôt. »

— Et comment serait-il venu? Quelqu'un a bien dû voir son automobile dans le coin.

— Suivez-moi, je vais vous montrer.

Ils sortirent et marchèrent une centaine de pas sur le rang vers l'ouest. Ils s'enfoncèrent dans un ancien chemin de charrettes que les herbes et les arbustes avaient envahi.

— Qu'est-ce que vous voyez?

Lucien regarda tout autour, en l'air, sur le sol:

— Qu'est-ce que je devrais voir?

— Ceci:

Gauthier lui montrait quelques branches cassées et une

trace de pneu de vélo au sol:

— Évidemment, ça ne saute pas aux yeux. Faut savoir regarder!... D'après moi, il est venu en vélo et l'a laissé ici, le temps d'accomplir son faux suicide.

Il était accroupi et étudiait les marques laissées par le vélo. « Il est facile de se rendre à la grange à travers ces arbustes. Je vais faire prélever ces empreintes de vélo. »

Lucien se rappela avoir vu un vélo dans le sous-sol de Decluze. Il examinait les empreintes à son tour: « Les pneus me semblent plutôt usés... » Il n'avait pas plu depuis au moins une semaine. Il était donc impossible qu'un vélo ait pu laisser une trace aussi nette dans un sol desséché la nuit précédant la mort de Verraud. Il faillit le faire remarquer puis se ravisa. Gauthier lui dirait que la trace confirmait au contraire qu'il était venu en reconnaissance quelque temps plus tôt.

Il n'était pas encore allé au bout de sa pensée que Gauthier ajoutait: « Vous vous dites qu'il n'avait pas plu depuis quelque temps. Fort juste, mais il serait logique, comme je l'ai dit plutôt, qu'il soit venu avant, pour repérer les lieux, peut-être même un jour de pluie... Pourquoi quelqu'un d'autre serait-il venu en vélo ici, dans cette fardoche, un jour de pluie? »

— Pourquoi un jour de pluie?

Lucien posait la question mais connaissait la réponse.

— On risque moins de croiser des gens, un jour de pluie.

Lucien se contenta d'ajouter: « Alors il faut absolument relever l'empreinte. »

Ils ne parlèrent ni l'un ni l'autre pendant un moment puis Gauthier reprit: »Vous m'avez dit que vous enquêtiez sur Verraud? «

— Pas précisément non, je vous ai dit qu'on connaissait des faits troublants le concernant.

Il pensait qu'il était grand temps de jeter quelque doute dans la tête de Gauthier.

— Il y a bien des années il a fait interner un pauvre type de son village à St-Michel-Archange. Le problème, c'est que le type n'avait rien d'un fou. Juste un pauvre type sans défense. Il a fini par s'enfuir, la nuit en plein hiver. On l'a trouvé mort gelé le matin suivant. Verraud, c'était un roi dans son village. Il était riche, il manipulait le maire, le curé... enfin il était le roi. Mais récemment les choses ont fini par se savoir, qu'il était derrière cette histoire. Il était en quelque sorte déshonoré... C'est pour cela que le suicide reste très plausible.

— Ce n'est pas ce que le garçon m'a dit.

— … Et qu'est-ce qu'il vous a dit?

— Il a dit que son beau-frère était extrêmement violent, qu'il a tué sa sœur il y a deux mois et qu'il en voulait aussi à son père.

Les choses allaient vite.

— Il n'a pas tué sa sœur, comme il prétend. Elle s'est soit suicidée, soit empoisonnée elle-même par accident. J'essaie de trouver...

Lucien ne voulait pas entrer dans tous les détails. Il conclut plutôt: « Verraud n'aimait pas du tout son gendre. Il était le dernier sujet de son royaume et sa fille en était follement amoureuse. Alors... François non plus n'aimait pas son beau-frère... »

Mais Gauthier n'en avait pas fini:

— Empoisonnée comment?

— Mélange d'alcool et de médicaments.

— Les jeunes d'aujourd'hui sont bien compliqués. Et le légiste?

— Il confirme. Elle n'est pas morte suite à des coups, comme on a d'abord cru.

— Il était violent, donc, vous confirmez? ...Vous

semblez le protéger, le boxeur.

— Pourquoi je le protégerais? Je ne sais rien d'autre.

— Il aurait quand même pu faire lui-même le mélange médicament-alcool.

Lucien marchait sur des œufs. Il ne voulait rien dire qui incriminât Richard mais ne voulait pas avoir l'air partial.

— Je n'ai rien trouvé qui aille dans ce sens.

— D'après le garçon, vous vous traînez les pieds.

— Je ne peux quand même pas accuser Decluze juste pour lui faire plaisir.

Gauthier décida que la visite avait assez duré. Il retournait à la route, Lucien derrière lui. En passant au-dessus des traces de vélo, Lucien donna un coup de talon, en plein sur l'empreinte: *« Il faut savoir regarder, tiens-donc! L'inspecteur aux mille contraventions te dit de bien regarder maintenant! »*

Avant qu'ils ne se quittent, Lucien s'enquit encore: « Le coroner, qu'est-ce qu'il en pense? »

Gauthier haussa les épaules: « C'est Jutras... Il a jeté un coup d'œil, et est reparti tout de suite. » Jutras, on le connaissait bien: paresseux, incompétent, qui devait son emploi à son obscur sous-ministre de beau-frère. « Il va nous conclure à un suicide, y'a aucun doute. »

Lucien se rappelait la colère et les menaces de François envers Decluze. Il pensa que ce dernier n'était peut-être plus en sécurité. François avait perdu en quelques mois sa sœur et son père et peut-être sa mère aussi, d'une certaine façon. François, d'après Gauthier, ne croyait pas au suicide de son père. Le déshonneur? son père n'était pas du genre à s'émouvoir pour si peu, – c'étaient les mots du garçon – toujours d'après Gauthier.

Lucien ressentait toute l'ironie de la situation. Il devrait aider Decluze soupçonné d'un meurtre, et peut-être deux, peut-être même trois maintenant, ainsi que d'un incendie criminel, à se protéger d'une possible menace de la part de François. Il était peut-être temps d'avoir une bonne conversation avec Decluze. L'heure du souper approchait. Il était seul dans les bureaux. Il téléphona chez Decluze.

— Monsieur Decluze…, c'est l'inspecteur Delmire.

— ...

— Monsieur Decluze, vous m'entendez?

— Je vous entends.

— J'aimerais vous parler, vous pourriez passer à mon bureau?

— Très bien, j'arrive.

Et il raccrocha.

Lucien s'étonna. Il n'avait pas prévu cette visite immédiate. Il allait se retrouver seul avec Decluze. Cette disponibilité avait de quoi surprendre. Il s'attendait à devoir insister. Il se rendait compte qu'il ne connaissait pas beaucoup le bonhomme même si parfois il avait pensé le contraire. S'il n'y avait eu l'épisode un peu gênant de la semaine précédente il se serait sans doute inquiété de se retrouver seul avec lui. De toute façon, il était trop tard : il voyait déjà le camion bleu s'approcher, Decluze monter les quelques marches de l'immeuble et il était là, devant lui. Il lui fit signe de prendre un siège.

— Vous êtes seul?

— Pour le moment, oui. Cela vous ennuie?

Lucien n'aimait pas que l'autre prenne l'initiative.

— Non, non, pas du tout. Je vous trouve tout simplement imprudent.

Lucien pensa un moment que l'autre avait décidé de s'amuser à ses dépens.

— Passons aux choses sérieuses. Vous savez ce qui

s’est produit chez Anselme Verraud?

— … Qu'est-ce que je devrais savoir?

— François, vous l'avez vu aujourd'hui au travail?

Richard sembla intrigué un court instant: « Ni aujourd'hui ni jamais. Je ne m'occupe pas des autres. »

— Anselme Verraud est mort.

Lucien jaugeait les réactions de Decluze: il ne disait rien, restait la bouche entrouverte, surpris. Ou il ne savait pas, ou il était un bon comédien qui n'en mettait pas trop.

— Vous ne lisez pas les journaux?

— Le Fantôme seulement, et les sports.

— Le problème, voyez-vous, c'est que François vous croit coupable de tous les malheurs de sa famille. Je pense sérieusement qu'il pourrait chercher à se venger.

Richard hochait la tête, évaluant les risques:

— Et ?...

— Et nous allons vous protéger .

— Vous allez me protéger? Je croyais que vous vouliez me faire condamner.

Lucien ne releva pas l'ironie. Il sortit un formulaire et le présenta à Decluze: « C'est une demande de protection. Écrivez si possible, à la machine ».

— Je n'en ai pas.

Il sembla à Lucien que Decluze avait été un peu vite à répondre. Decluze plia la feuille et la glissa dans la poche de sa chemise.

— Louise, vous la connaissiez depuis longtemps.

— Depuis toujours.

— C'est-à-dire?

— On allait à la même école dans notre village.

— Quel village?

— Comme cela vous enquêtez vraiment encore? Cela ne me fait ni chaud ni froid que vous enquêtiez sur moi, mais laissez Sylvie tranquille. Vous lui faites peur. Elle est

fragile et vous l'effrayez.

— Elle a peur, c'est vrai, mais pas de moi.

Decluze semblait surpris.

— C'est elle qui vous l'a dit?

— Bien sûr! Au début je croyais qu'elle avait peur de vous... Autre chose. Gauthier – c'est le nom de l'inspecteur qui enquête sur la mort de Verraud – il croit que c'est un meurtre, pas un suicide, un meurtre camouflé en suicide en fait...

Il observait attentivement les réactions de Decluze. Il n'en eut aucune.

— Une dernière chose: où étiez-vous samedi matin?

— Au Palestron, pour une bonne partie de la journée.

— Vous avez donc repris l'entraînement?

Richard se contenta d'un signe de tête qui signifiait: n'est-ce pas ce que je viens de dire? Il se levait.

— En tout cas, merci encore pour l'autre jour.

Decluze se contenta d'un court mouvement de la tête: « Vous devriez vraiment porter votre arme. »

— Je ne saurais pas par quel bout la prendre.

Richard se retourna une dernière fois vers Lucien et lui fit un léger salut accompagné d'un sourire: « Au moins évitez de couper les autres véhicules » Lucien le regarda s'éloigner par la fenêtre. Richard ne semblait pas au courant de la mort de Verraud et n'avait pas cherché à connaître les détails. Et il ne semblait pas du tout impressionné par ces nouveaux soupçons. Lucien se laissa tomber sur sa chaise, un peu dépassé.

Ce qui le préoccupait le plus maintenant, c'était cette romance entre Richard et Sylvie. Il y croyait. Mais d'où lui venait cette conviction? Ses convictions, il le savait, tenaient parfois à peu de choses. Il revivait de mémoire la séquence des évènements à partir du moment où il les avait aperçus tous deux dans le camion bleu jusqu'à l'intervention

de Richard pour lui sauver la mise face aux deux voyous. Voilà! Les rires de la jeune femme, d'abord, puis, quand Richard lui avait demandé d'aller chercher un verre d'eau, elle était entré dans la maison comme une habituée, comme chez-elle. C'était cela. Il y avait dans leur façon d'être ensemble une aisance, une familiarité qu'on ne trouve que dans un couple; enfin, c'est ce qu'il lui semblait.

Cette hypothétique romance apportait un nouvel éclairage sur le décès de Louise. Il n'était peut-être plus la conséquence d'un accident. Trahie par sa meilleure amie, trompée par son mari, Louise avait pu commettre l'irréparable. L'autre hypothèse, celle du meurtre, était tout aussi valable. Un amant qui se débarrasse de l'épouse encombrante... Il paraît que cela arrive.

Du coup, il avait aussi une explication pour la peur de Sylvie. Elle savait, ou pensait, que Louise avait mis son frère au courant de leur liaison. François et son père avaient une bonne raison de lui en vouloir, s'ils la croyaient responsable de la mort de Louise, et pouvaient s'en prendre à elle à tout moment. Ils l'avaient peut-être même menacée, qui sait? Quand elle l'avait aiguillée sur le village de l'Enfant-Jésus, ce n'est pas à Richard qu'elle le conduisait, comme il l'avait d'abord cru, mais aux Verraud.

Et si François savait pour l'histoire entre Sylvie et Richard, Gauthier aussi savait. Il revoyait son sourire... Les accusations pour meurtre n'allaient pas tarder.

Meurtre, suicide, trahison... *« Richard était un bon garçon. C'était un garçon au cœur noble. Il n'a pas fait cela, ce n'est pas possible. »* Ces mots de Solange l'avaient convaincu, peut-être un peu trop même. Il se demandait s'ils n'avaient pas fini par altérer son jugement. Non pas qu'il tienne à faire condamner Decluze. Il voulait juste comprendre, savoir, avec certitude. Il verrait ensuite ce qu'il allait faire

Il se demandait maintenant pourquoi Sylvie lui avait affirmé avec conviction croire que Louise ne s'était pas suicidée. *« Louise ne s'est pas suicidée. La veille de sa mort on riait encore ensemble. »* Pour lever les soupçons qui auraient pu peser sur son amant, elle avait tout intérêt à ce qu'on pense que Louise s'était suicidée. Il ne voyait plus très bien. Plutôt que de se clarifier, son enquête, d'un recoupement à l'autre, s'alourdissait.

À la surprise de tous, Decluze vint déposer la demande de protection le surlendemain.

Marthe et Gus le regardaient avec étonnement. Lucien n'avait mis personne au courant, convaincu que Decluze n'allait pas donner suite. Gus jeta un coup d'œil à la feuille que Richard lui remettait, regarda Richard, puis à nouveau la formule. Richard sourit: de toute évidence le patron de la boîte n'était pas au courant. Lucien revenait des toilettes.

— Et maintenant, comment allez-vous me protéger?

Lucien se racla la gorge. « Voilà, on vous fournit un numéro de téléphone qui vous relie en tout temps à nous. Je vous laisse aussi mon numéro personnel. Vous avez besoin d'assistance, vous voyez François rôder, vous appelez. La patrouille va surveiller de près la rue Saint-Victorien. Il se peut qu'on vous téléphone si on s'inquiète... On connaît son automobile. Si on la voit dans les parages, on intervient. Vous, vous la reconnaîtriez?… Tant mieux. À l'usine, c'est à vous de prendre quelques précautions. Cela vous va? »

— C'est peu, mais je vais m'en contenter.

Gus attendait avec impatience que Decluze ait quitté leurs bureaux.

— Peux-tu me dire...

Lucien l'interrompit d'un geste et prit place à son bureau:

— Quand j'ai rencontré la famille Verraud après le

décès de Louise, François a proféré des menaces de mort envers Decluze. Il venait de prendre connaissance de la lettre anonyme dont l'auteur prétendait avoir vu Decluze frapper Louise. Il s'est emporté et j'ai mis les menaces sur le coup de l'émotion. Mais là il a perdu toute sa famille. J'ai pensé qu'il pouvait être dangereux. Et j'ai prévenu Decluze. C'est tout. J'ai bien fait, non?

— Mais il s'agit d'un suicide!

— Allez donc dire cela à François. Lui, il perd toute sa famille, et qu'on le veuille ou non, Decluze est mêlé à tout cela. C'est ce que François retiendra.

Gus hocha la tête, pas trop sûr de pouvoir accepter cette explication.

— Et combien de temps comptes-tu assurer sa protection?

Lucien se contenta de hausser les épaules, incapable de répondre à cette question: « Quelques jours, quelques semaines peut-être... De toute façon, cela n'engage aucun frais. »

— Raconte-nous un peu le suicide du père.

Lucien leur fit un résumé de la situation, les circonstances du suicide, la détresse de l'épouse, l'appel de François à Gauthier.

— Et les funérailles?

— Elles sont reportées à plus tard. L'épouse est à l'hôpital. La mise en terre est pour demain.

— Et Decluze, il n'a rien à voir avec cela?

Lucien ne répondait pas. Gus arquait les sourcils, estomaqué: « Tu crois que c'est lui! »

— Moi, non, le coroner non plus, mais Gauthier, oui. Et il enquête.

— Mais il a des preuves?

— Quelques indices, oui, mais bien légers...

Marthe et Gus le regardaient avec insistance.

— Et il y a des indices qui laissent à penser qu'on a

voulu effacer des traces. Puis quelques branches fraîchement cassées dans une vieille allée, des traces de vélo aussi... et toute la corde qu'il fallait pour pendre quelqu'un.

Gus était abasourdi: « Mais quelle affaire! »

— Et pour Louise?

Lucien n'allait sûrement pas parler de la romance entre Richard et Sylvie.

— Rien de nouveau. L'option mort accidentelle est toujours privilégiée.

Gus secouait la tête, d'un côté à l'autre. S'il fallait que Gauthier prouve le meurtre! quelle honte pour eux. On ne dirait pas: *l'inspecteur Delmire s'est complètement fourvoyé.* On dirait: *les incompétents de Giffard...*

— Tu es sûr de ton coup?

Comment pouvait-on être sûr?

C'est le lendemain en début d'après-midi, en pleine séance d'entraînement, que deux véhicules de police identifiés à la ville de Beauport stationnèrent près de la porte du Palestron. Giffard avait été prévenu, avait donné son accord mais n'avait pas jugé bon d'envoyer quelqu'un. Gauthier et trois agents en uniforme entrèrent dans l'immeuble. Toutes les activités y cessèrent bientôt dans un silence assourdissant. Rosbif, sur le ring avec Richard, descendit rencontrer les agents. Il y eut une brève discussion entre eux et Rosbif fit signe à Richard de s'approcher.

— Monsieur Decluze, vous êtes en état d'arrestation. Veuillez nous suivre.

Tous les jeunes s'étaient approchés. L'un des policiers crut probablement à une menace car on le vit porter la main à son arme. Rosbif s'empressa de les renvoyer à leurs exercices. Il regardait Richard, l'air interrogateur. Richard se contenta de hausser les épaules, indifférent.

— Accompagne-le au vestiaire.

Sur l'ordre de son chef, l'agent accompagna Richard au vestiaire et quand il en sortit, l'agent lui passa des menottes.

Imperturbable, Richard défila devant tous les jeunes qui le regardaient plutôt avec admiration. Gauthier regretta presque d'avoir choisi cet endroit pour procéder à l'arrestation. Il voulait le couvrir de honte, mais c'est l'inverse qui se produisait. Richard fut emmené au poste de police de Beauport où on le mit en cellule: « Tantôt, toi et moi, on va avoir une petite conversation. »

Le lundi matin suivant Gauthier téléphona à Lucien, qui demanda aussitôt:

— Vous l'avez inculpé?

— Oui, bien sûr.

— Qu'est-ce qu'il a dit?

— Qu'il n'avait rien à voir avec la mort de Verraud.

Lucien soupira de soulagement. Il craignait que ce ne soit la mort de Louise qui ait amené l'arrestation.

— Mais il me semble que les indices sont bien minces pour l'inculper.

— Il avait déjà essayé d'étrangler quelqu'un d'autre. C'est quant même assez éloquent... Qu'est-ce que vous en pensez?

Lucien ne savait pas ce dont il était question. Il devinait juste que l'autre jubilait: en moins d'une semaine il avait obtenu plus de résultats que lui en près de deux mois. Gauthier se contenta d'ajouter: « Que voulez-vous, vous n'avez pas misé sur le bon cheval. » La réputation de joueur de Lucien avait, semble-t-il, débordé du côté de Beauport.

Il apprit à Lucien que Richard avait failli étrangler un confrère de travail, sans motif sérieux, juste parce que ce garçon, du reste beaucoup moins costaud, lui avait marché sur les pieds.

Lucien remercia de l'avoir informé, même s'il savait que le but de l'appel était plutôt de le narguer. Il lui restait à informer Gus. La semaine commençait bien mal.

Mais il y eut cet appel et tout changea. Solange, sa belle Solange, qui voulait le voir, qui était en visite chez son amie Florence, qui lui proposait de le rencontrer au restaurant.

Lui, depuis ce souper du 12 mai, il s'efforçait de l'oublier.

— Bien sûr cela me ferait plaisir.

— J'avais pensé au Petit Bruxelles; il y a longtemps que je veux l'essayer.

— Bien sûr le Petit Bruxelles.

Lui, il y avait longtemps qu'il l'évitait: pas vraiment dans ses moyens.

— Florence m'y conduirait et vous me ramèneriez...

— Oui, parfait je vous attends là-bas.

Il avait encore deux heures à laisser courir. Pendant deux heures il se battit contre lui-même, se répétant sans cesse les mêmes arguments: tu es vieux comme le monde, elle est jeune, elle est belle, qu'est-ce que tu crois? Ce qu'il croyait, c'est qu'il ne parviendrait pas à se calmer. Il arriva au restaurant une demi-heure en avance, choisit une bonne bouteille de vin et sirota une bière en l'attendant. Elle arriva avec quinze minutes de retard, suffisamment en retard pour qu'il soit convaincu qu'elle lui avait fait faux bond. Elle s'excusa: « On s'est perdues. » Ils se serrèrent la main. « Je suis contente de vous revoir! » Elle le faisait exprès ou quoi! Ce n'était pas une chose à lui dire. Il était intimidé, un peu mal à l'aise. Elle s'en rendait compte, souriait. Ils parlèrent un moment du beau temps qu'on annonçait, de l'hiver épouvantable qui venait de finir.

— Quoi de neuf pour Richard?

Il eut son éternelle esquisse de sourire – elle aussi, cette mimique, elle aimait –, lui servit un verre de vin: « Vous ne préféreriez pas choisir d'abord. Cela risque d'être assez long. »

Ils commandèrent tous deux un canard confit et une salade. Lucien n'avait jamais autant mangé de salade qu'en sa compagnie. Encore une fois il était subjugué. Elle souriait doucement, parlait doucement, écoutait. Elle portait une robe bleue un peu sombre, très discrète, très jolie, avec un col blanc. Mais il ne voyait que son visage, si délicat, si parfait.

— Y'a du nouveau, oui. Verraud est mort.

— Je sais, oui, on en a parlé à L'Enfant-Jésus. C'est un peu ce qui m'amène. Que s'est-il passé?

Lucien se grattait la tête: « Voilà, Verraud habitait sur le territoire de Beauport. Ce n'est donc pas nous qui enquêtons. »

— Richard est soupçonné?

Il hésita un moment, puis se jeta: « Il est en prison, accusé de meurtre. »

Elle le regardait, bouche ouverte, hochant la tête: « Il a vraiment fait cela? »

— Je ne sais pas. Gauthier, l'enquêteur, le croit.

Il tenta de la rassurer: « Les preuves sont bien minces, que circonstancielles pourrait-on dire. »

— Mais vous, qu'est-ce que vous croyez?

— Moi, je ne sais plus. Avec si peu de preuves, je n'aurais sûrement pas accusé Richard. Mais Gauthier n'a pas mes scrupules. J'ai espéré un moment qu'on puisse prouver que la note avait été écrite par Verraud. Mais on n'a pas trouvé de machine à écrire chez-lui. Et il y a une autre chose que j'ai apprise aujourd'hui même: Richard a failli étrangler un confrère de travail il y a quelque temps, devant mille témoins. Ça, ce n'est pas bon devant un jury.

Il percevait une nouvelle crainte dans ses yeux: « Il aura donc un procès? »

— J'en ai bien peur, un meurtre...

— Racontez-moi tout pour Monsieur Verraud.

Elle disait *Monsieur Verraud*, respectueuse comme toujours. Il lui rappela que c'était un assassin, rien de moins. « On ne va quand même pas le regretter. »

Ils se turent le temps que le serveur remplisse leurs coupes. Puis il raconta. Elle l'interrompait parfois, pour demander une précision, hochait sa jolie tête. Ses yeux prenaient tour à tour un air surpris, effrayé, incrédule. Ses yeux parlaient. Lui, il buvait ces paroles. Il rapporta l'incident des deux voyous sans mentionner la présence de Sylvie. Il voulait éviter de la chagriner.

Il avait gardé sur lui la demande de protection écrite par Richard. Solange la défroissa du plat de la main sur la table et sourit en la lisant: « Cher Richard, il n'a jamais bien écrit. » Quand elle eut terminé, elle déposa la feuille sur la table.

— Comme cela, il vous a sauvé la vie!

— Il vaudrait mieux que cela ne se sache pas. Vous imaginez ma crédibilité. Déjà que...

Elle semblait ne plus l'écouter, les yeux figés sur la feuille.

— La note de suicide, c'était une feuille pliée, chiffonnée?

Lucien à son tour, regarda la feuille. Ses yeux s'illuminèrent: « Mais vous avez raison! Tout à fait raison. Vous êtes géniale! Absolument! Richard ne peut pas avoir apporté cette feuille avec lui. Elle aurait été abimée comme celle-ci! La feuille sur la porte était lisse, neuve. » Lucien poussa un grand soupir de soulagement. Le premier indice incriminant venait de tomber.

Elle poursuivait: « Monsieur Verraud aurait fort bien pu se débarrasser de la machine après avoir écrit sa note. »

— Oui, bien sûr. Seul François pourrait nous le confirmer, en quelque sorte. Mais je ne compterais pas trop là-dessus. Il y a des empreintes de vélo aussi, pas très nettes, – il n'allait pas lui dire qu'elles étaient encore moins nettes, depuis qu'il était passé par là – et quelques branches pliées qui révèlent une présence, un passant peut-être... Les traces de vélo ne tiendront pas la route. Je pense que Gauthier les oubliera.

— Je peux venir avec vous?

Lucien fut surpris. Il hésita un peu. « Ce n'est pas très réglementaire! »

— Et c'est vous qui me dites ça!

Il sourit. Il est vrai que le règlement croisait rarement sa route. Et ce n'était pas le moment de changer cela.

Il passa la prendre à 8 h le lendemain. Elle avait troqué sa robe pour un jean et un chemisier: « Maintenant je vous emmène déjeuner dans mon restaurant préféré. »

Le Buffet Royal était un casse-croûte achalandé. Lucien connaissait tous les clients et tous les clients le saluaient. Le café était excellent. Leur humeur aussi.

Solange avait hâte d'arriver sur le rang Ste-Thérèse. Il y alla à fond de train, c'est-à-dire pour lui à quelque quarante milles à l'heure. Le chemin Seigneurial était une route étroite qui s'enfonçait dans la campagne. Il dut s'écarter un peu pour croiser un immense autobus. Effrayée par la proximité du fossé, Solange lui serra l'avant-bras de ses deux mains, au risque de les projeter contre l'énorme véhicule. Il rit: « Dites-donc, plutôt forte sous vos airs délicats! »

— Je m'excuse!

Il rangea la Volkswagen le long de la route et la guida dans le chemin des charrettes. Solange s'agenouilla sur le sol pour examiner les traces de vélo. La terre était dure et

sèche: « On pourrait croire que cette empreinte date du temps des dinosaures! » Elle se releva et vit les branches cassées. On était en début d'été et toute la nature respirait la force et la vitalité. Elle plia une première branche qui ne cassa pas. Il fit de même, avec le même résultat.

— Ces branches ont été cassées à dessein, cela semble évident.

Il regardait Solange avec étonnement. Elle venait, en deux minutes à peine, d'invalider une autre preuve.

— La grange est par là.

Il marcha devant elle et repéra d'autres branches brisées. Eux, pourtant, en écartant les branchages pour se frayer un chemin, ne laissaient pas de trace, ne brisaient aucune branche.

— Vous avez raison, encore!

Il aperçut quelque chose qui brillait au soleil, caché sous des feuilles. Il se baissa pour le ramasser. C'était un bracelet doré. Il se rappela tout de suite que Richard portait ce genre de babiole. Il l'enfouit rapidement dans ses poches à l'insu de Solange.

Ils revinrent à l'automobile. Il y retrouva un couteau après avoir vidé tout le contenu de son coffre à bagages: « Je vais rapporter quelques branches à Gauthier. »

— Vous allez vous couper. Laissez-moi faire.

Il n'y avait pas que le pistolet qu'il ne savait pas manier. Elle s'en était vite rendu compte.

— Vous êtes... – il cherchait le mot le plus approprié – étonnante! Voilà, étonnante.

Elle coupa une des branches brisées et, à la demande de Lucien, quelques autres de grosseur équivalente.

Elle rit, fière d'elle: « Donc ce n'est pas un meurtre déguisé en suicide mais l'inverse, un suicide déguisé en meurtre... »

Il répéta: « Vraiment étonnante! Et vous plaignez

toujours ce pauvre Monsieur Verraud!… Allons jeter un coup d'œil dans la grange. »

La porte arrière était toujours légèrement entrouverte mais la poignée avait été attachée au cadrage par une corde. Il la coupa, sous l'œil amusé de Solange. À l'intérieur, il l'invita à examiner les lieux. « C'est là que la corde était attachée, là-haut... »

— Je ne me sens pas très bien.

Il lui prit le bras et la conduisit doucement à l'extérieur: « Ça va aller?... attendez-moi ici, j'en ai pour une minute. »

Il revint à l'intérieur, déplaça légèrement l'échelle contre la poutre près de l'endroit où passait la corde et y monta. C'était une vieille poutre en bois rude et dur marquée par toute son histoire et les arêtes en avaient été adoucies grossièrement à la hache. Il vit quand même une marque qu'une corde qui aurait servi à hisser le pendu aurait pu laisser. Il replaça l'échelle où elle était et alla rejoindre Solange. Elle avait retrouvé ses couleurs et souriait: « J'ai hâte de revoir Richard ».

Revenu à son bureau, il glissa une feuille blanche dans la machine à écrire et tapa au centre de la feuille: *je vous aime*, puis il appela Gauthier. Il pliait la feuille en quatre et la glissait dans sa poche: « Je peux vous voir une minute?... j'arrive. »

Il stationna à l'ombre d'un grand orme, fit un clin d'œil à Solange et monta au pas de course les marches de l'hôtel de ville de Beauport. Caché à la vue de Solange, il reprit son souffle et son pas normal.

Ils se serrèrent la main rapidement et Lucien déposa ensemble la feuille et les deux bouts de branche qu'il avait rapportés.

— Qu'est-ce que c'est?

Gauthier lut la feuille et la replaça négligemment sur son bureau. Il levait les sourcils, moqueur:

— C'est une déclaration?

— Ce n'est pas ce qui est écrit qui compte...

— Et qu'est-ce qui compte?

— La feuille, elle est pliée. Celle piquée sur la porte était lisse, neuve. Decluze avait une couple d'heures de vélo à faire pour se rendre chez Verraud. À moins qu'il n'ait aussi emporté son fer à repasser...

Gauthier venait de comprendre: « Et les branches?... »

— Essayez d'en casser une.

Il n'y arriva qu'en pliant les branches au maximum. Lucien poursuivait: « Ces branches ne cassent pas juste en les frôlant. Il faut vraiment le faire exprès. Parfois il faut faire plus que regarder. »

Gauthier l'interrompit d'un geste: « Ça va, j'ai compris. » Excédé, il prit le téléphone: « Amenez-moi Decluze, et vite. » Puis en regardant Lucien: « Tout un bonhomme! Se suicider et essayer de faire croire à un meurtre! Fallait-il qu'il le déteste! »

Lucien était surpris. Il ne s'attendait pas à pouvoir convaincre Gauthier aussi facilement. Il eut même l'impression que cela l'arrangeait. Peut-être Gauthier s'était-il rendu compte que ses preuves ne tiendraient pas bien longtemps, ou peut-être Richard, par son indifférence, avait-il pu le convaincre. Il ajouta tout de même, comme il s'était proposé de le faire: « C'est peut-être son fils ».

Gauthier lui demanda de s'expliquer. « C'est lui qui vous a dit que sa mère l'avait appelé aux petites heures du matin. Qui vous dit qu'ils n'ont pas trouvé le bonhomme pendu la veille, en soirée par exemple. Ainsi François aurait eu toute la nuit pour préparer sa mise en scène. Je ne dis pas que c'est le cas, mais je dis que c'est possible... tout simplement. »

Gauthier réfléchissait. Il répéta: « Oui, c'est possible... mais je ne crois pas. »

Richard les regardait à tour de rôle, vaguement inquiet.

— Vous êtes libre... pour le moment.

Lucien se doutait bien de ce qu'il y avait derrière ce *pour le moment*: la romance de Richard et Sylvie. Le sourire narquois de Gauthier ne laissait aucun doute.

Richard regardait Lucien, quêtant une confirmation. Lucien sourit brièvement. Il vit aussitôt que Richard ne portait pas son bracelet. Il essaya à cet instant de se rappeler s'il avait vu le bracelet au poignet du jeune homme lors de leur dernière rencontre. Il ne se souvenait pas bien.

— Je vous ramène chez vous?

— Ouais, – Richard regardait Gauthier – j'ai besoin de me laver de toutes ces saletés qui flottent dans l'air ici.

Mademoiselle Solange était appuyée sur l'automobile, les bras croisés et les attendait en souriant. Richard la regardait sans comprendre, regardait Lucien et à nouveau Mademoiselle Solange.

— C'est elle qui vous a fait libérer. Heureusement qu'elle n'est pas d'ici, elle me volerait mon poste!

Richard ne comprenait pas.

— On vous expliquera tout cela un jour. Mais là j'ai un rendez-vous.

Il n'avait pas de rendez-vous, mais le sourire de Solange le torturait et il avait hâte d'y mettre fin. Il était déjà jaloux! Il le déposa chez-lui et reconduisit Solange chez son amie. Ils se serrèrent la main, puis, vivement elle l'embrassa sur les deux joues: « Merci, merci... »

En reprenant place derrière le volant, il ne put s'empêcher de maugréer: « S'il n'en tenait qu'à moi, il pourrirait en prison. » Il savait bien qu'il ne le pensait pas vraiment mais cela lui fit du bien de se le dire.

Le bracelet suggérait fortement que c'était bien Richard qui avait réglé son cas à Verraud, et cette marque sur la poutre allait dans le même sens. D'autre part, et c'était ce

qui jouait le plus en faveur de Decluze, comment aurait-il pu deviner que Verraud venait juste d'avoir une bonne raison de se suicider? Il ne pouvait pas. Un hasard alors? Fichu hasard!

Lucien tournait et retournait le bracelet entre ses doigts. La chaîne était cassée. À l'arrière on lisait les lettres L et R stylisées et entrelacées: Louise et Richard. Le bracelet ne lui avait pas semblé avoir été déposé là pour les diriger sur une mauvaise piste, comme les autres indices. Il ne l'avait repéré que grâce aux reflets du soleil. Gauthier ne l'avait pas vu, malgré une fouille sans aucun doute minutieuse. Les autres indices, étaient évidents. Le bracelet non. Ou peut-être que Verraud avait à dessein mieux caché cet indice, espérant qu'on le trouve et qu'on réagisse comme il était en train de le faire. Donc rien de vraiment concluant.

La feuille de papier épinglée sur la porte? Il y avait pensé dans le bureau de Gauthier et avait craint un moment que l'autre ne lui sorte cet argument: Richard aurait pu l'emporter protégée dans un étui, sans la plier. Ce n'était pas sorcier. Là non plus donc, rien de concluant.

Les branches volontairement cassées? Et Decluze et Verraud auraient pu les briser, chacun bien sûr dans le but d'accabler l'autre. De la part de Decluze, c'était plutôt audacieux. Il savait qu'à première vue ces branches cassées allaient l'incriminer. Mais il savait aussi qu'il pourrait par la suite balayer cet indice du revers de la main: des branches volontairement brisées... Lui, Lucien, n'y avait vu que du feu, mais un petit gars de la campagne comme Richard connaissait bien la nature. De toute façon, il n'avait pas eu à le faire. Solange l'avait fait pour lui, ce qui rendait sa défense encore plus crédible. De la haute voltige s'il avait vraiment coupé ces branches, et plutôt risqué de sa part, mais cela avait fonctionné. Il était maintenant presque dégagé de tout soupçon.

Sauf qu'il aurait perdu son bracelet en cours de route.

Gus et Marthe furent surpris d'apprendre la libération de Richard: « Comme cela, c'est toi qui avais raison. Gauthier n'a pas dû apprécier... » La honte avait été évitée de justesse.

— C'est quand même surprenant que Verraud, dans l'état d'esprit où on l'imagine, avant son suicide, ait réalisé toute cette mise en scène. Moi, je n'en crois rien.

Marthe les regardait à tour de rôle et cherchait leur approbation. Elle était rarement aussi catégorique.

— T'as raison. Très difficile à croire. François peut-être?

Lucien confirma que c'était une hypothèse qu'ils avaient envisagée, Gauthier et lui.

— Encore plus improbable. Vous imaginez, il vient de trouver son père au bout d'une corde! Il n'avait pas la tête à monter ce scénario en catastrophe. Impossible.

Lucien se répétait la même chose depuis le début.

— Il y a sûrement un indice ou deux quelque part que vous avez oubliés...

Marthe approuvait. Lucien ne leur parla pas du bracelet, ni de la marque sur la poutre. Il ne leur fit pas part non plus de son raisonnement: si Decluze était l'auteur du "suicide" il était aussi responsable de la mort d'Ayotte et de l'incendie. Pour lui, cela ne faisait aucun doute. La vie du curé Tessier était-elle en danger? Jusqu'alors il ne le croyait pas, mais ces évènements pouvaient démontrer que Decluze était patient et encore tout aussi déterminé. Marthe s'était fait le même raisonnement: « Il serait donc aussi responsable de l'accident du maire et de l'incendie! »

— Oui, on peut penser que les trois évènements sont liés.

— Le curé, tu le crois en danger?

Lucien maugréa. Qu'est-ce qu'on croyait, qu'il avait toutes les réponses?

— Tu as déjà parlé à son patron, au garage?

Gus le regardait, un air de reproche dans les yeux, comme s'il était passé à côté de l'essentiel.

— Je te ferai remarquer que je n'enquête pas sur la mort d'Ayotte, ni de Verraud, ni sur l'incendie mais sur la mort de Louise. Le reste...

Drôle de coïncidence, le lendemain en fin d'après-midi il reçut un nouvel appel de Solange. Elle était inquiète. Ephrem venait de l'appeler. Un policier de Québec sortait de chez-lui et avait posé des questions sur Richard.

— Gauthier?

— Oui, justement.

— Qu'est-ce que vous lui avez dit sur moi, à Ephrem?

— Rien... enfin qu'on pouvait vous faire confiance, que vous ne cherchiez pas à coincer Richard.

— Donnez-moi le numéro d'Ephrem, je vais voir.

Il l'appela tout de suite : « Qu'est-ce que vous lui avez dit à Gauthier? »

— Ce que j'avais dit à l'époque. Rien d'autre.

— Pourriez-vous me le redire ?

Il entendit l'autre pousser un grand soupir.

— Je n'étais pas au garage au moment de l'accident. Ayotte aurait préféré avoir affaire à moi, mais je ne pouvais vraiment pas.

— Il ne voulait pas rencontrer Richard?

— Non, pas depuis la mort de Léo?

— Vous connaissez cette histoire? Je croyais que Richard n'en avait pas parlé.

— À moi seulement, et il m'avait fait jurer de garder cela pour moi.

— Ce que vous connaissez de l'accident, c'est ce que Richard vous a raconté?

— Oui. C'est aussi ce qu'il a dit au chef Garnet. J'étais là quand le chef est venu au garage.

— Dites-moi précisément comment il a raconté l'affaire.

— Il a dit qu'il avait terminé la réparation sur la Cadillac, qu'il l'avait placée sur le stationnement, qu'il était rentré pour préparer la facture, qu'il avait alors réalisé qu'il devait aussi remplacer la batterie. Plutôt que de rentrer l'automobile dans le garage, il a fait le remplacement sur le stationnement. Il a commis une maladresse et a percé le tuyau de liquide à frein. Il pouvait commander la pièce en question à Sainte-Marie, mais on n'allait pas la recevoir avant lundi. Il a donc téléphoné chez le maire pour l'en informer mais il n'a pas eu de réponse. Richard s'est absenté quelques minutes pour aller aux toilettes. Le maire est justement passé à ce moment. Il est probablement reparti tout de suite au volant de sa Cadillac, trop heureux, c'est mon avis, de ne pas avoir à rencontrer Richard.

Lucien réfléchissait: « Vous avez dit à Gauthier que Richard avait tenté de prévenir le maire au téléphone? »

— Bien sûr, cela prouve l'innocence de Richard.

Cela pouvait aussi prouver le contraire mais Lucien ne le dit pas.

— Et la clef, comment Ayotte l'a-t-il récupérée?

— Elle était toujours au garage. Il devait en avoir un double, et puisqu'il ne voulait pas parler à Richard...

— La clef, vous êtes sûr qu'elle était toujours là?

— Tout à fait, je l'ai vue.

— Et la pièce endommagée, elle avait été commandée?

— Oui, absolument

Lucien remercia: « Si vous avez d'autres souvenirs qui vous reviennent, n'hésitez pas à me rappeler. »

Richard devait donc se douter au moment où il s'est dirigé aux toilettes que le maire allait arriver d'une minute à l'autre. Plutôt que de l'attendre, il s'était absenté. Il savait, ou du moins espérait, que le maire allait en profiter pour

s'esquiver. Gauthier allait certainement interpréter les informations reçues d'Ephrem de cette façon. Heureusement pour Richard que la clef de la Cadillac était toujours au tableau. Cela prouvait au moins qu'il n'avait pas remis lui-même le véhicule à son propriétaire. Au pire, il l'avait laissé partir. Ça ne changeait pas grand chose. On n'en aurait jamais la preuve, c'est sûr, sauf sur un aveu de Decluze. Et ça, ça n'était pas gagné. Gauthier, il en était convaincu, allait quand même essayer.

Il rappela Solange: « J'ai bien peur que Richard soit dans le trouble. »

— Vous pouvez l'aider?...

— C'est délicat... Je vais voir.

Ils échangèrent quelques propos anodins, rien de ce qu'il espérait. Il raccrocha en poussant un long soupir.

Lucien s'attendait à ce que Gauthier convoque Decluze très bientôt pour l'interroger, peut-être même l'inculper. Il souhaitait toujours avoir une autre conversation avec Decluze mais il attendait d'avoir plus de certitude. Il ne pouvait plus attendre. Gauthier de merde!

Il téléphona à Richard.

— On peut se rencontrer quelques minutes?... Non pas au bureau, ni chez-vous… Attendez que je réfléchisse...

Il lui donna rendez-vous dans le stationnement de l'église de St-Pascal: « Vous allez reconnaître ma Volks... »

Richard prit place à côté de lui dans la Volks encombrée.

— Gauthier ne vous lâchera pas... Dites-moi ce qui s'est passé pour Louise. Si je pense que vous ne me dites pas la vérité, j'arrête...

— Vous arrêtez quoi?

— ... J'arrête de me soucier de vous.

— Et pourquoi vous vous souciez de moi?

— Parce que Solange vous aime bien.

— Et que vous aimez bien Mademoiselle Solange.

Lucien ne répondit pas tout de suite. Il ne pouvait quand même pas nier: « Je l'aime bien oui, tout le monde l'aime bien, mais là n'est pas la question. Vous et Louise, cela n'allait plus? »

Decluze soupira d'abord et répondit:

— Cela n'allait plus très bien entre nous.

— Et?...

— Elle buvait, beaucoup.

— Et vous?

— Moi quoi?

— Les torts sont rarement d'un seul côté. Vous ne pouviez pas le supporter?

— Non.

— Et vous n'aviez plus de patience.

— C'est à peu près cela. C'était même un peu plus que cela. Depuis qu'elle ne pouvait plus venir au Palestron, elle me provoquait, exprès, jusqu'à ce que je me mette en colère et que l'on se dispute.

— Et pourquoi ne pouvait-elle plus venir au Palestron.

Richard hésita un moment et finit par dire: « Je ne voulais plus. Elle me... gênait. »

— Donc c'était fini entre vous.

— Je ne sais pas.

— Elle, c'est ce qu'elle croyait?

— Je ne sais pas.

— Et pourquoi ne vous êtes-vous pas laissés, tout simplement?

— Je pense qu'on espérait tous les deux que les choses se tassent.

— Et Sylvie?

— Quoi Sylvie?

— Vous l'aimiez bien?

— C'était l'amie de Louise. Je la trouvais bien compliquée… Elle est compliquée!

— Vous aviez une aventure avec elle?

Richard le regarda avec étonnement:

— Vous êtes sérieux?

— Vous aviez l'air de bien vous entendre quand je vous ai vus ensemble.

Richard resta quelques instants sans parler, observant l'inspecteur. Il se contenta de hausser les épaules en souriant:

— Elle venait chercher les affaires de Louise. Je lui ai tout donné.

— Ça ne prouve pas que vous n'aviez pas une histoire ensemble.

— Non, effectivement... Une histoire avec Sylvie!

L'étonnement de Richard semblait sincère.

Il regardait l'inspecteur en souriant: « Et vous vous êtes imaginé que j'avais tué Louise pour Sylvie! »

Lucien se grattait la tête: « Tant mieux si je me suis trompé... J'essaie de comprendre pourquoi vous l'avez tuée. »

Richard hochait la tête devant tant de mauvaise volonté.

— Vous venez de dire implicitement que vous l'aviez tuée. Vous ne l'avez pas tuée pour Sylvie, mais vous l'avez tuée.

— Je n'ai pas dit cela. Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit.

— J'essaie de comprendre...D'après vous elle se serait donc suicidée.

— Je ne sais pas. Elle était souvent triste depuis un moment.

— Vous la frappiez souvent?

Richard regarda à nouveau l'inspecteur avec le même

sourire amusé. Il se contenta de dire:

— J'ai déjà répondu à cette question.

— Répondez encore.

— Non, je ne la frappais pas.

— Le jour de son décès, elle avait un bleu au bras et des marques rouges aux deux poignets. Vous l'aviez de toute évidence brutalisée.

— Le bleu, je ne savais pas. Les poignets... Oui j'ai serré ses poignets mais je ne l'ai pas frappée. Elle savait tellement comment me mettre en colère. Quand Frigon et Rosbif sont venus chez-nous, elle se moquait littéralement de moi devant eux. Même eux étaient gênés. Sur le coup je me suis contenu, c'est après...

— Frigon est venu chez-vous? quand ça? et pourquoi?

— Je pense qu'il en avait assez lui aussi de la situation et qu'il s'inquiétait pour moi... pour son argent... Il aurait voulu qu'on se laisse. Il voulait peut-être voir comment c'était entre Louise et moi. Et il a vu.

— Quand était-ce?

Richard réfléchit.

— Le dimanche avant sa mort.

Lucien marqua une pause. Ce fait nouveau le surprenait. Decluze l'observait, cherchant à deviner ses pensées.

— On en reparlera. Pourtant elle a manqué une semaine de travail en décembre après que vous l'ayez frappée. Vous n'allez quand même pas nier cela. Nous avons un témoin.

— Tardivel! toujours à fouiner à la fenêtre. Je l'ai frappée cette fois-là, mais c'était un accident, au cours d'un faux combat de boxe entre elle et moi. C'est vrai que Louise ne simulait pas, elle. – il s'arrêta de parler un moment, souriant à ce souvenir – Elle ne frappait pas bien fort ma Louise.

— Il m'a dit que vous l'aviez frappée à poings nus.

Là Richard sembla vraiment surpris.

— Il est à moitié sourd. Il doit être à moitié aveugle aussi. J'avais des gants. Je n'ai jamais frappé Louise autrement.

— Donc, il s'agirait d'un suicide?

— Je ne voulais pas cela... Jamais je n'aurais pensé.

— Mais sa mort vous vengeait de Verraud. Cela non plus, vous ne pouvez nier.

Decluze hochait la tête: « Là, vous exagérez.. Il ne la voyait plus depuis longtemps. C'était suffisant comme vengeance. »

— Donc vous admettez que vous vouliez vous venger. Ayotte et le presbytère...

Richard comprit qu'il avait trop parlé. Il regarda Lucien fixement: « Vous essayez de me coincer! »

— Non, pas du tout. Gauthier, lui, va essayer.

Richard à nouveau scrutait le visage de l'inspecteur. Devait-il comprendre qu'il lui faisait faire une sorte de répétition? Delmire poursuivait:

— Elle était solide, Louise, je veux dire sur le plan physique?

— Non, pas vraiment. Elle n'aimait aucun sport. Elle était vite à bout de souffle.

— Elle consultait régulièrement un médecin?

— Non, pas à ma connaissance, en tout cas pas depuis qu'on est ensemble. Où allons-nous comme cela?

Lucien ignora la question.

— Comment se procurait-elle ses médicaments?

— Vous pensez aux pilules jaunes?

— Précisément.

— Je ne sais pas. Je les ai vues la veille de sa mort pour la première fois. Elle m'a dit qu'il s'agissait de somnifères.

— Combien y en avait-il?

— Trois. Puis deux après sa mort.

Ici non plus Lucien n'allait pas lui dire que c'est lui qui

avait pris la pilule manquante. Mais au moins il savait que Decluze ne mentait pas. Il dit plutôt: « Ce n'étaient pas des somnifères mais un médicament contre l'anxiété. Et de toute façon, une seule pilule ne l'aurait pas tuée. Selon le légiste, Louise avait une malformation au cœur. Vous le saviez? »

— Non.

— Et selon le légiste, la combinaison Exterol – c'est le nom du médicament – et alcool est dangereuse, surtout pour quelqu'un qui a un problème au cœur. Vous le saviez?

— Comment j'aurais pu savoir?

— Il y a toujours moyen de savoir. Gauthier ne vous croira pas. Sylvie va lui dire, comme elle m'a dit, qu'elle et Louise riaient encore la veille de sa mort. Difficile de croire au suicide dans ce cas.

— Alors elle ne s'est peut-être pas suicidée... Elle ne savait peut-être pas que c'était dangereux pour elle.

— Avait-elle beaucoup de difficulté à dormir?

— Elle n'a jamais dormi beaucoup. Elle disait qu'elle préférait vivre.

— Pourquoi alors des somnifères?

Lucien était perplexe. Il y eut un long silence. Selon le rapport de Pascal, le sang de Louise présentait des traces importantes du tranquillisant. Et pourtant les trois pilules étaient toujours là après le décès. D'où venait l'Exterol dans le sang?

Richard aussi réfléchissait. Il comprenait bien qu'on pouvait le soupçonner d'avoir placé ce médicament dans la boisson de Louise.

— Je ne l'ai pas tuée.

— J'ai bien peur que Gauthier ne vous croie pas. Si ce n'est ni vous ni Louise, qui a pu mettre le médicament dans l'alcool?

— Je ne vois pas.

— C'est bien cela le problème. À vous de me le dire.

Ce samedi-là, à quelle heure avez-vous quitté la maison?

— Mon entraînement commence à 10 h.

— Donc 9 h 45? Et vous êtes revenu pour dîner?

— Non, je suis revenu un peu avant 4 h... et j'ai téléphoné à l'hôpital. C'est tout.

— Je veux bien vous croire, mais je ne pense pas que Gauthier... surtout qu'il connaît probablement l'histoire de Léo par François. Tant que Louise se tenait loin de son père, vous aviez votre vengeance. Si elle retournait chez son père, ce n'était plus la même chose. C'est ce qu'il va penser. Et il va savoir pour l'Exterol, par le médecin qu'il va sans doute rencontrer, si ce n'est déjà fait. J'ai bien peur pour vous...

Richard se contenta de répéter: « Je n'ai pas tué Louise. » Pour la première fois, il semblait ébranlé.

— Quel alcool Louise buvait-elle?

— Du vin.

— Et du rhum?

Richard confirma:

— Je ne savais pas. J'ai trouvé une bouteille de rhum, oui...

Lucien fit une pause, puis reprit: « Bon, dites-moi comment les choses se sont déroulées ce jour-là. »

— Vous parlez du jour de la mort de Louise?

— Oui.

— Je suis rentré par la porte arrière et j'ai tout de suite vu la bouteille sur la table... Elle était aux deux-tiers. J'ai appelé Louise. Comme elle ne répondait pas, je suis allé au salon. C'est là que je l'ai vue étendue sur le plancher. J'ai pensé qu'elle était saoule. Je suis revenu à la cuisine et j'ai vidé la bouteille dans l'évier. Puis je suis retourné voir Louise. Là j'ai compris...

Lucien attendit quelques instants que Richard retrouve son calme. « Et ensuite... »

— Ensuite j'ai appelé l'hôpital.

— Racontez-moi pour Frigon. Il a prévenu de sa visite?

— Non, il a dit qu'il passait par là.

— Qu'est-ce qu'il a comme automobile, votre Frigon?

— Une Cadillac 1957, rouge.

— Et Lebeuf?

— Lebeuf ne conduit pas.

Lucien pensa tout de suite que ses amis Buisson n'avaient pu manquer la Cadillac rouge. Il faudrait leur parler. Il ne doutait pas en ce moment de Decluze. Il lui semblait parler en toute confiance, même si à l'occasion il avait légèrement hésité.

— Il s'était stationné en face de chez-vous?

— Je n'ai pas vu son auto.

— Dans quelle pièce la discussion a-t-elle eu lieu?

— Dans le salon.

— L'un des deux se serait absenté du salon peut-être, pour aller aux toilettes par exemple?

Richard réfléchit une seconde: « Oui, Rosbif. »

— D'où vous étiez, vous l'auriez entendu uriner? ce n'est pas très grand chez-vous...

— Je ne sais pas.

— Donc vous ne l'avez pas entendu uriner?

Richard ne semblait pas comprendre l'insistance de l'inspecteur: « Je ne m'en souviens pas. Quelle importance? »

— J'essaie juste de comprendre comment le médicament s'est retrouvé dans le rhum.

— Comment savez-vous qu'il était dans le rhum? J'ai jeté la bouteille.

Lucien eut une hésitation:

— Pendant que les ambulanciers emmenaient Louise, j'ai fait le tour de la cuisine. J'ai vu la bouteille dans la poubelle et je l'ai récupérée. Il restait quelques gouttes. L'analyse a démontré qu'il y avait ce médicament dans l'alcool.

— Je ne comprends pas...

— C'est vrai que tout cela est obscur. Je suis perdu moi aussi. J'imagine toutes sortes de choses... C'est comme pour l'accident d'Ayotte. Je me suis imaginé que ce n'était peut-être pas un accident...

Richard ne bronchait pas.

— Vous avez dit que vous avez essayé de le prévenir au téléphone. Pour la majorité des gens, Ephrem entre autres, cela prouverait votre innocence. Pour moi, et pour Gauthier, cela prouverait plutôt votre culpabilité. Vous saviez qu'il allait arriver et vous vous êtes absenté.

Richard ne dit rien. Lucien sortit le bracelet de sa poche:

— C'est à vous?

Richard prit le bracelet et l'examina longuement: « C'est celui de Louise. »

— Vous aviez le même?

— Oui.

— Et vous ne le portez plus, pourquoi?

— Louise ne portait plus le sien.

— ... Vous ne voulez pas savoir comment je l'ai eu en ma possession?

— ...

— Je vais vous le dire quand même: je l'ai trouvé derrière chez Anselme Verraud, après sa mort. J'aimerais bien savoir ce qu'il faisait là.

— ...

— Vous n'avez aucune idée?

— Non, je ne vois pas comment il est arrivé là. Louise n'allait jamais chez son père.

Décidément ce garçon était brillant, et rusé. Qu'on ait pu mettre le bracelet à cet endroit pour l'incriminer, lui, était fort possible. Mais il ne le suggéra pas. Bien plus, au lieu de donner une explication avantageuse, il admettait d'emblée

qu'il n'en trouvait aucune.

— Vous pourriez m'apporter le vôtre?

— Je vous l'apporterai.

— Vous êtes chanceux que ce soit moi qui l'aie trouvé. Si Gauthier avait mis la main dessus...

Lucien le remercia de s'être déplacé : « Je vous crois, mais Gauthier sera plus difficile à convaincre. Je n'ai qu'un conseil à vous donner: dites-en le moins possible. »

Après le départ de Decluze, Lucien mit le bracelet autour de son poignet. Il était trop grand pour lui. Il resta songeur un moment, puis rentra au bureau.

Il téléphona tout de go à Tardivel: « Demain 10 h, parfait je serai chez-vous. » Il fut à l'heure pour une fois. Ce qui n'empêcha pas Tardivel de le faire poireauter plusieurs minutes. Il tâta la porte. Elle s'ouvrait. Il jeta un coup d'œil à l'intérieur: le bonhomme Tardivel en camisole et pyjama dormait sur le divan. Il frappa lourdement sur le mur jusqu'à ce que l'autre se réveille. Il fallut bien une bonne dizaine de minutes avant qu'il ne soit parlable. Ils étaient assis face à face à la table devant un café fumant. Tardivel semblait inquiet.

— Non, je ne vais pas vous parler de...

L'autre se toucha l'oreille pour lui rappeler sa surdité. Lucien reprit:

— JE NE VAIS PAS VOUS ENTRETENIR DU BILLET QUE VOUS AVEZ ENVOYÉ AUX PARENTS DE LOUISE. JE VEUX VOUS PARLER DU COUP DE POING... CELUI QUE LE MARI A DONNÉ À LOUISE, CE DIMANCHE OÙ VOTRE FILLE ÉTAIT ICI. VOUS VOUS RAPPELEZ?

— Oui. je m'en souviens.

— JE VOUDRAIS ÊTRE SÛR D'UNE CHOSE: LE MARI, IL AVAIT DES GANTS DE BOXE, OUI OU NON?

Tardivel se gratta la tête. Il scrutait sa mémoire et grimaçait un peu tout en hochant la tête :

— Je ne me souviens pas bien?

— IL DIT QU'IL S'AMUSAIT À FAIRE SEMBLANT AVEC SA FEMME, QU'ILS BOXAIENT L'UN CONTRE L'AUTRE POUR S'AMUSER.

Tardivel sembla surpris. Il réalisait peut-être à l'instant que son billet et son témoignage avaient pu fausser l'enquête. Il bafouilla: « Je ne sais plus... »

— POURQUOI AVEZ-VOUS DIT QU'IL L'AVAIT FRAPPÉE AVEC SES POINGS?

En disant cela, Lucien réalisa tout d'un coup que c'est lui qui avait entendu ses poings nus. Il se rappelait maintenant que Tardivel avait seulement dit: avec ses poings. Il avait entendu ce qu'il voulait entendre et à cause de cela, depuis tout ce temps, il suivait une fausse piste. Il s'en voulait et se défoula en reprochant vertement au pauvre Tardivel d'avoir dit n'importe quoi. Le vieux se confondit en excuses. Lucien ne put s'empêcher de claquer la porte en partant.

Lucien avait pris l'habitude de lire les pages sportives du journal, ce qu'il n'avait jamais fait de sa vie auparavant. C'est ainsi qu'il apprit dans le journal du 11 juin que le combat entre Decluze et Garrett pour le titre québécois des super-moyens initialement prévu pour le 12 juin serait présenté au Petit Colisée le 11 juillet. On pouvait y lire que le champion local avait maintenant retrouvé sa forme après un arrêt de quelques semaines suite au décès de son épouse. On laissait entendre que le gagnant se mesurerait ensuite au champion canadien, un dénommé Stenson, de la Nouvelle-Écosse. De façon générale, dans les journaux, on parlait peu

de la boxe. Ce sport était décrié par la société bien-pensante qui n'en retenait que ses liens avec la mafia américaine et montréalaise. Mal-aimés, certains promoteurs tentaient tant bien que mal de survivre. On ne pouvait que s'interroger à propos du propriétaire du Palestron. L'usine Frigon était quelque chose de trop important pour servir de couverture. On disait cependant, dans les pages sportives, qu'il était bien difficile pour un promoteur de contourner la mafia, même s'il le voulait. La mafia dirigeait la boxe. Pour jouer dans la cour des grands, les promoteurs devaient faire avec elle. Richard en était-il conscient? Puisqu'il lisait les mêmes articles que lui, oui, sans doute.

Lucien fit quelques recherches sur Frigon, espérant découvrir les présumés liens avec la mafia. Ces liens existaient, il en était convaincu. Mais il réalisa vite que les journalistes étaient plutôt frileux sur ce sujet. Quand ils parlaient de la mafia, ils mettaient des gants, écrivaient à mots couverts, n'accusaient jamais. Ils se protégeaient bien sûr, et protégeaient ceux qu'ils côtoyaient. Plutôt que de parler de la mafia locale, on dénonçait la mafia américaine. À chacun de comprendre ce qu'il voulait. Lucien comprenait que c'était la même chose des deux côtés de la frontière. Et les boxeurs dans tout cela? Des marionnettes ou des complices? Au sud de la frontière on n'hésitait pas à arranger les combats. Les promoteurs pariaient contre leur poulain et s'en mettaient plein les poches, achetaient les journalistes.

Il comprit qu'il y avait beaucoup d'argent en jeu. Et quand il y a beaucoup d'argent en jeu, tous les coups sont permis. Il ne trouva pourtant rien de précis sur Frigon.

Mais la visite des deux comparses chez les Decluze l'intriguait. Ce Rosbif aurait-il profité des quelques secondes où il était seul, pendant que Frigon faisait la conversation, pour glisser une bouteille de rhum dans le

garde-manger, une bouteille de rhum à l'Exterol! Avec plein d'Exterol. En espérant que Louise la découvre et la boive. Et si c'était Richard qui l'avait bue? Non, ils savaient que Richard avait l'alcool en horreur. Tout ce qu'ils risquaient, si Richard mettait la main sur la bouteille, c'est qu'il la jette, comme il l'avait effectivement fait par la suite. Et ils devaient savoir aussi que Richard ne mettait pas les pieds à la cuisine, sauf pour se faire servir. Il se souvenait que la porte du garde-manger était juste à côté de la porte des toilettes. Pas convaincante du tout, sa nouvelle hypothèse. N'ayant rien de mieux à se mettre sous la dent, il décida de s'y raccrocher. S'il parvenait à innocenter Richard pour le décès de son épouse, il ne resterait plus grande menace sur lui. Pour Ayotte et le presbytère, on pouvait toujours le soupçonner mais on n'arriverait pas à prouver. Pour Verraud, il était déjà hors de soupçon. Il repensa à Sylvie. Peut-être était-ce Frigon qui l'effrayait, après tout. Peut-être connaissait-elle leur rôle dans la mort de Louise, peut-être savaient-ils qu'elle savait. Il avait déjà envisagé cette possibilité sans trop y croire. Ce n'était plus le cas. Tout cela tombait sous le sens. Le téléphone sonnait:

— Solange! quelle belle surprise!... Tout le village! Comme vous y allez!...

Gauthier ne s'était pas contenté d'interroger Ephrem. Il passait le village au peigne fin. Elle lui demandait ce qu'il fallait faire. « Je ne vois pas très bien... »

Quelques jours plus tard, en début de semaine, il reçut un appel de Gauthier « … pour une conversation informelle. » Bien sûr, une conversation informelle. Entre-temps, il avait téléphoné chez les Buisson. Non, ils ne se souvenaient ni l'un ni l'autre d'une Cadillac rouge, « que bien sûr on aurait remarquée.» Si Frigon et son acolyte – devrait-il dire plutôt *complice* – venaient avec de mauvaises intentions, ils ne tenaient pas à se faire remarquer. Surtout

pas de Cadillac rouge.

— Il faudrait peut-être mettre nos ressources ensemble, ne croyez-vous pas?

— Sûr!

— Qu'est-ce que vous savez sur l'accident du maire Ayotte?

« Bien sûr je vais te faciliter le travail, tu peux compter là-dessus. » Lucien dit :

— La même chose que vous, j'imagine. À peu près rien.

— Je sais quand même que ce n'était pas un accident. J'ai vu les hôteliers. Bien bavards ces deux-là. J'ai vu le maire, son adjointe, et quelques autres. Ça ne fait aucun doute. Ce n'était pas un accident. J'imagine qui vous êtes arrivé aux mêmes conclusions...

« Mes conclusions, mon vieux, je me les garde ». Il demanda plutôt:

— Et la veuve Ayotte, vous lui avez parlé?

— Oui, au téléphone. Après le décès de son mari elle est partie vivre à Montréal, chez sa fille. Elle avait confirmé à l'époque que le téléphone avait sonné…

À nouveau, Lucien pensa qu'elle aurait peut-être quelque chose d'intéressant à leur apprendre, qui était allé reconduire son mari au garage par exemple. Gauthier répondait justement à cette question: « Elle n'a pas vu qui était venu le chercher... » Il poursuivait:

— Vous connaissez Sylvie, la compagne de travail de Louise.

Lucien hocha la tête affirmativement.

— Vous lui avez parlé?

— J'ai essayé. Jamais réussi. Elle fuyait…

Il y eut un silence puis Gauthier reprit :

— Moi, je lui ai parlé.

— Et?

— Elle est convaincue de la culpabilité de Richard.

Lucien était sûr que l'autre inventait. Cela ne collait plus avec tout ce qu'il connaissait maintenant.

— Comment avez-vous réussi à la faire parler?

— J'ai envoyé deux de mes hommes la cueillir à son travail.

— Vous avez vraiment fait cela?

— Et pourquoi je ne l'aurais pas fait?

— Pour ne pas la mettre dans le trouble, peut-être.

Gauthier haussa les épaules. Lucien poursuivit:

— Qu'est-ce qu'elle vous a dit exactement?

Gauthier aussi répondait ce qu'il voulait bien répondre.

— Elle m'a dit qu'elle était sûre que Decluze l'avait tuée, qu'elle connaissait toute l'histoire... vous savez, l'Enfant-Jésus, le village.

— …, vous a-t-elle dit qu'elle avait trouvée son amie complètement découragée les jours précédant sa mort?

Gauthier eut une hésitation:

— Oui, précisément. Je croyais qu'elle ne vous avait pas parlé.

— C'est tout ce qu'elle m'a dit, en fait.

Lucien n'allait pas lui révéler que Sylvie lui avait justement dit le contraire, qu'elles riaient encore ensemble, elle et Louise, la veille même de sa mort. Gauthier allait à la pêche. Il n'avait donc encore rien de plus que lui.

— Qu'avez-vous appris d'autre à l'Enfant-Jésus?

— Que Decluze était un voyou, un dur qui frappait tout ce qu'il pouvait.

— Qui donc a pu vous dire cela?

— Tous ceux à qui j'ai demandé.

— Vous avez interrogé Decluze sur tout cela?

— Je vais le faire très bientôt.

Gauthier se rendait compte qu'il n'apprendrait rien de

son confrère. Il prit congé, un peu maussade: « On se tient au courant. »

— Oui, bien sûr.

Lucien avait envie de rassurer Solange. Il l'appela. Ils se firent les salutations d'usage. Lucien essayait de percevoir un peu plus dans les propos de sa belle que les salutations d'usage. Il lui sembla qu'elle était heureuse de lui parler. Heureuse d'avoir des nouvelles de Richard, qu'est-ce que tu crois!

— Je pense qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter de Gauthier, qu'il n'a rien de bien tangible. La veuve Ayotte, vous la connaissiez?... qu'avait-elle dit à l'époque?

— Je crois me souvenir qu'elle avait confirmé avoir entendu le téléphone sonner.

— Et pourquoi n'avait-elle pas répondu?

— Elle n'en avait pas eu le temps. Elle vit dans un fauteuil roulant... Mais au moins, cela prouve que Richard avait bien essayé de prévenir le maire, non?

Il hésitait à dire à Solange qu'il pensait que ce coup de téléphone pouvait plutôt incriminer Richard. Il répondit:

— C'est vrai. Si elle avait répondu, Richard n'aurait pu prétendre qu'il ne savait pas que le maire s'en venait. Au moins, il peut se défendre là-dessus.

Mais pour Lucien, cela confirmait plutôt que Richard savait que le maire allait probablement arriver d'une minute à l'autre; alors il s'est absenté pour lui laisser la chance de partir avec une automobile sans frein. Gauthier le verrait sûrement ainsi.

Il devinait l'inquiétude de Solange.

Lucien ne voulait même plus savoir si Richard avait ou n'avait pas envoyé le maire à la mort. Il voulait juste rassurer sa belle.

— Si j'avais été Richard, et que j'avais trafiqué les freins de l'assassin de Léo, je pense au contraire que j'aurais

aimé lui parler avant... de ne plus pouvoir. Il avait bien des choses à lui dire au sujet de Léo. Vous, vous l'avez rencontré, Gauthier?

— Non.

— L'hôtelier, vous le connaissez bien. Il m'avait plutôt semblé éprouver de la sympathie pour Richard. Sa femme également. Gauthier m'a juste dit à leur sujet qu'ils étaient bien bavards.

— Il vous a dit n'importe quoi, je pense. Ils ont toujours pris la défense de Richard.

— C'est ce que je pensais.

— Autre chose, inspecteur Delmire.

Lucien s'inquiéta. Ils se vouvoyaient, mais elle l'appelait par son prénom depuis le début.

— Je vous écoute...

— Le chef Bérard va quitter sa fonction, dans quelques mois...

— Et?...

— Ce serait un bon poste pour vous, non?

Là il était pantois. Il ne sut que répondre pendant un moment.

— Vous êtes toujours là?

— Je... je suis surpris. Vous êtes sérieuse?

— Bien sûr! Vous feriez un bon chef. Et vous m'avez dit que vous aimiez notre village. Moi, je serais très heureuse que vous soyez notre chef de police.

Il aimait le village, façon de parler. C'était surtout une des villageoises qu'il aimait. Il déglutit difficilement.

— Et vous savez pourquoi il quitte?

— Il ne veut plus de cette responsabilité, tout simplement. Il retourne chez les siens, à Ste-Marie.

Comme il avait bien fait de téléphoner à sa belle Solange. Pour la première fois depuis un bon moment il se permettait de se la nommer *ma belle Solange*. Il n'était pas

sûr qu'il y avait là ce qu'il espérait y voir, mais c'était possible, un peu possible... Il souriait malgré lui. Il se rendit compte que Marthe le regardait: « Grand dieu! qui donc a réussi à vous coller un sourire sur le visage. Faites vite une croix sur le calendrier! Et il rougit en plus! »

— Je ne souris pas et je ne rougis pas!

Ce vendredi-là, il n'eut pas le goût d'aller rencontrer sa Julie. Il téléphona pour annuler leur rendez-vous: « Mais non, je suis juste fatigué. »

— C'est cette nouvelle fille?

— Non, non, qu'est-ce que tu vas croire? Tu es irremplaçable, tu le sais bien.

C'était la première fois qu'il lui mentait. Entre eux, tout avait toujours été limpide. Il eut envie de la rappeler pour lui expliquer. Mais finalement il décida d'attendre, une semaine au moins. Cela ne la tuerait pas.

9

Le 11 juillet approchait et Richard était toujours libre. Avait-il rencontré Gauthier? Lucien n'en savait rien. Il saurait bien assez tôt, de toute façon.

Il venait de trouver un prétexte pour rappeler Solange: « Je vais de ce pas acheter un billet pour le combat de Richard le 11, vous voulez m'accompagner? »

Elle rit: « C'est gentil, mais non, je vous l'ai déjà dit, je refuse de le voir se faire massacrer. »

— Cela n'arrivera pas, enfin c'est ce qu'on espère.

— Je ne savais pas que vous aimiez la boxe.

— Je n'aime pas la boxe. Je n'y connais rien. Mais il paraît que c'est le plus gros combat de l'année en ville. Et comme je connais un des deux pugilistes... Je vous raconterai comment il a écrasé l'autre.Vous saviez que le gagnant sera consacré champion du Québec?

Elle ne savait pas: « Vous lui souhaiterez bonne chance de ma part. »

Il se rendit au Palestron acheter un billet. Il sentit une certaine fièvre dans la salle d'entraînement. Il y avait des affiches partout avec la photo de Richard. Autour d'un carré de boxe, un attroupement s'était formé. Richard était sur le ring et échangeait des coups avec un type beaucoup plus gros que lui. Tous deux portaient des casques de protection. Le type qui lui avait vendu le billet s'approcha de lui: « Vous pouvez vous approcher du ring, si vous voulez. C'est un privilège de voir ce boxeur. On n'en a jamais eu comme ça. »

— C'est gentil, mais non. Vous croyez qu'il va gagner?

L'autre le regarda comme il devait regarder les extra-terrestres: « Bien sûr qu'il va gagner! »

Cette semaine-là, il acheta tous les journaux. C'est le Montréal-Matin qui s'étendait le plus sur le sujet. Garrett était Montréalais et anglophone. Decluze était Québécois et francophone. Le journaliste accordait peu de chances au Québécois, même si son cœur... Puis il lut dans un quotidien anglophone un article qui disait bêtement que le boxeur francophone – c'est la présence même de ce mot à cet endroit qui choquait – n'avait aucune chance devant Garrett, qu'il n'y avait pas des Maurice Richard à tous les coins de rue, que le boxeur francophone allait se faire massacrer.

Ces articles des journaux teintés de mépris avaient probablement eu l'effet contraire à celui souhaité. Il n'y aurait pas d'émeute à la Richard, c'est sûr, mais certains journalistes locaux ne se gênèrent pas pour lier les deux Richard: le héros incontesté du hockey et le futur héros de la boxe. Et la radio s'enflamma. Frigon eut la brillante idée d'inviter le grand Maurice au combat. Celui-ci déclina poliment l'invitation. Mais imaginez s'il était venu! Il aurait fallu déplacer le combat au grand Colisée! Lucien comprenait de plus en plus l'importance des sommes en jeu. Lui, il avait dû débourser 6$ pour le billet le moins cher. Et comme les choses allaient, il sut qu'il pourrait en obtenir le double, sur le marché noir. Pour rien au monde maintenant il n'aurait voulu manquer le combat.

Lucien trouva son banc dans l'avant-dernière rangée. Les projecteurs au-dessus du ring cadraient une fumée bleue de plus en plus dense à mesure que les minutes passaient. On avait ajouté des chaises tout autour du ring érigé au centre de la patinoire. Tous les sièges avaient été vendus et comme tout le monde fumait... En plus d'une cigarette ou

d'un cigare, tout le monde avait un café ou une bière à la main. Un haut-parleur braillard qui hurlait du Willie Lamothe couvrait difficilement les bruits de la foule. Quelques individus s'affairaient sur le ring, se penchaient pour parler aux gens à proximité de l'arène. Puis le spectacle commença. Deux jeunes boxeurs furent présentés à la foule, qui n'eut que peu de réaction..

Le premier combat dura deux rounds et demi. Le plus grand des deux boxeurs après avoir reçu un coup aux côtes avait mis le genou à terre et ne s'était pas relevé avant le compte. Deux personnes applaudirent le vainqueur qui levait pourtant fièrement les bras. Il se retira finalement, en hochant la tête, dégoûté.

Le deuxième combat semblait plus prometteur. Son voisin – il apprit plus tard qu'il se prénommait Raoul – qui avait deviné qu'il ne connaissait pas grand chose à l'affaire lui expliqua que le petit au maillot noir était un local. Lucien en conclut qu'il suffisait d'être un "local" pour se mériter l'appui de la foule. L'adversaire du local venait d'aussi loin que La Tuque. Il eut droit à sa part de huées, mais il en sourit. Même s'il ne connaissait rien à la boxe, Lucien apprécia le premier engagement entre ces deux pugilistes. Beaucoup de coups furent donnés, mais peu d'entre eux atteignirent la cible. Les deux jeunes bougeaient vivement.

— Trois rounds, c'est pas un peu court.

— C'est une entente entre promoteurs. Plus y'a de combats, plus y'a de paris.

Au même moment, il aperçut Rosbif dans l'embrasure de la porte par où venaient les boxeurs. Même s'il ne l'avait vu qu'une fois, il le reconnut à sa carrure.

— Le gros, dans la porte, c'est un promoteur?

Il voulait tester les connaissances de son interlocuteur.

— Non non, c'est l'autre à côté, Frigon.

Frigon, élégant, saluait tout le monde en s'avançant et tout le monde le saluait. Un roi! Il prit place à une table restée libre, tout au pied de l'arène. Une demoiselle s'empressa de venir lui présenter un plateau couvert de nourriture, lui sembla-t-il, qu'il refusa. Il lui souffla quelques mots à l'oreille et elle revint aussitôt avec quelques bières. Il continuait à saluer à gauche et à droite.

— Combien sont payés les boxeurs?

Son interlocuteur, important, réfléchissait :

— Cela dépend… Le dernier combat... le vainqueur a dû recevoir entre 30$ et 40$ et le perdant 10$ ou 15$.

Si on considérait qu'il avait dû débourser 6$ pour entrer, qu'il y avait à peu près deux mille personnes, donc entre douze et vingt mille dollars de recettes, et huit combats, cela laissait donc... une bonne somme aux promoteurs.

L'autre avait deviné ses calculs.

— Oui, oui, c'est bon et faut aussi ajouter les paris.

— Les paris, bien sûr, pourquoi n'y avais-je pas pensé? mais c'est illégal, non?

L'autre s'esclaffa:

— D'où tu sors bonhomme! Ici y'a des policiers, des pompiers, des avocats… Et tout le monde parie. Moi j'ai misé 20$ la dernière fois et je les ai perdus. Alors t'imagines...

Il imagina rapidement.

— Riko, c'est un bon boxeur?

L'autre n'en revenait pas.

— Riko Champion, c'est LE boxeur. Ici, c'est notre homme.

— Vous me le prêtez?...

Raoul lui tendit le programme du gala. C'était une feuille imprimée à la Ronéo sur laquelle il reconnut dans un croquis plutôt malhabile le célèbre Riko Champion. Son

combat était le dernier de la soirée.

— Riko s'il gagne, il aura quoi?

— S'il gagne...

Il finit par déclarer: « entre 500$ et 1000$. »

— Pas mal pour trois rounds.

— DOUZE rounds, pas trois.

Au sixième combat, il y eut un knock-out. Une dizaine de personnes se retrouvèrent sur le ring pour féliciter le vainqueur et se faire photographier en sa compagnie. Une seule personne se pencha sur le vaincu au sol. Il lui plaça un flacon sous le nez et l'autre réagit un peu, jusqu'à reprendre ses esprits, et dès que l'autre fut assis, il quitta le ring.

Il sembla à Lucien qu'il avait déjà vu cette tête.

— Qui c'est?

— Royer, un médecin. C'est le soigneur de Frigon. Certains soirs il est soigneur, certains soirs il est médecin.

— Quelle est la différence?

— Un médecin a le droit d'arrêter un combat à tout moment s'il juge que le boxeur est trop nocoté.

— Nocoté?

— Oui, oui... nocoté.

— Knock-outé...bien sûr, bien sûr.

— Ce soir il est soigneur.

— Et il fait partie de l'équipe de Frigon ?

— Oui. Un médecin dans une équipe de boxe, c'est plutôt amusant, non!

Lucien marquait la surprise. *« Amusant, peut-être, intéressant, sûrement. Qui de mieux qu'un médecin pour vous procurer des médicaments!... »*

Le septième combat venait de prendre fin. On étirait volontairement l'intermède. Les comptoirs de boisson ne dérougissaient pas. Juste en face, Lucien voyait des dizaines d'amateurs qui allaient et venaient sous les gradins: la salle

des paris, à n'en pas douter. La musique n'était plus qu'une bruyante cacophonie. Ça buvait, ça gesticulait, ça fumait de partout. Tout le monde semblait heureux et confiant. Mais après une vingtaine de minutes sans qu'il ne se passe rien, quelques huées fusèrent ici et là.

L'annonceur-maison, cheveux noirs bien lissés et lustrés , chemise blanche avec papillon noir, accourut aussitôt. Il dégagea solennellement le fil, donna trois petits coups sur le micro histoire de faire comme il faut: « Mesdames et Messieurs... » Il annonça le dernier combat de la soirée et présenta le premier pugiliste. Sous les huées nourries de la foule, Garrett monta sur le ring. Lucien avait appris au cours de la soirée qu'il y avait des fainéants à la boxe, des jambons lui avait soufflé Raoul. Ce soir il dirait qu'il y avait un combat sur deux avec un de ceux-là. Mais là, le Garrett, il n'avait rien du fainéant. Dur, musclé, le visage fermé, un air redoutable. Il se sentit plein d'admiration pour Richard: affronter un tel bonhomme!

L'éclairage concentré sur l'arène, la fumée de plus en plus épaisse que les ventilateurs ne faisaient que déplacer, la foule énervée par le combat à venir, il se laissait petit à petit gagner au jeu. Il y prenait maintenant plaisir et comme tous les autres, il criait pour le "local". Quand Riko parut, ils n'étaient plus deux mille mais cinq mille à crier leur fierté. Il se leva pour hurler avec les autres. Il ne put crier longtemps, une quinte de toux faillit l'étouffer. Son voisin lui sourit, fier de lui.

Il y avait une quinzaine de personnes sur le ring, dont Frigon, qui faisait ses dernières recommandations à son poulain. Richard ne semblait pas écouter. Il se concentrait sur son adversaire, ne le quittait pas des yeux.

Le maître de cérémonie voulut faire taire la foule. Il n'y arriva pas. La clameur couvrait totalement sa voix malgré les haut-parleurs.

Puis seuls l'arbitre et les gladiateurs restèrent dans l'arène. Le gong appela le combat.

Le Riko, il savait se battre. Même Lucien s'en rendait compte. Ses coups étaient courts, secs. Il se protégeait bien et l'autre n'arrivait pas ou très peu à le toucher. Les spectateurs réagissaient à chaque coup. Mais Garrett se protégeait bien aussi.

— Vous semblez inquiet.

— Ça va être serré. Garrett, il n'a que deux défaites en seize combats professionnels.

— Et Riko?

— Une en dix.

— Alors?

— Alors je ne sais pas. À son dernier combat, celui qu'il a perdu, il n'était pas bon du tout. Il aurait dû gagner. C'était un match-cadeau qu'on lui avait fait. Après un combat difficile, on essaie toujours de trouver à un boxeur un adversaire qu'il va battre facilement. C'était le cas. Mais ce soir-là, Riko manquait de concentration. À la boxe, cela ne pardonne pas.

Les appréhensions de son voisin s'avérèrent fondées. Au sixième round, un crochet au côté projeta Riko au plancher. Grimaçant de douleur, il se mit sur ses genoux au compte de cinq. La foule, incrédule, les yeux rivés sur le ring, retenait son souffle. En s'appuyant aux cordages, il réussit à se relever au compte de neuf. L'arbitre parvint à lui faire gagner quelques secondes mais dut relancer le combat. Il restait encore douze secondes au round. Garrett courut sur son adversaire et se mit à le marteler. Riko essaya au mieux de parer les coups mais il était sonné. La cloche sonna après ce qui parut à Lucien les douze plus longues secondes de sa vie. Mais Riko était toujours debout.

— Frigon, combien il perd si Champion perd le combat?

— … Ce soir, pas grand chose. Ce qu'il perd surtout, ce sont les gains des futurs combats. Pour remplir la salle, il faut avoir un gagnant dans sa manche.

Le septième round allait commencer et tout le monde ici savait qu'il allait être déterminant. Garrett voulut reprendre où il avait laissé mais heureusement Champion sut éviter les premiers coups, et le round avançant, il réussit même à toucher son adversaire au visage d'un solide jab. Entre les rounds, son voisin donnait à Lucien un cours de boxe. Et il connaissait maintenant la différence entre un uppercut, un direct, un crochet, un jab. Et là, c'était un bon jab. La foule reprenait espoir.

C'est au round suivant que Ricky souleva la foule. Il alterna habilement les coups de la gauche et de la droite pour terminer par un coup de massue à la tempe de son adversaire. Garrett tomba lourdement. C'était fini et Riko avait déjà les bras au ciel. Délire, délire. Lucien n'avait jamais vu un tel spectacle, une telle folie. Il fallut protéger Richard pour lui permettre de retourner au vestiaire.

— Maudit Maurice, t'aurais dû être là!

C'est son voisin qui venait de conclure la soirée.

Tous n'avaient pas appris la victoire de Decluze avec le même plaisir. Gauthier, qui avait décidé d'arrêter le boxeur pour ses meurtres, – c'est ainsi qu'il aimait dire – avait expressément attendu après le combat pour procéder à l'arrestation. Ses informateurs l'avaient assuré que Decluze n'avait aucune chance de sortir victorieux de ce combat. Avant le combat, Decluze était adulé, intouchable. Après sa défaite, il serait vite oublié. Même, songeait-il, ceux qui avaient été déçus seraient presque contents de le voir aux prises avec la justice. Il n'aurait que ce qu'il méritait.

Ce n'était plus la même chose. Il avait gagné et était devenu un héros canadien-français. Même Montréal soulignait fièrement la victoire du petit gars de la Beauce. Presque tous les journaux de la province en avaient fait mention, certains en première page. Pour une fois on oubliait la mafia, les combats arrangés, les paris et tout le reste. On était fier, un point, c'est tout. Et lui, Gauthier, voulait le mettre en prison.

Il téléphona au poste de Giffard et demanda à parler à M. Donny.

— Oui, inspecteur Gauthier, Gustave Donny, que puis-je faire pour vous?

— Voilà, j'aurais besoin de votre secours pour mettre Decluze en arrêt. On peut se rencontrer?

Gustave hésita. Pourquoi s'adressait-il à lui plutôt qu'à Lucien? « Vous en avez parlé avec Monsieur Delmire? »

— Monsieur Delmire considère qu'il n'y a pas suffisamment de preuves. Moi, je pense que oui. Je vais l'accuser du meurtre de sa femme et du père de sa femme.

— Je le croyais hors de cause pour monsieur Verraud.

— Pas du tout, pas du tout. Je vais le confondre, croyez-moi.

Gustave hésitait toujours: « Écoutez, je vous rappelle dans une demi-heure... » Il parla à Lucien, qui téléphona à Gauthier: « C'est de la folie, ils vont vous tuer, c'est de la bêtise... Attendez au moins que la poussière retombe. » Ses confrères lui avaient dit à peu près la même chose. Lucien s'entendit finalement répondre: « Je vais y penser encore... »

Le lendemain un fait nouveau devait tout changer.

10

Richard prit une grande respiration. C'était la dixième fois que l'officier lui posait la question, c'était la dixième fois qu'il ne répondait pas. Il avait répondu une première fois, il n'allait pas répéter sans cesse la même chose. C'était le troisième policier qui le confrontait. Il y avait maintenant près de trois heures qu'il était assis là, à les voir se contorsionner les méninges pour l'amener à dire ce qu'ils voulaient entendre. Il s'était rappelé le conseil de l'inspecteur Delmire, et il se taisait, ce qui avait l'heur semble-t-il d'irriter les policiers. Après une pause d'une quinzaine de minutes, l'interrogatoire reprit. C'était Gauthier en personne:

— Donc tu t'es lancé sur lui, tu l'as jeté au sol et tu lui as serré la gorge jusqu'à ce qu'il ne respire plus.

Richard haussa les épaules: « Il respirait. »

— Combien de temps lui as-tu serré le cou?

— ...

— Une minute, deux minutes? quelqu'un qui ne respire pas pendant une minute est mort, tu peux me croire. François nous a raconté qu'il marchait tranquillement quand tu es sorti de nulle part et que tu t'es sauvagement jeté sur lui. Tu as alors essayé de l'étouffer. Il a arrêté de respirer pour te faire croire qu'il était mort et c'est alors que tu l'as laissé. Un couple qui se baladait sur la grève l'a aperçu et l'a emmené ici. Il a déposé une plainte pour agression contre toi. Mon vieux, tu es dans la merde.

Gauthier jubilait. Il tenait enfin quelque chose de solide pour expédier Decluze en prison pour des mois. Champion

ou pas, cette fois personne n'allait pouvoir le protéger. Il obtint de l'administration l'autorisation de garder Decluze en prison jusqu'à son enquête sur remise en liberté.

Ce n'est que par les journaux de fin de semaine que Lucien fut mis au courant, en même temps que tout le reste de la population, de l'arrestation de Richard. Il téléphona à Solange: « Non, ici on n'en a pas encore parlé, que s'est-il passé exactement? » Il ne le savait pas. Non, il ne pouvait pas vraiment compter sur Gauthier pour l'informer. Il allait la rappeler aussitôt qu'il serait mis au courant.

Ce fut elle qui le rappela cinq minutes plus tard: « Je viens à Québec lundi. Pourriez-vous me prendre au terminus à 10 h 15? »

Bien sûr qu'il pouvait!

Elle le regardait avec un sourire amusé: « Je le savais que vous pouviez être élégant quand vous vouliez. »

Il s'était acheté un nouvel habit d'un gris sombre taillé sur mesure, qui lui donnait une élégance inhabituelle, surprenante même. Il n'avait pas osé le porter au bureau encore tellement il savait les taquineries auxquelles il s'exposait. Mais comme c'était pour elle qu'il l'avait acheté...

— Je ne sais rien de plus. Nous allons le voir à 2 h cet après-midi.

— Moi aussi?

— Vous seule en fait. J'ai demandé à Marthe de téléphoner. Elle a pris rendez-vous pour vous. Elle a dit être une parente...

— Et pourquoi n'allez-vous pas être là?

Il dodelina de la tête: « Gauthier et moi, vous savez... »

Ils s'étaient attablés dans un coin retiré du restaurant chinois.

— Que se passe-t-il, vous ne fumez plus?

Il sourit. Rien ne lui échappait. Personne au bureau

n'avait encore remarqué.

— Hé non, avant qu'il ne soit trop tard.

— Mais vous n'êtes pas malade?

— Non, non.

Sa sollicitude le touchait.

— Et devinez quoi, je viens au bureau à pied. À l'entraînement moi aussi, comme Richard.

Elle fut conduite dans une salle sans fenêtre. Richard parut finalement, escorté de deux policiers, menottes aux poings. En la voyant, il sourit. Il avait l'air fatigué.

— On n'a que dix minutes. Raconte-moi.

En disant cela, elle plaça une feuille de carnet sur la table de manière à ce que Richard seul puisse lire ce qui y était écrit: *On nous écoute.*

Il lui raconta ce qu'il avait dit aux autres. Il ne mettait pas de détail, ne disait que le minimum, ne répétant que ce qu'il avait dit jusque-là.

— Il t'attendait?

— Bien sûr qu'il m'attendait. Je cours là tous les jours, parfois deux fois par jour. Chez Frigon on le sait. Il cachait un bâton derrière lui. J'ai cru que c'était un bâton de baseball.

— Ils ont dit que tu l'avais laissé pour mort.

— Non, quand je suis parti, il respirait très bien. S'il était mort, il était mort de peur, rien d'autre.

— Le couple qui l'a aidé a dit qu'il l'avait cru mort.

Richard haussa les épaules: « Ils se sont trompés... La preuve! » Après une pause, il demanda: « Vous croyez qu'ils vont me relâcher? »

— Je ne pense pas, non, il y a une plainte d'agression contre toi... Cela pourrait aller jusqu'à la tentative de meurtre...

— Et mon entraînement! Si je ne m'entraîne pas, je n'ai aucune chance. Le championnat canadien...

Solange était bien désolée:

— La boxe maintenant, c'est secondaire. À moins qu'on ne puisse prouver que c'était François l'agresseur, tu vas te retrouver en procès. Et vu tout ce qu'il y a eu avant... ils disent qu'il n'y avait pas de bâton, que tu as inventé cette histoire.

— Ils mentent, ou ils ne l'ont pas trouvé. Il ne m'aurait pas attaqué à mains nues.

— Non, je ne pense pas non plus. Le bâton, tu l'as laissé sur place?

— Oui.

Elle l'interrompit en mettant une main sur la sienne. Les dix minutes étaient écoulées. En l'embrassant, elle lui souffla à l'oreille: « L'inspecteur Delmire est avec moi, il m'attend dehors... »

— Il faut retrouver ce bâton.

Il la regarda avec bienveillance:

— Vous feriez n'importe quoi pour lui, n'est-ce pas?

Elle sourit:

— Chercher un bâton, ce n'est pas n'importe quoi...

— À quoi il ressemblerait ce bâton?

— Un bâton de baseball! quoi d'autre?

Richard faisait sa course deux fois la journée et il en serait ainsi jusqu'au prochain combat, sans compter les heures au Palestron. Maintenant sur son parcours, on l'applaudissait, on l'encourageait. À Québec il n'était pas le petit gars de la Beauce, mais le petit gars de Giffard. On l'avait même filmé en cours d'entraînement pour la télévision. C'était la gloire. Lui, il rêvait: il arrivait au but. Il se sentait prêt, comme jamais avant.

Il venait de quitter la voie ferrée et s'était engagé sur la berge. Soudain il s'immobilisa. Il avait cru voir quelque chose ou quelqu'un bouger derrière le grand saule qui bordait son sentier à quelque vingt pas devant lui. Il scrutait l'arbre: plus rien. Pourtant il aurait juré avoir vu bouger. Un animal peut-être...

Méfiant, il se glissa lui-même derrière un arbre et attendit. Au bout d'un moment il le vit. C'était François, qui quittait précautionneusement l'abri de l'arbre, regardant dans toutes les directions. Il cachait un bâton derrière lui. Il venait à petits pas prudents dans sa direction. Richard le laissa approcher et quand il fut à sa hauteur il se jeta sur lui d'un bond. François n'eut pas le temps de réagir et se retrouva au sol, Richard assis sur lui, le tenant fermement à la gorge, le poing levé, prêt à frapper. François, incapable de respirer ni de bouger, allait s'évanouir. Richard relâcha son étreinte, puis se leva. Il resta un moment à regarder l'autre qui cherchait à reprendre son souffle. Puis, sans un mot, il tourna les talons et reprit sa course.

Solange s'arrêta: « Voilà, ce doit être ici. Il m'a parlé de deux grands saules à une vingtaine de pas l'un de l'autre. »

— Moi je prends la fardoche, vous la grève.

— Non, moi je prends la fardoche. Vous abîmeriez votre beau costume.

— Si vous le trouvez, n'y touchez pas.

Ils cherchèrent une bonne demi-heure mais ne trouvèrent pas. « Y'a des gamins qui viennent jouer ici. C'est eux qui l'auront trouvé. Bon, le temps passe. Je vous reconduis chez votre amie? »

Avant de descendre de l'auto, elle lui mit la main sur le bras: « Je vous aime beaucoup mieux sans cigarette. » Ils

convinrent qu'il viendrait la prendre et qu'ils déjeuneraient ensemble à leur restaurant habituel. Lucien souriait en pensant à ce que Solange venait de dire: leur restaurant habituel; elle leur voyait déjà des habitudes.

Quand Solange appela pour demander à quelle heure elle pourrait voir Richard, Gauthier lui répondit que « cela n'allait pas être possible aujourd'hui ». Lucien se montra fort surpris: « Il n'y a aucune raison!... » Il laissa s'écouler une trentaine de minutes et téléphona lui-même: l'inspecteur Gauthier était absent pour la journée. Marthe suggéra: « Il a peut-être deviné que Solange était avec vous. Solange approuva: « Oui, c'est sûrement cela. Allons-y, je veux le voir. Hier il m'a semblé passablement découragé. »

Richard n'était plus au poste de Beauport. Il avait été transféré la veille à la vieille prison des Plaines.

— Il faut faire quelque chose!

Solange était fortement attristée de savoir Richard dans cette prison vétuste et insalubre à la réputation plus que désespérante. Lucien aurait bien voulu lui faire plaisir mais il voulait aussi jouer de prudence. S'ils avaient retrouvé le bâton, avec les empreintes de François, il n'hésiterait pas, vous pouvez me croire. Puis il se tourna vers Marthe: « Appelle-moi la patrouille, je vais avoir besoin d'eux. » Ils attendirent les deux agents quelques minutes et dès qu'ils arrivèrent, Lucien leur demanda de l'accompagner à l'usine Frigon. C'est lui qui se rendit auprès de François: « Je vous prierais de me suivre »

— Pourquoi je vous suivrais?

— Je vous expliquerai au poste.

— Attendez à la fin de mon chiffre. – il regardait sa montre – Dans une heure, j'irai.

— Non, tout de suite. Sinon je vais chercher mes deux

agents et ils vous emmènent de force. Choisissez.

Il lut une certaine inquiétude dans les yeux du garçon, qui rangea aussitôt ses outils et le suivit sans autre protestation, après avoir parlé à son chef d'atelier.

Il regardait Mademoiselle Solange puis l'inspecteur, puis à nouveau Mademoiselle Solange, essayant de comprendre la raison de sa présence au poste de police.

— Elle est venue pour t'aider.

Solange, surprise par l'énoncé de Lucien, faillit parler mais elle se tut. Marthe qui l'observait comprit son malaise. C'est elle qui dit: « Et vous en avez besoin, croyez-moi. » Ce fut au tour de Lucien d'être surpris. Il n'avait pas l'habitude que Marthe intervienne de cette façon. François bégaya:

— Pourquoi j'aurais besoin d'aide?

Lucien plaça un appareil d'enregistrement devant François.

— Nous allons devoir prendre vos empreintes. Pour comparer avec les empreintes sur un certain bâton de baseball que nous avons retrouvé près de l'endroit de l'agression.

Solange et Marthe se regardèrent, surprises, ce qui ne passa pas inaperçu aux yeux de François. Quand l'inspecteur prit la main de François et guida ses doigts sur l'encrier, ce dernier n'eut aucune réaction. Puis il dit finalement. « Je n'ai jamais eu aucun bâton de baseball! »

Lucien s'arrêta et le regarda dans les yeux: « Vos empreintes ne mentiront pas, elles. Un peu de coopération de votre part serait bien vu du juge. Vous vouliez peut-être juste lui faire peur. Ça se comprendrait après tout ce que vous avez subi à cause de lui. Le juge comprendrait. Moi en tout cas je comprends. »

Inquiet, François se défendit: « … C'était juste un bout

de bois que j'avais ramassé. »

— Bâton de baseball ou bout de bois, quelle est la différence? Écoutez-moi bien, Verraud, vous prétendez que c'est Richard qui vous a attaqué. Et lui prétend que c'est vous. Pour le moment, c'est lui qui est en prison, mais j'ai bien peur que ce ne soit bientôt votre tour. Richard court tous les jours, deux fois par jour même sur ce sentier, toujours aux mêmes heures. Vous, par contre, vous allez avoir bien de la difficulté à expliquer votre présence sur les lieux, ce que vous faisiez là caché derrière un arbre, avec un bâton dans les mains. Donc, la version la plus plausible, c'est celle de Richard. Si Richard avait voulu s'en prendre à vous, ce n'est sûrement pas là qu'il vous aurait cherché. Évidemment les choses ne se sont pas passées comme vous le vouliez.

François protesta: « Mais j'ai bien le droit d'aller flâner sur la berge. »

— Oui, tout à fait, mais pas avec un bâton, et caché derrière un arbre.

— Je me suis caché parce que je l'avais vu venir et je ne voulais pas qu'il me voie.

Puis, se tournant vers Mademoiselle Solange: « Dites-lui, vous, que c'est Richard le violent, pas moi. Je n'ai jamais frappé personne, tandis que lui... »

Solange prit une grande respiration. « Je voudrais bien t'aider, mais je pense que l'inspecteur a raison. Si tu dis la vérité, la suite sera beaucoup moins pénible pour toi, n'est-ce pas? » Elle tournait un regard suppliant vers Lucien, cherchant une approbation. « Richard est en prison à tort. Tu dois réparer cette injustice ».

— Il a tué ma sœur, il a tué mon père, et vous voudriez que je le plaigne!

Lucien lui coupa la parole: « Il n'a pas tué votre sœur. Ce n'est pas lui. Il n'a pas tué votre père non plus. Et vous le

savez. Votre père s'est suicidé; il s'est senti déshonoré quand il a appris qu'on savait pour Léo. C'est triste, mais c'est comme cela. D'autre part, vous vous rappelez sans doute ce que vous avez dit en ma présence, le lendemain de la mort de Louise?... Que vous alliez le tuer... »

François baissa les yeux. Il se souvenait très bien. Il dit, d'un voix faible:

— Mon père ne s'est pas suicidé.

— Et qu'est-ce qui vous fait croire cela?

— Il n'aurait pas abandonné ma mère.

— On croit connaître les gens parfois... Le remords peut-être.

François refusait totalement d'y croire.

— …, d'avoir fait interner ce pauvre bougre, d'avoir perdu sa fille. Qui sait les reproches que votre mère a pu lui faire pendant toutes ces années? Et finalement, il avait perdu sa réputation. Voyez-vous, moi aussi j'ai cru un moment que votre père avait été victime d'une mise en scène. Il y a eu mise en scène, il est vrai, mais par votre père, pour faire accuser Richard.

— Mon père n'a jamais eu de vélo.

— Vous avez raison. Gauthier s'est fourvoyé. Les jours précédant la mort de votre père, il n'avait pas plu. En fait il n'avait pas plu depuis onze jours exactement. J'ai vérifié. Les traces de vélo étaient plus anciennes. Les branches cassées, les traces de pas effacées dans la grange, c'est votre père. Même Gauthier devra se rendre à l'évidence.

François semblait ébranlé. Solange, émue, se leva et vint mettre sa main sur l'épaule du garçon: « Mon pauvre François! »

Lucien reprit:

— Dites-nous maintenant comment les choses se sont vraiment passées jeudi dernier.

— C'est lui qui m'a attaqué. Il a voulu me tuer. J'ai dû

faire semblant d'être mort pour qu'il me laisse.

— Il n'a pas voulu vous tuer. Lui dit que vous respiriez sans problème quand il vous a quitté. Il admet vous avoir serré à la gorge, mais il affirme qu'il n'a jamais essayé de vous tuer. Et vu les circonstances, je le crois. Vous par contre vous devrez expliquer au juge ce que vous faisiez avec un bâton de baseball sur le parcours de Richard.

— Je n'avais pas de bâton de baseball. Je vous l'ai dit, c'était un bâton que j'avais ramassé.

Lucien garda le silence un moment, à réfléchir. En laissant entendre qu'ils avaient récupéré le bâton, il jouait gros. Cela n'avait pas fonctionné. François maintenait sa version.

— Vous pouvez partir, mais restez en ville.

Solange à la fenêtre regardait François s'éloigner: « C'est bien triste tout ça. Il est un peu une victime lui aussi. Ça ne l'excuse pas, mais il a dû beaucoup souffrir. Ce n'est pas un mauvais garçon, ce sont les circonstances. » Lucien écoutait. Il ressentait habituellement peu de compassion pour les agresseurs. Mais la générosité d'âme de Solange le touchait. Elle cherchait des excuses même à celui qui accusait faussement son protégé. Et Marthe regardait Lucien qui regardait Solange. Elle voyait bien que Lucien était épris de la jeune femme. Ce bel habit en disait long. Elle le connaissait bien, Lucien. Pour elle c'était une évidence, depuis un moment déjà. Et Solange qui ne voyait rien. Elle eut un petit soupir. À un certain moment elle avait espéré. Car Lucien avait, pour elle, un charme certain, même beaucoup de charme. Lucien lui non plus ne voyait rien, et il n'avait jamais acheté d'habit pour elle. Elle n'était pour lui qu'une assistante, pas une femme. Il était à mille lieues d'essayer de la séduire. Elle avait vite oublié ce petit rêve. Et à côté de cette belle jeune femme, que pouvait-elle

faire? Bah, de toute façon tout cela était maintenant du passé. Elle ne pouvait cependant s'empêcher de poser un regard admirateur sur lui, qui était resté mince et droit malgré la quarantaine bien établie et malgré l'abus d'alcool et de cigarettes.

Solange se retourna vivement vers Lucien et surprit son regard posé sur elle. Elle rougit un peu puis demanda: « Qui aurait parlé de Léo à monsieur Verraud?! »

— Moi. J'en avais assez de leur arrogance, aux Verraud. Je leur ai laissé savoir que tout le monde au village savait pour Léo.

— Vous leur avez dit cela!

C'était Marthe maintenant qui s'étonnait.

— Oui, c'est vrai, je l'admets, je n'aurais pas dû.

— Toute une erreur, si vous voulez mon avis.

— Tu diras cela à Léo!

Solange ne disait plus rien. Tous trois étaient bien conscients que cette "erreur" avait conduit à la mort de Verraud. Lucien la regarda. Il sentit la déception dans ses yeux. Elle dit enfin:

— Vous n'auriez pas dû leur mentir.

— Non, je n'aurais pas dû. Mais je ne pouvais pas prévoir. De toute façon, ce n'était qu'une question de temps. Il fallait que cela se sache, là-bas.

Lucien essayait de se justifier: « Vous savez, on fait des erreurs parfois. »

— Oui, mais quand même!

Là, il se serait bien vu ailleurs.

Après une pause elle continua: « Tout jeune, François n'était pas un sportif. Il n'a pas dû changer. Ce qui nous permet de supposer, d'espérer devrais-je dire, qu'il n'avait pas de bâton de baseball, qu'il a dû s'en procurer un... Il y a un magasin d'articles de sport dans la région? »

— Alain Sport, tout près.

Lucien fut soulagé par la diversion. Il se tourna vers Marthe: « Je te l'avais dit qu'elle était étonnante. Allons-y! »

Les possibilités étaient minces, ils en convenaient tous les trois, mais sait-on jamais!

Il y avait quatre bâtons de baseball dans un panier.

— Ça vous intéresse?

Lucien se présenta et expliqua ce qu'il cherchait.

— Ça, c'est le rayon de ma femme. Mais si vous voulez des mouches ou une bonne canne à pêche, c'est moi qu'il faut voir.

— Je m'en souviendrai, mais aujourd'hui c'est ce type de bâton qui m'intéresse.

Madame Alain, souriante, s'approcha. À la question de l'inspecteur, elle répondit tout de suite: « Oui, j'en ai vendu un la semaine dernière. »

— Vous reconnaîtriez l'acheteur?

— Peut-être... Je ne suis pas tellement physionomiste.

Ils remercièrent et sortirent.

— Il faut se procurer une photo de lui maintenant.

— Chez ses parents peut-être.

Lucien hésitait: « Il faudrait que je demande à François de m'ouvrir. Vous pensez qu'il va vouloir? » Évidemment il ne demandait pas cela sérieusement. Puis il se rappela que Richard lui avait dit avoir donné à Sylvie ce qui appartenait à Louise. Il regarda l'heure: « On a tout juste le temps pour la cueillir à la sortie de l'usine. Allez, on y va. »

Solange était ravie. Elle courait derrière lui pour le rejoindre. Elle souriait.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Quelle vie vous avez! J'adore ce travail. Je pourrais vous accompagner comme cela pendant des mois!

Il la regarda en souriant à son tour: « J'aimerais bien. » Elle rougit un peu.

Sylvie ne sut pas trop comment réagir quand elle aperçut l'inspecteur. Il lui présenta tout de suite Solange: « Elle enseignait à Richard au village. »

Sylvie parut moins inquiète: « Oui, Louise m'a parlé de vous. Elle disait que vous étiez gentille. »

— Je confirme, et si elle est ici, c'est pour Richard. Vous savez qu'il est en prison?

— J'ai su qu'il avait été arrêté. Ici à l'usine, toutes les filles sont folles de lui!

— Richard vous a donné ce qui appartenait à Louise. Y aurait-il par hasard quelques photos?...

— Il y a un album. Je ne l'ai pas encore ouvert.

— On peut le voir? On aimerait avoir une photographie de François. Montez à l'arrière, on vous raccompagne.

Le logement était petit et modestement meublé. Elle approcha un banc pour elle et laissa les deux chaises à ses visiteurs. Lucien observait la jeune femme pendant que Solange feuilletait l'album. Encore une fois, Sylvie lui sembla terriblement nerveuse et inquiète. Ses mains bougeaient sans arrêt. Elle leur offrait du café, se rassoyait, se relevait. Ou elle leur cachait quelque chose ou... Il eut alors une intuition. Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt? Il demanda s'il pouvait utiliser les toilettes. Dès qu'il eut refermé la porte, il fit couler l'eau et ouvrit la petite pharmacie. Il y avait passablement de contenants de pilules. Il trouva celui qu'il cherchait: Exterol. Il lut les recommandations: *un comprimé par jour avec nourriture.* Le nom du médecin qui avait prescrit le médicament figurait au bas de la note: V. Royer. Il subtilisa une pilule et remit le contenant en place, actionna la chasse d'eau et rejoignit les deux femmes.

Solange lui montra une photographie de François. Elle datait de quelques années, mais elle ferait l'affaire. Lucien demanda: « Vous me le prêteriez, cet album? Je vous le

rapporterai bientôt, c'est promis. »

— Bien sûr.

Ils prirent congé en rassurant Sylvie du mieux qu'ils pouvaient.

Ils n'avaient pas le temps de retourner chez Alain avant la fermeture. Lucien proposa de manger chez le Chinois. De toute façon, ils ne pourraient faire libérer Richard aujourd'hui. Solange insista pour qu'ils essaient de le voir. « Il faut lui dire qu'on avance, qu'on a trouvé. Je suis sûre qu'il a besoin d'encouragement. » Elle avait raison, bien sûr, mais lui espérait autre chose de cette soirée. Il accepta à contrecœur et ils se dirigèrent vers la prison.

Il dut présenter ses papiers à trois personnes différentes, pour entendre dire finalement qu'ils ne pourraient pas le rencontrer, qu'il était détenu dans la maximum, que ça prenait l'autorisation du directeur, qui était déjà parti et ne reviendrait pas avant 10 h le lendemain.

Solange demanda: « Vous pourriez au moins lui remettre une lettre? » Les deux agents se consultèrent du regard. « On n'est pas supposé... » Le plus costaud des deux poussa un soupir d'exaspération quand il dut en plus fournir le papier et le crayon. Solange lui faisait son plus charmant sourire. Elle écrivit: « Il y a de l'espoir, Richard. Ne te décourage pas. L'inspecteur Delmire est ici, à la prison, avec moi. On va revenir demain. » Et elle signa: Mademoiselle Solange.

Le gardien lut la note: « On ne vous promet rien. On n'est pas supposé. »

Avant qu'on referme la porte sur eux, Lucien demanda: « Pourquoi la maximum? »

— Ceux qui l'ont emmené ont dit qu'il pouvait être dangereux.

Tout cela était bien beau mais avait passablement entamé la soirée.

— Je suis désolée, Lucien, je suis trop fatiguée pour le restaurant. Que diriez-vous qu'on remette à demain?

Avait-il le choix!

Sur le coup, il n'avait pas osé questionner Sylvie. Il aurait dû lui demander tout de suite si c'est elle qui avait fourni les pilules à Louise, et si oui, combien. En fait il était tout bonnement gêné d'avouer devant Solange qu'il avait fouillé dans la pharmacie. Il venait déjà d'avouer une bévue...

Le patron vint les voir: « Comme hier? »

— Plein de café, oui.

Lucien adorait ce moment. Déjeuner en compagnie de Solange était le meilleur moment de sa journée. Il voyait les regards que le patron et les autres clients portaient sur Solange et sur lui et il était flatté qu'on puisse penser... *« Allez vieux con, tu dérailles encore! »* Les habitués commençaient à imaginer des choses, de toute évidence.

Il avait mis la pilule sur la table devant Solange. Elle levait des sourcils interrogateurs.

— Je l'ai prise chez Sylvie, hier.

Elle était vraiment étonnée: « Vous avez fait cela! »

— Et j'ai bien fait, cette fois. Oui, je sais bien, mais... Vous avez remarqué la nervosité, anormale je dirais, de cette jeune femme?

— Oui, un trouble peut-être...

— C'est justement ce que j'ai compris hier. Depuis le début je cherche à savoir comment Louise avait obtenu ces pilules. Selon le médecin-légiste, ces pilules sont prescrites contre toutes sortes de maladies, nerveuses entre autres, et seraient responsables de la mort de Louise. Vous comprenez, si Sylvie a "prêté" des pilules à Louise, elle se

sent peut-être responsable de la mort de son amie et elle a peut-être peur qu'on l'accuse. Elle me fuit comme la peste.

— Elle pourrait être accusée?

— Non, sûrement pas. Il n'y avait aucune intention mauvaise. Maintenant il faut que je sache si elle a vraiment donné des pilules à Louise, et si oui, combien. J'en ai trouvées trois le jour de la mort de Louise.

Solange comprenait. Elle eut l'air inquiète. Il la rassura tout de suite.

— Si elle ne lui a fourni que trois ou quatre pilules, ce n'est pas un suicide, et ce n'est pas Richard le meurtrier. J'ai une autre piste... Non, pas tout de suite, je vous en parlerai plus tard. Essayons d'abord de tirer cela au clair.

Il la regardait avec un sourire engageant.

— Et vous voulez que ce soit moi qui m'en charge!

— Bien sûr... Voyez-vous, c'est la première fois depuis le début que tout pourrait s'expliquer. J'ai donc absolument besoin de savoir. Et vous, les gens vous font confiance.

Le serveur leur apportait leur troisième café. Solange souriait fièrement. Elle était adorable.

Madame Alain, toujours accueillante, hésita puis dit: « Je pense que c'est lui. »

— Vous pensez?...

— C'est lui, oui, c'est lui.

— Vous avez hésité.

— C'est lui.

Elle regardait encore la photo, comme pour se rassurer elle-même et ajouta: « Il avait l'air plus vieux. » Lucien fut rassuré: « C'est vrai, le cliché date de quelques années. On vous remercie beaucoup. »

Il ne leur restait plus qu'à présenter cette preuve à Gauthier et Richard était libre. Tous deux savaient qu'il ne lancerait pas la serviette aussi facilement: « Il voudra tout

contre-vérifier, et s'il découvre que j'ai menti à François pour le bâton, il va en profiter pour faire durer. »

— Vous devriez peut-être éviter de mentir à l'avenir...

Comme prévu Gauthier se montra peu réceptif. S'il fut surpris que Lucien ait retracé aussi rapidement la provenance du bâton, il n'en laissa rien paraître: « Je vais vérifier tout cela. Demain je vais aller voir cette vendeuse. »

Lucien protesta: « Decluze est en prison injustement, n'oubliez pas. »

— Je n'oublie rien, mais il n'en mourra pas. Aujourd'hui, je n'ai pas le temps. Demain...

Cette fois-là, ils ne se serrèrent pas la main.

Ils demandèrent à voir le Directeur de la prison. Ils durent attendre une vingtaine de minutes. L'impatience gagnait Lucien. Ses cigarettes lui manquaient. Solange lui mit une main apaisante sur le bras: « Vous auriez dû porter votre uniforme. » Mais ils purent finalement rencontrer Richard. Il trouvait le temps long mais gardait le moral. « Ils me font signer des autographes! » Ils lui expliquèrent les résultats de leur enquête. Si Gauthier ne bougeait pas, Lucien allait rencontrer son directeur. Mais ils avaient bon espoir. Ils prirent congé. Solange le serra contre elle en partant.

— Dès que tu es libre, tu nous appelles. On va venir te chercher.

Cette fois, Sylvie ne sembla pas surprise. Elle blagua même: « C'est lorsque personne ne m'attend que je suis étonnée. »

— Vous voulez qu'on aille prendre un café. Je vous ramènerai chez-vous après.

Lucien ne voulait pas inquiéter Sylvie. Il demanda pour lancer la conversation: « C'est à la Corset que vous vous êtes connues? »

— Non, pas du tout. On se connaissait depuis toutes petites. On fréquentait le même camp de vacances. Puis elle a pris l'habitude de venir chez-moi pendant ma semaine de vacances, en juillet, chez mes parents d'abord, puis chez-moi depuis que j'habite seule. Elle aimait tellement la ville...

Lucien resta un moment figé: « Toujours en juillet? »

— Oui, la troisième semaine de juillet. C'est ma semaine de vacances, année après année; ainsi en a décidé la Corset.

L'incendie du presbytère était survenu dans la nuit du 16 juillet. Richard était donc seul à ce moment. Il aurait eu tout le temps voulu pour agir.

Solange le regardait:

— Y'a quelque chose qui ne va pas, Lucien?

— Euh... non, non, ça va, ça va. Un petit passage à vide...

C'est Solange qui enchaîna: « Écoutez Sylvie, ce que vous allez nous dire est très important pour Richard et pour Louise aussi, pour sa mémoire. Avez-vous fourni des pilules d'Exterol à Louise, peu avant sa mort? »

Sylvie, de toute évidence, ne s'attendait pas à cette question. Lucien et Solange sentirent qu'elle se refermait. Solange enchaîna:

— Vous ne serez ni embêtée, ni accusée de quoi que ce soit. Vous avez voulu l'aider. Elle était déprimée et vous pouviez l'aider. Je me trompe?... Il est important que vous nous disiez combien de pilules vous avez prêtées à Louise. Nous pensons que nous les avons toutes retrouvées, mais il faut savoir avec précision.

Sylvie interrogeait Lucien du regard. Il comprit qu'elle

voulait l'entendre confirmer qu'elle ne serait pas accusée.

— On ne peut pas vous accuser d'avoir fourni quelques pilules à votre amie. Il n'y a rien de criminel là, même si ce n'est pas la meilleure chose à faire. Vous l'avez sans doute mise en garde contre l'abus de ce médicament?

Elle hocha affirmativement la tête.

— Alors on ne peut rien vous reprocher. Vous n'êtes pas responsable de ce qui est arrivé par la suite. Si vous vous en voulez, c'est tout à votre honneur, mais vous n'êtes nullement responsable.

— J'ai téléphoné à mon médecin d'abord. Il m'a dit que je pouvais lui en donner, qu'il lui en prescrirait si elle voulait. Je lui en ai données trois.

Solange et Lucien se regardèrent. On ne pouvait espérer mieux. La prise accidentelle ou volontaire par Louise du médicament était donc exclue.

— Vous êtes bien sûre, trois seulement, pas quatre, pas cinq, pas dix, trois?

La jeune femme se contenta de hocher la tête.

— Vous savez, tout ce qui va suivre dépend de votre réponse. Alors réfléchissez bien. Vous êtes tout à fait sûre?

— Je suis sûre, trois. Je ne serai pas accusée?

— Bien sûr que non. À quel moment lui avez-vous donné ces pilules?

Elle réfléchit.

— une dizaine de jours avant son décès peut-être.

Louise avait donc été assassinée. Royer avait prévenu Frigon que Louise avait en sa possession ces pilules. Frigon avait inventé un prétexte pour se présenter chez les Decluze, avait donné ce cadeau empoisonné et la chance, ou la malchance, avait fait le reste. Tout le monde penserait que Louise s'était suicidée. Et Richard pourrait passer aux choses sérieuses.

Gauthier se présenta chez Alain Sports. Sans dire un mot il tendit une photographie sous le nez du propriétaire, qui fit venir son épouse. Elle hésita: « Non, ce n'est pas lui. Je... je ne le reconnais pas. Hier, je le reconnaissais, mais là... je ne suis pas sûre. » Gauthier sortit une autre photographie d'une enveloppe. Madame Alain hésita à nouveau. « Peut-être bien oui, je ne suis plus sûre. »

Monsieur Alain, voyant l'embarras de son épouse, intervint: « Si vous voulez m'acheter quelque chose, allez-y, sinon je vous prierais de nous laisser nous occuper de nos clients. » Gauthier regarda autour de lui. Il n'y avait aucun client. Il haussa les épaules et sortit.

En fin d'après-midi, Richard n'avait toujours pas donné signe de vie. Solange s'inquiétait.

On répondit à Lucien que l'inspecteur Gauthier n'allait pas revenir avant le lendemain: « Le sacrament! » Il leva les deux mains pour arrêter toute protestation de Solange. « D'accord, d'accord, je ne le dirai plus. Mais ce maudit-là, il n'a rien fait. »

— Mais pourquoi?

— Il croit dur comme fer que Richard a tué Louise. Retournons voir Madame Alain.

« Mon épouse est fatiguée de vos questions. Allez-vous finir par la laisser tranquille avec vos maudites photographies! »

— Écoutez, Monsieur, je voudrais juste savoir si elle a reçu la visite d'un autre inspecteur aujourd'hui.

— Oui et elle en a assez. Elle veut bien vous aider mais là, vous exagérez!

Madame Alain s'avançait vers eux: « Ce n'étaient pas les mêmes photographies. Je ne l'ai pas reconnu, je suis bien désolée. »

— Il vous a montré plusieurs photographies?

— Deux.

Solange remercia chaleureusement les Alain pour leur patience et ils s'esquivèrent. Solange semblait abattue.: « Je ne comprends pas. C'était pourtant évident... »

— Je pense que je devine ce que Gauthier a fait.

— ?

— Il l'a volontairement embarrassée. C'est un vieux truc d'avocat. Il lui a probablement montré une photographie de quelqu'un d'autre, qu'elle n'a pas reconnu bien sûr, puis ensuite une photographie de François pas trop bonne, qu'elle n'était plus sûre de reconnaître... Je parierais là-dessus.

— Mais c'est malhonnête!

Il la regarda en souriant avec bienveillance. « Solange, vous savez, ce métier peut être excitant mais parfois il est aussi... La nature humaine est ce qu'elle est. Tous ces enfants que vous aimez seront adultes un jour et alors... »

— Ne dites pas des choses comme cela! C'est…, c'est...

Il leva à nouveau les deux mains: « Je n'ai rien dit... » Il s'en voulait, de la décevoir, ou de la chagriner. Qu'avait-il besoin de toujours souligner le mauvais côté des choses! Solange, on l'aimait parce qu'elle croyait en la bonté, en la justice, en la beauté de la vie, parce qu'elle souriait. Il comprit à ce moment que cela n'irait jamais entre eux. Lui ne croyait en rien de tout cela. Il pourrait lui donner le change pendant un moment mais il ne pourrait se cacher indéfiniment derrière un sourire. Ils étaient aux antipodes l'un de l'autre. Et elle finirait par être triste et malheureuse. De toute façon, pour Solange il n'y avait probablement jamais rien eu entre eux et il n'y aurait jamais rien. Elle était brillante, intelligente, jeune surtout. Alors que lui... Elle n'avait probablement jamais envisagé une relation autre que cette forme d'amitié qui s'était développée entre eux. Elle était plus séduite par son métier que par lui. Oui, elle exprimait

bien quelque tristesse juste là, de son pessimisme à lui, mais comme elle l'aimait bien, elle était déçue. Rien d'autre. Autant savoir tout de suite que le rêve s'arrêtait là. Lui non plus ne tenait pas à être malheureux. C'était la première fois qu'il faisait ce métier en y mettant une partie de son âme et il savait bien que c'était à cause d'elle. Richard se désespérerait en prison qu'il n'y aurait même pas pensé, avant. N'y avait-il pas partout sur la planète des innocents qui pourrissaient en prison. Un de plus, un de moins. Elle, elle sentait de tout son être la souffrance, les inquiétudes de son ancien élève et elle voulait les soulager au plus vite. Elle s'insurgeait contre l'inaction des uns, l'indifférence des autres, mais continuait à croire malgré tout. Vraiment aux antipodes.

— Vous êtes admirable, oui admirable.

Elle ne parlait plus. Il crut même qu'elle allait pleurer. Lui non plus ne sut que dire, que s'excuser gauchement.

— Je vous ramène chez votre amie.

Il n'y eut plus aucune parole échangée jusqu'à ce qu'il la dépose devant la maison de Florence. Il la regarda à la dérobée. Son visage s'était fermé. Il ne put deviner si c'était de colère ou de peine. Ils se souhaitèrent mutuellement bonne nuit, et c'est tout.

Il s'arrêta à la première tabagie sur sa route et alla s'acheter des cigarettes.

Le lendemain, à la première heure, il téléphona au poste de Beauport et demanda un rendez-vous pour l'après-midi avec le Directeur, un certain Jules Courvet. Puis il s'y rendit directement tout de suite. À l'accueil, il demanda Gauthier. On l'invita à revenir un peu plus tard: Monsieur Gauthier n'était pas encore rentré.

— Son automobile est dans le stationnement.

La secrétaire ne sut que répondre.

— Pouvez-vous prévenir Monsieur Courvet que je suis

là, j'ai une information importante.

La dame se leva et revint au bout de quelques minutes. Monsieur Gauthier venait effectivement d'arriver, il allait le recevoir dans quelques minutes, le temps qu'il...

Lucien lui fit signe qu'elle n'avait pas à se donner la peine de mentir.

Gauthier le fit entrer dans son bureau et l'invita à s'asseoir: « Que puis-je pour vous? »

Lucien déposa une photographie sur le bureau:

— C'est la photographie que j'ai montrée à Madame Alain. Elle l'a reconnu. C'était bien à lui qu'elle avait vendu un bâton de baseball.

Gauthier se tapota un moment le bout des doigts: « Elle ne l'a pas reconnu sur la photo que je lui ai montrée. »

— Elle m'a dit que vous lui aviez montré deux photos. Je pourrais les voir?

— J'ai bien peur que non, je ne les ai plus en ce moment.

Lucien n'en crut rien, bien évidemment.

— Écoute-moi bien Gauthier – c'était la première fois qu'il le tutoyait – je sais ce que tu as fait. Je sais que tu as volontairement troublé la pauvre dame. Si Decluze n'est pas libéré aujourd'hui même, je te préviens que j'ameute tous les journalistes de la ville et que je leur raconte comment tu t'acharnes contre leur héros, comment tu magouilles tes enquêtes.

Il se leva et sortit, mais avant de refermer la porte il se retourna: « J'ai pris rendez-vous avec Courvet, tantôt. Je pense que lui aussi aimera savoir. »

Il ne retourna pas immédiatement au 47 mais plutôt chez-lui. Il avait envie d'être seul et de réfléchir. À tout cela, à Solange surtout. Il espérait juste ne pas faire une erreur. Il ressassait encore et encore les mêmes pensées. Bien sûr qu'elle ne semblait pas fuir sa compagnie, qu'elle semblait

même éprouver un certain plaisir à être avec lui. Mais elle était séduite par la nouveauté, poussée par son désir d'aider Richard. Point. Ce soir Richard serait libéré et elle allait retourner définitivement vers sa vie à elle. Il n'en entendrait plus jamais parler. Depuis le début il savait qu'il en serait ainsi. Il avait été heureux d'espérer. Il lui faudrait se contenter de cela.

Il finissait son sandwich quand le téléphone sonna. « Ah bon vous êtes là! » Marthe l'informa que Solange l'attendait depuis un bon moment, que Gauthier venait de téléphoner, que Richard allait être libéré.

— J'arrive.

Il trouva Solange en grande conversation avec Marthe et Gus.

— Madame nous instruit sur l'art de vivre dans un village. Intéressant... Bon, moi je vous laisse. Je dois voir le maire.

Cher Gus! toujours impressionné par les titres. Marthe et lui se retirèrent. Solange s'était figée en voyant Lucien. Il avait repris son vieux veston élimé et il fumait. Elle s'efforça quand même à sourire. Il demanda:

— Vous êtes venue comment?

— J'ai pris un taxi.

— Pas donné, n'est-ce pas?

Elle sourit: « Non, pas donné. »

— J'ai vu Gauthier.

Elle le regarda déposer sa cigarette dans le cendrier:

« Que voulez-vous? Je n'en ai pas la force. Je devenais grognon. »

Il souriait, un peu gêné. Elle, elle ne souriait plus. Puis, hésitante, elle dit: « Je m'excuse... »

— Mais de quoi?

— Pour hier... pour mes reproches, pour mon intransigeance. Je n'aurais pas dû. C'est vous qui savez...

— Écoutez, Solange...

Marthe entrait dans le bureau. Elle devina tout de suite qu'elle dérangeait. Elle déposa rapidement quelques feuilles sur le bureau et repartit. Lucien s'était tu et réfléchissait. Il n'avait jamais su très bien parler des sentiments, surtout pas des siens. Tellement compliqué. Lâchement il changea de sujet: « Je disais donc, j'ai vu Gauthier. Il n'a pas voulu me montrer les photos... J'avais raison, j'en suis sûr. Je l'ai donc prévenu que j'allais contacter la presse. »

Comme Solange ne réagissait pas, il poursuivit: « Il savait que j'allais le faire. »

Elle écoutait distraitement: « Oui, c'est bien... »

Il prit une grande respiration. Il devait parler.

— Écoutez Solange. Vous savez que je vous aime bien. Vous êtes la personne la plus... merveilleuse qu'il m'ait été donné de croiser. Non, croyez-moi, c'est vrai. Je vais vous le dire maintenant, parce que ç'a n'a plus d'importance: vous me plaisez, depuis le jour où je vous ai rencontrée. Eh oui! vous avez le droit de rire, je comprendrais très bien. Je sais bien, quelle prétention de ma part! C'est pas ma faute, vous me plaisez. C'était un beau rêve et je ne voulais pas qu'il s'arrête. Je sais bien que c'était sans espoir. Au mieux, je pouvais compter sur votre générosité pour n'être pas l'objet de railleries, à la suite d'un tel aveu. J'espérais que mon rêve dure un peu plus longtemps, c'est tout. Je sais maintenant, depuis hier, – il cherchait les mots justes qui n'allaient pas le rendre encore plus ridicule – je sais que même si vous aviez ressenti l'ombre d'un sentiment pour moi, j'allais inévitablement vous faire du mal. C'est la dernière chose que je veux. Vous seriez malheureuse et je le serais moi aussi. Quand cette affaire sera terminée, tout sera terminé. Mais je vous jure que je vais me souvenir toujours de vous avec bonheur...

Il se leva, contourna son bureau, et vint pour lui prendre la main. C'est elle qui serra sa main entre les deux siennes.

Elle allait parler, mais finalement soupira et baissa les yeux.

— Vous voulez aller manger un morceau?

— Non, allons chercher Richard d'abord.

Mais finalement ils allèrent casser la croûte. Marthe, toujours aussi efficace, avait réussi à savoir que Richard n'allait pas être libéré avant 2 h. Le dîner fut laborieux. Tous deux essayaient de paraître joyeux mais ni l'un ni l'autre n'y croyait. Ils ne trompèrent que Laurent qui fit un clin d'œil à Lucien en lui apportant sa soupe. À un certain moment, il surprit le regard de Solange posé sur lui, qui s'interrogeait. Pour détendre l'ambiance, il lui demanda de parler de son village, ou de Florence, ou de ce qu'elle allait faire de ses vacances, comme elle voulait. Elle lui demanda plutôt: « Vous n'allez donc pas soumettre votre candidature pour le poste? »

Il sourit fugacement et garda le silence un moment. Elle était la seule raison qui aurait pu l'amener à l'autre bout du monde. « Vous savez, la campagne et moi... C'est charmant, c'est vrai... »

Il n'allait pas lui dire qu'il y avait réfléchi sérieusement, qu'il avait failli donner suite. Il ne se voyait plus pourtant vivre dans le même village qu'elle à se demander éternellement s'il n'aurait pas dû tenter le sort, à regretter de ne l'avoir pas fait. « ...Oui, c'est bien charmant, mais ce n'est pas pour moi. Mon monde est ici et j'ai cette foutue enquête à terminer. »

— Votre nouveau suspect, vous pouvez m'en parler?

Il hésita. Il savait qu'il pouvait compter sur sa discrétion, que Richard mis hors de cause, elle allait se désintéresser de tout cela, retourner dans son pays.

— Frigon. Il est passé chez les Decluze en compagnie de Lebeuf quelques jours avant la mort de Louise, histoire de les saluer. Lebeuf a fait comme moi: il a prétexté un besoin urgent pour aller dans la salle de bain. Il en a profité

d'après moi pour déposer un flacon de rhum dans le garde-manger, à l'insu de Richard et de Louise. Du rhum coupé à l'Exterol. Ils devaient bien penser que Louise le boirait, même si ce n'était pas sa boisson habituelle, qu'ils ne devaient pas connaître de toute façon. En tout cas ils devaient l'espérer. Et ça a fonctionné. Louise l'a bu. Elle en est morte.

Solange secoua la tête: « Pauvre Louise, j'espère qu'elle n'a pas souffert au moins. »

Il était 2 h 30 et elle attendait toujours. Gauthier passa devant elle sans la regarder. En le suivant des yeux, Solange hochait la tête de gauche à droite. Elle ne comprenait toujours pas qu'on puisse être d'aussi mauvaise foi. Richard serait déjà libre si celui-là n'était pas si borné. Elle s'en voulut tout de suite d'avoir ce genre de pensée. Heureusement que Lucien était resté dans la Volks, car il fulminerait et elle n'arriverait pas à le calmer. Elle repensa à ce qu'il venait de lui dire: « Vous savez, ce que j'ai dit sur les enfants... je me suis trompé. Vos élèves ne seront jamais comme ceux-là... »

Richard arrivait. En la voyant il sourit: « Ça devient une habitude! »

Sur le chemin du retour, Lucien expliqua:

— C'est encore à Solange que vous le devez. C'est elle qui a eu l'idée de chercher chez les vendeurs d'articles de sport.

— ...

— Tu connais Alain Sport? La dame s'est souvenu avoir vendu un bâton de baseball à François. Aussi simple que cela. Quand tu auras une minute, passe la remercier.

Richard parut étonné un moment. Puis, regardant Mademoiselle Solange, il demanda si tout allait bien. Elle se força à sourire: « Comment veux-tu que ça n'aille pas, tu es libéré. Partons vite d'ici. »

— Et la forme, ça va?

— J'ai quelques mois pour me préparer pour le titre canadien. C'est ce qui est prévu pour le moment.

— Et quand aurait-t-il lieu, ce fameux combat?

— Quelque part en hiver.

La politesse et la gratitude n'étaient pas la norme chez Richard. Aussi Lucien fut-il surpris quand il l'entendit s'adresser à lui ainsi: « Je vous remercie. Je ne sais pas pourquoi vous faites cela pour moi, mais je vous remercie. Et vous Mademoiselle Solange, est-ce que vous allez rester ici pour de bon? »

La question de Richard laissait supposer qu'il imaginait que Solange puisse rester vivre à la ville, qu'il les voyait peut-être déjà en couple. C'était un peu surprenant, mais Lucien apprécia.

— Ma vie est au village, tu le sais bien. Y'a plein de petits bonshommes comme toi qui m'attendent. Je retourne au village demain à la première heure. Tu vas venir me visiter?

Avant de répondre, Richard jeta un coup d'oeil à l'inspecteur, comme s'il espérait quelque chose, une dénégation peut-être de sa part. Puis:

— Vous êtes ma meilleure amie. Si vous croyez que vous allez vous débarrasser de moi aussi facilement.

Lucien les regarda à tour de rôle. Elle avait l'air aussi jeune que lui et Lucien pensa à ce moment que ces deux-là feraient un beau couple. Il était solide et saurait la protéger. Elle, elle saurait le réconcilier avec la vie. Elle lui avait dit craindre sa violence. Il n'avait pas frappé François, dans des circonstances où il avait toutes les raisons de frapper. Non, ils formeraient un beau couple. Comment avait-il pu croire qu'elle et lui?...

— Pour François, que comptez-vous faire?

— L'arrêter, je n'ai pas le choix.

— Il ne m'aurait peut-être pas frappé.

Lucien et Solange regardèrent Richard en même temps, aussi surpris l'un que l'autre. Cette générosité ne lui ressemblait pas. Décidément, il changeait.

— Il ne voulait sûrement pas vous faire signer un autographe.

Richard acquiesça et demanda: « Vous croyez qu'il va être condamné? »

— Le contraire serait étonnant.

— Quelle sera la peine?

— Difficile à dire. D'après mon expérience, je dirais entre six et douze mois.

Avant de le déposer chez-lui, Lucien lui recommanda la prudence: « Évitez le sentier et surveillez les automobiles. Il serait étonnant qu'il essaie de nouveau mais sait-on jamais! Je vais procéder à son arrestation lundi. »

Lucien consulta sa montre: « Est-ce que je peux vous offrir notre dernier souper, *Le Petit Bruxelles?* »

— Ah là, vous me prenez par les sentiments… Vous croyez que vous allez être embêté, pour le mensonge à François et son père?

— Je ne sais pas. De toute façon, je me serais arrangé pour que cela se sache là-bas. Comme vous disiez, les rumeurs sont faciles à lancer... Si François est jugé, et il le sera, il va sûrement avoir l'occasion d'en parler. Mais je ne m'inquiète pas trop. Après ce qu'il a fait, cette conversation n'aura plus d'importance. Malgré tout, François me fait pitié un peu. Parlez-moi donc de lui, du temps qu'il était votre élève.

Ils touchèrent leur verre de vin. Lucien ne la quittait pas des yeux, comme pour imprégner ce visage au plus loin de

sa mémoire, où il pourrait toujours revenir pour revivre ce qui lui semblait avoir été les plus beaux moments de sa vie.

— C'était un élève plutôt moyen, un peu paresseux, paisible, assez discret. Certains fils de riches deviennent prétentieux. Lui, non. Il faut lui donner ce qu'il a. Il m'apportait toujours des fruits à Noël avec un tel sourire!

— Richard et lui étaient dans la même classe?

— Au début oui, mais Richard a doublé sa deuxième année. Vu le nombre d'absences, il n'y avait là rien d'étonnant.

— Il en a doublé d'autres?

— Non, il aurait dû, mais on a arrangé les choses.

— Vous avez fait cela!

Elle rougit un peu.

— Avec l'accord du directeur, oui. Autrement il aurait déserté définitivement l'école. C'est ce qu'on voulait éviter.

Il la regardait en hochant la tête, souriant: « Je ne peux pas croire que vous ayez fait cela! » Il leva son verre: « À Richard, le seul être sur cette terre qui ait amené Mademoiselle Solange sur la voie de la corruption! »

Elle s'empressa d'ajouter: « Les autres enseignants étaient d'accord aussi »

Il souriait largement: « Mais vous étiez derrière tout cela. » Elle baissa les yeux en souriant.

— Richard et lui s'étaient déjà battus?

— On a dit que Richard était batailleur. Mais il ne se battait pas sans raison. Il ne se laissait pas marcher sur les pieds, ni insulter. Faut dire qu'il était susceptible. François avait la sagesse de ne faire ni l'un ni l'autre.

— Ils n'ont jamais été copains?

— Non, bien sûr. Richard n'avait aucun copain. Il ne parlait à personne. Il se plaçait au-dessus de la mêlée, mais je suis convaincue qu'il était malheureux. Je ne l'ai jamais vu pleurer pourtant à cette époque. Ni rire d'ailleurs. Je suis même surprise qu'il s'en soit sorti aussi bien. Son séjour au

pensionnat lui a été salutaire, ça ne fait aucun doute pour moi. Il fallait qu'il sorte de ce village.

— Et Léo aussi a été important.

— Oui, tout à fait. C'est quand même étonnant qu'une amitié si courte ait eu autant d'effet.

— D'effets dévastateurs...

— Ça n'est pas ce que je voulais dire, mais vous avez raison. Les conséquences sont tellement tristes... Et maintenant François qui va se retrouver en prison!

— Cette agression de sa part vous surprend-elle?

— Oui. C'est dire à quel point tous ces évènements l'ont marqué... et changé.

Elle s'arrêta un moment et demanda, hésitante: « vous allez venir... au village? » Elle avait failli dire *« venir me voir au village »* mais n'avait pas osé.

— Bien sûr.

Juillet fuyait vivement et la soirée était fraîche et venteuse, avec un air d'automne. Lucien soupira. L'idée d'affronter un nouvel hiver dans la solitude venait de l'écraser. Puis il devint tout à coup songeur.

— Qu'y a-t-il?

Il y avait qu'il venait d'avoir une idée du genre de celles qu'il détestait avoir. Et si François disait la vérité. S'il ne faisait que se promener, qu'ils s'étaient rencontrés par hasard. Malgré la supposée preuve qu'il avait prétendu avoir, qui devait démontrer hors de tout doute son agression, François avait maintenu sa version: c'était lui la victime. Il s'en voulut tout de suite de ne pas avoir insisté sur la raison de sa présence en cet endroit précis, à ce moment précis, si ce n'était attendre Richard. Il avait dit qu'il se promenait sur la berge. C'était quand même possible…, surprenant mais possible. Il aurait dû insister pour lui faire dire et redire ce qu'il faisait là. Et la gentille madame Alain qui n'était pas si sûre d'elle. Il se rappelait

aussi la réaction de Richard quand on l'avait informé que l'autre risquait douze mois. Il n'avait pas été emballé. C'était pourtant une belle vengeance pour quelqu'un qui cherchait à punir tous ceux qui lui avait nui. Il trouvait peut-être que c'était cher payé, lui qui venait de goûter quelques jours de ce traitement. Il n'était peut-être pas si sûr lui non plus des intentions de François...

— Rien. Je trouve parfois mon métier difficile. La vérité sait si bien se cacher...

— À quoi pensez-vous?

Il n'allait pas lui dire ce doute qui lui effleurait l'esprit.

— Vous, Solange, votre métier, vous l'aimez sans hésitation?

— Non, pas toujours. Vous disiez que mes enfants n'allaient jamais mal tourner. Ce n'est malheureusement pas vrai. Certains ont mal tourné.

— Donc j'avais raison?

— Malheureusement, oui. Mais il ne faut pas y penser ni le dire. J'essaie toujours de voir le bon côté des choses. Je ne pense pas à l'élève qui paresse mais à celui qui fait des efforts. Je l'aide et je suis heureuse.

Leurs positions étaient-elles aussi irréconciliables qu'il le croyait. Il la regarda droit dans les yeux. Il y revit toute la générosité, la grandeur et à la fois la candeur dont elle était capable. Ce qu'il l'aimait! Non, de tels yeux n'étaient pas pour lui. Ce n'était pas leurs idées qui les rendaient incompatibles tous les deux, c'était leur nature même.

— Qu'y a-t-il encore?

— Il n'y a pas que mon métier que je trouve difficile. C'est toute la vie.

Elle mit sa main sur la sienne: « Mon pauvre Lucien, vous êtes tellement compliqué... » Il eut envie de pleurer, là, en plein restaurant, tellement la tristesse l'accabla tout à coup. Il croyait qu'il allait pouvoir tourner la page comme

cela, sans grande difficulté. Il n'en serait rien, il le savait désormais. Quand elle serait partie, son cœur allait partir à la dérive. Il pensa alors à Julie. Elle serait sa bouée. Mais qu'est une petite bouée au milieu d'un océan de tristesse! Il essaya bien de ne pas gâcher leurs derniers moments d'intimité. Solange voyait ses efforts, essayait de sourire « Vous savez ce qui aurait été bien? »

— Dites-moi.

— Vous et moi, agence de détectives privés! L'agence Delsol!

Il sourit: « Ou l'agence Luciole... » Ils déclinèrent en riant tous les noms qu'ils pouvaient imaginer. Le bonheur était revenu. Il conclut à la fin: « Le problème, voyez-vous, c'est que ce type d'agence ne sert le plus souvent qu'à prouver l'infidélité d'un conjoint. Très jojo, vous pouvez me croire. »

Elle fit la moue. Il venait encore de lui couper les ailes.

Essayait-elle en ce moment précis de lui dire qu'il pourrait faire partie de ses rêves à elle? Même si c'était le cas, il pensait qu'il n'avait pas le droit de seulement risquer de la rendre malheureuse. Fallait-il qu'il l'aime! Ils étirèrent le moment autant qu'ils purent. Le patron consultait ostensiblement sa montre. Il fallut bien partir.

Ils sortirent tous deux dans le vent frisquet. Lucien s'approcha d'elle, lui prit le visage entre ses deux mains et lui déposa un long baiser sur le front. Elle baissa les yeux, lui prit une main, et y posa à son tour un léger baiser.

Avant de refermer la porte de la maison, elle se retourna, lui fit un signe de la main et disparut.

Ni les nuits, ni la fin de semaine ne lui avaient porté conseil. Quand le doute le gagnait, il n'arrivait plus à faire la

part des choses. Il lui fallait reparler sérieusement à François. Il ne voulait surtout pas lui faire subir un procès s'il n'était pas coupable. Il décida d'aller le rencontrer à son travail mais apprit qu'il ne s'était pas présenté, qu'il avait donné sa démission le matin même par téléphone.

Évidemment, la perspective de se retrouver presque tous les jours face à Richard ne devait pas être bien agréable. Si Richard avait déjà un statut de héros dans l'usine avant son dernier combat, on pouvait facilement imaginer comment il y était perçu maintenant. François ne faisait pas le poids. Lucien le plaignait de tout son cœur maintenant: il ne lui restait plus grand chose, le pauvre garçon. À l'accueil, il demanda à parler à son chef d'équipe, deux minutes pas plus.

— S'il veut bien venir vous voir durant sa pause, dans quelques minutes.

— Merci, monsieur, de m'accorder quelques instants. Pourriez-vous me dire pourquoi il a laissé son emploi?

— Il n'a pas expliqué. Je ne sais pas.

Lucien voyait que son interlocuteur hésitait à parler ouvertement.

— Vous ne voulez pas lui faire de tort, c'est ça?

— Non bien sûr. Ce n'est pas un mauvais bonhomme mais depuis quelque temps il cherchait à faire une mauvaise réputation à notre champion, et les autres n'aimaient pas. Il l'a même traité d'assassin!

— Vous savez que lui et Richard Decluze étaient beaux-frères. Y a-t-il eu quelque chose entre eux ces derniers temps?

— Pas que je sache. On voyait qu'ils s'évitaient. Je pense qu'il a bien fait de partir. Decluze a son groupe de fans ici et ça aurait pu mal tourner pour mon gars.

— À ce point!

— À ce point, oui. Quand on a su que Decluze avait été arrêté, il a failli y avoir grève. Alors François! ils auraient pu lui faire un mauvais parti. Moi je lui avais recommandé de s'absenter quelque temps. Lui a préféré démissionner. C'est son affaire.

La grosse Dodge noire était dans le stationnement. Il frappa à la porte de François à plusieurs reprises mais n'eut pas de réponse. C'est la voisine qui finit par se présenter: « Il est parti il y a une heure avec deux messieurs. »

Il retourna au 47. Marthe allait tenter de rejoindre le garçon. Il tua le temps au mieux. Marthe l'observait à la dérobée: « Ça ne va pas Lucien? »

— Si, si, tout va bien. Un peu fatigué, c'est tout. Après un certain temps, il repoussa impatiemment ses dossiers: « Je rentre chez-moi. Si tu le trouves, préviens-moi. »

Il était à manger un bol de soupe quand le téléphone l'interrompit. Ce n'était pas François, mais le sergent qui l'appelait à la rescousse. Il y avait eu une altercation au terrain de balle entre deux adversaires et il craignait que les choses ne tournent mal. Comme il restait à deux pas et qu'il ne tenait pas à arriver au milieu d'une bataille il s'y rendit en marchant.

L'un des deux pugilistes, assis au banc des joueurs, tenait une serviette maculée de sang sur son nez. Dans le camp adverse on félicitait bruyamment son adversaire. Il les regarda en hochant la tête. Des enfants demeurés! Il y avait parmi eux quelques gaillards contre lesquels il n'aurait pu faire grand chose. Même Fernand, pourtant costaud, semblait un tantinet inquiet. Lucien prit la déposition du joueur ensanglanté et de son entourage qui unanimement dénonçaient l'agressivité de l'autre équipe.

Alors qu'il observait les "rouges" gonflés à bloc, écrivant dans son carnet quelques notes au hasard, son regard fut attiré par un garçon qui ressemblait à François. Cela ne fit que renforcer le doute qui le harcelait depuis quelques jours. Il se rapprocha de lui et demanda: « Vous avez acheté un bâton de baseball, chez Alain, récemment? » L'autre fronça les sourcils, comme s'il ne comprenait pas la question, haussa les épaules et marcha vers son groupe sans répondre. Quelqu'un d'autre, qui ressemblerait à François avait pu acheter ce foutu bâton. Madame Alain n'était pas si sûre d'elle, après tout.

Il demanda à tous les joueurs de se retirer: « Tâchez de vieillir un peu... » Il y eut bien encore quelques fanfaronnades et grossières menaces mais finalement, au grand soulagement de Fernand, tout le monde quitta le terrain de balle.

Il allait devoir tirer au clair cette histoire de bâton.

François ne répondait toujours pas. Marthe suggéra qu'il s'était peut-être enfui. « C'est possible, oui, mais son automobile est encore chez-lui. »

C'est encore elle qui retrouva François. Elle eut l'idée de vérifier au poste de police de Beauport. Il y était, en état d'arrestation.

— Mais de quel droit! Depuis quand opèrent-ils sur notre territoire?

Lucien, courroucé, fulminait, tant et si bien que Gus se pointa le nez. Mis au fait de la situation, il téléphona à Courvet. Entre directeurs, on se parlait encore.

— Étant donné que c'est relié à la mort de monsieur Verraud, nous pouvions agir. Nous vous tiendrons au courant. Et vous direz à votre inspecteur que lorsqu'on ne se présente pas à un rendez-vous, la politesse veut qu'on prévienne.

Lucien se frappa le front. Il avait complètement oublié.

Voilà qu'à cause de lui le directeur allait se ranger inconditionnellement derrière son inspecteur.

Gus dut admettre son impuissance. Ils pouvaient bien dire ce qu'ils voulaient, ceux de Beauport, ils n'auraient qu'à invoquer leur bonne foi, et on ne pourrait leur faire quelque reproche.

— Je crains que Gauthier ne se venge sur François! Il a besoin d'une victime pour sauver la face.

François passa deux jours dans une cellule du poste puis fut remis en liberté jusqu'à son procès, moyennant de lourdes conditions. Lucien n'arriva pas à l'approcher de ces deux jours. Il sut avec encore plus de certitude qu'il était persona non grata à Beauport. Et Solange n'était plus là pour le dépanner.

François finit par lui ouvrir sa porte.

— Écoutez, François, vous faites fausse route en vous en prenant à Decluze. Ce n'est pas un ange, tout le monde en convient, mais il n'a pas tué votre sœur. Et je pense connaître les assassins. Je n'ai juste pas terminé d'enquêter.

— Quelle preuve avez-vous que ce n'est pas lui?

— Si vous me laissiez entrer, on pourrait prendre le temps de discuter, non?

Lucien regardait le désordre autour de lui. Il se dit qu'il était plus proche de François que de Richard. Mais là n'était pas la question. Il croisa les bras sur la table et prit la parole.

— Louise est morte pour avoir avalé une bonne dose de médicaments dissous dans de l'alcool. Elle avait en sa possession trois pilules. Je ne vous dirai pas d'où elle les tenait, mais nous savons qu'elle en avait exactement trois. Le jour de sa mort, pendant qu'on détenait Decluze au poste, j'ai fouillé leur maison de fond en comble. J'ai trouvé trois pilules. Elle les avait en sa possession depuis quelques jours

seulement. Nous avons retracé le fournisseur : trois pilules, aucun doute là-dessus. J'ai retrouvé les trois pilules. Donc quelqu'un d'autre a mis des pilules dans une bouteille d'alcool.

— Et qui vous dit que ce n'est pas Richard?

— Richard a découvert les pilules la veille du décès de Louise. Il lui était impossible de se procurer ce genre de pilules en si peu de temps. On ne se procure pas ce médicament comme de l'aspirine. Il faut un rendez-vous avec un médecin et tout le tralala. N'oubliez pas, il a découvert les pilules le soir précédant la mort de votre sœur.

— C'est lui qui vous l'a dit?

— Oui.

— Ça ne veut pas dire grand chose! Il peut bien dire n'importe quoi.

— Qu'est-ce qu'elle buvait, Louise, comme alcool?

— Du vin.

— Seulement?

— Oui.

— Richard aurait choisi à coup sûr de mélanger les cachets à du vin. L'Exterol a été retracé dans un flacon de rhum, pas dans une bouteille de vin.

— Qui alors?

— ...

— Vous voyez bien. Ce ne peut être que Richard, avec ses mafieux.

Lucien observait François avec attention. Il n'était pas bête du tout ce garçon.

— J'aimerais qu'on parle maintenant de votre altercation avec Decluze. Rappelez-moi comment les choses se sont passées.

— Je l'ai déjà dit vingt-deux mille fois à l'autre. Si vous avez décidé de ne pas me croire, que puis-je dire de plus.

— Redites-le moi. L'autre, comme vous dites, ce n'est

pas moi. Racontez-moi en détail.

— Je marchais sur le sentier quand j'ai vu Decluze venir dans ma direction. Je me suis caché derrière un arbre avant qu'il ne me voie. J'ai ramassé un bâton au cas où... Le bâton de baseball que vous avez trouvé ne m'appartenait pas. Il a menti. Moi, je n'avais qu'un bout de bois. Comme il n'arrivait pas, je suis sorti de ma cachette et j'ai continué ma marche. Il s'est jeté sur moi et a essayé de m'étrangler. J'ai fait le mort et il est parti. J'ai failli mourir étouffé...

Lucien réfléchit. Richard aurait-il pu lui mentir aussi effrontément, inventer un bâton de baseball pour justifier son attaque sur François?

— Se pourrait-il qu'il vous ait aperçu avant que vous ne vous cachiez? Normal alors qu'il pense que vous vouliez vous en prendre à lui...

François ne répondait pas.

— Ce bâton que vous aviez, il était comment? Gros, petit, long... Il l'a peut-être confondu avec un bâton de baseball. Il pensait que vous vouliez l'attaquer. Il s'est défendu en vous attaquant, en quelque sorte.

Après un instant de réflexion François dit: « Donc, vous n'avez trouvé aucun bâton de baseball! »

Lucien se mordit la lèvre. « Que si, on en a trouvé un. Mais il est resté sous l'eau et les empreintes sont insuffisantes. Mais madame Alain vous a reconnu, et cela suffit. »

— Qui est madame Alain?

— Le magasin de sport, pas loin de chez-vous.

François haussa les épaules et dit: « Elle s'est trompé. Je ne voulais pas l'attaquer. Je ne suis pas fou. »

— Votre problème, voyez-vous, sera d'expliquer ce que vous faisiez sur son parcours, au moment précis où il s'entraînait. C'est ça le problème! Si j'étais l'accusation, je réussirais sûrement à ébranler les témoins avec cela. Et si

j'ajoutais que vous aviez toutes les raisons du monde de lui en vouloir, que vous essayiez de ternir sa réputation sur son lieu de travail, que vous pensiez qu'il avait tué votre sœur et votre père, que vous avez déjà proféré des menaces de mort à son encontre, aucun témoin ne vous absoudrait.

François soupira. Lucien sentait qu'il était sur le point de s'effondrer. François répéta encore qu'il n'avait jamais eu de bâton de baseball.

11

Gus commençait à trouver que cette enquête s'éternisait. Lucien expédiait toutes les autres affaires: « Pas le temps... Tous des enfants. Laisse-les se quereller. »

— Les vrais enfants là-dedans! Qui va les protéger si on ne le fait pas?

Lucien se contentait de hausser les épaules. Il y allait à contre-cœur, expédiait l'affaire quand il voyait que les enfants n'étaient pas en danger, écrivait un rapport succinct dans lequel il insistait sur le comportement infantile des adultes, le caractère répétitif de leurs querelles. « Rien à faire: ce seront toujours des enfants dans un corps d'adulte. » Avant même de sonner à la porte, il savait ce qu'il allait trouver. Quand on lui opposait trop de cris et de violence, il sortait aussitôt, appelait Fernand à son secours. Devant la stature imposante de l'agent le calme revenait. Il demandait à voir les enfants. Quand il les avait vus, il repartait en disant: « À la prochaine querelle! »

Le constable, sans malice, avait rapporté cette façon qu'avait Lucien de quitter les lieux du "crime" et Gus avait fait savoir à Lucien qu'il n'appréciait pas son attitude débonnaire : « Ils sont quand même moins inquiétants que ton Richard. Ils n'ont tué personne, eux. Et ils méritent notre aide. C'est pour cela qu'on nous paye. »

Lucien n'avait pas répondu. Il ne pouvait tout de même pas jurer par tous les dieux que Decluze était innocent de tous les crimes qu'on lui avait reprochés en cours de route. Pour le moment, seule la mort de Louise l'intéressait. Il

fallait qu'il donne à son patron quelque chose à grignoter.

— Y'a Frigon qui me tracasse...

Gus et Marthe le regardèrent, surpris tous les deux.

— Frigon maintenant! c'est nouveau, ça!

— Oui. J'ai appris qu'ils s'étaient présentés chez Decluze, lui et son bras droit, quelques jours avant la mort de Louise. Comme cela, sans raison, histoire de dire bonjour. Impossible. Celui-là ne fait pas de visite de courtoisie. Et il ne fait rien sans raison. Et c'est toujours la même raison qui le guide: l'argent. Je me demande si ce n'est pas lui qui a apporté en cachette une petite bouteille de rhum dans la maison. Je le soupçonne de l'avoir mise dans le garde-manger. Decluze s'est souvenu que Lebeuf s'était rendu dans la salle de bain au cours de leur visite. La porte du garde-manger est voisine de celle des toilettes. Il lui était facile de placer cette bouteille à côté d'une bouteille de vin.

— Pourquoi du rhum?

— Il ne pouvait tout de même pas cacher une bouteille de vin sous sa chemise. Et il ne savait peut-être pas que Louise buvait du vin. Vous vous souvenez que Pascal a pu conclure à la présence du médicament dans la bouteille retrouvée dans la poubelle. Donc il dépose la bouteille de rhum à l'Exterol dans le garde-manger, espérant que Louise la boive.

— Et si c'est Richard qui l'avait trouvée, qui l'avait bue?

— Qu'il la trouve, c'était possible, qu'il la boive, aucun risque. Il a l'alcool en horreur. Il paraît que Richard ne met les pieds à la cuisine que pour se faire servir son repas. Le risque n'était pas très grand. Et c'était un risque que Frigon était sans doute prêt à courir.

— Louise allait quand même se poser des questions sur la provenance de cette bouteille, non?

— Peut-être, oui. Mais cela ne l'empêcherait probablement

pas de savourer ce rhum tombé du ciel. Peut-être même devinerait-elle que c'était un cadeau de Frigon pour Noël, ou quelque chose du genre.

Gus commençait de toute évidence à être intéressé par ce récit: « La vraie question maintenant: pourquoi Frigon aurait-il voulu se débarrasser de Louise? »

— Parce qu'elle était une menace pour l'avenir de Decluze, donc pour son portefeuille à lui. Au niveau où Decluze est rendu, les sommes en jeu sont très importantes.

— Importantes à quel point?

— Plusieurs dizaines de milliers de dollars à chaque combat.

— Je n'aurais pas cru. D'accord, mais de là à tuer...

— N'oubliez pas que ces gens trafiquent depuis toujours dans un milieu plutôt... douteux. La mafia n'a qu'une morale: celle de l'argent. La seule chose qui l'arrête, c'est la crainte de se faire prendre. Dans notre cas, le risque n'était pas bien grand.

— Tu as quand même eu des soupçons.

— Qui ne seront pas faciles à confirmer.

— Que comptes-tu faire?

— Les suggestions sont bienvenues.

— En tout cas, quoi que tu fasses, sois prudent. Si tu as raison, tu risques gros.

Lucien n'y avait pas encore pensé, mais Gus avait raison. Et cette idée lui fit un peu peur, beaucoup même. Il se dit qu'il aurait dû fermer sa grande gueule, conclure au suicide et clore l'enquête.

— J'y réfléchis...

Il avait bien une idée sur la façon dont Frigon s'était procuré le médicament : Royer, bien sûr. Il appela le légiste.

— Écoute, Lucien, ce n'est pas tout à fait mon rayon. Je connais vaguement Royer. Je peux te dire qu'il n'a pas bonne réputation dans le corps médical. Mais, non, y'a pas de statistiques comme celles que tu voudrais. Chacun fait sa petite affaire sans rendre des comptes. Bien souvent, quand il s'agit d'un nouveau médicament comme l'Exterol, les compagnies en fournissent généreusement directement aux médecins, histoire de bien établir leur produit. Ce que chacun en fait par la suite ne regarde que lui. On peut juste espérer qu'il l'utilise à bon escient...

Après bien des heures de réflexion c'était la seule avenue qu'il avait pu imaginer, et ç'a avait plutôt l'air d'un cul-de-sac.

Il consulta sa montre. À cette heure, Richard était revenu à la maison. Il composa son numéro:

— Royer.

— Quoi, Royer?

— Il boit beaucoup!

— Et?

— Il a un endroit préféré où il se saoule la gueule?

— La taverne Chez Jos. C'est là qu'on va le chercher quand on a besoin de lui. Y'a du nouveau?

— Non rien. Je cherche. Vous ne dites à personne que je cherche de ce côté, à personne, vous m'entendez. Je n'ai pas envie d'y laisser ma peau!

Richard comprenait: « Bien sûr. Vous me tiendrez au courant? »

— Si nécessaire. Autrement, non.

Richard ajouta: « Vous devriez peut-être garder votre arme sur vous. » Il avait raison. Il le ferait.

On était vendredi. Après son souper, il se rendit à la taverne en question. Cela lui rappela quelques souvenirs. Il avait déserté ce genre d'endroit depuis un bout déjà, mais il fut un temps où il en avait bien profité. Il choisit une table

contre un mur, commanda une bière, prit un journal. Il n'eut pas à attendre longtemps. Il vit Royer entrer, saluer quelques autres clients, faire des yeux le tour de la salle, donner une tape dans le dos du serveur. Après cinq minutes, il avait déjà vidé son verre. Lucien se leva, marcha jusqu'à sa table et le salua: « Ne seriez-vous pas ce type que j'ai vu dans le coin de Riko? » L'autre leva la tête, surpris qu'on le reconnaisse et sourit: « Vous étiez là? »

— Bien sûr, je n'aurais manqué ce combat pour rien au monde. Comme cela vous connaissez personnellement Champion! Comment il est dans la vraie vie?

L'autre lui désigna une chaise.

— Il est... il est dur. Ne parle à personne.

— Mais il vous parle à vous?

— Bien sûr. il me parle et il m'écoute. Je suis son soigneur. Je suis le bras droit de l'entraîneur en quelque sorte.

— Quel combat c'était! Moi, malheureusement j'étais à l'arrière.

— Si vous voulez une bonne place au prochain combat, vous m'en parlerez.

— Le prochain combat, c'est pour bientôt? j'ai lu que cela allait se passer à Halifax!

Royer lui fit un clin d'œil et lui souffla, la main devant la bouche, comme si tout le monde autour les espionnait: « C'est pour mars prochain. Je vous le dis à vous seulement, il y a eu des changements. Leur stade sera en réparation et ne sera pas prêt. Le combat va avoir lieu ici, au Colisée. Vous imaginez! Dix mille spectateurs. Je vous aurai un bon billet, si vous voulez... »

Après une bonne demi-heure à se rappeler les grands moments du combat, Lucien prit congé. L'autre s'était laissé offrir à boire mais n'avait pas rendu la pareille. Soûlon et radin. Ils se serrèrent la main et Lucien se promit de

revenir. Pour le moment, il avait mieux à faire, Julie l'attendait.

Ils en étaient déjà au troisième service – c'est comme cela que Royer comptait le nombre de bières qu'il avalait – et la conversation avait naturellement dévié vers Champion.

— J'ai entendu dire qu'il avait eu des démêlés avec la justice...

— Bof! ils lui cherchent des poux. Sa femme est morte y'a pas longtemps et ils ont prétendu que c'est lui qui l'avait tuée.

— Ah oui! Ben c'est pas rien!

Royer parlait à demi-voix, en cachant sa bouche encore – c'était décidément une manie –, comme s'il révélait quelque chose d'immensément important. Lucien détestait sa façon de faire. Mais il continuait à sourire. L'autre poursuivait:

— On l'accusait d'avoir empoisonné sa boisson!

— Et ce n'était pas vrai?

— Non, Champion est un dur, c'est vrai, mais pas un assassin.

— Donc pas de poison?

— J'ai dit poison, mais c'était un médicament. En tout cas, ce n'était pas lui.

— Elle aurait donc été assassinée?

— Non, c'était un suicide, et tout est rentré dans l'ordre.

— Vous y croyez, vous, au suicide?

Royer avait visiblement envie de faire l'important et de dire ce qu'il savait vraiment, mais il se contenta de faire une moue qui voulait plutôt dire: *vous savez, moi, je ne peux pas dire tout ce que je sais*... En tout cas, c'est ainsi que Lucien l'interpréta. Sentant l'autre en veine de confidence, et de moins en moins méfiant, il poursuivait:

— Champion, il était affecté?

— Sais pas… L'important, c'est que le combat allait avoir lieu et qu'il ne serait plus distrait. C'est ce que tout le monde souhaitait.

— Tout le monde?…

— Nous, son équipe, tiens donc...

— Sa femme ne voulait pas qu'il boxe?

— On aurait dit qu'elle faisait tout ce qu'il fallait pour le déconcentrer. Et elle y arrivait, tu peux me croire.

Royer avait adopté assez vite le tutoiement. Et Lucien, malgré la profonde antipathie qu'il ressentait pour le médecin, avait fait de même.

— Tu sais au juste comment cela s'est passé?

Royer s'étonna:

— Ben dis donc, c'est une vraie enquête policière!

Lucien, inquiet un moment, s'arrêta. Mais l'autre reprenait, toujours sur le ton de la confidence, trop heureux d'avoir un auditoire si attentif:

— Un tranquillisant mélangé à son jus.

— Son jus?

— ...Du rhum en fait.

Les seules personnes au courant pour le rhum empoisonné étaient les membres de la police, le docteur Pascal et Richard. Chez-eux, au 47, la consigne était de se taire. Richard ne lui avait pas caché son antipathie envers son soigneur; il était donc peu probable qu'il lui conte toute sa vie. C'était encore trop peu, mais ses soupçons semblaient se confirmer. Il allait tout de même vérifier auprès de Richard, savoir si jamais il avait parlé du rhum devant son équipe de boxe. C'était de toute importance.

— Qu'était ce médicament?

Lucien hésitait à pousser la conversation plus loin dans cette voie. L'autre s'était déjà étonné de toutes ces questions.

Mais c'était la seule façon d'avancer.

— En quoi cela t'intéresse?

— Je te l'ai dit, je suis statisticien. Tout m'intéresse. Combien d'hommes fument, combien d'accidents avec blessures, combien de naissances à Saint-Glinglin, pourquoi pas combien de suicides par médicaments...

— Exterol. Médicament contre l'anxiété et toutes sortes de problèmes mentaux. Efficace, mais faut pas pousser la dose.

— C'est ce qu'elle a fait? pourquoi?

— Aucune idée. Et il est trop tard pour qu'elle s'explique.

Il dit cela en riant, comme si un suicide était un sujet de rigolade. Il but une bonne lampée, comme pour se féliciter de son esprit. Lucien demanda encore: « Mon frère a quelques problèmes avec ses nerfs. Où pourrais-je me procurer ce médicament? »

— Toi aussi! Frigon m'a fait exactement la même demande. Je suis médecin, tu comprends. Tu as vraiment un frère, toi? Frigon, des fois, il me prend pour un con. Je sais bien qu'il n'a pas de sœur!

En disant cela, il se touchait la tempe.

— Je t'en apporte vendredi prochain.

En voilà un qui n'était pas difficile à soudoyer. C'était presque trop facile. Comme il s'apprêtait à partir, quelqu'un lui mit une main sur l'épaule: « Eh ben! Lucien Delmire! ça fait une traite! Qu'est-ce que vous devenez? toujours dans la police? »

Lucien se retourna d'un jet, contenant difficilement sa colère. C'était le gros Victor, encore plus gros et encore plus rouge qu'avant, le gros Victor qui avait perdu son emploi de pompier parce qu'il ne rentrait plus dans aucun uniforme. On blaguait plutôt après son départ que la sauvegarde de la suspension du camion était la vraie raison.

— Non, j'ai quitté ça fait un bail. Je suis à Québec maintenant, à l'hôtel de ville, aux statistiques. Et toi?

Lucien écouta distraitement la réponse de l'autre. Il s'inquiétait beaucoup plus des pensées de Royer.

Et quand le gros Victor les eut quittés, il vit bien qu'il avait raison de s'inquiéter. Royer le regardait, l'oeil soupçonneux: « Tu es policier? »

— Non, j'étais policier. Maintenant, je suis statisticien. Pas mal moins stressant, tu peux me croire.

Mais justement Royer ne semblait pas le croire: « Tu ne m'avais pas dit que tu t'appelais Lemire? »

— Non, Delmire, Lucien Delmire. Je n'ai jamais changé de nom.

Il riait en disant cela. Mais son rire sonna faux, même à ses propres oreilles. Il savait qu'il était brûlé. Ce qu'il ne pouvait savoir avec certitude, ce sont les conséquences que l'apparition inopinée du gros Victor allait avoir sur la suite des choses.

Le lendemain soir il reçut un appel de Richard: « Ils m'ont demandé si je savais que l'enquête se poursuivait. Comment ont-ils su? »

— Qu'est-ce que vous leur avez dit?

— Que tout cela était fini, qu'ils me foutent la paix avec cette enquête.

— Et qu'est-ce qu'ils ont dit?

— De m'occuper de ma forme. Qu'ils s'occupaient du reste... Vous devriez être prudent.

— Et vous, vous leur aviez parlé de la bouteille de rhum?

— Bien sûr que non!

— Vous croyez qu'ils vont tenter quelque chose?

— Je pense qu'ils n'ont pas aimé qu'un policier interroge Royer. Si vous avez besoin de moi, n'hésitez pas.

Lucien sourit. Ce gamin d'à peine 22 ans ne souffrait décidément d'aucun complexe. Il aurait bien aimé avoir la moitié de son courage. Car maintenant il avait vraiment peur. Il avait même songé à prendre un long congé, loin de tout cela. Mais l'idée de passer pour un lâche l'en avait empêché. Il s'était pourtant toujours juré qu'il ne se laisserait jamais embarquer dans ce genre de situation. Sa santé était plus importante que ce que Pierre-Jean-Jacques pouvait penser de lui. Est-ce qu'il s'en foutait! Et non, faut croire.

En ce beau dimanche matin de début août, alors que les cloches de l'église chantaient furieusement, – c'était bien la seule chose qu'il aimait de toutes les simagrées des curés – Lucien flânait sur sa rue, absent à tout ce qui se passait autour de lui, préoccupé seulement par les soucis de son enquête et sa sécurité. Il ne fit pas attention au type qui venait dans sa direction sur le même trottoir. Il ne vit pas qu'il baissait la tête et se cachait derrière une large casquette, que ses deux poings étaient fermés, prêts à frapper. Il ne vit pas venir le coup. Il tomba lourdement sur le dos, sa tête frôlant de peu l'arête du trottoir. Il ne bougea plus. L'agresseur après lui avoir porté deux violents coups de pied aux côtes aperçut alors le couple immobilisé sur le trottoir qui le regardait. Avant de s'enfuir en courant, il lui asséna un autre coup de pied à l'épaule.

Gus écoutait attentivement la dame passablement nerveuse qui avait pris place face à lui, le mari se tenant debout derrière.

— Je l'ai vu frapper le pauvre homme en plein visage.

Si c'est pas malheureux. Le monsieur ne s'y attendait pas du tout et il n'a rien fait pour éviter le coup. Puis l'autre lui a donné des coups de pied. Quel sauvage! Quelle époque!

— Vous pourriez me dire combien de coups de pied exactement.

— Exactement, je ne sais pas, deux ou trois. Le pauvre homme était déjà au sol.

— Quand vous vous êtes approchés de lui, il vous a parlé?

— Non. Il était inconscient. Il râlait mais il était inconscient. On lui a parlé. Il n'a pas réagi. Mon mari est allé frapper aux portes voisines.

Le mari précisa:

— Cela a pris du temps. Quatre portes en fait. Tout le monde était à la grand-messe.

La dame poursuivait:

— Le pauvre homme saignait tellement. Le nez, la joue, la bouche... Il y avait du sang partout. On ne pouvait rien faire, et l'ambulance qui n'arrivait pas.

Juste au souvenir de l'évènement, elle tremblait.

— L'agresseur, vous pourriez le décrire?

— Il était grand, beaucoup plus grand que l'inspecteur. Assez jeune je pense. Il semblait agile. Après l'agression, il a couru jusqu'à une automobile qui l'attendait et ils sont partis.

— Quelle couleur, quelle marque?

— Blanche et brune. La marque, je ne sais pas.

Elle se tourna vers son mari. Il hochait la tête, désolé. Il ne savait pas mieux.

— Ses vêtements?

— Il avait un veston de cuir noir. Un jean, et des bottes noires, il me semble...

À nouveau elle consulta son mari. Il hochait toujours la tête.

Gus les remercia et leur donna congé: « Si vous vous rappelez d'autres détails, n'hésitez pas à communiquer avec nous. »

Gus et Marthe restèrent quelques minutes sans parler. Puis Marthe pleura. Gus se leva et vint lui mettre les mains sur les épaules. Il connaissait toute l'affection qu'elle portait à Lucien. Il ne trouvait rien à dire qui la consolât.

Les témoins partis, Gus s'était permis de faire ce qu'il n'avait encore jamais fait: fouiller le bureau de son inspecteur. Il répugnait à ce faire, mais, se dit-il, c'était un cas de force majeure. Il secouait la tête devant tant de désordre. Un petit calepin noir biscornu, ce ne devrait tout de même pas être si difficile à trouver. Il y avait une grande enveloppe dans un tiroir. Il la prit. Il hésita un moment avant de regarder son contenu, s'assura que personne n'allait le voir. Il y avait quelques polaroid, – ceux que Lucien avaient ramenés de chez Decluze – quelques articles de journaux concernant son enquête et un bracelet. Il prit le bracelet et l'examina. Il vit les lettres R et L entrelacées et devina tout de suite leur origine. Il réfléchit un moment, essayant de s'expliquer la présence de ce bracelet dans le bureau de son lieutenant. Il remit tout en place sans avoir trouvé le calepin.

Il soupira. La fouille ne l'avait aidé en rien. Il repensait aux dernières informations données par son lieutenant concernant ce Frigon. Peut-être avait-il vu juste...

Marthe s'approchait sur le bout des pieds. Solange, assise près du lit, tenait la main de Lucien. Elles se saluèrent en silence. Marthe ne put retenir ses larmes. Lucien, le visage affreusement tuméfié, noir, mauve, jaune, bardé de tubes dans la bouche et le nez, grimaçait à chaque

respiration, malgré l'état d'inconscience dans laquelle on le maintenait depuis l'agression. Les coups de pied avaient cassé trois côtes. Le coup de poing lui avait fracturé le nez. Le coup de pied à l'épaule avait dévié vers la mâchoire et l'avait fracturée également. Mais il était vivant. On avait craint de le perdre un moment mais les médecins avaient pu déclarer après vingt-quatre heures et deux chirurgies qu'il allait s'en sortir. « Il a l'air de rien comme cela, mais il est costaud. »

Prévenue par Marthe, Solange avait délaissé son jardin et était accourue aussitôt. En le voyant elle avait failli s'évanouir. Rassurée par l'infirmière, elle avait passé cinq heures d'affilée à son chevet, avant de rentrer chez Flo pour revenir tôt le lendemain matin. Il lui sembla que Lucien respirait un peu plus facilement. Puis Richard était venu. Il avait salué Solange et avait regardé l'inspecteur longuement, avant de repartir sans un mot.

Marthe vint aussi après son travail, surprise d'y trouver encore Solange. À la question de Solange, elle répondit qu'ils n'avaient encore aucun résultat, que l'enquête n'allait nulle part.

— Monsieur Frigon peut-être?

— Lucien vous en a parlé?... c'est possible. Lucien aura peut-être reconnu son agresseur... On doit attendre.

Frigon évidemment pavoisait. Même dans les journaux montréalais on s'accordait à dire qu'il avait un flair exceptionnel et que son poulain irait loin. Il reçut quelques appels d'outre-frontière. Avec une certaine suffisance, il expliquait que son boxeur allait s'emparer du titre canadien avant toute chose, mais qu'il retenait leur offre et allait communiquer avec eux sans faute par la suite.

Il décida d'organiser une petite fête en l'honneur de Riko. Il loua un grand chalet sur la route des Carrières sur les hauteurs de Saint-Joachim et y convia tout son monde pour une fin de semaine. Tout son monde, c'étaient Richard bien sûr, Rosbif, Royer, le partenaire d'entraînement de Richard et quelques autres boxeurs, certains encore actifs, certains autres qui avaient connu quelques bons moments au sein de l'organisation. Il eut la sagesse d'oublier les plus jeunes. La bouffe et l'alcool surtout y seraient généreux. Richard qui n'avait pas un penchant trop marqué pour ce genre de rencontre accepta pourtant de s'y rendre.

Tous l'avaient précédé et quand il entra, tous applaudirent en criant; même ceux qui ne lui parlaient pas, ou plutôt ceux à qui il ne parlait pas. Pour la fin de semaine on voulait bien oublier son sale caractère et la distance qu'il entretenait entre eux.

Frigon avait fait les choses en grand. Un cuisinier avait été engagé et faisait le service. Il allait en être ainsi pour tous les repas. Le frigo était plein de bières, l'alcool abondant. Chacun n'avait qu'à se servir. S'ils arrivaient à tout boire, nul doute qu'on allait rouler sous les tables.

Richard sourit autant qu'il put, fit semblant d'apprécier la fête, s'efforça de parler à chacun. Il recevait les hommages en évitant de soupirer, chacun y allant d'une remarque sur ce coup qu'il avait porté, ou celui qu'il avait habilement évité. Il tenait une bière à la main mais ne buvait pas. Il aurait aimé se trouver à mille lieues de là mais il continuait à sourire. Après le repas du soir, Frigon leur annonça une surprise. Un petit autobus arrivait dans le stationnement. Une douzaine de demoiselles court-vêtues en descendit, accueillies aussitôt par des cris et des sifflements qui n'avaient pas grand chose à voir avec la courtoisie. On fit les présentations, on roula le tapis, on mit de la musique et tout ce beau monde se mit à danser le rock ou n'importe

quoi. Elvis qui chantait fort s'en foutait. Pourvu que ça bouge! Richard préféra s'esquiver.

Une demoiselle, qui dit s'appeler Nancy, le suivit à l'extérieur. Elle était jolie, pas de doute, et appétissante. Il était troublé par ce chemisier entrouvert. Elle se colla à lui, le prit par la taille, se frotta contre lui: « Allons dans ta chambre... » Quand ils passèrent devant lui, Frigon lui fit un clin d'œil entendu. Il tenait un petit flacon d'alcool à la main: toujours ce même rhum.

Au milieu de la nuit les ronflements de sa compagne le réveillèrent. Elle était étendue, découverte, nue. Il eut bien envie de la prendre à nouveau mais la couvrit plutôt, délicatement. Sans bruit, il s'habilla.

— Où tu vas champion?

Elle s'étirait paresseusement, à demi réveillée.

— Dors la belle, je vais aux toilettes..

Les ronflements reprirent aussitôt. Il ouvrit la porte de la chambre. D'autres ronflements lui parvenaient des chambres voisines. Il y avait eu des cris et des essoufflements jusqu'à tard dans la nuit, mais maintenant tout le monde semblait dormir. L'alcool et l'amour avaient bien joué leur rôle. Il gagna la sortie. L'air était vif et froid. Il était bien seul. Quand il regagna le lit une dizaine de minutes plus tard, la belle s'étira et lui toucha un bras. « Mais tu es glacé! Y'a pas de chauffage dans la chambre de bain? »

— Allez, dors, cesse de t'inquiéter.

Le lendemain Richard s'esquiva aussitôt après le déjeuner, qui ne fut pas servi avant 11 h. On tenta de le retenir, mais pas trop. Il n'était pas le plus joyeux des convives et malgré des efforts louables de sa part, plusieurs de ses compagnons ressentaient toujours un malaise face à lui. Il donna une poignée de main à chacun et les remercia. Frigon lui fit encore un clin d'œil plein de sous-entendus: « T'as aimé? »

Richard fit à peine un geste de la tête et sortit.

Lucien prenait du mieux. Même si les couleurs inhabituelles de son visage tardaient à s'estomper, la douleur, elle, contrée par les médicaments, s'atténuait. Il ne pouvait qu'avaler du liquide et arrivait à marmonner de façon plus ou moins intelligible. Solange était à son chevet quand il avait ouvert les yeux la première fois depuis l'agression. Elle avait les traits tirés et un regard inquiet qui l'inquiéta lui-même. Chaque mot qu'il voulut lui dire lui arrachait une grimace de douleur. Il fit comprendre qu'il voulait un papier. Il se rendormit avant d'avoir pu écrire quoi que ce soit. Quand il ressurgit du sommeil, elle était toujours là. Il écrivit: « Qu'est-ce que vous faites là? »

— Vous nous avez fait tellement peur.

— Qu'est-ce qui s'est passé?

— Vous ne vous souvenez vraiment pas?

Il fit signe que non. Ce geste déjà le fit grimacer.

— Contentez-vous d'écrire. Vous avez été agressé sur le trottoir. Un méchant qui vous a frappé au visage et vous a donné des coups de pied.

Il toucha sa montre.

— Quand? ça fait une semaine!

Il ouvrit grand les yeux, incrédule. Il écrivit: « Qui? »

— On ne sait pas encore.

Elle lui prit la main. « J'ai eu tellement peur. » Il arriva à sourire un peu et écrivit: « Allez vous reposer maintenant. Tout va bien aller ». Elle s'attarda encore un moment près de lui et le quitta enfin, après lui avoir promis de revenir en soirée.

Le lendemain son chef passa le voir en compagnie de Marthe.

— Tu nous as fait une belle peur. Tu as une idée de l'identité de ton agresseur?

— Non.

— Le boxeur? En tout cas, celui qui t'a fait çà avait un sacré coup de poing.

Lucien écrivit lentement: « Ce n'est pas le boxeur. Un type à Frigon, je parierais. Laissez savoir dans les journaux que je suis toujours dans le coma et que je ne vais pas m'en sortir. Sinon ils vont rappliquer ».

Gus lut avec surprise. « Tu crois vraiment? » Marthe n'attendit pas plus: « Je m'en charge dès que je rentre au 47. »

Ils étaient déjà sortis de sa chambre quand Marthe revint vers lui : « Lucien, il faut que vous sachiez, Solange a passé la semaine à votre chevet. Du matin au soir, tous les jours. »

Lucien la regarda sortir, trop étonné et trop faible pour réagir.

Il en était resté estomaqué. Il avait la vague impression d'avoir entendu la voix de Solange comme dans un rêve. Elle était pourtant vraiment là. Il essayait de comprendre. Tous les sentiments qu'il avait refoulés revinrent d'un coup l'assaillir. Depuis leur dernier souper, il repoussait toutes les images de Solange qui lui revenaient, aiguillant en toute urgence son esprit sur une autre voie. Est-ce à cause de la douleur, de la fatigue, ou de ces pensées, mais les larmes se mirent à couler d'elles-mêmes, abondantes, silencieuses.

Dans leur brouillard, il voyait comme un soleil au loin qui lui promettait le bonheur à nouveau, le bonheur qu'il refusait par amour. Puis à travers ses larmes il vit une silhouette glisser dans la porte de sa chambre. Il entendit la voix douce de Solange, sentit sa main toute aussi douce sur sa main, puis qui essuyait délicatement ses larmes. Il ferma les yeux, prit la main de Solange et la serra fortement. Ils

restèrent ainsi de longues minutes, sans dire un mot.

Il avait réussi à avaler lentement la gelée colorée et trop sucrée qu'on servait à tous les patients en guise de dessert. Ses côtes endolories le forçaient à l'immobilité mais il commençait à trouver le temps long. Le journal avait bien rapporté son état désespéré mais il n'arrivait quand même pas à chasser ses inquiétudes. Il craignait qu'un sbire de Frigon ne vienne l'étouffer dans son sommeil. En chuchotant, il s'était confié à Solange.

— Vous êtes sûr qu'ils sont les auteurs de l'agression?

— Oui.

— Que diriez-vous de vous réfugier chez-moi? ils ne viendront pas vous chercher là.

Il ne sut que dire. Il n'avait vraiment pas imaginé une telle solution. Elle continuait:

— Nous pourrions déjeuner dans la balancelle!

Comment pouvait-elle deviner ce que ce déjeuner avait représenté pour lui! Elle ne lui laissa pas le temps de répondre: « J'organise cela... »

Il se pinça ostensiblement le poignet. Elle rit: « Encore un moustique! » De cela aussi elle se souvenait!

Trois jours après lui avoir promis le paradis, Solange rentra dans sa chambre d'hôpital en poussant une chaise roulante, Richard sur les talons.

Le médecin, même s'il trouvait le départ de son patient prématuré, avait prescrit tous les médicaments nécessaires et donné sa bénédiction. Richard le soutenant d'un côté, Solange de l'autre, Lucien prit place dans la chaise et se laissa conduire vers le bonheur. Le camion de Richard les attendait à la sortie. Richard avait aménagé une toile au-dessus du compartiment arrière du camion et placé un matelas sur son plancher. Il avait fabriqué un escalier qui permit à

Lucien, souriant et amusé, de grimper sur le matelas. Avec l'aide de Solange, il s'y étendit. On le cala confortablement dans une pile de coussins et l'équipage partit joyeusement.

En route, il fut assailli de doutes. Il n'aurait pas dû accepter. Solange risquait sa réputation. Il fallait faire demi-tour. Il frappa contre les parois du camion jusqu'à ce que Richard s'immobilise. Tous deux accoururent, inquiets.

— Il faut faire demi-tour. Solange! votre réputation.

Elle éclata de rire: « Mais vous êtes mon oncle! vous ne vous en souvenez pas? » Et son rire d'enfant éclata à nouveau. Richard aussi riait.

Il y avait maintenant une semaine que Lucien vivait chez Solange. Malgré la douleur, malgré l'inaction, Lucien ne se souvenait pas d'avoir été aussi heureux. Il s'efforçait d'être aussi discret et peu encombrant que possible. Et comme son état s'améliorait de jour en jour, il avait de moins en moins besoin de son assistance. Quand elle allait à son jardin, il sortait sur le balcon, s'assoyait dans la balancelle et la regardait sans se lasser. Elle surprenait parfois son regard et baissait les yeux. Pour ne pas la mettre mal à l'aise il se forçait à regarder ailleurs. Elle attirait ses yeux comme un aimant...

— Et les voisins, finalement?

— Rien.

— Je suis votre oncle?

— Je n'ai rien dit. Ils imagineront ce qu'ils veulent. Et puis, j'ai bien le droit de vivre.

Il y avait un sous-entendu dans cette phrase qui le remplit de joie. Depuis qu'il s'était installé chez-elle, il n'y avait eu aucun geste d'affection comme à l'hôpital. Ils évitaient de se toucher de peur d'incommoder l'autre et évitaient de parler de leurs sentiments de peur d'effaroucher l'autre.

Elle lui tournait le dos, en train d'arroser ses pots de

fleurs disposés sur le plancher et elle chantonnait. Il se leva, s'avança vers elle et lui mit une main sur l'épaule. Elle se leva et se tourna vers lui. Il l'attira contre lui et l'enveloppa doucement de ses bras. Elle passa à son tour ses bras autour de lui et ils restèrent enlacés l'un à l'autre un long moment sans mot dire, juste à savourer ce moment, les yeux fermés. Il prit son visage dans ses mains et lui déposa un long baiser sur le front. Elle le laissa faire un moment puis dit : « Mais vous n'êtes pas mon oncle! » Et leurs lèvres se trouvèrent, enfin.

Comme tous les matins depuis une semaine, elle s'était levée avant lui, avait préparé le café, le lui avait apporté dans sa chambre, en frappant discrètement avant d'entrer. Elle déposait le journal sur le lit en disant: « Dans dix minutes, mon maître, le déjeuner sera servi. » Il ne disait rien mais elle voyait dans ses yeux tout ce qu'il ne disait pas. Et elle souriait, heureuse. Il la regardait sortir et se pinçait le poignet, comme à chaque matin.

Il figea sur place, la bouche entrouverte: en seconde page, on rapportait le décès du promoteur de boxe Frigon, de son entraîneur Lebeuf, et du soigneur Royer. Les trois hommes avaient été victimes d'un horrible accident d'automobile dans la côte escarpée de St-Joachim. Un témoin avait aperçu le véhicule peu avant qu'il ne quitte la route. Il roulait beaucoup trop vite pour une route aussi dangereuse. Ces gens de la ville ne connaissaient pas les dangers de cette côte.

On estima que l'automobile filait à près de soixante milles à l'heure au moment où elle était passée par-dessus le parapet. Le journaliste précisait que soixante milles à l'heure sur une route aussi sinueuse et pentue tenait de la plus grande témérité. L'automobile aurait ensuite roulé en multiples tonneaux jusqu'à ce que les arbres en contrebas la

ralentissent, puis s'était fracassée contre les rochers. Elle n'était plus maintenant qu'un amas de tôle. Les occupants avaient été projetés quelques centaines de pieds plus loin, affreusement brisés, méconnaissables.

Lucien laissa tomber le journal, complètement soufflé. Solange l'appelait. Elle le regarda s'approcher. Elle se leva, inquiète: « Ça ne va pas?... »

— Si, si, ça va, et même très bien.

Il prit sa place à la table.

— ...Vous êtes sûr que ça va? Vous êtes distrait...

— Ça va, oui, tout à fait.

Il se leva douloureusement et revint avec le journal, qu'il présenta à Solange. Elle ouvrit de grands yeux, hochant la tête, incrédule.

— Et Richard?

Il vit à l'expression de son visage que Solange venait d'imaginer quelque chose d'horrible:

Il devinait facilement ses pensées et demanda:

— Pourquoi aurait-il fait cela?

— Pour venger Louise, et pour vous protéger, tout simplement.

— Et si c'était le cas, vous le condamneriez?

— Bien sûr que je ne suis pas contre le fait de vous protéger, mais pas par un meurtre, trois meurtres.

— Attendons, attendons, rien ne permet de croire qu'il soit en cause.

Lucien soupira. Il le disait par principe, qu'on ne devrait pas se faire justice soi-même, mais son visage et ses côtes portaient encore les stigmates de ce beau principe. Il finit par demander: « Qu'est-ce qu'on devrait faire alors pour me protéger, et protéger tous ceux qui se trouveront un jour sur leur chemin? »

— Les accuser, les traîner en justice.

Il lui prit le visage: « Vous êtes adorable! Mais ces gens

sont puissants, et sans scrupules. Frigon emploie des centaines de personnes. Aucun politicien, aucun magistrat ne va s'interposer. Qu'est-ce que la vie d'une couturière sans histoire ou d'un petit policier de banlieue peut bien valoir pour eux? Rien, je vous le dis, absolument rien. Tenez! Frigon il doit des centaines de dollars pour des contraventions. Impossible de l'amener devant la justice. C'est comme cela, la justice! »

Solange allait pleurer. Il la prit tendrement contre lui: « Richard n'y est pour rien, vous pouvez me croire. Frigon est un maniaque de la vitesse. Parce qu'il est riche il se croit tout permis. Il a conduit en fou une fois de trop. »

Lucien aurait bien voulu être plus convaincant, mais il n'arrivait pas à se convaincre lui-même. Heureusement, pensait-il, la Cadillac sera trop brisée pour qu'on y retrouve des traces de traficotage. Il avait quelque doute, à cause du bracelet surtout, sur la responsabilité de Richard dans la mort de Verraud, mais il avait gardé jusque-là quelques réserves quant à sa responsabilité dans le cas de la mort du maire et de l'incendie du presbytère. Ces quelques réserves venaient d'être mises à mal. Et en même temps, tout le poids accumulé sur ses épaules venait de se volatiliser. Qu'il le doive au sort ou à Richard pour lui ne faisait aucune différence. Il allait pouvoir passer à autre chose, et il se tourna vers cette autre chose: « Vous savez ce que cela signifie pour nous, que ces trois-là soient morts? » Elle l'interrogeait du regard? « Non, je ne sais pas. »

— Cela signifie que je peux retourner chez-moi et vous libérer.

Elle le regarda, l'œil courroucé. Il souriait. Elle se lança sur lui, les deux poings levés mais l'enveloppa plutôt dans ses bras. Que ce bonheur nouveau était doux!

Ça ne pouvait pas durer. L'après-midi même, on frappa

à la porte. C'était le directeur de l'école de Solange. Elle fit les présentations. Monsieur Sirois semblait un peu mal à l'aise: « Vous savez, je ne vous juge pas. Mais on commence à commérer dans le village. Il ne faudrait pas... »

Lucien l'interrompit: « Je partais justement, demain. Mademoiselle Solange m'a accueilli pendant ma convalescence, mais je vais mieux et je peux retourner chez-moi. »

Lucien avait encore d'évidentes traces au visage de l'agression et il marchait un peu courbé sur le côté, s'immobilisant après certains gestes qui lui arrachaient une grimace. Monsieur Sirois ne mit pas en doute la nécessité d'une convalescence: « Je vais leur expliquer... »

Quand il fut sorti, Lucien et Solange s'assirent l'un contre l'autre, sans un mot, se tenant la main.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait?

Solange posa délicatement sa tête sur l'épaule de Lucien: « Je ne sais pas. »

Ils avaient reporté cette conversation, chacun de son côté, sachant fort bien qu'elle allait fatalement arriver.

— Vous pourriez trouver un poste chez-nous, et il y aurait moins de ragots... Il y a plein d'écoles... Une enseignante expérimentée comme vous, on se l'arrache!

— Ou vous pourriez devenir le chef de police du village. Ils n'ont toujours pas trouvé de remplaçant.

Lucien n'y avait plus songé depuis un moment. Cependant les circonstances avaient bien changé. Il la regarda du coin de l'œil: « Vous êtes sérieuse? »

— Évidemment que je suis sérieuse.

— Vous et moi, c'est... pour de bon?

Elle le fixait de son regard profond, souriant légèrement. Comment pouvait-il en douter?

— Mais j'ai dix ans de plus que vous!

Elle continuait à sourire. Il dit:

— D'accord, vous gagnez, c'est moi qui déménage... si

j'obtiens le poste. Sinon, c'est vous.

— Tope-là!

12

Au village de Solange, on avait décidé qu'il fallait rendre hommage au champion. Jamais auparavant un citoyen d'ici n'avait fait autant pour la renommée du village. Quand vous disiez que vous étiez de l'Enfant-Jésus, on vous demandait infailliblement si vous connaissiez Riko Champion. Tous les citoyens sentaient qu'on leur accordait plus d'importance qu'avant. Ephrem était devenu populaire et on venait d'aussi loin que Scott ou Saint-Joseph pour un changement d'huile, histoire de participer un peu à la fête. Ephrem remplit un mur des articles relatant la carrière de son protégé devant lequel les clients se pâmaient. Le maire en personne avait communiqué avec Richard pour lui expliquer ce qu'on s'apprêtait à faire et pour fixer la date de l'évènement. Le maire proposait que la fête se tienne avant la rentrée scolaire, mais Richard, après l'agression dont Lucien avait été victime, avait demandé que l'évènement soit reporté quelque part en octobre. Il fut convenu que la cérémonie – c'était le terme que le maire avait employé – aurait lieu le 17 octobre, un samedi, en après-midi, et qu'elle serait suivie d'une fête dans la salle paroissiale.

Mais il n'y eut pas de fête.

Marthe était ravie de revoir Lucien sur ses deux jambes et relativement en bon état. Gus l'écoutait, amusé, raconter à quel point elle s'était inquiétée, à quel point il leur avait

manqué. La conversation dévia naturellement sur Frigon. Marthe exultait: « Bon débarras! Parfois le hasard fait bien les choses. ».

— Surtout si on lui donne un coup de pouce...

Marthe se retourna vers le patron: « Qu'est-ce que vous voulez dire? »

— Il faut être fou pour rouler à une telle vitesse sur cette route. Et Frigon n'était pas fou.

Il s'était retourné vers Lucien et attendait sa réaction, qui se contenta de dire: « Frigon n'a pas hésité à assassiner Louise et à s'en prendre à moi. Alors, coup de pouce ou pas... »

Gus leva les bras, découragé. « Décidément! »

Il fut convenu que Lucien prendrait le temps qu'il faudrait. Puis quand Marthe eut à son tour quitté le bureau de Lucien, Gus y revint. « Lucien, dans toute l'histoire autour de Decluze, tu es sûr que tu ne me caches rien? » Lucien se montra surpris:

— Qu'est-ce que je pourrais te cacher?

— Je ne sais pas, des éléments de preuve par exemple... Tu vois, cet accident, entre autre, tu as peut-être une idée de ce qui s'est vraiment passé. Ça commence à faire pas mal de morts.

— Non, je ne cache rien. Et puis j'étais à Tombouctou. Comment pourrais-je savoir ce qui s'est passé à l'autre bout du monde? Si on résumait toute l'histoire, on ferait comme ceci: Le maire Ayotte: il a été établi qu'il n'était pas en état de conduire. L'incendie du presbytère: il a été établi que le curé n'avait pas toute sa tête et qu'il s'amusait à faire brûler des lampions à la tonne. Verraud: il a été établi qu'il s'agissait d'un suicide. Louise: j'ai la conviction, même si on n'aura jamais de preuve, que c'est Frigon et son copain. Frigon: on sait depuis longtemps qu'il aime la vitesse: *« Regardez-moi dans ma belle Cadillac rouge..., c'est moi qui*

suis le plus riche et le plus rapide. »

— Puisses-tu avoir raison!

— J'ai raison, t'en fais pas.

Il y avait ce maudit bracelet. Lucien devina que Gus l'avait vu. Il aurait dû s'en débarrasser depuis longtemps. Mais il était trop tard. Si Gus avait vraiment vu le bracelet, la disparition de celui-ci deviendrait suspecte et ne ferait que confirmer qu'il cachait quelque chose. Il décida donc de le laisser en place. Il allait devoir fournir une explication, si jamais Gus en faisait mention. Le patrouilleur le ramena chez-lui. Dès qu'il fut entré, il téléphona à Richard. « Venez chez-moi si vous pouvez, je ne peux pas conduire. »

Richard arriva une quinzaine de minutes plus tard.

— Vous n'avez plus peur d'être vu en ma compagnie?

— Je n'avais pas peur. J'étais prudent. Maintenant il n'y a plus rien à craindre, sauf peut-être une chose...

Richard attendait la suite.

— Mon patron a vu le bracelet.

Il y eut un silence.

— Et?...

— Il se pose des questions.

— Je vous l'ai dit: je ne sais pas comment le bracelet de Louise a pu se retrouver là.

Lucien resta songeur un moment.

— Écoutez-moi bien Richard, ce bracelet n'est pas le bracelet de Louise. Il est beaucoup trop grand, même pour moi. Mon patron aussi a dû s'en rendre compte. Alors il faut savoir...

Le lendemain, ce fut à Richard de téléphoner chez l'inspecteur:

— Je peux passer chez-vous?

— Je vous attends.

Richard sortit un bracelet de ses poches. Il était identique à celui que Lucien gardait dans l'enveloppe. Richard défit l'attache du bracelet et la fixa sur un autre maillon, raccourcissant d'autant le bracelet: « C'est ainsi que Louise le portait. Nos deux bracelets étaient identiques. » À ceci près que celui que Lucien gardait dans l'enveloppe n'avait plus cette attache.

Évidemment, le bracelet que Richard lui présentait pouvait tout aussi bien être celui de Louise. Ça on ne le saurait jamais. Comment l'autre bracelet s'était-il retrouvé derrière la grange des Verraud?

Richard haussa les épaules, marquant son ignorance: « François venait chez-moi, le samedi matin, quand je m'entraînais. Il a peut-être emprunté le bracelet de Louise... »

— Pourquoi aurait-il fait cela?

— Je ne sais pas...

Richard en avait assez dit pour que Lucien devine le reste.

Lucien était satisfait. L'explication qu'on lui présentait était plausible. Le père de Louise pour mener à bien son plan désespéré avait besoin d'un objet appartenant à son gendre. Sans en donner la raison à son fils, il avait pu lui demander de rapporter quelque chose de chez Decluze. Tous deux connaissaient sans doute l'existence des bracelets jumeaux. Pourquoi l'aurait-il caché si bien? Peut-être pour renforcer les preuves contre Decluze, si jamais quelqu'un le trouvait. Oui, cela se tenait. Fallait-il en parler à François? Il verrait plus tard.

— Depuis quand ne portiez-vous plus vos bracelets?

— Depuis que je l'avais saisie aux poignets.

— C'est elle qui la première a retiré son bracelet?

Richard se contenta de hocher la tête.

— Et vous avez décidé de retirer le vôtre aussi?

À nouveau il acquiesça. Il baissait les yeux, un peu gêné, réalisant peut-être la puérilité de leur comportement.

Ne restait plus qu'à espérer que Gus se satisfasse de tout ça. Mais il n'allait pas en parler tout de suite. Il préférait toujours laisser les autres échafauder leurs théories. Quand ils étaient bien convaincus d'avoir l'explication parfaite, il ressortait l'argument qui jetait tout par terre.

Le lendemain Lucien décida d'aller faire un tour du côté de St-Joachim. Il voulait se faire une meilleure idée sur "l'accident" de Frigon. Sa Volks monta péniblement la côte de la Route des Carrières. Il repéra facilement l'endroit où la Cadillac avait quitté la route, le parapet de métal ayant été déchiré et emporté. Quelques panonceaux avaient été placés temporairement pour prévenir les automobilistes. Ce n'était vraiment pas la route où faire des folies au volant. Assez étrangement, il n'y avait aucune trace de freinage sur le pavé. Il s'approcha du bord de la falaise et sut avec certitude qu'il ne devait pas rester grand chose de la Cadillac. Les arbres brisés soulignaient la trajectoire de la chute et en s'étirant, il pouvait voir le point d'impact plusieurs centaines de pieds plus bas. Aucune chance qu'on découvre des traces de traficotage sur les freins du véhicule, si traficotage il y avait eu. Il repartit rassuré.

Le Palestron était en deuil. L'usine Frigon était en deuil. Richard, de même que quelques autres boxeurs reçurent des offres d'autres promoteurs. Richard surtout. L'occasion était trop belle pour eux. Il les refusa toutes. Pour le moment il consacrait ses énergies à autre chose. Il avait vendu sa maison. Tellement facilement qu'il en était encore surpris. L'acheteur lui avait avoué candidement qu'il avait hâte de

dire à ses copains avoir acheté la maison du champion. Richard souriait en repensant à cela. Ce que les gens peuvent parfois être surprenants. Il se rendait compte une fois de plus à quel point la notoriété peut changer la façon dont les autres vous regardent, à quel point cela allait le servir.

Ajoutant l'argent de sa bourse au montant de la vente, il avait pu acheter un petit atelier de mécanique sur la rue Langelier qui demandait quelques soins mais qui allait devenir son royaume. Il prévoyait ouvrir dans un mois ou deux. LE CHAMPION MÉCANO. Tel en serait le nom. Un petit logement en annexe lui conviendrait tout à fait pour commencer.

Il y passa toutes ses journées, à nettoyer, remplacer des carreaux, ajuster les portes, peinturer. Il ne voyait pas le temps passer, le cœur léger. En flânant, ce samedi-là, il se rendit au marché St-Roch. Il avait vu que certains fermiers y vendaient des animaux, des chats, des chiens, des lapins, pour une bouchée de pain, et il avait décidé de remplacer Téo. Il mit beaucoup de temps à choisir une bête et trouva finalement ce qu'il voulait. Il allait donner les deux dollars au bonhomme quand un petit chien de rien du tout mordit son pantalon et se mit à tourner autour de lui en aboyant: « Je ne crois pas que tu réussisses à effrayer les voleurs, toi! » Mais le chien insistait. Richard le prit dans ses bras, le regarda un moment. Le chiot ferma les yeux et faillit s'endormir. Le fermier riait: « Celui-là vous a choisi! » Et il l'emporta. L'annexe n'était pas bien grande mais son chien Téodeux était bien petit.

Il avait reçu la veille une convocation du Palais de Justice, apportée par un huissier. Il allait devoir témoigner contre François. Il ne pouvait l'éviter; sa notoriété n'y pouvait pas grand chose. Il avait déjà décidé depuis un moment quelle attitude il y adopterait mais cela ne suffisait

pas à le calmer tout à fait. Les grandes salles froides, les conversations à mi-voix, les toges et tout le reste créaient à dessein une ambiance inquiétante. Il arriva avec quelques minutes de retard pour bien leur faire comprendre qu'il n'avait pas que cela à faire. Son retard ne souleva même pas un sourcil du juge. L'inspecteur Gauthier était déjà dans la salle, qui détourna les yeux quand Richard le regarda. Puis un type lut l'acte d'accusation porté contre François, qui relatait assez fidèlement les faits tels qu'ils s'étaient déroulés. L'avocat de François, lui, semblait entendre tout cela pour la première fois et devait lire ses notes, demander un peu de temps, relire ses notes, consulter François, que tout cela rendait visiblement nerveux. Puis le procureur cita le nom du policier qui avait procédé à l'arrestation de François. Gauthier souligna les contradictions dans le témoignage de François et reprit à son compte les informations recueillies auprès de Madame Alain, qui avait reconnu François sans l'ombre d'un doute. Il expliqua au juge que la victime de l'agression, aurait pu être dangereusement blessée, voire tuée, si elle n'avait pas aperçu son agresseur à temps. Voilà que Gauthier se portait à sa défense, lui qui souhaitait il y a peu le voir crever en prison. Le juge se tourna vers lui et demanda: « Monsieur Decluze, je ne vois pas de plainte de votre part au dossier. Est-ce que vous comptez porter plainte? »

— Non, Monsieur.

Tout le monde le regarda en même temps. Le procureur allait dire quelque chose mais le juge l'interrompit: « On dit *Monsieur le Juge* quand on s'adresse à moi. Et pourquoi ne portez-vous pas plainte? Les faits ne se sont-ils pas déroulés comme le Procureur les a rapportés? »

— Les faits oui, mais leur interprétation n’est pas juste.

Le juge sembla excédé. Tout était pourtant limpide.

— Expliquez-vous...

— François Verraud dit qu'il m'a aperçu avant que je ne l'aperçoive et qu'il s'est dissimulé derrière un arbre pour ne pas me croiser. Comme je m'étais moi-même caché derrière un autre arbre, il a fallu à un certain moment que l'un de nous deux quitte sa cachette. C'est à ce moment que j'ai sauté sur lui. Il avait un bâton et j'ai cru qu'il voulait m'attaquer. Lui dit qu'il avait un bâton pour se défendre, si jamais... Il dit probablement la vérité. Et ce n'était pas un bâton de baseball, comme l'inspecteur laisse entendre...

Un long silence suivit. Le procureur regardait le policier, la défense regardait le juge, François regardait Richard. Gauthier aussi regardait Richard, l'œil mauvais. *Celui-là, il me le paiera un jour.* Richard était assez fier de son effet, mais n'en laissait rien paraître.

Le Juge eut un regard fatigué vers le Procureur qui déclara après quelque hésitation que la Couronne abandonnait la poursuite.

Il avait repris son couteau et essayait tant bien que mal de déloger la crasse accumulée sur les fenêtres et les murs quand une voix féminine l'interpela. Il n'avait pas vu la jeune femme approcher. Elle se tenait dans la lumière de la porte, hésitant à s'avancer plus loin dans la pénombre. Téodeux jouait au méchant et grognait à ses pieds.

Il la voyait à contre-jour et ne percevait pas bien son visage. Il s'essuya les mains et l'approcha.

— Tu ne me reconnais pas?

Il plissait les yeux, pour éteindre l'éclat du soleil. Il sortit à l'extérieur. Elle le suivit.

— Nancy! mais qu'est-ce que tu fais là?

Elle portait une robe toute simple, bien modeste, et très peu de maquillage.

— Mais tu es... différente!

Elle rit un peu: « Là, tu me vois sous mon vrai jour. » Elle semblait hésiter un peu puis demanda:

— Tu as su pour l'accident de monsieur Frigon ?

— Bien sûr.

— Des policiers de la Police Provinciale sont venus me voir. Je pense qu'ils ont interrogé tous ceux qui étaient là. Ils semblaient croire qu'il y avait quelque chose de louche autour de la mort des trois messieurs. Toi, ils t'ont interrogé?

— Non. Pas encore. Il avait bu, Frigon?

— Non. Quand nous sommes parties dans l'autobus, il est venu nous remercier. Il avait l'air sobre.

— À quelle heure avez-vous quitté le chalet?

— Vers trois heures dimanche après-midi.

— L'accident s'est produit vers cinq heures. Il aurait eu le temps de boire.

— Le policier m'a dit que les analyses n'avaient montré aucune trace d'alcool dans le sang.

— Donc, excès de vitesse et perte de contrôle. Monsieur Frigon conduit toujours trop vite et souvent avec une bière à la main.

— Peut-être...

Puis d'un trait elle demanda: « Pourquoi es-tu sorti au milieu de la nuit? Tu n'es pas allé aux toilettes, n'est-ce pas. Tu étais glacial quand tu es revenu. » Elle regarda la façade du garage et ajouta: « Tu es mécanicien en plus. Je croyais que tu étais boxeur. »

— Je suis mécanicien et boxeur. Qu'est-ce que tu leur as dit aux policiers?

— Rien. Je n'ai rien dit.

— Tu ne leur as pas dit que j'étais sorti?

— Non.

— Pourquoi?

Elle haussa légèrement les épaules, comme si elle ne le

savait pas elle-même.

— Je n'ai pas trop compris. Je pense qu'ils soupçonnent que quelqu'un a trafiqué les freins de leur automobile. C'est pour cela que je ne l'ai pas dit. Est-ce que tu l'as fait?

— Pourquoi j'aurais fait cela. C'était mon équipe... Comment m'as-tu trouvé en fait?

— Tout le monde à Giffard sait où tu habites, où tu habitais. Le nouveau propriétaire m'a donné ta nouvelle adresse.

Elle redemanda:

— Est-ce que tu l'as fait?

Richard réfléchit un moment, puis demanda plutôt: « Est-ce que tu voudrais que l'on se revoie? J'aurais une longue, une très longue histoire à te raconter. » Elle sourit : « Oui, j'aimerais bien…, j'adore les histoires. » Il nota son numéro de téléphone – il allait la rappeler le lendemain – et ils se dirent au revoir.

Il la regarda s'éloigner, ne sachant trop quelle conduite il allait adopter. Il retourna à ses carreaux, furieux. La PP avait mauvaise réputation: des teigneux. Il regarda Téodeux: « Mon vieux, quand ils viendront, tu les dévores. »

Quand deux hommes débarquèrent devant son garage le lendemain matin, il ne fut pas surpris. Ils se présentèrent. Ils étaient bien de la Police Provinciale. Richard ne les fit pas entrer dans le garage; ils restèrent donc debout à l'extérieur malgré l'air plutôt frais et le vent. L'inspecteur l'invita à prendre place dans leur automobile. Non, il préférait rester là.

— Mais on gèle... Bon, vous savez pourquoi on est là? Vous étiez bien à la fête de Frigon, les 22 et 23 août?

Richard attendit la suite sans répondre.

— Frigon, son accident.

L'inspecteur regardait la façade du garage.

— Et vous êtes mécanicien. Ça tombe bien, car on pense que leur automobile a été trafiquée. Et on sait que quelqu'un est sorti durant la nuit. Rouler à cinquante, soixante à l'heure sur une telle route, c'est tout simplement impossible. Et nous n'avons trouvé aucune trace de freinage. Alors...

L'inspecteur regardait son partenaire avec un air entendu et celui-ci faisait de-même.

— Maintenant on sait qui. On s'en doutait bien, d'ailleurs. Vous avez toute une réputation, vous savez! C'est pour cela qu'on vous a gardé pour la fin. Votre jeune compagne, – il consulta ses notes – une certaine Françoise Brunet, alias Nancy, nous l'a confirmé: vous vous êtes levé au milieu de la nuit et vous êtes sorti.

— ...

L'inspecteur grelottait. Il avait relevé son col. « On va se revoir, croyez-moi. Vous ne quittez pas la ville. »

Tout en sirotant son café, Téodeux endormi sur ses genoux, Richard tentait d'évaluer la situation. Les inspecteurs n'avaient encore rien contre lui, et Nancy, Françoise plutôt, était la seule qui pouvait les amener plus loin. Il ne doutait pas qu'ils l'interrogeraient à nouveau. Il se souvenait qu'elle lui avait dit quelque chose comme: *tu es glacé, y'a pas de chauffage dans les toilettes?* Elle ne le croirait pas s'il prétendait qu'il n'avait pas mis le nez dehors. Elle finirait par tout raconter au policier, si ce n'était déjà fait. Pour le moment il la croyait, elle, plutôt que le policier. Il commençait à bien les connaître, les policiers, et leur façon de tout déformer pour vous amener là où ils vous veulent.

Il l'appela sur l'heure du dîner, comme convenu, et ils prirent rendez-vous dans un casse-croûte près de chez-elle.

Elle était bien jolie, et encore modestement vêtue.

— Je te préfère sans tout ce maquillage. Explique-moi...

— Ce que je faisais là? Je gagnais des sous. Si je veux m'en sortir, je ne peux pas me contenter de mon salaire de la Dominion Corset.

— Tu travailles à la Corset. Quelle coïncidence! Mon épouse y travaillait aussi.

— Je sais. Elle avait fait bien des envieuses après ta victoire!

— Si tu savais!

— Qu'est-ce que je devrais savoir?

Il l'observa un moment, puis demanda sans transition: « Est-ce que tu bois? » La question la surprit. Elle hocha la tête: « Un peu, à l'occasion. »

— Mon épouse buvait, beaucoup. C'est ce qui a amené nos problèmes. Mes parents buvaient et j'en ai souffert toute mon enfance et adolescence. Louise m'avait promis qu'elle arrêterait de boire. Finalement elle ne l'a pas fait et on s'est mis à se quereller, à toute occasion. Surtout quand j'allais m'entraîner. Mes performances s'en trouvaient diminuées, au point où mon entraîneur avait perdu confiance en moi. Je croyais au début que les choses allaient finir par s'arranger, mais notre relation allait de mal en pis. Et pourtant, on s'aimait vraiment... avant. Je t'ai dit qu'on était des amis d'enfance?

Richard dut s'arrêter, la gorge nouée. Il n'avait pas l'habitude de parler de ses sentiments. Depuis tout jeune, il s'était construit une carapace. Elle n'était pas sans faille. Françoise était surprise. Elle aussi devait le prendre pour un dur de dur. Après un moment il poursuivit et lui raconta un peu son enfance, son adolescence. « Quand j'ai dû venir à Québec pour poursuivre ma carrière, elle n'a pas hésité à me suivre. Elle a trouvé cet emploi à la Corset. Mais elle détestait. Toi, tu l'aimes ton travail? »

— Non, pas du tout.

— Tu y fais quoi, à la Corset?

— De la couture, comme ta femme.

— Tu es là depuis longtemps?

— Depuis toujours, il me semble. Mais je vais bientôt partir. Je vais ouvrir mon propre atelier de couture.

Il poursuivit son histoire: « Elle a fini par se tuer, accidentellement. Elle a mélangé médicaments et alcool. Ça n'a pas été facile. J'ai failli tout arrêter. Mais Frigon et Rosbif ne m'ont pas lâché. Ils ont toujours été derrière moi. Et maintenant je suis champion, grâce à eux. »

Il s'arrêta de parler un moment puis : « Les deux toilettes étaient occupées. C'est pour cela que je suis sorti, tout simplement. »

Elle réfléchit un moment, puis sourit : « J'aime mieux cela. »

Ils bavardèrent encore quelques minutes. Au moment de se quitter, elle demanda avec hésitation s'ils allaient se voir à nouveau.

— J'aimerais bien, mais je ne suis pas prêt. La mort de Louise...

Elle retint un geste de dépit. Elle comprenait.

Comme il rentrait chez-lui, le téléphone sonnait. C'était l'inspecteur Delmire, qui s'impatienta un peu. « Je n'arrivais plus à vous joindre, qu'est-ce qui se passe? »

— Je n'avais plus de téléphone depuis quelques jours. Il se passe que j'ai acheté un garage et j'y suis déménagé. Connaissez-vous l'inspecteur Bienvenue, de la Police Provinciale?

Il y eut un silence. Lucien essayait d'ordonner et relier toutes les informations qu'il recevait d'un coup. Puis finalement:

— Non, pas du tout. Qu'est-ce que c'est encore?

— Il enquête sur la mort de Frigon.

— Ils vous ont interrogé?

— Oui.

— Ils vous soupçonnent?

Au lieu de répondre, Richard demanda: « Vous croyez qu'ils connaissent l'accident du maire? »

— Répondez-moi. Ils vous soupçonnent?

— C'est ce qu'ils ont dit.

— Et qu'est-ce qu'ils ont contre vous.

— Il y avait des filles à la fête, une pour chacun de nous. Celle qui a passé la nuit avec moi sait que je suis sorti.

— C'est tout?

— Ben oui.

Lucien soupira: « Elle était bien au moins? – Nouveau soupir – Elle a été interrogée? »

— Oui, elle est même venue me voir avant les policiers.

— Elle vous avait trouvé à son goût?

Il ne lui laissa pas le temps de répondre:

— Pourquoi lui avez-vous dit que vous étiez sorti?

— Elle a deviné. La nuit était glaciale et ma peau était froide quand je suis retourné dans le lit.

— Et elle leur a dit, tout ça?

— Elle m'a affirmé que non.

— Pourquoi?

— Je ne sais pas.

— Je vous demande pourquoi vous êtes sorti dehors en pleine nuit.

— Pour pisser.

— Et les toilettes de la maison?

— Occupées toutes les deux.

— Hum!...

L'explication était plausible et personne ne pourrait prouver le contraire; il n'en demandait pas plus, même si les circonstances ressemblaient étrangement à l'accident qui avait coûté la vie à Ayotte. Il faillit le souligner mais préféra se taire. Il ne voulait pas enlever à Richard la seule défense qu'il avait. Restait à espérer que ce Bienvenue ne fasse pas

le rapprochement. Richard ajouta: « Et vous, inspecteur, vous avez retrouvé la tranquillité? » Il salua et raccrocha.

Richard resta un long moment immobile, à réfléchir. Il essayait d'évaluer les risques qu'il encourait. Les policiers finiraient par savoir qu'il était sorti au milieu de la nuit, s'ils insistaient le moindrement auprès de la jeune femme. Bienvenue n'avait qu'à lui laisser entrevoir que la Police n'aimait pas trop les filles comme elle, qu'il pouvait fort bien ouvrir une enquête et finis les deux emplois! Nancy-Françoise semblait dormir quand il était revenu dans la chambre: elle ne savait donc pas combien de temps il était sorti. Dormait-elle vraiment? Toute la question était là. Il essaierait de s'en assurer, mais pour le moment il préférait penser qu'elle dormait. C'est vrai qu'il était resté à l'extérieur un peu plus de temps qu'il n'en fallait pour pisser. Et on ne le croirait sans doute pas s'il affirmait qu'il avait flâné dans la nuit glaciale: *je prenais l'air, je me dégourdissais les jambes, je regardais les étoiles.* Le ciel était effectivement couvert d'étoiles cette nuit-là, comme chez-lui, avant. Pas de lune, mais beaucoup d'étoiles. Que du noir! Non, sa décision était prise: il était sorti pour se soulager. Point. Il n'avait pas à en dire plus. Il décida de laisser courir. Il espérait seulement que les évènements à venir n'aillent pas l'empêcher de se présenter à la fête du 17 octobre, au village. Il y avait si longtemps qu'il attendait ce moment.

La suite vint rapidement. Le véhicule de la P.P. se stationna à nouveau devant son garage le lendemain. Bienvenue et le blanc-bec en sortirent. Bien campé, les poings sur les hanches, face au garage, Bienvenue demanda à l'autre: « Tu viendrais faire réparer ta bagnole ici, toi? moi, je pense que j'hésiterais... Non, je n'hésiterais pas, j'éviterais à tout prix. À moins de vouloir me retrouver dans le décor. » Le blanc-bec sourit bêtement à son patron. Il ne devait pas crier bien fort celui-là. Ni penser d'ailleurs.

Richard était sorti à leur rencontre.

— Decluze, que diriez-vous d'une petite conversation?

— ...

— Comme cela vous êtes bien sûr de n'être pas sorti au milieu de la nuit!

— C'est une question, ou une affirmation?

Le visage de Bienvenue se durcit: « Decluze, ne jouez pas au plus fin avec moi. Si vous voulez vous retrouver dans la merde, y'a pas mieux à faire. Je veux bien être bon prince, mais ne tirez pas trop l'élastique... Donc? »

— Je suis sorti.

Les deux policiers échangèrent un regard surpris.

— Vous êtes sorti… donc vous êtes sorti?

— C'est ce que je viens de dire, oui.

— Et peut-on savoir pourquoi?

— Pour pisser.

Ils avaient beau être deux, et réputés comme pas deux, ils n'avaient même pas prévu cette réponse. Bienvenue répéta: « Pour pisser... et les toilettes de la maison, c'est pour les chiens? »

— Les deux toilettes étaient occupées. Ça ne pouvait pas attendre.

Bienvenue se donna quelques secondes pour penser. Il leva un doigt comme s'il allait dire quelque chose, puis tourna les talons, suivi de son chien de poche, et retourna dans l'automobile. Téodeux, qui n'avait rien perdu de la conversation les suivit en aboyant, fier de les voir fuir

13

Le temps passant, Lucien avait perdu peu à peu son enthousiasme. Il relut une dernière fois sa lettre. Il n'y avait mis que l'essentiel: ses années d'expérience, son esprit d'équipe – il espérait que le maire ne pousse pas trop l'enquête – ses exigences salariales: il prendrait la même chose que Bérard. Chef là-bas, il gagnerait moins que simple enquêteur ici. Mais il s'en foutait. Au début il y pensait avec l'enthousiasme d'un adolescent. Vivre à côté de Solange, changer la ville pour la campagne, la mafia pour les bagarres sans conséquence du samedi soir, il n'y voyait que du mieux, mais de moins en moins. Il mit la lettre dans son bureau.

Après quelques jours à tourner en rond dans son petit logement encombré, Lucien avait senti le doute s'installer. L'idée de tout laisser ici et recommencer ailleurs, qui lui avait souri lorsqu'il était en présence de Solange était devenu peu à peu une inquiétude sourde qui le tenaillait. Il avait toujours cru, ou s'était fait croire, qu'il ne faisait ce métier de policier qu'à la suite d'une séquence fortuite d'évènements plus que d'un choix délibéré, qu'il n'y tenait pas du tout à ce métier ni à sa petite vie sans histoire, sans histoire jusqu'avant l'agression du moins, et qu'il aurait tout aussi bien pu vivre n'importe où ailleurs d'un autre métier. Il se rendait compte pourtant, au moment de tout quitter, qu'il n'en était rien, qu'il était attaché à ses petites habitudes, à sa routine, à son équipe, à sa fidèle Marthe, à Gus même. Il sourit en pensant à Gus. Quitter tout cela l'inquiétait et lui enlevait peu à peu le sommeil. Il en était là quand il reçut un

appel de Solange. Elle avait parlé au maire et il était attendu: « Il se souvient très bien de vous et il est heureux que vous posiez votre candidature. »

Sentit-elle l'hésitation de Lucien, ou l'appréhendait-elle, elle demanda: « Lucien, auriez-vous changé d'idée? »

— Euh..! non, oui, je ne sais plus. Solange, il faut qu'on parle, sérieusement. Samedi, je monte pour la fête. Je serai chez-vous assez tôt, pour déjeuner si vous voulez...

Tôt ce jour-là, il prit la route du village, le cœur presque aussi fourbu que le corps. Sur la route, Richard le doubla en klaxonnant. Il essaya de le suivre un moment mais le camion roulait vraiment trop vite: en plein devant un policier, quel culot!

Il la serra longuement dans ses bras. Elle avait préparé du café et des rôties. Il avait craint qu'elle ne le rabroue, d'avoir changé d'idée, de faire si peu de cas de sa parole. Il avait retourné dans sa tête tout ce qu'il allait lui dire. Il n'eut pas à justifier sa volte-face. Elle ne lui tenait nullement rigueur. Au contraire, elle comprenait.

— Voilà, la vérité c'est que la vie au village me fait peur. Comme chef de police, si on me choisissait bien sûr, je serais plutôt en vue. Je ne suis pas sûr que ça me tente. Je suis même sûr du contraire. Vous imaginez, je devrais aller à la messe tous les dimanches. Vous êtes bien d'accord avec ça? Et le pire, c'est qu'il faudrait attendre d'être mariés pour vivre ensemble. Il faudrait se rencontrer en cachette… Quand même!... On n'est plus des enfants pour jouer ce jeu là! Si vous, vous veniez vivre à Québec, tous ces problèmes seraient résolus. Et je vous ai déjà trouvé un emploi.

Elle montra quelque surprise.

— Je croyais...

— J'ai réfléchi. Et j'ai quelques dossiers que j'aimerais bien conclure... Y'a ce type à Frigon qui m'a attaqué et qui est toujours dans la nature. Et vous me voyez prendre ce poste avec la gueule que j'ai dans le moment. Mais ce n'est pas ça. C'est vraiment tout le reste qui me fait peur. J'ai parlé au directeur de l'école Robert-Giffard. Il est preneur, pour l'an prochain. Il sait déjà qu'il aura au moins un poste à combler. Si vous voulez venir vivre avec moi, voici ce que nous allons faire: je trouve, pardon, nous trouvons un logement plus grand, je m'installe et je l'arrange tranquillement et en juin vous venez me rejoindre...

— ...

Lucien voyait bien que son plan n'enthousiasmait pas Solange.

— Et entre-temps on se voit aussi souvent qu'on peut. Cette école est presque neuve, avec de beaux grands locaux. Je sais, ce n'est peut-être pas ce dont vous rêviez...

Il lui prit les deux mains :

— Je voudrais tellement... Et puis vous pourriez louer votre maison, le temps de voir, à votre successeur par exemple... On pourrait y venir l'été... et vous seriez près de Florence... et vous pourriez aller au Palais Montcalm avec elle... et on pourrait...

Elle l'arrêta:

— Je vais y penser, je vous le promets. Venez...

Et elle l'entraîna vers la chambre. C'était la plus belle réponse qu'elle pouvait lui faire.

L'air de ce début d'automne était vif, le soleil encore chaud; tout le village s'était rassemblé devant le bâtiment et attendait l'ouverture des portes. Quelques journalistes se promenaient parmi les villageois, recueillant leurs impressions,

qu'on énonçait avec importance. On avait même installé quelques tables où l'on avait réuni les photographies du champion, les articles sur ses prouesses. Ephrem souriait. Il était un peu aussi le héros de la fête. Puis tout le monde s'engouffra dans la pénombre de la salle. À l'avant, quelques jeunes hommes s'affairaient à brancher des fils de couleur, tester les micros, disposer des chaises. Elles furent vite toutes occupées et plusieurs admirateurs durent rester debout. Mais ça n'avait pas d'importance. Rien n'avait plus d'importance que le héros. Tout le village était là, et même qu'il y avait des gens des villages des alentours aussi. Alors imaginez notre fierté!

Richard fit son entrée. Tous se tournèrent vers lui et l'applaudirent alors qu'il remontait l'allée. Il ne regardait personne et son visage était sévère. Lucien et Solange échangèrent un regard, surpris. Ils eurent tous deux le même pressentiment. Ce n'était pas le Richard des beaux jours.

Le maire souligna la fierté de compter parmi les rangs de ses concitoyens un sportif aussi prestigieux qui apportait gloire et notoriété sur le village. Il lut les titres de différents quotidiens qui tous avaient cité le nom du village. Puis il présenta Richard qui fut accueilli par des applaudissements soulignés.

Richard monta sur la scène, ajusta le micro. Il tenait une feuille à la main. Sa main ne tremblait pas.

Il regarda un moment la foule devenue silencieuse puis lut sa feuille d'une voix assurée.

Il y avait, il y a de cela quelques années, un gentil bonhomme qui vivait pas loin derrière sur le Rang Trois. Il faisait sa petite affaire sans déranger quiconque. On le disait quêteux. Je l'ai bien connu. C'était mon ami. Il ne quêtait pas. Il échangeait ses services à qui le voulait contre un peu de nourriture, tout comme je le faisais à

l'époque. C'était un sage qui avait appris que la vie en société pouvait être rude et que la solitude pouvait le protéger. Il se contentait de peu, et quand je le visitais, il partageait ce peu avec moi. J'aurais bien aimé un jour lui rendre toutes ses bontés. Je n'en ai pas eu le temps. Le maire de l'époque, Monsieur Alma Ayotte, le curé de l'époque, le curé Hervé Tessier, ainsi que le propriétaire du Marché Verraud, Monsieur Anselme Verraud ont fait courir le bruit que Léo Xavier avait avec les enfants des comportements répréhensibles. Le seul enfant que Léo Xavier recevait chez-lui, c'était moi, et je peux vous dire que la seule chose qu'il y avait de particulier dans cette relation, c'est qu'il était pour moi plus qu'un ami, il était mon guide et mon père. Ces trois hommes ont enlevé Léo de force et l'ont fait interner dans un asile psychiatrique de Québec. Et moi, ils m'ont éloigné du village avec l'accord forcé de mes parents et m'ont enfermé dans un pensionnat administré par des curés de la même communauté que celle de Tessier. Quand je suis revenu au village, à l'été, Léo avait disparu, sa maison avait été saccagée. Ce n'est que par hasard que j'ai appris ce qui s'était vraiment passé. Léo, à la tombée du jour, en plein hiver, sans vêtement chaud, sans botte, en pleine tempête, s'était enfui de l'hôpital psychiatrique.

Richard marqua une pause. Sa voix était devenue hésitante. Il regarda un moment la foule muette. Il inspira profondément et reprit:

Il est mort de froid durant la nuit, seul sur la voie ferrée voisine.

Il s'arrêta de parler, regardant à nouveau la foule.

Aujourd'hui, j'accuse ces trois hommes d'avoir assassiné Léo Xavier. Et je vous accuse, vous les bons catholiques de L'Enfant-Jésus, d'avoir fermé les yeux sur ce meurtre, d'avoir laissé faire, ce qui a fait de vous des complices.

Richard replia lentement sa feuille, fit à nouveau des yeux le tour de la salle, figée, et descendit lentement les marches du podium. Il remonta l'allée centrale devant une foule silencieuse, déconcertée, et sortit. Ephrem se retourna vers Lucien et Solange et tous les trois s'échangèrent un sourire. Lucien venait de comprendre pourquoi Richard tenait à ce qu'il soit présent à sa fête. « Quelle belle vengeance! » C'était Solange qui venait d'exprimer leur sentiment à tous deux. Richard l'avait exécutée de façon magistrale sous leurs yeux. Lucien eut envie d'ajouter: « ... *la dernière étape d'une belle vengeance. »* mais il sut garder sa remarque pour lui, cette fois.

Devant le bâtiment Richard leva le visage au ciel et ferma les yeux. Puis en les rouvrant, il vit dans les grands nuages blancs le visage souriant de Léo. Il remonta dans son camion bleu, sans un regard pour les villageois qui l'observaient et tourna le dos définitivement au village.

14

De retour dans son monde, Lucien savait ce qu'il devait faire en priorité, même si cela lui coûtait. Il téléphona à sa Julie. En souvenir de tous ces vendredis et de tous les bons moments qu'ils avaient vécus, il tenait à la quitter de la meilleure manière possible. Elle accepta, un peu surprise de son appel, de dîner avec lui: « Je croyais que tu ne voulais plus me voir! »

Elle le regardait, chagrinée: « Mon pauvre Lucien, qu'est-ce qu'ils t'ont fait. Vous l'avez arrêté au moins? »

Non, et ça m'étonnerait qu'on y arrive. Mais ça va mieux.

— Tu as l'air d'un... arc-en-ciel!

Ils se commandèrent une boisson, puis par-dessus la table, il lui prit la main: « Ma Julie bien-aimée... »

Il hésitait.

Elle le regarda en plissant les yeux: « Je m'en doutais bien. Depuis un moment tu n'étais plus le même. Y'a une femme, n'est-ce pas? »

Il se contenta de hocher la tête.

— Je vais te regretter, ma belle.

— Moi aussi. Tu sais qu'on aurait pu s'entendre tous les deux. Je croyais que tu voulais rester seul.

— Moi aussi je le croyais.

— C'est Marthe?

Lucien fut surpris de la question. « Marthe! Voyons-donc! »

— Pourquoi pas! Elle a toujours été gentille avec toi et même un peu plus. Et si je me souviens bien, elle n'est pas

vilaine. Ne me dis pas que tu ne t'en es jamais rendu compte!

Lucien tombait des nues: « Tu crois? »

— J'en suis sûre... À mon avis, elle doit être en train de pleurer en ce moment... On va se revoir?

— Je ne pense pas. Je suis amoureux!

Ils terminèrent rapidement leur repas, se serrèrent la main puis il sortit.

On avait appris que la Police Provinciale avait fermé l'enquête sur l'accident qui avait coûté la vie à Frigon et cie, faute de preuves on s'en doutait bien. Gauthier rageait. Lui et son chef avaient lu et relu les rapports de Delmire et malgré les conclusions, lui, Gauthier, aurait voulu poursuivre l'enquête. Il restait convaincu de la culpabilité de Decluze, « et dans plusieurs affaires, crois-moi ». Courvet l'en avait empêché: « N'en fais pas une affaire personnelle! » Et Courvet, malgré l'insistance de son enquêteur, avait lui aussi mis fin à l'enquête.

Quelques jours plus tôt, de retour au 47, Lucien avait trouvé sur son bureau une note lui signifiant de rappeler Jules Bienvenue, de la Police Provinciale. Bienvenue voulait son rapport sur les évènements concernant Decluze.

Il attendit que tout le monde fut parti, prit place à son bureau, s'étira longuement, savoura une gorgée de café. Il aimait ce moment où il se retrouvait seul, sans distraction. Il se mit à la tâche.

Il réfléchit, longuement. Il savait, même s'il aurait affirmé le contraire à quiconque l'aurait insinué, il savait depuis un bon moment que son enquête aurait été fort différente s'il n'y avait eu Solange au milieu de celle-ci. Depuis sa venue,

il avait pris le parti de Decluze. Il avait plutôt essayé de l'innocenter que l'inverse. Ainsi, il avait volontairement oublié certaines hypothèses, refusant de se poser toutes les questions. Même dans la mort de Louise, qu'il attribuait à l'action de Frigon, il savait qu'il n'était pas allé au bout de ses réflexions. Par exemple, il n'avait pas pris en considération la possibilité que Richard ne se soit rendu compte que la bouteille de rhum n'était plus dans sa poubelle, qu'il ait alors deviné que sa maison avait été fouillée pendant qu'il était au poste, interrogé par Gus. Cet infime détail aurait pu changer bien des choses par la suite. Il aurait pu sûrement mieux anticiper les attaques, d'où qu'elles puissent venir, préparer sa défense, préparer ses mensonges. Il se souvenait aussi de la remarque de François: « Richard et ses mafieux... » Pourquoi pas? Qu'est-ce qui prouvait que Richard n'était pas le complice de Frigon? Encore mieux! Qu'est-ce qui prouvait que Richard n'avait pas inventé de toute pièce la visite surprise de Frigon à leur domicile? Les Buisson n'avaient vu personne. Bien sûr, ils ne se tenaient pas en permanence devant leur fenêtre... Richard, aurait fort bien pu dissoudre les somnifères dans une bouteille de rhum plutôt que dans une bouteille de vin. Lui aussi pouvait supposer que Louise y boirait. Quoi de mieux pour l'innocenter! Comme François l'avait suggéré, il pouvait bien dire ce qu'il voulait. Après avoir découvert les trois pilules jaunes, peut-être plusieurs jours avant la mort de Louise, et non pas la veille comme il avait dit, il aurait fort bien pu obtenir d'autres pilules de Frigon, – celles que Royer lui avait dit avoir fournies à Frigon – ou directement de Royer. Et si tout cela était vrai, si Richard était encore plus machiavélique et habile menteur qu'on aurait pu imaginer! Il y avait ce besoin de vengeance chez Richard qui rendait tout cela... possible. Lucien se dit qu'il aurait pu aborder le problème d'un autre angle: Richard et Louise ne s'aimaient

plus. Son père, tout près, qui avait attendu patiemment, allait pouvoir la retrouver. La vengeance de Richard contre Verraud ne tenait plus. Il devait tout reprendre à zéro. Peut-être l'avait-il fait, tout simplement. Lucien se refusait à y croire, mais il savait bien au fond de lui-même qu'il n'avait pas exploré toutes les avenues.

Pourquoi ensuite Richard se serait-il débarrassé de ses trois complices? Là, il ne voyait pas. Un simple accident peut-être? Possible aussi. Et l'agression dont lui-même avait été victime? Richard aurait-il été complice là aussi? Il essayait de se rappeler les mots de Royer, de deviner les sous-entendus de ses confidences. C'était vague…

Son esprit s'embrouillait. Il y avait trop d'incertitudes, trop d'hypothèses, trop de tout.

Il sourit pour lui-même: *« La vérité, c'est que je n'ai aucune preuve. absolument aucune. »*

Il avait décidé d'écrire trois rapports distincts: le premier concernerait le décès de Louise, le second, celui de son père, même s'il n'était pas l'enquêteur attitré dans cette affaire. Il espérait que son compte-rendu vienne jeter des doutes sur les conclusions de Gauthier, qui n'allaient sûrement pas être les mêmes. Le troisième rapport décrirait l'altercation entre Richard et François.

Il mit de côté ses doutes lorsqu'il rédigea le rapport sur les circonstances entourant la mort de Louise et conclut sans ambiguïté:

...Louise Verraud est morte assassinée. Monsieur Frigon et son bras droit monsieur Lebeuf sont les meurtriers. Le docteur Royer est leur complice. Nous considérons l'enquête close.

Lucien relut son texte, changea quelques mots ici et là

et mit les quatre feuilles du rapport de côté.

Il y avait aussi autour de la mort d'Anselme Verraud quelques zones grises. D'autant plus que toute cette mise en scène autour d'un suicide avait quelque chose de surréel. Dans cette enquête aussi, il avait accepté facilement quelques raccourcis qui l'arrangeaient puisqu'ils favorisaient Richard. Si Richard avait été assez habile pour se tirer d'affaires en ce qui concernait la mort de son épouse, en supposant qu'il fut l'assassin, il aurait récidivé avec la mort du père de façon parfaite. Lucien se demanda un moment ce qui serait advenu de l'enquête si Gauthier avait trouvé le bracelet. Par contre, et cela jouait en faveur de Richard, la vengeance contre Anselme Verraud était nettement plus satisfaisante si celui-ci restait vivant, pleurant la mort de sa fille. On se rassure comme on peut…

...l'enquêteur Gauthier a accepté nos arguments de mauvaise grâce. Le rapport final lui appartient. Nous ne pouvons que souhaiter qu'il reflète bien la réalité. Mais l'attitude de l'inspecteur Gauthier dans toute cette affaire n'a pas toujours été à la hauteur de nos attentes. Quoi qu'il en soit, nous aimerions qu'on nous fasse parvenir une copie de ce rapport lorsqu'il sera disponible.

Il sourit en relisant la conclusion de son texte. Il aurait bien aimé accabler Gauthier encore plus mais il devait éviter qu’on soupçonne la moindre rancœur de sa part. Alors allons-y doucement...

Dans l'altercation opposant François à Richard, il n'y avait pas eu de décès. Donc les lacunes de son enquête étaient moins conséquentes, mais il y en avait. Richard s'était d'abord confié à Solange, alors qu'il était en cellule au poste de Beauport. Et selon ce qu'elle lui avait rapporté,

Richard avait vu un bâton de baseball dans les mains de François. Puis petit à petit, au cours de l'enquête, le bâton s'était transformé en bout de bois trouvé sur les lieux par François. Lors de la comparution de ce dernier, Richard avait clairement déclaré qu'il ne s'agissait pas d'un bâton de baseball. À lui, avant, jamais il n'avait affirmé cela avec autant de certitude. Il avait plutôt laissé flotter le doute. Donc Richard n'avait pas toujours été totalement franc avec lui. Et c'est peut-être ce demi-mensonge ou cette demi-vérité qui jetait un doute sur tout le reste. Solange avait une confiance aveugle en Richard. Pour ne pas la décevoir, il avait laissé courir. Aujourd'hui, pour continuer à supporter Richard, il devait blâmer François. Il soupira et écrivit ce troisième rapport, ajoutant ce commentaire à la toute fin:

...nous espérons maintenant que monsieur François Verraud saura tirer la bonne leçon de tout ceci et que tous ses fantômes seront définitivement enterrés.

Il relut son texte deux fois. Il espérait avoir utilisé les mots les plus justes et les plus convaincants. Il se dit qu'il ne resterait peut-être que lui à convaincre.

Lucien resta songeur quelques minutes, les yeux fixés à la machine, absent. Il revoyait la grange chez Verraud, la feuille épinglée au mur... Il imaginait une grosse Cadillac cabossée dans un champ, un presbytère en flammes. Il revoyait le corps de Louise gisant au sol, les poignets rougis… il se rappelait le visage impassible de Richard. Puis il secoua la tête pour chasser toutes ces idées.

Demain il allait demander à Marthe de retaper ses rapports, d’en faire trois copies, l’une pour Gus, l’autre pour Beauport et la dernière pour Bienvenue. Il s’étira. Pour lui maintenant, tout était terminé.

15

Les deux fillettes de Richard couraient autour de la table en criant. Celui-ci, d'une voix qu'il voulait effrayante, menaçait de les attraper et esquissait un geste en ce sens à chaque fois que les fillettes le frôlaient. Mariette, sa jeune compagne, souriait doucement. Solange, que la plus âgée des deux fillettes appelait Nange, riait, heureuse. Lui, il était tonton Lucien et, à sa grande surprise, il ne détestait pas les enfants.

Ils ne se rencontraient pas souvent, tous les quatre, ou tous les six maintenant. Et quand ils se voyaient, on ne parlait jamais du passé.

Lucien ne pouvait s'empêcher d'observer Richard. L'homme resterait toujours une énigme pour lui. Le doute qui subsistait en son esprit ne le quitterait jamais; cela, il le savait. Mais ce doute, devant Solange, il avait su le taire et il en serait toujours ainsi: il protégeait jalousement son bonheur et celui de sa compagne. Puis le regard de Richard croisa le sien. Lucien détourna rapidement les yeux. Mariette demanda à ce moment: « Et vous, Lucien, au travail, ça va toujours? »

Il hésita: « Oui, oui, ça va... Je ne résous pas toutes mes affaires, mais je fais au mieux, même quand il est difficile de s'y retrouver... C'est ce qui importe. Et de cette manière je n'ai aucun regret. » Lucien répéta en regardant Richard dans les yeux: « Aucun regret! »

Richard sourit.

Au sujet de l'auteur

J’ai vécu mon enfance à Giffard (la municipalité besogneuse et paisible dans l'histoire de ce roman). Pensionnaire dans un milieu ressemblant de loin à celui que j’évoque dans cette histoire j’aimais lire et l’écriture était l’exercice que je préférais. Puis j’ai oublié la littérature. J’ai esquissé quelques toiles que j’ai présentées dans quelques expositions. Mais ce milieu ne me convenait pas. J’ai navigué ensuite quelques années, voyagé un peu. Puis ma conjointe et moi avons créé une petite entreprise artisanale qui nous a permis de vivre décemment. La retraite venue, le temps libre venu, l’idée d’écrire, de tenter d’écrire un roman a surgi. J’y ai pris encore plus de plaisir que je n’aurais cru. Voici le résultat.

AUCUN REGRET

« *Richard était un bon garçon. C'était un garçon au coeur noble. Il n'a pas fait cela, ce n'est pas possible.* » Ces mots de Solange l'avaient convaincu, peut-être un peu trop même. Il se demandait s'ils n'avaient pas fini par altérer son jugement.

Les années 50. Une petite municipalité de banlieue besogneuse et paisible; un peu plus loin, sur la Rivière Chaudière, un petit village de campagne ensoleillé et verdoyant. Quelques bonheurs et quelques misères, ici et là. On rencontrera un inspecteur blasé et vieillissant, un jeune garçon déterminé que rien ne semble pouvoir freiner, une belle dame un peu triste. On assistera aussi à une belle histoire d'amour ainsi qu'à la naissance d'une amitié improbable. Et l'homme qui n'est jamais loin derrière, avec sa grandeur, ses bassesses et peut-être même pire…

ISBN : 978-2-9818787-0-0